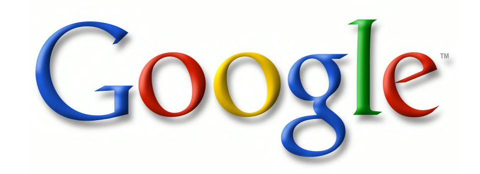
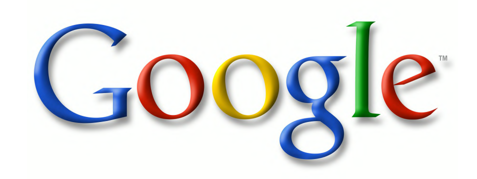





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07024986 1



HYGIÈNE PHILOSOPHIQUE

DE L'AME.

HYGIÈNE PHILOSOPHIQUE

DE L'AME.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

De la météorologie dans ses rapports avec la science de l'homme, et principalement avec la médecine et l'hygiène publique ; 1854, 2 vol. in-8° ; ouvrage qui a obtenu une récompense de l'Académie des sciences.

Le même ouvrage traduit en allemand, par M. le professeur A. H. Emsmann (de Stettin).

De l'influence du moral sur le physique ; mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, 1857, in-8°.

Rapports et discussions de l'Académie de médecine sur le magnétisme.

Notice sur les propriétés médicales des eaux de Loëche.

Mémoire sur le paupérisme.

De la gymnastique des anciens, comparée avec celle des modernes sous le rapport de l'hygiène.

Discours sur les devoirs professionnels du médecin, 1853, in-8°.

Pour paraître prochainement :

De l'influence des climats sur l'homme. (*Seconde édition.*)

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

HYGIÈNE

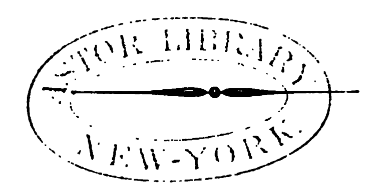
PHILOSOPHIQUE

DE L'AME

PAR

P. FOISSAC,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris,
Lauréat de l'Institut,
Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Grégoire le Grand,
Membre de la Société météorologique de France,
Ancien président de la Société médicale du 1er arrondissement.



PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Rue Hautefeuille, 19.

Londres.
Hipp. BAILLIÈRE, 219, Regent street.

New-York,
BAILLIÈRE brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1860

HYGIÈNE PHILOSOPHIQUE

DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT ON DOIT ENVISAGER LA VIE HUMAINE.

A quelque époque de l'histoire qu'on examine la condition des peuples et les destinées de l'homme, on trouve chez presque tous, quoique avec des modifications infinies, à peu près les mêmes vices, les mêmes passions, les mêmes vicissitudes, les mêmes catastrophes. Sous quelle figure, sous quels emblèmes conviendrait-il donc de représenter l'humanité, cette fille de Dieu sur la terre, sa demeure d'un moment? Apparaîtra-t-elle à notre esprit, souriante, couronnée de fleurs, dans tout l'éclat de la jeunesse, heureuse et répandant les rayons de son génie sur la nature, esclave de sa puissance? Se présentera-t-elle à nos regards, morne, le front chargé de soucis, couverte de haillons, maudissant le sort, et laissant après elle une longue trace de ruines, de sueurs, de sang et de larmes? Les historiens et les moralistes

pourraient la peindre également sous l'un ou l'autre aspect, suivant qu'ils considéreraient les œuvres étonnantes dues à l'intelligence de l'homme et les vertus héroïques dont il a offert l'exemple, ou qu'ils seraient frappés des infirmités, des souffrances, des crimes qui ont marqué les annales de tous les peuples. La plupart de ceux que nous connaissons présentent, en effet, des passions si opposées, des fortunes si diverses, tant d'accidents et de vicissitudes que parfois nous sommes séduits par leur grandeur, mais plus souvent encore nous sommes attristés par leurs malheurs et leur déplorable aveuglement.

La formation des sociétés dans l'enfance du monde, les lois que l'homme s'est données pour le salut de tous, les villes créées, l'agriculture découverte, l'invention des langues, des lettres, de l'écriture et de l'imprimerie, les chefs-d'œuvre des arts, les prodiges de l'industrie, les merveilles de la science nous ravissent d'admiration. Mais quel sentiment contraire oppresse l'âme quand on suit la longue chaîne de maux enfantés par les passions criminelles de l'homme, par son ignorance et par sa cruauté! La première famille, déjà souffrante et déshéritée, s'était à peine formée, que Caïn trouvant la terre trop petite pour deux, tua son frère. La jeune humanité, en se multipliant, viole toutes les lois de la nature et celles mêmes qu'elle s'était imposées. L'un devient maître et l'autre esclave; celui-ci s'arme de courage, celui-là s'abandonne au désespoir. Si la raison assure à l'homme une supériorité incontestable sur tous les êtres de la nature, à quels excès, à quelles aberrations ne l'a-t-elle pas néanmoins conduit? Comment expli-

quer ses grossières superstitions, ses ridicules et sanglantes idolâtries? Il s'est servi de sa force pour opprimer, de son intelligence pour tromper, de sa liberté pour se corrompre, de sa puissance pour assouvir sa haine, et des plus nobles facultés de son esprit pour se rendre malheureux, le jouet perpétuel de ses désirs inconstants et de la séduction des vices.

Quelle est donc cette nature superbe et violente du cœur humain? Tout en lui est-il égoïsme, perfidie, intrigue, imposture, audace, lâcheté, infamie, corruption? La bonne foi, l'équité, la reconnaissance, l'honneur, l'amitié sont-ils de vains mots? Où est la Providence, où est la justice? Frappé des désordres de l'état social, Montesquieu, en commençant l'histoire des lois qui régissent les peuples, convient que le monde intelligent est loin d'être aussi bien gouverné que le monde physique (1). « Lorsque je considère la vie, disait Diogène, et que je jette la vue sur les gouvernements, sur la profession de la médecine et celle de la philosophie, l'homme me paraît le plus sage des animaux; mais lorsque je considère l'amour qu'il a pour la gloire et les richesses, que je vois les interprètes des songes, les devins et ceux qui emploient leur ministère, l'homme me semble le plus insensé des animaux (2). »

Si, de l'histoire des peuples, nous descendons à l'histoire individuelle, nous sommes frappés d'un spectacle non moins affligeant. En effet, de quoi se compose la vie humaine, appelée par les uns une comédie ridi-

(1) *Esprit des lois*, liv. I, chap. I.

(2) Diogène Laerce; *Diogène*.

cule et lugubre, par les autres une infirmité de l'âme? Quelques joies et beaucoup de peines; des lueurs passagères d'un bonheur incomplet, et de longues heures d'un chagrin amer; un espoir qui s'envole vite, et des déceptions poignantes; des affections vives et tendres, et des pertes déchirantes; la douleur aux mille têtes toujours renaissantes comme celles de l'hydre de la fable, et quelques douces consolations apportées par l'étude et la vertu, tel est le partage de presque tous les cœurs, le bilan de toutes les existences. A son aurore, la vie a des charmes qui inondent l'âme d'amour et d'espoir; mais combien de fois ces rayons de bonheur, si mobiles et si capricieux, ne sont-ils pas obscurcis par le nuage sombre et menaçant, ou emportés sans retour par la tempête qui ne tarde pas à s'élever? A peine si la vie réelle après laquelle soupirait l'enfant inexpérimenté a commencé, et déjà les rayons de fraîcheur matinale s'évanouissent, le poids du jour se fait sentir et les ombres s'épaississent. L'arène des passions et des intérêts s'ouvre; les hommes s'y précipitent en foule avec fureur et confusion. Les uns sont dépouillés au profit des autres; à l'un la gloire, la noblesse, la fortune, le commandement, les couronnes; à l'autre la misère, l'obéissance, la servitude. Celui-ci ne traverse que des plaines riantes et fécondes, celui-là que des monts abruptes et stériles. Mais parfois la route émaillée de fleurs, qu'on suit avec sécurité, aboutit à un affreux précipice, tandis que les rochers escarpés, que l'on gravit avec effort, sont couronnés par des cimes éclatantes de beauté.

Suivant le poëte persan Assadi, la vie n'est qu'un

voyage qui se fait de gîte en gîte. Ces abris passagers, plus mobiles que les tentes de l'Arabe vagabond, sont les périodes des âges que l'homme parcourt successivement sans pouvoir s'y arrêter. Car à la porte de chaque hôtellerie où il veut se reposer, vient frapper le temps, le fantôme de toutes ses joies, qui lui dit : marche! marche! et qui, malgré la fatigue et le désir du repos, l'entraîne avec lui, à travers l'espace et les ruines, dans une course haletante qui n'a de terme que le seuil de l'éternité!

Enfin, après mille vicissitudes et des fatigues sans nombre, semblable au pèlerin qui s'assied sur la pierre couverte de mousse et, fixant son regard sur l'étoile du soir, demande à Dieu le repos et le sommeil, l'homme arrive aussi au terme du voyage. Ses forces l'ont abandonné, la nuit est proche; mais avant que sa paupière se ferme, il jette un long regard sur la route parcourue; il évoque son passé, et se revoit par le souvenir, l'enfant qui bégaye en jouant dans les bras de sa mère, puis l'adolescent dont l'imagination ardente embrassait les grands horizons de la vie; il se rappelle comment, devenu homme, l'ambition l'a traîné à la suite de son char brûlant; enfin il se retrouve le vieillard qui, ayant trempé ses lèvres à la coupe des illusions et des jouissances, n'a rencontré dans toutes qu'un vide cruel. Il a assisté à la ruine de ses forces, de ses joyeuses années, de ses espérances; il est près de voir finir ses tristesses, ses douleurs, ses déceptions, et pourtant, attaché encore à cette vie si tourmentée, à ce corps si misérable, il se surprend à s'écrier comme Philoctète, abandonnant l'île de Lemnos où il a tant souffert : *Adieu, doux asile*

de ma misère! Mais puisque les dieux l'ordonnent, je vais avec confiance où leur volonté m'appelle (1).

Il en est ainsi pour l'homme : la vie lui paraît ennuyeuse, amère ; et il l'aime et la regrette. Mais le cœur humain n'est-il pas un abîme de contradiction? « S'attacher aux misères de l'existence et ne pas soupirer après le vrai bonheur de la vie future, dit Grégoire le Grand, c'est aimer la faim et le malheur, c'est ne pas aimer son rassasiement et sa félicité ! » En traversant la vie, quel est en effet le cœur qui n'a pas senti l'ennui de ses misères, les tristesses de sa condition, le découragement de son impuissance, le regret de sa fragilité, le néant de ses vaines pensées, et le vide même du bonheur qu'il a poursuivi!

Sans l'immortalité, la vie serait-elle autre chose qu'une dérision amère, ou une punition cruelle? l'homme pourrait se demander avec raison quel est donc le but d'une vie précaire, misérable, changeante, qu'il a reçue même sans l'avoir sollicitée? Pourquoi la création, pourquoi l'univers, pourquoi quelque chose? Et l'homme, la vie, l'univers, la création que sont-ils, d'où viennent-ils, où retournent-ils? Mais, indépendamment des preuves irrécusables qui l'établissent, la certitude de l'immortalité est écrite au fond de toutes les âmes, et dès lors la vie n'est plus une énigme inexplicable pour le philosophe.

Malgré leurs haines invétérées et leurs antipathies insurmontables, en dépit des différences de langage, de croyances et de mœurs, tous les hommes, aux yeux

(1) Sophocle, *Philoctète*, acte V.

de Dieu, sont les citoyens de la même patrie, les soldats de la même armée, les membres de la même famille; tous ont une origine, une destinée et une aspiration communes. La nature a placé dans tous les cœurs, l'aversion pour la souffrance, l'attachement à la vie et une soif égale de bonheur. De la première à la dernière heure de l'existence, un instinct irrésistible nous fait rechercher tout ce qui tend à sa conservation, et repousser la douleur qui la trouble ou la menace. On voit l'enfant occupé sans relâche à satisfaire ses goûts et ses mobiles désirs; dans un âge plus avancé, mais voisin encore de l'enfance, l'adolescent donne un plus vif essor à la fougue de ses penchants et de ses inclinations. Bientôt les jouissances plus vives et plus nobles de l'esprit, les passions dévorantes de l'ambition et de la gloire viennent se joindre aux premières; l'existence est complète. Ce n'est pas après le plaisir seulement que court l'homme; il sait déjà combien passagère, inconstante, trompeuse est sa possession. Il soupire après la stabilité de ses affections, recherche une heureuse sécurité que ne puisse pas détruire le plus léger souffle de l'adversité. Il ne poursuit les richesses, les honneurs, la renommée, ne s'impose des privations et des labeurs, ne pense, n'agit et ne travaille que pour arriver au bonheur, pour se l'assurer du moins à une certaine époque de sa carrière, et se mettre alors à l'abri des trahisons de la fortune. Mais ce bonheur quel est-il, en quoi consiste-t-il? Il serait difficile de répondre à cette question, chacun l'envisageant diversement, suivant la différence des goûts, des opinions et des penchants. Le plus grand nombre toutefois le place dans la richesse, elle devient

l'objet des désirs communs; on croit se procurer par elle toutes les jouissances, toutes les satisfactions. Mais on peut se demander si tous ceux qui sont parvenus à la fortune obtiennent par sa possession le bonheur qu'ils espéraient, et si, au milieu de l'abondance et du luxe, ils ne se trouvent pas aussi malheureux et aussi à plaindre que dans les plus humbles positions.

Devons-nous donc fuir ou rechercher les richesses? La pauvreté honnête est-elle préférable à l'opulence sans pudeur? Lequel est le plus heureux de l'homme qui vit avec intégrité, modération, justice, modestie, ou de celui qui est livré à l'orgueil et à l'intempérance? La félicité austère et calme a-t-elle plus de prix que la volupté sans retenue? Est-il meilleur de modérer ses désirs ou de s'abandonner à leur capricieuse exigence?

Où donc est le bonheur? Se trouve-t-il, comme Sénèque l'affirme, dans la sécurité, la tranquillité continuelle (1)? La vertu suffit-elle pour rendre heureux, ainsi que le prétend ce philosophe avec toute l'école du portique, et doit-on répondre comme lui, que non-seulement elle suffit, mais encore qu'elle est plus que suffisante (2)? Devons-nous dès lors regarder comme des biens la santé, la bonne réputation, la gloire, le pouvoir? Ou devons-nous les considérer, avec Zénon, comme indifférents à la sagesse et étrangers à la félicité? L'étude, la philosophie, la science nous rendent-elles meilleurs et plus vertueux, ou bien doit-on leur préférer une tranquille ignorance?

(1) Quid est beata vita? securitas et perpetua tranquillitas. Epist. XCII.

(2) Quid ergo? Virtus ad vivendum beate sufficit? Perfecta illa et divina quidni sufficiat? Immo superfluit. *De beat. vita.* cap. XVI.

La vie est remplie de vicissitudes; peut-on se mettre à l'abri des coups du sort? et comment y parvient-on? Dans quelle région, sous quel climat, dans quel asile l'homme doit-il se réfugier pour échapper aux douleurs de la condition humaine? Mais si c'est folie ou ignorance de s'affliger immodérément ou de s'indigner de ces accidents qui frappent les bons et les méchants, d'être en révolte contre les lois de la nature qui a rendu tous les hommes tributaires de la douleur et de la mort, quels sont les remèdes que la raison et la philosophie conseillent pour adoucir les uns, et nous faire supporter les autres avec résignation et courage?

Puisque tant de maux imprévus et inévitables viennent nous assaillir, toutes nos aspirations et toutes nos espérances sont-elles donc chimériques? La félicité humaine est-elle une ombre vaine qui se dissipe au moment où l'on croit la saisir? Le bonheur enfin consiste-t-il à vivre exempt de maux, et peut-on appeler heureux l'homme assez raisonnable pour ne rien désirer et ne rien craindre? Où se rencontreront cette vie et ces joies modestes dont se contente le sage? Est-ce dans le tumulte du monde, dans les solitudes de la retraite, ou dans les austérités du cloître, sur le trône, où dans l'humble cabane? Doit-on consacrer ses heures au travail ou à l'oisiveté? Lesquels sont préférables, le dévouement ou l'égoïsme, une âme compatissante ou un cœur insensible? Que devons-nous chercher avec le plus d'ardeur, la satisfaction de l'ambition ou les privations volontaires de la sagesse?

Nous disons d'avance qu'il est peu d'infortunes, qu'il n'en est même aucune pour laquelle la philosophie et

la religion ne nous offrent quelque adoucissement et quelques motifs d'espérance ? Apprendre à les connaître est la science par excellence pour toutes les âmes tristes ; il reste une grande consolation au malheureux, disait Bias, c'est d'avoir fait son devoir. Sénèque pensait de même, et « comme un bon soldat, dit ce philosophe, supportera les blessures, comptera les cicatrices, et transpercé de traits, aimera encore en mourant le général pour lequel il succombe, ainsi l'homme vertueux, assailli par les malheurs, supportera avec fermeté tous les événements, et aura dans l'âme ce vieux précepte : Suis Dieu (1) ! »

Aucune de ces questions, si importantes pour la conduite de la vie, n'est certainement demeurée étrangère aux enseignements et aux préceptes des moralistes. Mais les passions ardentes et les intérêts particuliers ayant toujours prévalu et dominé la voix des prophètes de la sagesse, la philosophie est condamnée à recommencer ses leçons. Loin de nous, toutefois, la prétention de résoudre ni même d'examiner toutes ces questions ; la plupart cependant intéressent l'hygiène de l'âme qui trouve sa paix et sa force dans le bonheur que procure la vertu. L'hygiène philosophique de l'âme consiste donc à signaler les maux qui la troublent et les vices qui, suivant Platon, sont ses maladies (2). Elle consiste à la nourrir des préceptes et des habitudes capables de faire aimer les biens qui dérivent de la vertu, et à lui procurer enfin les jouissances que pro-

(1) *De la vie heureuse*, chap. XV.

(2) *Timée*, *Phédon*, *le Banquet*, *la République*.

mettent la vérité et la sagesse. Ces biens inestimables sont vraiment ceux qui contribuent avec le plus d'efficacité à rendre la vie heureuse ; et puisque, chez presque tous les hommes, la poursuite du bonheur est le terme et le but de l'existence, nous rechercherons spécialement dans quelle limite il nous est donné de le posséder, dans quelle mesure le sage doit s'en contenter; par quels secours il parvient à adoucir les pénibles atteintes de certains maux sans remède; quelles sont enfin les consolations que l'étude, la philosophie et la religion réservent à l'homme qui s'adresse à elles dans les afflictions, dans les maladies, dans les naufrages de la fortune, dans les traverses de l'adversité, et qui font succéder aux jours orageux qui se sont enfui des soirs tranquilles et sereins.

CHAPITRE II.

CE QUE NOUS APPREND L'EXPÉRIENCE.

Un grand nombre de sages, qui avaient pris pour guide l'expérience, et placé l'enseignement des faits avant celui des théories, ont pensé qu'on ne peut juger du bonheur de l'homme qu'après sa mort. Ovide dit également :

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est ; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet (1).

Chaque homme en particulier, fait observer Diodore de Sicile, n'a reçu qu'un moment de l'éternité pour la durée de sa vie (2). Mais les villes, les peuples et la société humaine tout entière, envisagés comme un seul individu, ont présenté des enseignements féconds et une suite de prospérités et de revers dont l'intérêt surpasse celui des histoires particulières. Si les hommes les plus élevés en puissance ont subi les infortunes les plus éclatantes, on doit remarquer également que les plus grands empires sont exposés à de plus terribles catastrophes, de sorte qu'on peut dire avec Bossuet, *qu'il n'y*

(1) On doit toujours attendre le dernier jour de l'homme, et aucun ne peut se dire heureux avant sa mort. (*Métamorphoses*, III, 135.)

(2) *Histoire universelle*, préface.

a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation sont le propre des affaires humaines (1).

Frappés des malheurs de leur condition présente, les hommes prétendirent à diverses époques, qu'il avait primitivement existé un âge où la bonne foi, la justice et la paix régnaient sur la terre ; mais les siècles imaginaires de Saturne et d'Astrée furent des siècles de fer pour l'homme comme pour la nature, suivant la juste remarque de Buffon. Le monde antédiluvien ne se révèle à nous que par la Genèse et par quelques fossiles. L'histoire des 1655 premières années est contenue en quelques pages qui nous instruisent de la révolte de l'homme, du déluge universel, et de la fondation de quelques grandes villes dont il ne reste aujourd'hui que des ruines qui seules, entre toutes les œuvres de l'homme, paraissent devoir être éternelles.

On connaît le sort de Memphis la superbe, de Thèbes aux cent portes dont un des palais était précédé d'une avenue bordée de six cents sphynx de granit d'une prodigieuse grandeur ; celui de l'impie, de l'orgueilleuse Ninive, l'aînée de Babylone, qu'elle surpassait même par le nombre de ses soldats, par ses richesses et par sa magnificence.

Combien de désastres et de victimes dans les villes emportées d'assaut, et souvent alors détruites de fond en comble par le feu, le fer et la rage des hommes ! Après la prise de Thèbes, six mille Thébains furent massacrés, et trente mille vendus à l'encan. Alexandre ordonna de faire périr tous les habitants de Tyr. Quinze

(2) *Discours sur l'Hist. univers.*, 2e partie : *les Empires.*

mille seulement, sauvés par les Sidoniens, purent échapper à la barbarie du vainqueur; on égorgea tout le reste, et deux mille qu'avait épargnés la rage épuisée des soldats, furent attachés à des croix élevées sur le rivage. Clitarque rapporte qu'Alexandre fit mettre en croix le roi des Musicains, et massacrer quatre-vingt mille hommes de cette nation. On rasa la ville des Branchides, et tous les habitants sans distinction d'âge ni de sexe furent passés au fil de l'épée, parce que leurs ancêtres avaient livré à Xercès les trésors du temple de Milet. Mais les prétextes ne manquent jamais aux conquérants ; Agathocles saccageant Corfou, les habitants lui demandèrent pour quel motif il exerçait de telles déprédations : Parce que vos ancêtres reçurent Ulysse, répondit-il ironiquement.

Suivant Josèphe et Salvador (1), il y avait un million d'âmes à Jérusalem quand cette ville fut prise par Titus : soldats, femmes, enfants, vieillards, périrent égorgés, étouffés, ou brûlés; les prisonniers qu'on épargna furent immolés à Rome et dans les cirques. Dans les journées qui suivirent la prise de Jérusalem , il se fit un tel massacre que le Cédron, alors à sec, roula jusqu'à la mer Morte du sang et des cadavres. Les exemples de ces égorgements et de ces dévastations ne sont pas rares dans l'histoire des guerres. En 1204 , pendant la quatrième croisade, les chevaliers, forcés de demander des vaisseaux de transport aux Vénitiens, se laissaient entraîner à une expédition contre Constantinople. La ville emportée d'assaut fut livrée au pillage. On évalue

(1) *Hist. de la ruine de Jérusalem.*

à 400,000 marcs d'argent le butin entassé dans une église. Les matelots vénitiens promenaient avec mépris, dans les rues, les manuscrits et les objets d'art; on brisa à coups de hache les marbres de Paros, les statues de bronze furent mises en pièces et converties en monnaie. Ces actes de barbarie resteront une honte éternelle pour les chevaliers d'Occident qui ne s'y opposèrent pas, tandis que bien des siècles auparavant, Xénophon, à la tête des dix mille Grecs, s'étant emparé de Byzance, avait par son éloquence préservé cette ville du pillage.

A peine Hérodote a-t-il soulevé un coin du voile qui couvre la mystérieuse Égypte, que nous voyons l'affreux Cambyse y porter la guerre et la dévastation. Ayant vaincu Psammétit, il envoie au supplice son fils, sa fille, et douze mille Égyptiens du même âge que le fils de ce prince; puis, par un raffinement de barbarie, il les fit défiler devant Psammétit la corde au cou et un frein dans la bouche (1). A son arrivée à Saïs, non content de massacrer les vivants, il fit tirer de son tombeau le corps d'Amasis, qui lui avait refusé sa fille en mariage, ordonna qu'on le battît de verges, et qu'on l'accablât d'outrages. C'est ainsi que plus tard, un autre roi des Perses, irrité du dévouement sublime des Spartiates aux Thermopyles, fit chercher Léonidas parmi les trois cents braves étendus autour de lui, voulut qu'on lui coupât la tête et qu'on mît son corps en croix comme supplice ignominieux.

Les mœurs orientales sont-elles changées, et la condition des peuples est-elle améliorée ? On peut en juger

(1) *Hist. d'Hérod.* Italie, liv. III, XIV.

en lisant l'extrait suivant d'une relation de M. Combes, vice-consul de France dans le Levant. Mehemet-Bey, l'un des premiers gouverneurs de la Nubie, était plus féroce que les tigres et les lions dont il aimait à s'entourer. Une laitière ayant accusé un soldat d'avoir bu une tasse de lait sans vouloir la payer, et celui-ci le niant, le gouverneur fit ouvrir le ventre au malheureux soldat pour vérifier le fait. En ferrant le cheval favori de Mehemet, son maréchal avait eu le malheur de le blesser légèrement; Mehemet manda un autre maréchal et fit ferrer le sien propre. Il exerçait les plus grandes cruautés envers ses ennemis : le pal était en permanence, les noyades se multipliaient, ce barbare inventa même de nouveaux supplices. Après chaque victoire, les bourreaux sous ses ordres étaient occupés pendant plusieurs jours à briser les dents, à brûler les yeux avec un fer rouge aux plus illustres de ses prisonniers. M. Combes rapporte, du reste, que les Francs établis dans ces contrées surpassent encore les mahométans en cruauté envers les esclaves, et *l'esprit de civilisation* les rend encore plus ingénieux à créer d'horribles tortures.

Nous trouverions les mêmes hécatombes d'hommes dans toutes les guerres, à toutes les époques et chez tous les peuples. Les Romains avaient constamment les armes à la main. Dans le courant de sept siècles, le temple de Janus ne fut fermé que trois fois, la première sous Numa, la seconde après la première guerre punique, la troisième du temps d'Auguste. Les progrès de la civilisation n'ont pas rendu les guerres moins meurtrières, les haines moins atroces, les vengeances moins impitoyables. Les cruautés exercées par les Perses, par les Grecs, par

les Carthaginois, par les Romains ont été surpassées peut-être par celles de Gengis-khan et de Tamerlan, par celles des guerres de religion , et surtout par celles des Espagnols dans la conquête de l'Amérique. De puis quelques années sans doute, les mœurs se sont adoucies; un ennemi désarmé est sacré, le prisonnier est un hôte; mais ce droit des gens si conforme à l'humanité n'arrête pas l'effusion du sang. Le soir du 24 juin, à la bataille de Solferino, si glorieuse pour les armes françaises, soixante-deux mille hommes tués ou blessés jonchaient le champ de bataille.

Quatre siècles, entre tous, sont célèbres dans l'histoire; ils rappellent les noms de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. Ce sont, en effet, les époques où le génie humain jeta ses plus vives clartés. Les chefs-d'œuvre des lettres, des beaux-arts et de la philosophie, engendrés par le souffle d'une inspiration divine, sont un progrès dans la marche de l'humanité, et des trésors de joie intellectuelle légués par les grands hommes aux générations futures. Mais la guerre, la douleur et la mort projetèrent cependant leur ombre funèbre sur la gloire de ces siècles. Celui de Périclès fut signalé par les guerres du Péloponèse qui préparèrent l'asservissement de la Grèce, par la peste la plus épouvantable qui ait ravagé la terre et à laquelle succomba Périclès lui-même, par le règne des trente tyrans, à Athènes; Isocrate porte à quinze cents le nombre des citoyens qui furent égorgés par eux. Enfin, c'est le siècle où Anaxagore, Phidias, Aristote furent exilés, Socrate et Phocion condamnés à mort.

Entre les prescriptions de Sylla, de Marius, d'An-

toine, de Lépide et d'Auguste lui-même, et les effroyables cruautés, les monstrueuses débauches de Tibère, de Caligula et de Néron, l'humanité eut à peine quelques années de repos pour cicatriser ses cruelles blessures. Les bons règnes sont ordinairement de courte durée, la lâcheté des peuples éternise les mauvais. Titus ne régna que deux ans et trois mois seulement, tandis que Domitien resta quinze années sur le trône.

Léon X mérita, par sa magnificence, par son génie et son amour pour les arts et les lettres, de donner son nom au siècle où il revêtit le souverain pontificat. Jamais les beaux-arts n'avaient obtenu de tels encouragements, jamais depuis Apelles et Phidias ils n'avaient atteint la perfection où les élevèrent Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange. Mais, au milieu de ces brillants progrès, l'Europe était en feu; les guerres de religion et des hérésies funestes désolaient la chrétienté. Que de sang et de larmes firent couler les batailles de Ravenne, de Pavie et de Mühlberg, la prise de Rhodes et de Bude, et cette sanglante bataille de Mohatz où, après la défaite des Hongrois, quinze cents chevaliers rangés en cercle par ordre de Soliman, furent exécutés en présence de l'armée victorieuse! Un demi-siècle plus tard, en 1555, le marquis de Marignan, commandant de l'armée impériale, ayant défait le maréchal Strozzi à Marciano et emporté Sienne après un siége de huit mois, y commit des atrocités inouïes. Il tourna sa rage contre les malheureux habitants de la campagne, et en fit pendre aux arbres plus de 5 000 de tout sexe et de tout âge, sous le prétexte qu'ils avaient fourni des vivres aux assiégés. Il prenait un plaisir féroce à les

tuer lui-même avec une béquille armée d'un fer pointu dont la goutte le forçait à se servir pour marcher.

Le règne de Louis XIV est l'époque la plus brillante de notre histoire, autant par la grandeur du monarque que par le génie de nos écrivains, de nos poëtes et de nos peintres qui ne répandirent pas moins que nos armées une gloire éclatante sur ce siècle. Mais peut-on oublier quelles défaites sanglantes succédèrent à de brillantes conquêtes, et de quel épuisement elles furent suivies? Il est vrai que le caractère du grand roi se montra supérieur à tous les revers. Toutefois, sans les victoires de Villa-Viciosa et de Denain, c'en était fait peut-être de la monarchie, et Louis XIV ne laissait à son petit-fils qu'une France amoindrie et ruinée. Les esprits qui se plaisent à remonter aux causes des événements, n'ont pas assigné la part de responsabilité qui revient au grand siècle de Louis XIV dans les saturnales du règne suivant; on reconnaît avec plus d'évidence l'influence funeste de ces honteuses saturnales sur les sanglants épisodes de la révolution. Quoi qu'il en soit de ces considérations, on ne peut oublier, dans le récit des malheurs qui ont affligé les peuples, de quel prix douloureux la France paya les principes de 1789, désormais acquis à la civilisation. Tandis que, à Paris, de 1800 à 1846, environ un demi-siècle, on compte cent cinquante-trois exécutions capitales, chiffre déjà très élevé, du mois de mars 1793 au mois de juin 1794, le tribunal révolutionnaire envoya à la mort cinq cent soixante-dix-sept personnes; du 10 juin au 28 juillet (9 thermidor) il en condamna douze cent quatre-vingt-cinq (plus de vingt-sept par jour), ce qui

porte le nombre des victimes, pour Paris seulement, à dix-huit cent soixante-deux en moins de dix-huit mois. On évalue entre quatre et cinq mille environ, car on négligeait de les compter, le nombre des malheureux qui furent exécutés à Nantes par ordre de Carrier, par la guillotine, les fusillades ou les noyades. Les femmes et jusqu'aux enfants des familles vendéennes étaient compris dans ces supplices, *parce que*, disait Carrier de ceux-ci, *ce sont des louveteaux*. Il avait même supprimé la formalité d'une commission révolutionnaire. Celle qui fonctionnait à Lyon sous les ordres de Collot d'Herbois, ayant rendu ses comptes, il en résulta qu'il avait envoyé à la mort seize cent quatre-vingt-quatre malheureux. *La justice* de Lebon à Arras n'avait pas été moins sanglante, moins féroce et moins expéditive que celle de Carrier. Bordeaux, Marseille, Toulon, presque toutes les villes de France livrèrent aussi leur tribut d'enfants au minotaure altéré de sang humain; et cependant, le fanatisme est tellement aveugle que, le 8 thermidor, Couthon déclara à la tribune de la Convention, que s'il croyait avoir contribué à la perte d'un seul innocent, il s'immolerait de douleur. Notre génération tremble encore au souvenir cruel de tant d'atrocités, et il n'est qu'un bien petit nombre de familles en France sur lesquelles ne se soient pas appesanties les vengeances politiques.

On doit regarder comme des désastres pour les peuples, non-seulement les guerres, les dissensions civiles, les calamités publiques, certaines révolutions sanglantes, mais encore la destruction des villes, des monuments et des chefs-d'œuvre du génie humain: cette destruction est une perte irréparable pour la civilisation. La plu-

part des statues décrites par Pausanias, qui ornaient les places publiques et entouraient les temples de Delphes, d'Argos, de Corinthe, d'Athènes, de Sicyone, ainsi que ces temples eux-mêmes, ont été détruits par le temps ou plutôt par la main des barbares. *Tempus edax, homo edacior*. Des sept Merveilles du monde, les jardins suspendus de Babylone se sont trouvés dispersés avec les merveilles et les temples de cette cité, dont Alexandre avait voulu faire la capitale du monde. Le phare d'Alexandrie a été détruit ; la majestueuse grandeur du Jupiter Olympien, ce chef-d'œuvre de Phidias que jamais sculpteur, dit Pline, ne doit chercher à égaler, n'a pu le préserver de sa ruine. Érostrate mit le feu au temple de Diane à Éphèse en 356 ; en vain les Éphésiens défendirent-ils par un décret de prononcer le nom de ce misérable ; il est parvenu à la postérité avec l'immortalité de son infamie. Le tombeau de Mausole, construit par Scopas, Timothée, Léocharès et Briaxis, auxquels s'était joint Pithis, qui avait élevé, au-dessus de ce pompeux monument, une pyramide sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux, passait également chez les Grecs pour une merveille d'architecture. Anaxagore en le voyant s'était écrié : « Voilà bien de l'argent changé en pierres ! » C'est en poussière que le philosophe aurait dû dire, car il n'est pas resté une seule pierre du célèbre mausolée. On connaît le sort du colosse du soleil à Rhodes ; Moaviah, l'un des califes successeurs de Mahomet, s'étant rendu maître de cette ville, ordonna de détruire ce magnifique monument, dont les débris portés à Alexandrie firent la charge de neuf cents chameaux. Ainsi, des sept Merveilles du monde, il ne reste

que les Pyramides d'Égypte, c'est-à-dire des tombeaux, le temple de la mort.

Malgré le nombre de livres que nous a légués l'antiquité, il s'en est perdu un grand nombre plus considérable encore. La bibliothèque d'Alexandrie, créée par Ptolémée, en 282, voyait s'accumuler d'année en année le précieux trésor des connaissances humaines. Jules César ayant incendié la flotte d'Alexandrie, le feu se communiqua à la ville et à la bibliothèque ; plus de 400 000 volumes devinrent la proie des flammes. Reconstituée par Antoine et Cléopâtre, elle fut de nouveau brûlée par Omar et une troisième fois par Ammou, vice-roi d'Égypte. Après un siége de quatorze mois, Omar, successeur d'Abou-Bekre, s'étant emparé d'Alexandrie, fut consulté, dit-on, par son visir sur ce qu'il convenait de faire de cette riche bibliothèque, renaissant toujours de ses cendres : *Si ces livres sont conformes au Coran*, répondit le calife, *ils sont inutiles*, *et il faut les détruire. S'ils y sont opposés*, *c'est un danger*, *et on doit les détruire encore*. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette réponse, les livres et les manuscrits les plus précieux servirent, dit-on, à chauffer pendant plusieurs mois, les bains d'Alexandrie comme un bois mort et inutile qu'on jette dédaigneusement dans le plus vil foyer.

Au milieu de tant de ruines, Homère, Aristote et Platon, les trois plus nobles gloires de la Grèce, sont heureusement parvenus jusqu'à nous. Les ouvrages d'Aristote néanmoins ne furent conservés que par une sorte de miracle. Au moment de sa mort, ce philosophe, le premier, suivant Strabon, qui eût acheté et

réuni des livres, les laissa avec son école à Théophraste son disciple. Celui-ci légua la bibliothèque à Nélée qui, en quittant Athènes, l'emporta à Scepsis, lieu de sa naissance. Les héritiers de Nélée enfermèrent les livres et ne voulurent les communiquer à personne. Informés que le roi de Pergame voulait, à l'imitation de ceux d'Égypte, composer une bibliothèque, et craignant qu'on ne leur enlevât les livres d'Aristote, ils les cachèrent sous terre dans une fosse, où ils furent endommagés par l'humidité et les vers. Enfin, ils les vendirent pour une grosse somme à un philosophe péripatéticien, Apellicon, qui en fit des copies pleines de fautes, et rétablit mal les lacunes occasionnées par les vers. Peu de temps après la mort de ce philosophe, Sylla s'étant emparé d'Athènes, saisit la bibliothèque d'Apellicon qui renfermait les originaux d'Aristote et de Théophraste, et les envoya à Rome, où le grammairien Tyrannion obtint d'en faire des copies.

Lorsque Tacite décrit dans son histoire les crimes des empereurs, les séditions des soldats et les cruautés exercées au sein même de la paix, les grandes familles flétries par l'adultère, la mer couverte d'exilés, ses rochers souillés de meurtres, la mort partage infaillible de la vertu, il nous représente aussi, sous ces règnes abominables, les œuvres du génie brûlées au forum, comme si on avait voulu étouffer à jamais dans les flammes la voix du peuple romain, la liberté du Sénat, la conscience du genre humain (1). Mais une partie même de l'histoire de Tacite est perdue pour la posté-

(1) *Histoires*, liv. I, chap. II.

rité, et c'est à Léon X qu'on doit la conservation des cinq premiers livres des *Annales*. Pendant les invasions des barbares, un grand nombre de manuscrits périrent dans l'incendie des villes; les monastères devinrent une sorte de lieu d'asile pour les anciens auteurs, dont quelques zélés cénobites s'occupèrent de multiplier les copies. A la découverte de l'imprimerie, Tacite fut un des premiers ouvrages imprimés; cette édition est de 1470 (1). Les cinq premiers livres des *Annales* manquaient. Parvenu au trône pontifical, Léon X annonça qu'il récompenserait libéralement ceux qui lui apporteraient quelques manuscrits des anciens auteurs. En fouillant les vieux monastères, Ange Arcambaldo découvrit dans l'abbaye de Corwey, en Westphalie, les cinq premiers livres des *Annales*, et les apporta au pape qui lui donna 500 sequins de récompense, et confia à Philippe de Béroalde, son secrétaire, le soin de faire une nouvelle édition plus complète des œuvres de l'illustre historien, dont le nom seul est une épouvante et un remords pour la conscience des mauvais rois.

Ainsi, toutes les choses humaines sont sujettes à de grands changements, à des révolutions terribles, à des revers cruels; les empires n'en sont pas plus exempts que les hommes. M. Guizot dit, en parlant de la puissance de Rome: « Dès que cet empire fut conquis, il commença à cesser d'être (2). » On peut même assurer que, dans l'histoire des uns et des autres, le malheur occupe la plus large place, le succès tient la plus petite. Échos

(1) Biblioth. lat.-française. *Œuvres de Tac.*, trad. par Panckouke, t. I, p. 42.

(2) *Mémoires de mon temps*, t. I, *pièces just.*, p. 396.

e leurs siècles, miroir des mœurs publiques, la plupart es écrivains se sont appliqués à retracer plutôt de randes infortunes que des prospérités éclatantes. Les hants du poëte, en exprimant la douleur et les larmes, rouvent plus facilement le chemin de nos âmes que les compositions frivoles et joyeuses.

Les grands événements de l'histoire ont toujours une haute influence sur l'avenir des peuples et sur la condition des hommes qui en sont les témoins. Toute catastrophe éclatante, le sac des villes, un tremblement de terre, quelque acte de vengeance terrible d'un peuple soulevé ou d'un despote cruel répandent de vives terreurs et une juste indignation au sein des familles mêmes qui ne sont pas directement atteintes par ces désastres. Comment retenir nos larmes et nos douleurs au spectacle des plaies saignantes de la patrie? Quand elle est humiliée ou meurtrie, nos fronts se courbent et nos cœurs s'affligent. Peu d'hommes alors se reconnaissent heureux. L'histoire de ceux qui ont laissé un nom dans la mémoire des peuples, les seuls qu'on puisse citer, prouve avec évidence que la félicité est le partage du plus petit nombre, et que même chez ces privilégiés du sort, elle a été constamment mêlée à des revers et à des malheurs inévitables qui en ont empoisonné la possession et la durée.

On comprend que les ambitieux, en se précipitant à flots pressés vers les grandeurs, en aient rendu la route périlleuse (1), et que, parvenus au faîte, l'envie, pareille

(1) Quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecere viai. (Lucr., lib. V.)

à la foudre, les précipite dans les horreurs d'une mort humiliante (1). Suivant Thalès, un vieux tyran est ce qu'il y a de plus rare à trouver. Tous les capitaines d'Alexandre périrent de mort violente. Les hommes de science qui ont voulu s'élever ont partagé le sort des rois, des courtisans, des ministres: Pythagore, Anaxarque, Démosthènes, Cicéron, Sénèque, Longin, Bailly, Lavoisier, etc., payèrent de leur vie l'honneur d'avoir pris part aux affaires publiques. L'un des meilleurs poëtes du v[e] siècle, Boëce, fut élevé plusieurs fois au consulat; accusé d'avoir voulu affranchir Rome du pouvoir des Goths, on l'arrêta avec son beau-père Symmaque, et on le conduisit dans les prisons de Pavie. Après cinq mois de captivité, durant lesquels il composa les cinq livres de la *Consolation de la philosophie*, il eut la tête tranchée par ordre de Théodoric, le 23 octobre 524.

Nous fournirons dans la suite de cet ouvrage un grand nombre d'exemples des retours cruels de la fortune chez les hommes parvenus au faîte du pouvoir et des prospérités. Ceux-là mêmes qui exerçaient une mission civilisatrice ne furent pas à l'abri de ses coups. Suivant Aristote, tous les législateurs de l'antiquité étaient mélancoliques; c'est qu'ils connurent les hommes et qu'ils en éprouvèrent l'ingratitude. Quel fut dans tous les siècles le sort de presque tous les hommes de génie? Prophètes de la vérité, ils en devinrent les martyrs et furent pour la plupart méconnus, dédaignés, persécutés, errants, proscrits ou assassinés. Cependant, quel est celui

(1) Et tamen e summo quasi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in tartara tetra. (Id.)

d'entre eux qui, pour se venger de l'ingratitude des hommes, ensevelit avec lui son secret, son poëme, son chef-d'œuvre? et tandis que Montaigne préférait l'estime présente à celle qui pourrait le suivre après sa mort, ceux-là, se considérant plutôt comme missionnaires de l'avenir que comme hôtes du temps qui s'enfuit, en appelèrent de leurs contemporains aveugles à la postérité éclairée et n'ambitionnèrent de gloire que pour l'idée fille de leur génie.

Victimes de la douleur qui suit si souvent l'étude opiniâtre, les travailleurs dérobent parfois quelques rayons du feu céleste, mais à quel prix? Ils les payent de leur repos, de leur fortune, de leur santé et de leur vie même; car, comme Empédocle, ils n'hésitent pas à se précipiter dans les cratères de l'Etna pour y découvrir une vérité cachée. Parfois aussi la persécution les saisit, les plonge dans les cachots, les envoie à l'exil, les condamne aux carrières, les traîne à l'échafaud. Mais la science console de tout, la science seule est grande parmi les grandeurs de la terre, et sa couronne de laurier resplendit sereine et triomphante au-dessus des couronnes d'or de la royauté. Les idées, ces armées pacifiques qui portent le sceau divin de l'immortalité, sont indestructibles : échafauds, bûchers, canons, remparts, rien ne les arrête, rien ne peut les tuer. Nées, elles ne quitteront la terre que pour retourner à Dieu avec nos âmes.

Aucune puissance, aucune gloire, aucune vertu ne préservent des coups imprévus de l'adversité. Une suite de succès et de satisfactions non interrompus en trouble même la sécurité! Philippe recevant en un même jour

la nouvelle de plusieurs victoires : « O dieux ! s'écria-t-il, envoyez-moi un peu de mal pour désarmer la fortune. » On vantait devant Agésilas le bonheur du roi des Perses, parvenu jeune au plus puissant empire du monde : « Priam n'était pas malheureux à cet âge, reprit Agésilas (1). » Ainsi ont pensé les sages, éclairés par l'expérience qui leur apprend qu'une félicité durable et complète ne saurait être le partage de l'homme. Le philosophe chrétien n'est pas d'un autre sentiment ; et Jean de la Croix, ainsi surnommé parce qu'il avait pour tous meubles un lit grossier et une croix de jonc, saint Jean, l'émule et le conseil de sainte Thérèse, étant entré dans une maison où on lui dit que la souffrance et le malheur n'avaient jamais pénétré, fut saisi d'effroi et en sortit avec précipitation de peur qu'elle ne s'écroulât sur lui. En effet, peu de temps après, l'adversité tomba comme un ouragan sur la famille infortunée qui l'habitait.

Parmi les exemples rapportés par l'histoire, pour montrer l'instabilité du bonheur et prouver que les positions les plus élevées ne mettent pas à l'abri des plus extrêmes infortunes, il n'en est pas de plus frappant que celui de Crésus, roi de Lydie. Pourquoi cet exemple a-t-il été si souvent cité, au lieu de tant d'autres qui pourraient offrir les mêmes enseignements ? On le choisit de préférence, parce que ce nom et ce malheur sont en quelque sorte symboliques, et qu'il sert d'ailleurs à montrer que, si la parole d'un sage n'est pas toujours écoutée, elle a parfois le pouvoir de

(1) Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

sauver la vie à celui-là même qui la reçut avec mépris.

Solon s'étant rendu à la cour de Crésus, ce monarque, le plus puissant de l'Asie, lui fit montrer tous ses trésors, puis il interrogea ce philosophe pour savoir quel était l'homme le plus heureux qu'il eût jamais rencontré : « Tellus d'Athènes, répondit Solon; il a vécu dans une ville florissante et libre; il a eu des enfants beaux et vertueux ; après avoir joui sagement d'une fortune considérable, il est mort glorieusement pour son pays. » Interrogé de nouveau par le roi, Solon assigna la seconde place à Cléobis et Biton, deux Argiens, qui étaient morts après avoir donné un bel exemple de piété filiale et de respect pour la divinité ! Crésus demeura surpris de ne pas se voir lui-même, aux yeux du sage, considéré comme l'homme le plus heureux; mais Solon lui répondit que la vie humaine n'étant que vicissitudes, il fallait seulement en considérer la fin.

L'événement ne tarda pas à donner raison au philosophe. Atys, fils de Crésus et destiné à lui succéder, fut tué à la chasse. Le roi, voulant chercher dans le tumulte des armes une diversion à sa douleur, déclara la guerre à Cyrus, roi des Mèdes. Vaincu par lui à Tymbrée, il se vit enlever Sardes, sa capitale, et les immenses richesses qu'elle renfermait; lui-même tomba au pouvoir de Cyrus qui le condamna à perdre la vie. Déjà Crésus voyait s'allumer le bûcher où il allait périr lorsqu'il s'écria : « Solon ! Solon ! Solon ! » Cyrus ayant demandé ce que signifiait cette exclamation, Crésus en donna l'explication. Touché de ce récit, Cyrus lui laissa la vie et lui accorda même son amitié et sa confiance.

Ainsi, aucun bonheur n'est stable ; la source de toutes

[illegible] cur [illegible] et le [illegible] de se [illegible] et la lo- [illegible] cette dé- [illegible] les raisonne-

ments subtils, et sous le masque de principes commodes décorés du nom de sagesse.

Épicure prétendait, en effet, que la sagesse nous conduit sûrement à la volupté, en dissipant les craintes funestes, les désirs insensés, les fausses opinions, et principalement les fantômes superstitieux qui assiégent les âmes pusillanimes. Rempart inexpugnable contre les assauts des passions aveugles et les injustices du sort, la sagesse, disait-il, nous fait aimer la tempérance, non pour elle-même, mais pour le calme qu'elle procure à l'âme, en soumettant à la raison nos appétits et nos répugnances. Elle n'imite pas l'insensé qui, pour une satisfaction passagère, s'impose inconsidérément à la maladie, à l'opprobre, et souvent à la vindicte des lois. Épicure n'admettait le plaisir qu'en excluant ses suites funestes, et trouvait la volupté dans le mépris de la volupté même, sachant souffrir sans se plaindre une douleur légère pour en éviter une plus grande. S'abstenir pour jouir, dit J.-J. Rousseau, c'est l'épicuréisme de la raison.

Par suite de cette sagesse égoïste, la justice paraissait indispensable aux épicuriens, non parce qu'elle est une chose sainte, mais afin de réprimer les passions turbulentes et assurer le repos à l'âme. Le plaisir d'une mauvaise action, disait Épicure, peut-il être mis en balance avec les reproches de la conscience et la crainte du châtiment ? Qu'on ne croie pas trouver son avantage dans l'injustice, elle ne procure aucun succès durable ; aussi l'intérêt bien compris de l'homme consiste-t-il à faire le bien et à mériter par là l'estime publique. Nous devons donc aimer la justice et en trouver la pratique

douce, parce qu'elle donne plus de sécurité à la vie, et nous assure une volupté plus complète et plus certaine. Ainsi, la volupté est, en dernière analyse, le seul attrait qui nous séduise dans la vertu, et vivre heureux n'est autre chose que vivre dans la volupté. Épicure disait encore qu'on ne peut vivre heureux sans sagesse, sans honneur, sans justice, et qu'il n'est pas de justice, d'honneur et de sagesse sans bonheur.

Suivant les épicuriens, la fortune a peu de prise sur le sage; il sait supporter avec résignation les maux quand ils sont tolérables; dans le cas contraire, il en dépose le fardeau, en sortant de la vie comme d'un théâtre. Le néant qu'il trouve dans la tombe, une tranquillité éternelle à l'abri des atteintes du sort, deviennent le partage de celui qui cesse de vivre. La mort est moins encore que le sommeil, dit Lucrèce, si ce qui n'est rien peut avoir des degrés. Non content d'absoudre le suicide et de prémunir l'âme contre les terreurs du Tartare, la vie présente étant le seul enfer des insensés, le poëte gourmande sévèrement le lâche qui ne cherche pas dans la mort un terme à ses peines:

Tu vero dubitabis, et indignabere obire,
Mortua quoi vita est prope jam vivo, atque videnti ?
Qui somno partem majorem conteris ævi ?
Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
Sollicitamque geris cassa formidine mentem ?
Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, cum
Ebrius urgeris multis miser undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris (1) ?

(1) Et tu balances et tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle et qui te vois mourir à chaque instant; toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant,

Quoique les principes de l'épicuréisme soient destructeurs de toute morale et n'aient produit aucun homme utile à son pays, forcée de rendre un hommage involontaire à la justice et à la modération, cette doctrine était cependant plus noble et plus relevée que celle d'Aristippe. Celui-ci, déchirant tous les voiles et conformant sa conduite à ses principes, ne donnait le nom de volupté qu'à ce qui flatte les sens, les débauches, la gourmandise, prétendant que, si la bonne chère était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans les fêtes des dieux. Il dansait à la cour de Denys le Tyran, s'enivrait avec lui, souffrait qu'il lui crachât au visage et l'amusait autant par ses reparties spirituelles que par ses basses flatteries. Aussi Diogène l'appelait-il le chien royal. Un jour qu'occupé à laver des herbes, il le vit passer : « Si tu avais appris à préparer ta nourriture, lui dit-il, tu ne t'abaisserais pas à faire la cour aux tyrans. » « Et toi, répliqua Aristippe, si tu savais converser avec des hommes, tu ne t'amuserais pas à nettoyer des légumes (1). » Quoique Cicéron se montre en toute circonstance l'adversaire de l'épicuréisme, cependant il réfute avec plus d'indignation encore la doctrine d'Aristippe qui rabaisse l'homme, cet être divin, au niveau de la brute, comme s'il était, ainsi qu'elle, créé uniquement pour manger et se reproduire : *Hi non viderunt*, dit Cicéron, *ut ad cursum, equum; ad arandum, bovem;*

et dont les idées sont des songes; toi qui, toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sais pas en démêler la cause et dont l'âme est toujours incertaine, flottante, égarée ! (Lucrèce, liv. III.)

(1) Diogène Laërce, liv. II, *Aristippe*.

ad indagandum, canem; sic hominem duas res, ut ait Aristoteles, ad intelligendum et ad agendum esse natum, quasi mortalem deum (1).

Si les épicuriens plaçaient le bonheur dans la volupté, si les cyrénaïques, pour se le procurer, n'épargnaient ni flatteries ni bassesses, les stoïciens firent consister le souverain bien dans l'honnêteté et la vertu. La doctrine des premiers reposait sur l'égoïsme, celle des derniers sur le désintéressement et l'abnégation personnelle. De bonne foi, laquelle est la plus avantageuse aux États? Laquelle doit avoir notre estime, laquelle notre mépris? La doctrine du portique est évidemment un rameau de la philosophie cynique; on sait, en effet, que Zénon étudia sous Cratès, disciple d'Antisthène; après avoir entendu Socrate, Antisthène, le premier chef de cette école, avait vendu ses biens pour se livrer à la philosophie; c'est de son maître qu'il avait appris la patience; après sa condamnation, il poursuivit ses accusateurs et il passait pour avoir fait bannir Anytus et condamner Mélitus à mort.

Antisthène s'affranchit du joug des passions, de la tyrannie du luxe et des richesses, ainsi que des entraves de la réputation et des dignités, pour s'attacher exclusivement à la vertu qui n'était, suivant ce philosophe, que le mépris des choses dont les hommes font cas. La sévérité de ses mœurs et la fermeté de son caractère s'ac-

(1) Les cyrenaïques n'ont pas compris que comme la nature a produit le cheval pour la course, le bœuf pour le labourage, le chien pour la chasse, elle a aussi fait naître l'homme, ce dieu mortel, pour la pensée et pour l'action, suivant l'expression d'Aristote. (*Des biens et des maux*, liv. II.)

cordaient en tout avec ses maximes hardies, surtout pour le siècle où il vivait. Il soutenait que les biens sont moins à ceux qui les possèdent qu'à ceux qui savent s'en passer ; que la vertu suffit au bonheur, qu'elle orne assez notre âme pour que l'homme puisse négliger la vaine parure de la science, des arts et de l'éloquence. Dans la pratique du devoir, le sage se laisse gouverner, non par les lois établies, mais par la vertu. Celui qui la possède n'a plus rien à apprendre, plus rien à désirer que la persévérance et la fin de Socrate. Il blâmait sévèrement les sottises des Athéniens et leur conseilla un jour de déclarer par un décret que les ânes sont des chevaux; comme on trouvait ce discours insensé, il ajouta : « Ne choisissez-vous pas pour généraux des gens qui ne savent rien et qui n'ont d'autre droit à l'élection que la charge qu'ils remplissent? » Antisthène, dont les nombreux ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ouvrit les voies à Diogène pour son système de la tranquillité; à Cratès pour celui de la continence, et à Zénon pour celui de la patience (1).

Les causes prochaines de certains événements sont parfois bien étranges; ce fut une tempête, un naufrage qui donna naissance au stoïcisme. Le vaisseau d'un commerçant de Chypre qui faisait le trafic de la pourpre de Tyr, fut jeté par une tempête sur le Pirée. Si le philosophe Antipater, touchant à sa dernière heure, comptait au nombre de ses biens son heureuse navigation de la Cilicie à Athènes, à plus forte raison, Zénon dut-il remercier les dieux d'avoir fait naufrage et d'avoir abordé

(1) Voy. Diogène Laërce; et Plutarque, t. XIII, XIV, XVII.

à Athènes. Il perdit sa cargaison de pourpre, mais il se procura la sagesse; toute sa fortune fut engloutie dans les flots, mais la philosophie lui en assura une plus précieuse; ses voiles, ses rames et son gouvernail avaient été brisés par la mer en furie; la vertu dont il orna son âme devint pour lui une ancre, qui le mit à l'abri des orages. Aussi avait-il coutume de dire : « J'arrivai à bon port lorsque je fis naufrage ».

Zénon ayant eu la bonne fortune d'entendre Cratès, devint son disciple et étudia sous lui dix années; puis, avant de devenir à son tour chef d'école, il en passa dix nouvelles sous Stilpon, Xénocrate et Polémon. A l'exemple des premiers cyniques, il fit consister le souverain bien à vivre conformément à la nature et à la droite raison. Comme eux, il méprisait les biens extérieurs, les jugeant inutiles et même nuisibles à la vertu; mais, tout en méprisant avec eux les vains ornements du luxe, il ne leur emprunta ni leur besace, ni leur manteau troué. A l'époque même où il étudiait sous Cratès, il avait trop de pudeur pour s'accoutumer au mépris que les philosophes cyniques faisaient de la honte. Il pratiquait, du reste la simplicité et la patience; les rigueurs de l'hiver, les pluies, l'ardeur du soleil, les maladies ne purent vaincre sa constance qui égala toujours l'assiduité, avec laquelle il s'attacha jour et nuit à l'étude.

La plupart des philosophes non-seulement ont considéré la vertu comme désirable par elle-même, et indépendamment de l'approbation des hommes, mais encore ils l'ont regardée comme la source des vrais plaisirs et supérieure à tous les autres biens. Les stoïciens ne s'arrêtèrent pas là. Suivant Zénon et son école, la vertu n'était

pas seulement le souverain bien, mais le seul bien. Ce philosophe n'accordait qu'à ceux qui la pratiquent, la qualité de parents, et de personnes libres, regardant les autres comme étrangers, ennemis et esclaves. Il considérait comme des accessoires de la vertu, la joie, le contentement, la tranquillité; et rangeait parmi les biens secondaires une heureuse postérité, une belle vieillesse, une âme sincère, une bonne patrie. De même que pour lui la vertu était le seul bien, les vices étaient les seuls maux de l'âme; il regardait la tristesse, une mauvaise patrie, comme des maux accessoires. Zénon enfin trouvait comme indifférentes, la richesse, la santé, la force du corps, et la réputation; car, disait-il, suivant la manière dont on en use, elles contribuent au bonheur ou à la misère. L'ambition et la volupté sont des maladies de l'âme, comme la goutte et les catarrhes sont des maux du corps. Les stoïciens prétendaient que les sages devaient être sans passion et qu'ils jouissent seuls du privilège d'une parfaite liberté; ils estimaient aussi que la vraie amitié ne peut avoir lieu qu'entre sages, parce qu'ils s'aiment par conformité de sentiments.

Zénon peignit son sage d'après lui-même; les affections, les passions, les accidents de la vie n'avaient aucun empire sur lui et ne troublaient jamais la tranquillité de son âme. Il vivait dans le monde comme s'il n'y possédait rien en propre, insensible à l'appât des honneurs, aimant les hommes, reprenant ceux dont il savait le cœur enclin à la sagesse, mais n'adressant ni reproches, ni corrections à ceux qui ne lui inspiraient aucune confiance. Zénon ne se contenta pas de soutenir que la vertu suffit pour la félicité, il alla jusqu'à prétendre, pour être con-

séquent dans sa doctrine, qu'avec la vertu on pouvait être heureux, malgré les disgrâces de la fortune, et au milieu même des tourments les plus affreux.

Jamais aucun philosophe ne fut, de son vivant, plus honoré que Zénon. Seul entre ses contemporains, Timon osa dans ses vers satiriques l'attaquer et l'accuser d'orgueil; Antigone ne pouvait assez admirer de ce que, malgré les présents dont il l'avait accablé, il ne fût devenu niplus orgueilleux ni plus humilié. Il avait vainement cherché à l'attirer à sa cour; Zénon lui envoya quelques-uns de ses compagnons d'étude, et s'excusa sur sa faiblesse et sur ses quatre-vingts ans de ne pouvoir se rendre auprès de lui. Antigone avait une si haute estime pour ce noble caractère qu'il écrivait en ces termes à Zénon : « Du côté de la fortune et de la gloire, je crois que la vie que je mène est préférable à la vôtre; mais si je considère l'usage que vous faites de la raison, les lumières qui vous sont acquises et le bonheur dont vous jouissez, je ne doute pas que je ne vous sois inférieur. » Se trouvant à Athènes, Antigone se plaisait infiniment aux entretiens de ce philosophe; il venait souvent souper avec lui, et partager son frugal repas, car on prétend que Zénon se contentait ordinairement de petits pains, de miel et d'un peu de vin aromatique; grâce à sa tempérance il parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, exempt de toute infirmité. Mais, ayant fait une chute, il se donna volontairement la mort, en se privant de nourriture, l'an 264 avant J.-C. Les Athéniens, devançant la prière que leur adressa Antigone à la nouvelle de sa mort, lui firent élever un tombeau dans le bourg Céramique. Ils lui décernèrent en outre une cou-

ronne d'or par un décret dans lequel ils louaient ce philosophe d'avoir mené une vie conforme à ses préceptes, et d'avoir continuellement excité à la vertu les jeunes gens mis sous sa discipline, « afin que tout le monde sache, disait le décret, que les Athéniens ont soin d'honorer pendant leur vie et après leur mort les hommes d'un mérite distingué (1). »

La philosophie d'Épicure, s'adressant à toutes les passions qui ont pour objet la recherche du plaisir, compta toujours un plus grand nombre de partisans que les doctrines austères qui commandent de sacrifier les passions et les plaisirs au sentiment du devoir. Cette philosophie commode s'empare de la jeunesse comme une autre Circé, la gouverne et l'aveugle jusqu'à ce que le malheur ou la vieillesse dessille les yeux et dissipe l'enivrement. Épicure et Aristippe réduisaient en doctrine et décoraient du nom de sagesse ce que les hommes corrompus ont pratiqué dans tous les siècles, ce que les civilisations vieillies ont mis en honneur, ce que le vice effronté a su inspirer par son exemple. Si on voulait comparer entre elles la secte d'Épicure et celle de Zénon, si on voulait décider laquelle est la plus conforme à la nature de l'homme, celle qui assure la vraie grandeur et la vraie gloire, qui est d'ailleurs la plus profitable et la plus douce par les fruits qu'elle porte, les exemples individuels auraient peu de force dans un sujet aussi grave ; mais l'histoire des peuples nous en fournirait de plus éloquents. Qu'on mette en présence deux peuples, deux armées, l'un, suivant les maximes de l'épi-

(1) Diogène Laërce, liv. VII.

curéisme, et l'autre les préceptes du portique : la victoire ne sera pas un moment douteuse. Il est vrai qu'on a rarement vu des armées où régnât un esprit général, soit d'égoïsme, soit de dévouement. L'histoire nous permet quelquefois cependant de juger et d'apprécier l'influence des opinions et des mœurs sur la conduite des peuples.

A l'époque de l'invasion macédonienne, les Perses vivaient comme une nation d'épicuriens, uniquement occupés de festins et de plaisirs, esclaves efféminés de leurs lâches despotes, que la force seule entraînait aux combats, et que, sur le champ de bataille, on forçait à se battre et à faire bonne contenance à grands coups de fouet. Ils ne comprenaient pas que l'honneur, le devoir et le courage seuls missent les armes à la main à tout un peuple, sans qu'il y fût contraint. Aussi, l'armée d'Alexandre, sobre, aguerrie, patiente, bardée de fer, triompha-t-elle facilement des légions innombrables de ce peuple efféminé; elle ne s'arrêta dans ses conquêtes, elle ne refusa de suivre Alexandre dans des régions inexplorées que lorsque, corrompue elle-même par l'or, l'ivresse et les voluptés des peuples vaincus, elle trouva les armes trop pesantes et la discipline trop austère. Elle avait ainsi préparé sa propre défaite, et bientôt une nation qui n'était pas encore énervée par le luxe asiatique profita des divisions et de la corruption qui s'étaient introduites dans les armées de ces terribles capitaines d'Alexandre. Pyrrhus, un des lieutenants d'Antigone, porte la guerre en Italie; son génie militaire, une tactique nouvelle, le choc des éléphants étonnent d'abord les Romains. Mais, inébranlables, même

dans leurs défaites, et revenus de leur surprise, ils affrontent de nouveau le sort des armes et balancent enfin la fortune de ce nouvel ennemi. C'est alors seulement qu'ils consentent à traiter. La paix est à la veille de se conclure; les généraux des deux armées sont réunis à la table de Pyrrhus : Cinéas, profitant de la liberté du festin, développe devant ces illustres convives les principes de la doctrine d'Épicure qu'il suivait lui-même. Il soutint que le monde s'est formé par hasard, c'est-à-dire par la rencontre fortuite des atomes, que les hommes ainsi que tous les êtres vivants ont été engendrés par les forces propres de la nature, qu'il n'y a point de dieux, ou que, s'ils existent, relégués dans des cieux lointains, ils restent étrangers à tous les événements du monde; que par conséquent l'homme, maître de lui, artisan de sa propre destinée, affranchi de toute crainte superstitieuse, ne doit avoir d'autre soin que de se rendre heureux, et que le souverain bien est la volupté. En entendant ainsi fouler aux pieds toute morale, toute croyance, toute religion, tout ce qui mérite le respect et la vénération des hommes, tout ce qui élève les cœurs et soutient les nobles âmes, Manius Curius s'écria : «Dieux immortels, inspirez toujours aux ennemis du peuple romain de tels principes et de semblables sentiments ! »

Les lois de Lycurgue avaient devancé la doctrine du portique ; les Spartiates, par leur vie dure, le mépris de la douleur, la soumission aux lois, étaient en quelque sorte un peuple de stoïciens. Diogène leur rendait ce témoignage, dans une certaine mesure, toutefois, quand il disait : « Je n'ai vu des hommes nulle part, j'ai vu des

enfants à Lacédémone. » Quelle vigueur dans cette jeunesse, quel courage sur le champ de bataille, quel respect pour l'austère discipline, quel enthousiasme pour la gloire de la patrie! Aussi, cette nation, cette poignée d'hommes libres, resta-t-elle invincible pendant plusieurs siècles ; la bataille de Leuctres fut la première et en quelque sorte la seule qu'ils perdirent. Pour les vaincre, il fallait les tuer tous, et, semblables aux héros d'Homère (1), ils s'estimaient heureux encore de mourir en combattant pour le pays, et de blessures reçues en présentant leurs cœurs et leurs poitrines aux glaives ennemis.

(1) Que celui de vous qui se sent blessé meure sans regret ; il est beau de périr en combattant pour la patrie. (*Iliade*, ch. XV, v. 494.)

CHAPITRE IV.

L'EMPEREUR ET L'ESCLAVE OU LE SOUVERAIN BIEN.

On voit combien diffèrent les opinions et les doctrines des anciens philosophes sur le bonheur et sur la nature des biens les plus désirables pour l'homme. L'expérience se chargeait de leur prouver par des milliers d'exemples que personne n'est à l'abri de l'adversité, que souvent les plus sages sont en butte aux plus dures épreuves, et que dans les choses humaines, la fortune et la vertu, comme deux divinités jalouses, paraissent se livrer une guerre acharnée. Le premier qui porta le nom de sage, Thalès, pensait, comme Solon, que la vertu ne suffit pas pour assurer une félicité constante; il la plaçait en conséquence dans la réunion de plusieurs circonstances difficiles à rencontrer chez un seul homme et dans la même vie, et, tout en conseillant d'enrichir l'âme de science, de bien régler sa conduite et de supporter les disgrâces avec fermeté, néanmoins la santé du corps, une fortune suffisante, un esprit qui n'est ni émoussé par la paresse, ni abruti par l'ignorance, lui paraissaient nécessaires au bonheur.

Mais quel est le mortel assez favorisé du ciel pour rester en possession de tous ces biens? La plupart étant aléatoires, on ne pourra donc jamais dire d'un homme qu'il est heureux tant qu'il existe? Les stoïciens se pro-

posèrent d'affranchir le sage, non-seulement des erreurs et des passions qui le troublent, mais encore de tous les accidents de la vie, et des caprices de la fortune; et comme il dépend toujours de l'homme de rester tempérant au milieu des séductions, ferme dans les périls, inébranlable dans les persécutions, juste en présence de toutes les iniquités, ils regardèrent l'honnête comme le bien parfait et comme le seul bien.

Cicéron n'était pas stoïcien; cependant, effrayé par la perspective des malheurs qui menaçaient la république et tous les gens de bien, il cherchait un abri contre l'orage qui commençait à gronder dans le lointain, dans les préceptes d'une philosophie qui se présentait comme une forteresse inattaquable. S'efforçant donc de se faire illusion à lui-même, dans le cinquième livre des *Tusculanes*, il développe avec complaisance cette thèse: que la vertu seule suffit à l'homme pour le rendre heureux: *virtutem ad beate vivendum se ipsa esse contentam.* La philosophie, ajoute-t-il, dans tout ce qu'elle enseigne n'offre rien de plus important et de plus utile. Une circonstance de la vie de ce grand orateur donnait le plus éclatant démenti à la doctrine dont il se faisait l'interprète. Car, exilé au temps de sa plus grande gloire, et retiré en Macédoine, Cicéron ne profita pas de l'occasion qui s'offrait de donner un grand enseignement de vertu, en supportant avec dignité et résignation cette disgrâce passagère de la fortune; il tomba dans un tel désespoir qu'il mit en délibération s'il ne terminerait pas sa vie par le suicide.

Nous ne prétendons pas rechercher en ce moment si la conduite de Sénèque, ses richesses, ses adulations à

la cour du plus cruel tyran ne donnent pas un démenti aux opinions de l'écrivain et du philosophe. Malgré cette contradiction, dans tous ses discours, dans tous ses traités, il répète en d'autres termes la maxime favorite des stoïciens : « Le souverain bien, dit Sénèque, est d'avoir une âme qui méprise le hasard et dont la vertu fait la joie. Il me plaît de définir l'homme heureux celui pour qui n'existent d'autre bien et d'autre mal qu'une âme bonne ou mauvaise (1), que le hasard ne saurait ni élever, ni abattre, qui ne connaît de plus grand bien que celui qu'il peut se donner lui-même, et dont la volupté suprême sera le mépris des voluptés... Qui empêche d'appeler vie heureuse, une âme libre, élevée, intrépide, inébranlable, inaccessible à la crainte, comme au désir, pour qui l'unique bien est l'honnête, l'unique mal, le déshonneur (2) ? »

Pourquoi certains philosophes ont-ils nui eux-mêmes à leurs doctrines en exagérant jusqu'au delà du vrai, des préceptes utiles ? Dire que le sage a tout ce qu'il faut ou plutôt la qualité essentielle, soit pour être heureux, soit pour atténuer le poids de l'infortune et de la souffrance, c'est poser la base d'une doctrine inattaquable. Mais, en soutenant contre l'évidence qu'aucun événement, aucune affliction ne peuvent altérer la félicité du sage, les stoïciens se firent appeler des sophistes trompeurs, on les accusa de pervertir les notions naturelles du sens commun. Et d'abord, les innombrables

(1) Summum bonum est animus fortuita despiciens, virtute lætus.... Libet et ita definire ut beatum dicamus hominem eum cui nullum bonum malumque sit, nisi bonus malusque animus, etc.

(2) Sénèque, *De la vie heureuse*, III, IV.

systèmes des anciens philosophes sur le souverain bien, pèchent par la base : il n'y a pas de souverain bien, il ne peut y avoir de souverain bien qu'en Dieu, qui seul le possède. Prétendre l'obtenir, c'est oublier que l'on est homme, c'est oublier que la nature a, dès sa naissance, condamné l'homme à l'infirmité et à la douleur : triste et vaine philosophie, dit Lamennais, qui vient se briser contre l'écueil de la mort!

Comment admettre avec les stoïciens que la vertu suffit pour rendre l'homme heureux? Pour le sage de Zénon, l'adversité serait un vain mot, elle n'existerait pas. Il jouirait d'un bonheur inaltérable et d'une sérénité imperturbable, même en assistant comme Solon à l'asservissement de sa patrie, comme Psammetit au supplice de ses ministres, de ses proches, de sa famille? L'homme devrait se dire heureux dans l'exil comme Demétrius de Phalère, Annibal, Napoléon; dans les cachots comme le Masque de fer, Latude, Cagliostro, Silvio Pellico; dans les supplices, comme Callisthène, Régulus, Calas? En soutenant avec Zénon que le beau moral est seul désirable, on doit mépriser tout ce que l'opinion commune considère comme des biens; en prétendant que la pauvreté, la maladie, les difformités, la perte des sens ne sont pas des maux, on arrive à cette conclusion que le sage, aveugle, estropié, malade, pauvre, exilé, privé de ses enfants, en proie à de cruelles tortures, n'en est pas moins heureux. Mais consultez le peuple, dit Cicéron, il ne pourra donner le nom d'heureux à un tel homme, et les sages eux-mêmes consentiront-ils à faire résider le bonheur dans le taureau de Phalaris?

Si la vertu est le seul bien, s'il n'y a pas d'autre mal que le vice, on doit, non-seulement fouler aux pieds tous les accidents de l'humanité, mais encore dédaigner l'estime des hommes et ne tenir aucun compte des liens de la famille et des douceurs de l'amitié. Prétendre que le mendiant est riche s'il est vraiment sage, n'est-ce pas se jeter dans les équivoques et les paradoxes indignes de philosophes qui se piquaient d'une dialectique sévère? Assurément la vie du sage comporte plus de bien que de mal; la pureté seule de son âme lui sera une grande force et une grande consolation dans quelque situation que la fortune le place; il ne dira jamais avec Aristippe: « Mieux vaut la honte avec le plaisir que la misère et la douleur avec la vertu; » mais, en même temps, mieux éclairé que le stoïcien sur les principes de la droite raison, il ne conviendra jamais que la misère et la douleur ne sont pas des maux parce qu'ils n'ont rien d'immortel.

Cicéron a réfuté avec son bon sens ordinaire quelques-uns des principes du stoïcisme, et prouvé d'ailleurs que, à peine soutenables dans les livres et en théorie, ils conduiraient dans la pratique aux conséquences les plus ridicules. Il considère comme de vrais biens la santé, les richesses et même le pouvoir; il est vrai, dit Cicéron, que la vertu est le plus bel apanage de l'humanité; mais la santé et l'absence de la douleur sont des dons nécessaires à l'homme et sans lesquels la vie est misérable. Les sens conservent le corps, de même que la raison est la gardienne vigilante des biens de l'âme. Quel est l'avocat, ajoute-t-il, qui, chargé de la défense d'un accusé, oserait dire aux juges, dans sa péroraison : «L'exil, la confiscation, la mort ne sont pas des maux;

magistrats, fermez vos cœurs à la pitié!» Quel est l'orateur insensé qui, pendant qu'Annibal était aux portes de Rome et lançait un javelot par-dessus les remparts, aurait eu l'impudence de s'écrier du haut de la tribune aux harangues : « Citoyens, désabusez-vous, ce n'est pas un mal d'être fait prisonnier, d'être vendu à l'encan, d'être tué, et de voir sa patrie asservie?» Aucun ne l'eût osé. Quelle est donc cette philosophie qui devant le peuple emprunte le langage du peuple, et qui a chez elle un idiome à part!

Autant les âmes, substances spirituelles, sont au-dessus des corps, autant les plaisirs, qui ont leur source dans l'âme, sont supérieurs à ceux qui nous viennent des sens. C'est l'honneur de la secte stoïque de s'être élevée au-dessus des passions mauvaises, triste apanage de l'humanité, et d'avoir montré la vertu comme couronnement de la vie. Mais, ne connaissant ni l'origine ni la fin de l'homme, tout en prêchant le mépris des vices et des voluptés, elle enseigna des préceptes monstrueux, destructeurs de toute morale; c'est ainsi que Zénon lui-même, dont la retenue cependant ne fut pas moins exemplaire que celle de Xénocrate, admettait la communauté des femmes, et supprimait par ce moyen toute pudeur et tout sentiment de famille. Il prétendait que cette communauté nous ferait aimer tous les enfants comme si nous en étions les pères, et enlèverait tout prétexte aux jalousies et aux malheurs qu'engendre l'adultère.

Le suicide était en quelque sorte érigé en principe à l'école du portique. Cléanthe étant parvenu à une extrême vieillesse, quelqu'un lui reprocha de n'être pas conséquent avec ses doctrines, en ne mettant pas fin à ses jours.

« J'en ai parfois la pensée, dit Cléanthe, mais quand je considère que je jouis d'une bonne santé à tous égards, que je puis lire et que je suis en état d'écrire, je change d'avis. » Ainsi Cléanthe n'allègue d'autre raison, pour s'abstenir du suicide, que sa verte vieillesse. Plus tard cependant, à l'exemple de Zénon, il se laissa mourir de faim. Comme tous les fanfarons de vertu et de courage stoïques, Lucain loua ridiculement le suicide, et soutint même que l'homme était supérieur aux dieux par le pouvoir qu'il avait de s'enlever la vie, tandis que ceux-ci étaient condamnés par leur nature à l'immortalité. Malgré ces préceptes qui faisaient supposer une âme résolue, Lucain étant entré par dépit dans la conspiration de Pison, et ayant été condamné à mort par Néron, chercha à conserver sa vie en accusant sa mère innocente. Mais son infamie ne le sauva pas; il se fit ouvrir les veines et mourut en récitant un passage de *la Pharsale*.

Le mépris des richesses était l'un des principaux dogmes du stoïcisme; et, suivant Diogène Laërce, Zénon, accompagné souvent de disciples malpropres et mal vêtus, prenait un air triste et chagrin, se ridait le front, et paraissait fort grossier; il était d'une étrange lésinerie, la traitant de prudente économie. Les stoïciens prétendaient que le sage est sans passion et sans orgueil : jamais philosophe ne fut bouffi de plus d'arrogance que Chrysippe; il avait une si haute opinion de son mérite que, quelqu'un lui demandant à qui il confierait son fils: « A moi, répondit-il; car, si je savais qu'un autre me surpassât en science, j'irais de ce pas étudier sous lui la philosophie. » Zénon était le modèle de la tempérance et

... s'enivrait, et il mourut ... trop grande abondance; ... aujourd'hui perdus; ... des obscénités ... il ne se ... père et fille, ... les approuve ... monstrueuse! suivant ... droit, il prescrivit ...

... des stoïciens, ... : « Jamais la ... que ce soit un crime ... naissants d'un voi- ... les dieux une ... Et Leibnitz, est ... la conscience publique a flétri ... sang, disait Demades, ... comme les crimes ... rigueurs excessives du ... fermes; cette école ... de sa gloire, que de ... par la goutte, la domi- ... tu as beau faire, ... un mal! « Tenys, ... d'un mal d'yeux si ... douleur comme

... Serm., lib. I, sat. III.)

indifférente ; il déserta l'école du portique, et comme il est dans la nature de certains esprits de ne jamais s'arrêter aux limites de la modération, il embrassa la philosophie opposée qui ne reconnaissait d'autre fin que la volupté, et se fit épicurien. Quoique disciple de Zénon, Ariston plaça le souverain bien dans l'indifférence qui n'est après tout que le scepticisme en toutes choses ; et peu satisfait de tous les systèmes philosophiques, dont il avait reconnu la vanité, il compara les arguments des logiciens aux toiles d'araignée qui sont fort inutiles, quoique composées avec un art infini.

Quel est le système de morale et de philosophie dont les bases soient inébranlables, les principes certains, et les déductions à l'abri de toute attaque? Nous ne trouvons ces caractères à aucun de ceux qui ont régné dans les écoles. La secte stoïque fut sans doute, suivant l'expression de Montesquieu, un effort de la nature humaine. Son langage a plus de précision et de fermeté que tout autre, et les conséquences en seraient fécondes si ces mâles doctrines pouvaient entrer dans l'éducation et les mœurs de tout un peuple. Mais peu d'hommes, même parmi les forts, seraient capables de conformer leur conduite à ce qu'elles enseignent. Quel est donc le sage qui, soumettant ses passions déréglées au frein de la raison, dédaigne et rejette tout ce que les hommes regardent comme des biens, et qui, sollicité par les amorces perfides de la volupté, craint de se donner un maître furieux et d'acheter cher un repentir? Effrayés de la sévérité des règles, les disciples de Zénon en firent fléchir l'austérité dans la pratique. Diogène lui-même qui s'était retranché toutes les superfluités de la vie, pen-

de la frugalité; mais Chrysippe s'enivrait, et il mourut pour avoir bu du vin doux en trop grande abondance; on lui attribue jusqu'à cent traités aujourd'hui perdus; plusieurs de ses ouvrages contenaient des obscénités révoltantes. Dans son livre de la *République*, il ne se déclarait pas contre les mariages entre père et fille, entre mère et fils; dans un autre, il les approuve ouvertement. Chose non moins monstrueuse! suivant Diogène Laërce, dans son *Traité du droit*, il prescrivit de manger les corps morts.

Un des principes les moins soutenables des stoïciens, c'est qu'il n'y a pas de degrés de culpabilité : « Jamais la raison ne persuadera, dit Horace, que ce soit un crime égal de briser sur leur tige les choux naissants d'un voisin ou de porter, la nuit, sur les statues des dieux une main sacrilége (1) ». « Un moindre mal, dit Leibnitz, est une espèce de bien (2) ». « La conscience publique a flétri les lois de Dracon, écrites avec du sang, disait Démades, et punissant de mort les fautes légères comme les crimes les plus révoltants. » Du reste, les rigueurs excessives du portique révoltaient les courages peu fermes; cette école ne compta, même au plus beau temps de sa gloire, que de rares disciples. Possidonius, torturé par la goutte, la dominait encore en s'écriant : « O douleur, tu as beau faire, je ne conviendrai jamais que tu es un mal! « Denys, surnommé le Transfuge, fut atteint d'un mal d'yeux si violent qu'il renonça à considérer la douleur comme

(1) Non vincet ratio hoc tantumdem ut peccet idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus sacra Divum legerit. (*Serm.*, lib. I, sat. III.)

(2) *Théodicée*, Ire partie, 8.

indifférente ; il déserta l'école du portique, et comme il est dans la nature de certains esprits de ne jamais s'arrêter aux limites de la modération, il embrassa la philosophie opposée qui ne reconnaissait d'autre fin que la volupté, et se fit épicurien. Quoique disciple de Zénon, Ariston plaça le souverain bien dans l'indifférence qui n'est après tout que le scepticisme en toutes choses ; et peu satisfait de tous les systèmes philosophiques, dont il avait reconnu la vanité, il compara les arguments des logiciens aux toiles d'araignée qui sont fort inutiles, quoique composées avec un art infini.

Quel est le système de morale et de philosophie dont les bases soient inébranlables, les principes certains, et les déductions à l'abri de toute attaque ? Nous ne trouvons ces caractères à aucun de ceux qui ont régné dans les écoles. La secte stoïque fut sans doute, suivant l'expression de Montesquieu, un effort de la nature humaine. Son langage a plus de précision et de fermeté que tout autre, et les conséquences en seraient fécondes si ces mâles doctrines pouvaient entrer dans l'éducation et les mœurs de tout un peuple. Mais peu d'hommes, même parmi les forts, seraient capables de conformer leur conduite à ce qu'elles enseignent. Quel est donc le sage qui, soumettant ses passions déréglées au frein de la raison, dédaigne et rejette tout ce que les hommes regardent comme des biens, et qui, sollicité par les amorces perfides de la volupté, craint de se donner un maître furieux et d'acheter cher un repentir ? Effrayés de la sévérité des règles, les disciples de Zénon en firent fléchir l'austérité dans la pratique. Diogène lui-même qui s'était retranché toutes les superfluités de la vie, pen-

sait cependant que les richesses aidaient à acquérir le plaisir et la santé; en considérant l'un et l'autre comme des biens, on ne pourra pas refuser le même nom aux richesses. Quant à la réputation, Chrysippe prétendait que, si on en retranchait l'utilité, elle ne vaudrait pas la peine d'être ramassée sur le chemin; mais, embarrassés par les objections de Carnéade, les stoïciens convinrent qu'une bonne réputation méritait nos préférences, et qu'on se devait de rechercher l'estime des gens de bien, en dépouillant cette recherche de toute vue intéressée. Diodore de Tyr modifia la doctrine du portique sur le souverain bien en le faisant consister dans une vie honnête, commode et exempte de chagrins. Hérillus de Carthage différait d'opinion avec Zénon en ce qu'il admettait un double but, vers lequel tendent tous les efforts des hommes : un but élevé que le sage seul se propose et qui est la science, et un but d'un ordre inférieur, qui est le plaisir vers lequel court le commun des hommes. Quoique stoïcien de profession, Panétius, ami de Scipion et de Lélius, ne niait pas que la douleur ne fût un mal; de son côté, Zénon, sans croire déroger à ses principes, et tout en disant que la santé, la fortune, le bien-être physique ne sont pas des biens, les appelle cependant des choses à préférer, et il donnait le nom de choses à rejeter à la maladie, à l'indigence, à la douleur, sans convenir qu'elles fussent des maux. Ne sont-ce pas là des abus de mots et des subtilités de langage capables de discréditer une bonne doctrine?

Malgré de telles taches, la secte stoïque a rendu de véritables services par les exemples de courage, d'abnégation, de constance et de fermeté inébranlables qu'ont

donnés quelques-uns de ses disciples. Ces exemples servent à prouver que dans tous les rangs, les plus infimes comme les plus élevés, la philosophie a le pouvoir de fortifier les âmes, d'ennoblir les cœurs, de prémunir l'homme contre les coups de l'adversité, et qu'elle ne rend pas de moins grands services aux sociétés par ses préceptes que le législateur par des lois sages.

Au nombre des hommes célèbres dont la vie et les maximes firent la gloire du stoïcisme, on cite constamment Marc-Aurèle et Épictète, l'un empereur, l'autre esclave, et tous deux ayant honoré, celui-là le trône et celui-ci la pauvreté. Épictète, à qui l'on doit l'un des plus précieux codes de morale, ne propose pas moins comme modèles à suivre Socrate, que Zénon et Diogène. Mieux que ses devanciers, il a judicieusement indiqué ce que doit se proposer le sage, en distinguant dans la nature ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend pas. « Tout ce qui dépend de nous, dit Épictète, nos opinions, nos penchants, nos désirs, nos actions sont libres, et rien ne peut les contraindre. Ce qui n'en dépend pas, le corps, les richesses, la réputation, les dignités sont les esclaves de la fortune et soustraites à notre pouvoir. La sagesse et le bonheur consistent à ne désirer que les véritables biens, ceux qui sont soumis à notre volonté; on les perd dès qu'on recherche les richesses et les dignités. Celui qui redoute la maladie, la pauvreté, la mort sera toujours misérable. Quand on voit un homme comblé d'honneurs, élevé à une grande puissance, ou distingué par quelques autres avantages, il ne faut pas se laisser éblouir par ces vaines apparences; les biens étrangers ne doivent nous rendre ni envieux ni jaloux. »

La philosophie d'Épictète préparait le sage à tous les événements en lui enseignant la résignation et la modération dans toutes les circonstances de la vie. « Il ne faut pas, disait-elle, demander que les événements se règlent au gré de nos désirs, mais il faut conformer ses désirs aux événements, et ne souhaiter que ce qui dépend de soi. On doit user de toutes les choses de la vie comme d'un bien étranger, ou comme le voyageur use d'une hôtellerie; il est préférable même de mourir de faim, exempt de crainte et de chagrin, que de vivre dans l'abondance, affligé de tortures continuelles. » Épictète conseillait encore d'user d'une modération constante envers sa femme et ses enfants, de même qu'envers les honneurs et les richesses : « C'est ainsi, ajoutait ce philosophe, qu'on devient digne d'être admis à la table des dieux; mais si, pouvant jouir de ces biens, on les méprise, dès lors on n'est pas seulement le convive des dieux, on partage même avec eux la souveraine puissance. »

Reconnaissant que le monde est gouverné par une providence divine, Épictète, aussi bien que Socrate et Zénon, prescrit de se soumettre sans murmurer à tous les événements, les regardant comme ordonnés par une intelligence infiniment sage, et pour mieux atteindre ce but, de renoncer à toutes les choses sur lesquelles on n'a aucun pouvoir : « Que tout ce qui te paraîtra très beau et très bon, dit le philosophe, soit pour toi une loi inviolable. Si la douleur ou la volupté, la gloire ou l'infamie s'offrent à toi, souviens-toi que c'est alors le moment du combat, que les jeux olympiques t'appellent, qu'il n'est plus temps de reculer, enfin, que ton avancement

ou la ruine dépend de la victoire ou de la défaite. » Épictète estime véritablement sage et habile dans la connaissance du secret des dieux, celui qui cède à la nécessité, comme à un ordre de la Providence. Il veut qu'on puisse dire avec Socrate : « Anytus et Mélitus peuvent bien m'ôter la vie, mais ils ne sauraient me nuire. »

Par suite de cette soumission à la Providence, et à un point de vue presque chrétien, Épictète soutient que la maladie n'est point un mal : « Elle est un obstacle pour le corps et non pour la volonté, enseigne ce sage : on n'étudie que pour devenir patient, ferme, résigné, constant. La fièvre est une partie de la vie, comme les promenades et les voyages. Elle est même plus utile, puisqu'elle éprouve l'homme vertueux et lui montre quels progrès il a faits dans l'étude de la philosophie. Le sage, en effet, ne se plaint ni des dieux ni des hommes et ne s'alarme pas de ce qui peut arriver. Il ne se réjouit point avec excès quand le médecin annonce du mieux, et ne s'afflige pas d'un progrès du mal. Qu'est-ce qu'être plus mal ? C'est approcher du terme où l'âme se sépare du corps. Appelles-tu donc cette séparation un mal ? Si elle ne vient pas aujourd'hui, n'arrivera-t-elle pas demain ? Non, la mort n'est pas un mal, autrement elle aurait paru telle à Socrate, à Zénon, etc. Sois donc tranquille dans la fièvre comme en pleine santé. »

Dans le nouveau manuel tiré des livres d'Arrien, Épictète confirme sa doctrine par des exemples et des développements qui ne sont pas moins propres à éclairer l'esprit qu'à faire impression sur le cœur. Ces exemples sont ceux des Latéranus, des Thraséas, des Helvi-

tion, et il remercie Rusticus de lui avoir fait connaître la doctrine de ce philosophe.

Marc-Aurèle fut un véritable sage et le modèle des monarques. De mœurs réglées, douces et graves, il aimait la frugalité et la simplicité, se servant de la fortune sans faste, mais de manière à prouver qu'il ne regrettait pas celle qui pouvait lui manquer. Il n'avait rien de recherché dans les mets de sa table, ni dans la qualité de ses habits; il jouissait des choses sans excès, et pouvait s'en passer sans tristesse. Son âme, imperturbable et sereine comme celle d'Épictète, était remplie pour les autres des sentiments les plus doux. Il aimait ses proches et jusqu'à l'infâme Faustine. En énumérant les bienfaits qu'il avait reçus des dieux, il place au premier rang une bonne famille, de bons aïeux, de bons amis; il s'estime heureux d'avoir connu Apollonius, Rusticus et Maximus.

Sur le trône, Marc-Aurèle resta toujours attaché à la philosophie qu'il appelait sa mère, par opposition à la cour qu'il appelait sa marâtre. Patient dans les travaux, constant et ferme dans les accidents de la vie, il ne perdait jamais ni le courage ni l'espérance; il aimait la vérité et la justice, et méprisait la flatterie. L'histoire a fait connaître la vie de l'empereur; nous devons, aux heures d'études dérobées aux affaires, les *Pensées* qui nous révèlent le philosophe et l'honnête homme. Quoique admirateur des doctrines du portique, ce n'est pas à l'école d'un seul philosophe, mais à celles de plusieurs qu'il puisait ses inspirations et ses règles de conduite. Il cite avec éloges Thraséas, Helvidius, Caton, Dion, Brutus, Épictète, tous stoïciens, sans parler avec moins d'admiration de Pythagore, de Platon, d'Héraclite,

d'Épicure, et surtout de Socrate qu'il prenait en tout pour modèle. Il écoutait aussi les conseils d'Alexandre le platonicien.

A l'exemple de Socrate, Marc-Aurèle s'inspirait de la raison qu'il considérait comme une émanation de Dieu même, donnée à l'homme pour guide et pour maître : « Il ne faut se troubler de rien, disait-il, et dans tout ce qui arrive on doit s'efforcer d'agir en homme de bien, et faire ce que la nature exige d'un être raisonnable. Avant chaque action, demande-toi : Me convient-elle? ne m'en repentirai-je point? Bientôt je ne serai plus, tout aura disparu pour moi. Que dois-je désirer, sinon de faire présentement quelque chose qui soit digne d'un être intelligent et soumis à la même loi que Dieu (1)? »

La doctrine de Marc-Aurèle sur les biens et les maux, analogue sur presque tous les points à celle des stoïciens, s'en distingue néanmoins en ce qu'elle est moins absolue et plus conforme à la nature. Il considère comme étant les seuls biens réels, la justice, la vérité, la tempérance, la force, et pour tout dire, une âme qui se suffit à elle-même, qui aime les hommes, commande aux désirs, se soumet aux dieux et se dirige en tout par la droite raison. Pour lui les maux véritables sont les vices, les passions aveugles, l'ignorance et les préjugés. Il ne regarde ni comme de véritables maux, ni comme de vrais biens les choses qui de leur nature ne sont ni honnêtes ni honteuses et qui arrivent également aux bons et aux méchants; tels sont la vie et la mort, l'honneur et l'opprobre, la douleur et le plaisir, les richesses et la

(1) *Pensées*, ch. VII, XV.

pauvreté. « Les louanges de la multitude, disait-il, les empires, les richesses, les voluptés sont étrangers à la raison ; si tu leur donnes accès dans ton âme comme pouvant contribuer à ton bonheur, elles y prévaudront, elles t'entraîneront. Choisis en homme libre ; ne désire que ce qui dépend de toi ; la raison qui doit te servir de guide se suffit à elle-même, pourvu qu'elle observe la justice. »

Marc-Aurèle n'ose soutenir, avec la fermeté des stoïciens, que la douleur n'est pas un mal ; mais il la considère plutôt au point de vue chrétien « comme un remède de la nature qu'il faut accepter, tout amer qu'il est, comme dans les maladies on exécute une ordonnance du médecin (1). La douleur, dit ce sage, n'est rien qui puisse faire rougir ou qui dégrade l'intelligence. Que ce qui souffre se plaigne ; je ne pense pas qu'elle soit un vrai mal. Elle est un mal pour le corps, sans doute, mais non pour l'âme qui, pareille à une forte citadelle dont la raison est la sûre gardienne, empêche l'ennemi de s'élever jusqu'à elle. Une âme exercée peut dire à l'accident : *Je te cherchais ;* tout ce qui se passe devient une occasion de pratiquer la vertu, et peut servir à me rapprocher de Dieu. »

Comment Marc-Aurèle aurait-il nié la douleur, lui dont l'âme si douce et si aimante avait souffert de tous les maux qui, sous son règne, avaient désolé l'empire : la peste, la famine, les inondations, les tremblements de terre et les irruptions continuelles des Germains, des Sarmates, des Quades et des Marcomans ? Des douleurs

(1) *Pensées*, ch. XIV, XVI.

non moins cruelles, sans doute, pénétrèrent dans le cœur de l'époux et du père; car il ne pouvait fermer les yeux sur les désordres de l'impératrice Faustine, quoiqu'il feignît cependant de les ignorer, à cause du souvenir pieux dont il honorait la mémoire d'Antonin. Il dut gémir plus cruellement encore de voir croître à côté de lui, pour le malheur du peuple romain, le monstre Commode, le fils de quelque gladiateur, qu'il eut néanmoins la faiblesse de désigner comme son successeur. Sous ce règne, signalé par tant de calamités, on ne connut d'autres biens que ceux de la clémence du prince, de ses actions vertueuses et de ses nobles exemples. Sa faiblesse exceptée, Marc-Aurèle fut sans reproche, et exempt de tout vice. Philosophe simple et sans faste, il regardait l'ostentation de modestie comme un orgueil détestable, et l'ostentation de franchise comme un poignard caché; «Rien de si horrible, disait-il, que les caresses du loup.» Il aimait les mœurs honnêtes, et admirait la constance des sages : « Que le pouvoir de l'homme est grand, écrivait Marc-Aurèle dans ses *Pensées*! Il lui est loisible de ne rien faire qui ne soit agréable à Dieu, et de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. » Mais à peine a-t-il rendu hommage à la grandeur de l'âme humaine, qu'il est frappé, comme Pascal, de sa petitesse et de ses infirmités : « Quelle est ta part, dit-il à l'homme, dans l'immensité des siècles? tu disparais si vite dans l'éternité! Quelle portion occupes-tu dans la masse de la matière? Quel est même ce coin de terre où tu rampes? » Il combat avec indignation la doctrine d'Épicure comme une peste pour les nations, et la négation de toute vertu et de toute morale. « Qu'ai-je

pauvreté. « Les lo[illegible] qui élève le
empires, les riche[illegible] ment ne pas
raison; si tu leur[illegible] la tendresse
pouvant contribue[illegible] ranger au
elles t'entraîneron[illegible] tiver l'in-
que ce qui dépend[illegible] res de la
guide se suffit à [illegible] le cœur
justice. » [illegible] pour-

Marc-Aurèle n[illegible] gar-
stoïciens, que la [illegible] les
considère plutôt a[illegible] le
remède de la nat[illegible]
est, comme dans [illegible]
nance du médec[illegible]
rien qui puisse fa[illegible]
Que ce qui souff[illegible]
soit un vrai mal[illegible]
doute, mais non [illegible]
delle dont la ra[illegible]
nemi de s'éle[illegible]
dire à l'accid[illegible]
devient une[illegible]
vir à me ra[illegible]

Comme[illegible]
dont l'âm[illegible]
mau[illegible]
pes[illegible]

? Personne ne le sait et
rait, non moins inso-
dition chez les diffé-
ntes, des douleurs, des
. mais aussi quelques
particuliers qui pa-
s exceptons les plus
de bien et de mal;
erait difficile de le
niner avec détail
es et aux gran-
ibuent à la féli-
ut les posséder.
d'hommes, et
veut se passer
e prix d'une
évouement.
la perfec-
ustement,
est chose
l. »
s; tous
t, par
ut-il
use
r-
nt
a

[illegible]

dépendamment du [illegible]

affaire, dit Marc-Aurèle, de vivre dans un monde sans Providence et sans Dieu ?... Mais il est des dieux et ils ont soin des choses humaines. » Le premier peut-être, entre les philosophes païens, et supérieur même sous ce rapport à Épictète, à Pythagore et à Socrate, il croit à l'efficacité de la prière dans les besoins de l'âme, et il veut qu'on prie les dieux, afin d'être délivré des craintes, des désirs et des peines d'esprit. Mais, objectent les sectateurs d'Épictète, puisque les dieux ont mis ces choses en notre pouvoir, pourquoi implorer leur secours, même pour ce qui dépend de nous ? Vous croyez peut-être que Marc-Aurèle va accumuler les raisonnements, discuter des sophismes ; non, il se contente de répondre avec la simplicité de la foi : *Prie et tu verras.*

Il n'y a donc pas de souverain bien ; se proposer de l'atteindre est une orgueilleuse et décevante ambition ; toute doctrine qui le promet est fausse et trompeuse. Aucun homme, même le plus favorisé du ciel, n'a joui d'une félicité sans nuage ; elle ne saurait donc être le partage de l'humanité, et ceux qui paraissent avoir été comblés des dons de la fortune, ne sont jamais parvenus à ce haut degré de contentement, qui ne laissât à l'âme aucun désir à former, ne fût-ce que celui de la durée. Aussi, tous les philosophes ont-ils échoué en professant une opinion absolue sur le bonheur : il est vrai, que deux écoles seulement l'ont tenté, celle de Zénon et celle d'Épicure ; elles l'ont fait avec aussi peu de succès l'une que l'autre. Le bonheur se compose de tant d'éléments divers, qu'il est impossible de les réunir tous ou presque tous jusqu'au terme de l'existence, au milieu d'événements si mobiles ; car si, après avoir joui de la plupart des biens

les plus désirables pendant un grand nombre d'années, s'ils nous sont ravis, nous devenons d'autant plus à plaindre que le souvenir du bonheur perdu ajoute encore à l'amertume des maux qui nous accablent.

Le bonheur n'est donc jamais ni entier ni durable; il ne dépend pas d'un seul bien, mais il est attaché à la possession de plusieurs, comme le prouvent surabondamment l'expérience et le consentement universel. L'homme est composé de deux substances, une âme et un corps animé; à l'une et à l'autre sont attribués des biens différents; la raison enseigne, même aux plus aveugles, qu'on doit préférer ceux de l'esprit à ceux de la matière comme les plus nobles, les plus durables, et les plus conformes à la nature et à la destination de l'homme. Ainsi le pensaient Aristote, Platon et les philosophes qui ont marché sur leurs traces. Si la vertu ne peut être considérée, ni comme le souverain bien, ni comme le seul bien, si elle ne suffit pas à rendre l'homme heureux, ils ont proclamé tous qu'elle lui procure de douces jouissances dans l'accomplissement du devoir, et de précieuses consolations au milieu des maux qui viennent l'assaillir. Il faut donc, pour avoir le bonheur, allier la vertu aux biens corporels et extérieurs; aussi, le sage lui-même ne laisse pas que d'être très malheureux s'il est dans la pauvreté, accablé d'infirmités ou frappé dans les affections qui faisaient la joie et la consolation de sa vie. Mais on peut assurer avec Aristote que le vice suffit pour rendre malheureux, alors même qu'on aurait en abondance tous les biens du corps et tous les avantages extérieurs.

Indépendamment du bien moral qui comprend la jus-

tice, les actions vertueuses, la magnanimité qui élève le sage au-dessus des revers de la fortune, comment ne pas tenir compte des liens de la famille, et de la tendresse d'un père envers ses enfants ? Ne doit-on pas ranger au nombre des joies les plus vives le désir de cultiver l'intelligence, le besoin d'approfondir les mystères de la nature, et ces créations des arts pour lesquelles le cœur éprouve toutes les faiblesses de la famille ? On ne pourrait enfin, sans mentir à la conscience, ne point regarder comme des choses bonnes et désirables la santé, les richesses, la considération et même la gloire qui est le prix des nobles dévouements, et des œuvres de génie.

A l'exemple de Platon et d'Aristote on peut distinguer les biens qui sont hors de nous de ceux qui se trouvent en nous. Les premiers sont les biens extérieurs, tels que les richesses, les grandeurs, une bonne patrie, la considération, la gloire et l'amitié. Les seconds comprennent : 1° les biens du corps, tels que la santé, la force, la bonne disposition des sens, la beauté, l'industrie manuelle ; 2° les biens de l'esprit et de l'âme, tels que le génie des arts, l'éloquence, l'amour de la science d'une part, la justice, la prudence, le courage et la modération de l'autre. Posséder ces biens en totalité ou en très grande partie, c'est approcher du bonheur et même l'atteindre. Mais quel est le privilégié du sort ou le favori du ciel chez qui on les rencontre tous ?

Les biens extérieurs, si on en excepte l'amitié et les richesses, ne sont en quelque sorte qu'accessoires pour la vie heureuse ; la plupart des hommes n'en jouissent pas et les connaissent à peine. Quel était dans l'ancienne Rome le sort le plus enviable, celui du plébéien,

du chevalier ou du patricien ? Personne ne le sait et le même problème se présenterait, non moins insoluble, pour les inégalités de condition chez les différents peuples. On trouve, dans toutes, des douleurs, des joies et des chagrins communs, mais aussi quelques satisfactions spéciales et des maux particuliers qui paraissent établir entre les rangs, nous exceptons les plus extrêmes, une sorte de compensation de bien et de mal; de quel côté penche la balance ? Il serait difficile de le décider. Nous nous proposons d'examiner avec détail quel prix on doit attacher aux richesses et aux grandeurs, dans quelle mesure elles contribuent à la félicité, et dans quels sentiments le sage peut les posséder. La gloire est le partage d'un petit nombre d'hommes, et peu songent à l'acquérir; mais aucun ne veut se passer de la considération qui est ordinairement le prix d'une vie réglée, de mœurs honnêtes et d'actes de dévouement. Le philosophe, parvenu au plus haut degré de la perfection, se résignerait seul à s'en voir dépouillé injustement, et approuverait Antisthène, disant à Cyrus : « C'est chose royale de faire le bien et d'être réputé faire le mal. »

Aucun des biens extérieurs ne dépend de nous; tous sont sujets aux caprices de la fortune, et peuvent, par conséquent, nous être ravis. Aussi, Épictète ne veut-il point qu'on s'y attache, puisque leur perte est une cause de trouble pour nos âmes et abreuve nos cœurs d'amertume. Mais les conseils du philosophe ne persuaderont personne; et ses raisonnements n'ont de valeur qu'à l'égard des richesses et des dignités.

L'indifférence du sage pour les biens extérieurs peut-elle s'étendre à ceux du corps? Une haute vertu se rési-

gne sans doute à la souffrance, mais sans la santé aucune existence ne peut être considérée comme heureuse et sereine. Toutefois ni la santé, ni les richesses ne suffisent pour assurer la félicité; l'instruction et la vertu, réunies aux douceurs de la famille, ne sont pas moins indispensables. Quelques-uns de ces dons dépendent de nous, les autres sont aléatoires. A quels hommes est-il réservé de les posséder sans mélange et sans interruption ? La vertu avec ses espérances est si lente à venir ; tant de préjugés assiégent l'esprit de l'homme ; la santé aux divers âges de l'existence est si souvent menacée ; les richesses sont sujettes à tant de vicissitudes ; les joies de la famille sont assombries par tant d'inquiétudes et de si cruelles afflictions, qu'on se demande s'il est possible à l'homme de se promettre le bonheur, et si l'âme peut se reposer un seul jour sans craindre le naufrage de ses prospérités au milieu de l'instabilité des choses humaines. Ainsi la raison comme l'expérience enseignent à l'homme, qu'il n'y a pas de tranquillité, même dans le bonheur. En dépit de son système de voluptés faciles, Aristippe soutenait, comme l'ayant expérimenté sans doute, que le sage n'est pas toujours heureux et que le vrai bonheur est impossible, de sorte que la mort lui paraissait préférable à la vie.

Il ne faut point accuser la justice de Dieu ; malgré le nombre des souffrances et des adversités auxquelles l'humanité est en proie, tout homme qui ne se laisse égarer ni par les systèmes ni par les préjugés conviendra avec Descartes et Leibnitz (1), que dans ce monde, la somme

(1) Descartes, *les Passions de l'âme;* Leibnitz, *Théodicée*, Ire partie.

des biens l'emporte sur celle des maux. Nous avons brièvement indiqué ces dons inappréciables qui attachent l'homme à la vie, quelque laborieuse et pénible qu'elle soit. Il est inutile d'énumérer les douleurs sans nombre qui l'enveloppent ou le menacent sans cesse. Si nous reconnaissons qu'il est des biens dont la possession est nécessaire au bonheur, nous devons également admettre que la privation et la perte de ces biens deviennent les sources principales des chagrins et des malheurs qui altèrent la sérénité de l'âme. En esquissant le tableau des uns et des autres, nous indiquerons dans quel degré d'estime l'homme doit tenir chacun d'eux, et la conduite que la raison suggère pour adoucir et rendre même profitables les maux les plus extrêmes.

CHAPITRE V.

DE L'ORIGINE ET DE LA POSSESSION DES RICHESSES.

De toutes les passions qui troublent le cœur humain, la plus ardente et la plus insatiable est celle des richesses. L'ambition est, sans aucun doute, un ennemi cruel de la tranquillité; la volupté est un maître furieux qui réduit l'homme à un triste esclavage et le couvre de honte; mais l'âge et la raison ont eu quelquefois le pouvoir d'amortir ou de surmonter ces passions, tandis que l'avarice est une maladie incurable de l'âme, et qui semble même s'accroître à mesure que toutes les facultés s'affaiblissent. Plutarque compare la richesse à un médedecin qui aggraverait la maladie au lieu de la guérir. Il y a des consolations pour tous les maux; mais, suivant la Bruyère, l'affliction causée par la perte des biens est seule durable.

La plupart des professions et des industries, l'exercice même des arts libéraux qui mènent à la gloire, ainsi que les dangers auxquels on s'expose sur les champs de bataille ou dans des contrées lointaines ont pour terme et pour but la fortune plutôt que la renommée. Honneur encore à ceux qui obtiennent les richesses par le travail, par le mérite, au prix de leur sang et sans jamais dévier du sentier de la probité. Mais combien il est rare que l'origine des grandes richesses soit honorable et pure!

on peut les comparer à ces fleuves majestueux et limpides dont la source cependant n'est autre qu'un torrent fangeux. Celui-ci les a conquises par l'usure, celui-là par la spoliation, quelques-uns les doivent même aux métiers les plus infâmes et aux actions les plus criminelles.

Pour s'enrichir, Crassus ne rougit pas de faire le commerce des esclaves et de profiter des proscriptions et des confiscations de Sylla ; quoique sa fortune s'élevât à plus de 7700 talents, son insatiable avidité lui suggéra le dessein d'entreprendre la guerre contre les Parthes, ne regardant comme vraiment riche que l'homme en état de lever une armée et de l'entretenir. Crassus fut-il heureux avec ses immenses richesses ? Il suffit pour en juger de savoir qu'on lui avait donné le nom de ἀγέλαστος, qui ne rit jamais (1). Cependant Lucilius prétend qu'il avait ri une fois en sa vie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem. Au moment où il dévorait en espérance les richesses des Parthes, son armée fut taillée en pièces par Suréna ; vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille ; son fils était au nombre des morts. Forcé par la mutinerie de quelques soldats échappés au carnage, de se rendre à une conférence avec Suréna, et s'apercevant que l'intention des Parthes était de le prendre vivant, il se mit en défense et fut tué les armes à la main. La renommée de la terrible passion de Crassus pour les richesses était si universellement répandue, qu'Orode, roi des Parthes, à qui l'on apporta sa tête, lui fit couler de l'or fondu dans la

(1) Pline prétend que le Crassus qui n'avait jamais ri était l'aïeul de celui qui fut tué chez les Parthes. (*Hist. nat.*, liv. VII, XIX.)

bouche en prononçant ces mots : *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.*

L'histoire offre un bien petit nombre d'exemples de grandes fortunes exemptes de toute souillure. Sous les empereurs romains, les affranchis extorquèrent des biens considérables. Tacite (*De oratoribus*) rapporte que Marcellus et Crispus, nés dans une condition abjecte, et de mœurs infâmes, avaient amassé jusqu'à trois cent millions de sesterces, c'est-à-dire 53,079,679 francs de notre monnaie; ils faisaient profession de mettre en accusation les citoyens les plus vertueux comme coupables du crime de lèse-majesté; celle de Thraséas avait valu à Marcellus cinq millions de sesterces.

Après la bataille de Pidne et la prise de Persée, le vertueux Paul-Émile ne retint pour tout butin que des armes et quelques objets de peu de valeur; il distribua le reste à ses troupes, ou l'envoya au trésor public. Mais bientôt commença le règne des concussions et des rapines; on vit les dilapidations des Verrès et des Calpurnius; pour acheter la superbe Rome, suivant Jugurtha, il ne manquait qu'un acquéreur assez riche. Au temps des guerres civiles on ne connaissait plus les exemples de frugalité, de désintéressement donnés par les Régulus, les Cincinnatus, les Métellus. Suivant Suétone, les spoliations et les sacriléges, rien ne coûta à César pour avoir de l'or. Pendant son premier consulat, il en vola trois mille livres pesant au Capitole, et y substitua autant de cuivre doré. Il reçut de l'argent des alliés, pilla des villes espagnoles qui lui ouvraient leurs portes; dans les Gaules, il dépouilla des temples et détruisit des villes pour s'emparer du butin. Il vendit des alliances et des souveraine-

tés et reçut du seul Ptolémée six mille talents (trente-trois millions de francs).

Combien notre histoire, et sous ce rapport elles se ressemblent toutes, n'offre-t-elle pas d'exemples de pillages et de dégradations commis par les grands et même par les premiers ministres. Sous Philippe-Auguste, l'usure minait les familles; depuis, malgré la répression la plus sévère, elle continua à devenir la plaie de presque tous les règnes. Philippe le Bel fut appelé le faux monnoyeur, et ses ministres valaient encore moins que lui. Sous le règne suivant, le ministre Enguerrand de Marigny, le plus vain et le plus insolent des hommes, enrichi par les rapines et le pillage des finances, fut pendu, la veille de l'Ascension, au gibet qu'il avait fait dresser lui-même à Montfaucon, *et comme maître du logis*, dit Mézeray, *il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs*. Sous le premier des Valois, on condamna à mort plusieurs grands financiers et, entre autres, Pierre Rémy, contrôleur général, qui laissa plus de vingt millions. La disgrâce éclatante de Fouquet, tombé du faîte des grandeurs, et réduit à la vie la plus misérable, a presque fait oublier que le célèbre surintendant avait regardé les finances de l'État comme siennes propres, et qu'il dépensa trente-six millions à son château de Vaux seulement. Ses déprédations n'ont été surpassées que par celles de Mazarin, dont la cupidité ne connut aucune borne : il avait amassé plus de deux cent millions par des moyens que réprouve l'honnêteté la moins scrupuleuse; il partageait, dit-on, avec des armateurs les bénéfices de leurs courses, traitait à son profit des munitions de l'armée, et avait même imposé, par lettre de

cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités. Quand sa mort fut prochaine, il s'établit un combat suprême entre le ministre tout-puissant, et l'homme qui va paraître, devant Dieu son juge, dépouillé de sa pourpre et de ses trésors, entre l'ambition et la conscience, entre le bon et le mauvais génie, entre le démon de l'or et l'ange de l'humilité. « Je laisse un grand nom, disait le tentateur, ainsi qu'une famille nombreuse, à qui des biens immenses sont nécessaires pour soutenir son rang et ne pas déchoir de cette haute position ; » un prêtre assis au chevet du mourant répondait : « une famille est toujours riche quand elle reçoit et sait conserver un patrimoine d'honneur et de probité. » « Le monde n'estime que les riches, ajoute le premier » : « Dieu glorifie les pauvres, reprend le second. » « La gloire sans la fortune est une fumée, dit l'un » : « la fortune et la gloire sans la probité sont viles et méprisables, répond l'autre, restituez vos richesses, ou Dieu vous punira. » « Hélas ! reprend le premier, je ne les tiens que des bontés du roi » : « il faut bien distinguer, réplique le second, ce que le roi vous a donné d'avec ce que vous vous êtes attribué. » La lutte continua et restait indécise entre le génie du mal et le génie du bien, lorsque Colbert qui devait son avancement à Mazarin, proposa une capitulation. Mazarin avait pris deux cent millions à l'État ; Colbert l'engagea à faire une donation entière de ses biens au monarque qui dirait bientôt : *L'État, c'est moi*. Mazarin suivit ce conseil dans l'espoir que le roi les lui rendrait ; ce qui eut lieu en effet. Il donna ainsi une satisfaction équivoque aux terreurs de sa conscience. Mais une de ses nièces, la princesse de Conti devenue veuve, conservant de justes scrupules sur la légitimité

de cette fortune, prit un million sur ses biens pour le restituer à ceux qui lui parurent avoir été injustement dépouillés par le ministre prévaricateur.

Il est donc démontré que, dans tous les siècles, la plupart des grandes fortunes ont été le fruit de l'iniquité. Si, aux yeux des hommes, le temps en légitime la possession, comme pour les pouvoirs usurpés, la justice ne perd cependant jamais ses imprescriptibles droits, et son œil veille quand la conscience est endormie. Un crime sans châtiment serait une atteinte aux desseins de la Providence.

La corruption des mœurs a été, comme la spoliation, la source impure des grandes fortunes. Phryné dont la statue, ouvrage de Praxitèle, était placée à Delphes, entre celles d'Archidame, roi de Sparte, et de Philippe de Macédoine, avait acquis de si énormes richesses, qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, à la seule condition qu'on y mît cette inscription : *Alexandre l'a détruite, mais la courtisane Phryné l'a rétablie*. Tous les siècles comme tous les peuples offrent un grand nombre d'exemples de fortunes qui n'ont point d'autre origine avouée ou secrète. François I[er] maria la duchesse d'Étampes, *la plus savante des belles et la plus belle des savantes*, à Jean de Brosses qui consentit à ce déshonneur public pour rentrer dans les biens que lui avait fait perdre la trahison de son père, ami du connétable de Bourbon. Les titres, les dignités et toute sorte de faveurs ajoutèrent encore à l'infamie de ce marché de prostitution; il obtint le collier de l'ordre, le gouvernement de Bretagne et l'érection en duché du comté d'Étampes.

Il nous paraît donc superflu de démontrer que de

toutes les passions, celle de l'argent a causé le plus de crimes, de trahisons et de malheurs. Nous ne rappellerons pas les exemples de Pausanias, le vainqueur de Platée, de Démosthènes lui-même corrompu par l'or d'Harpale, de Sénèque vendu à Néron, et enfin celui de Bacon qui, malgré son vaste esprit et sa haute raison, ne sut pas se préserver du goût du faste, des apostasies honteuses, des marchés scandaleux, et alla jusqu'à extorquer de fortes sommes comme prix de jugements rendus par un grand chancelier d'Angleterre. C'est au siége de Chalus, près de Limoges, où il espérait trouver un trésor, que Richard Cœur de Lion reçut dans le flanc une flèche dont il mourut. Un prêtre avait osé dire à ce monarque orgueilleux de se méfier des trois méchantes filles qu'il entretenait : l'ambition, la luxure et l'avarice. En effet, Richard prêtait à usure; il vendit domaines, offices, dignités, et jusqu'à la charge même de grand justicier, que l'évêque de Durham acheta au prix de mille marcs. Il vendit également pour dix mille son droit de suzeraineté sur l'Écosse, ainsi que les places de Berwick et de Boxborough, glorieuses conquêtes de son père. Il était prêt, disait-il, à vendre Londres s'il trouvait un acheteur.

La poursuite immodérée des richesses n'est pas moins fatale aux États qu'aux simples particuliers. Parmi les causes qui occasionnèrent la décadence de l'empire romain, Montesquieu place l'introduction de la secte d'Épicure, la corruption des mœurs, le luxe et les profusions qui ne connurent pas de bornes. « Ceux qui avaient d'abord été corrompus par les richesses le furent ensuite par leur pauvreté, ajoute Montesquieu. Avec des

biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen; avec les désirs et les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; et, comme dit Salluste, on vit une génération de gens qui ne pouvaient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent (1). » A combien d'États modernes ne pourrait-on pas appliquer les terribles réflexions du grand publiciste! Au milieu de ce luxe effréné, précurseur de la chute des États, qui a tout envahi en France, bien des esprits inquiets se sont rassurés en voyant les actes héroïques de notre vaillante armée en Crimée et en Italie. Mais il semble que Montesquieu se soit appliqué à troubler cette tranquillité, en disant : « Les vertus guerrières restèrent après qu'on eut perdu toutes les autres (2). »

Lorsque Platon refusa de donner des lois aux habitants de Cyrène, il allégua pour raison qu'une ville aussi opulente et aussi corrompue ne pourrait jamais abaisser son orgueil jusqu'à devenir l'esclave du devoir et de la vertu. Il refusa aussi de se mêler aux affaires publiques en voyant la corruption et la soif de s'enrichir qui étaient générales chez les Athéniens. Il en était ainsi du temps même de Solon qui disait à l'un de ses amis qu'il n'avait pas donné à ses concitoyens les meilleures lois possibles, mais les meilleures de celles qu'ils eussent voulu accepter. César avait eu d'abord la pensée de relever la république; il en fut détourné par l'amour immodéré des richesses qui avait introduit la démoralisation dans

(1) *Grandeur et décadence des Romains*, ch. X.

(2) [illegible]

toutes les classes. Cicéron signalant quelques fautes de Caton d'Utique : « Rien de plus pur, disait-il, que les sentiments de Caton ; cependant, il ne laisse pas de nuire quelquefois à la république ; il nous parle comme si nous étions dans la république de Platon, et non dans cette lie de Romulus (1). »

L'une des sentences favorites de Chilon était la suivante : « Comme les pierres de touche servent à éprouver l'or et en font connaître la pureté, de même l'or répandu parmi les hommes fait connaître le caractère des bons et des méchants. » D'Alembert, dont le noble désintéressement égala la bienfaisance éclairée, considère les richesses comme propres à effrayer toute âme honnête : « S'il est permis à l'homme de bien, dit-il, de les désirer en vue d'en faire usage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injustices auxquelles l'opulence l'expose doit le consoler quand il est réduit au pur nécessaire (2). » La facilité de contenter de mauvaises passions, les habitudes d'oisiveté, l'orgueil ou l'ennui qu'engendrent souvent les richesses ont inspiré quelques craintes à des consciences que nous pourrions penser avoir été inébranlables. Lactance, que Constantin choisit pour précepteur de son fils Crispus, et que la postérité regarde comme le plus éloquent adversaire du paganisme, voulut vivre toujours pauvre. François de Sales refusant les appointements d'aumônier de la princesse Christine, ajouta : « Je me trouve bien d'être pauvre, je crains les richesses. Elles en ont perdu tant d'autres ; elles pourraient bien me perdre aussi. »

(1) *Lettres à Atticus*, liv. II, I.

(2) *Philosophie, pénsées, morale de l'homme.*

Ce ne sont ni les plus dignes ni les plus vertueux qui possèdent les richesses. De tout temps la fortune s'est prostituée : « Le comédien couché dans son carrosse, dit la Bruyère, faisant allusion au faste insolent de Baron, jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied (1). » La fortune est pour le vulgaire la marque du mérite et même de la vertu ; s'agit-il de juger un homme, on se contente des dehors et de l'apparence. « Avec trois aunes de drap fin, disait Côme de Médicis, je fais un homme de bien. » Une loi prescrivait à tout étranger, voulant fixer sa résidence à Athènes, de déclarer sa profession. Le gardien des portes ayant demandé la sienne à un personnage qui se présentait pour la première fois : « Je suis riche, répondit-il avec insolence au gardien stupéfait, et il pénétra dans la ville. »

Qui ne convient de ces vérités, qui ne convient que les richesses sont souvent le partage des méchants, qu'elles sont dangereuses sans la vertu et qu'elles ont corrompu bien des âmes ? Et cependant les moralistes auront beau faire : le culte du veau d'or est l'un des plus anciens ; il restera le plus général et le plus suivi par toutes les générations. Il n'y a pas de philosophe, pas de magistrat, pas de prêtre, pas de poëte qui ne fasse la cour aux riches, et pour tous le comble de la vertu, c'est de ne pas mépriser le pauvre. Quelques personnes cependant feignent de dédaigner les richesses : ce sont les envieux qui les ont poursuivies sans succès.

La plupart de ceux qui possèdent des biens considérables ont cette punition, de ne pas savoir en faire un

(1) *Des caractères de ce siècle ; des jugements.*

noble usage, et souvent l'emploi qu'ils en font tourne à leur perte et à leur malheur. Un certain nombre de ceux qui les ont laborieusement amassées ressemblent à ces joueurs qui ne savent pas s'arrêter dans une martingale entraînante, et dont un seul coup de dé cause la ruine. Fatigué de ses aventureuses expéditions sur des mers lointaines, celui-ci projette de jouir enfin tranquillement au sein de sa famille, des richesses immenses qu'il a achetées au prix de tant de périls et de soucis; avant de goûter les douceurs du repos, il entreprend un dernier voyage; une furieuse tempête l'assaille en vue du port, et la mer l'engloutit dans les abîmes avec la meilleure partie de ses trésors. Celui-là dissipe son riche héritage dans le faste, les festins et les voluptés. On connaît le sort des prodigues : la honte, la folie et souvent même le suicide les attendent. Le second des trois Apicius (1) célèbres par leur gourmandise, celui que Pline appelle *nepotum omnium altissimus gurges*, avait fait pour sa table des dépenses prodigieuses. Il dissipa cent millions de sesterces, c'est-à-dire 20,379,160 francs de notre monnaie. Son intendant lui ayant annoncé qu'il ne lui restait plus de tant d'opulence que dix millions de sesterces (environ 2,037,913 francs), Apicius jugea que cette fortune n'était plus suffisante pour satisfaire sa gourmandise; ne voulant rien retrancher de sa dépense, il préféra la mort et prit du poison. « Le malheureux, s'écria Tibère, à qui l'on vint annoncer cette nouvelle, comment, après cette ruine, a-t-il pu différer si longtemps à se tuer? »

(1) Inventeur de plusieurs sauces et procédés culinaires, auteur d'un ouvrage intitulé : *De arte coquinaria.* Voy. Tacite, Juvénal, Pline, Martial, etc.

Les compagnes ordinaires de la richesse, surtout chez les parvenus, sont la morgue et l'insolence. Leurs œuvres de bienfaisance même ont un cachet d'orgueil et d'ostentation qui dessèche le cœur de celui qui reçoit et arrête l'élan de la reconnaissance. L'inconstance bien connue de la fortune trouble le sommeil du riche. Courtisé par les flatteurs, il les méprise, et pense même qu'on lui vend jusqu'aux caresses que lui prodigue un amour désintéressé. Il ne croit qu'à la puissance de l'argent. Demandez aux riches s'ils s'estiment heureux; aucun ne répondra par l'affirmative. L'un se plaindra d'une santé défaillante ou perdue; l'autre, de ne pouvoir obtenir une considération et des honneurs auxquels il attachait tant de prix. La plupart, blasés par la satiété, perdent toute joie, deviennent insensibles à tout plaisir, et tombent dans un ennui incurable. Voilà cependant les hommes que le vulgaire répute heureux.

Les richesses ne préservent ni de la maladie, ni de la douleur, ni de la vieillesse. La possession de toutes celles que renferment les deux mondes ne saurait retarder d'une année, d'un jour, d'une heure même, le terme de la vie; la mort ravit en une seconde tout ce qu'une longue carrière et de durs travaux avaient fait amasser avec tant de peine. Si la mort est l'espoir du pauvre, elle est la terreur du riche; il s'écrie comme l'homme injuste de Lucrèce:

Miser! o miser, aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ (1).

(1) Malheureux! ô malheureux que je suis! un seul jour néfaste m'enlève toutes les douceurs de la vie. (Lucrèce, liv. III.)

Que dirons-nous enfin de celui qui, ayant ardemment poursuivi la fortune et l'ayant acquise, devient pareil au diabétique dont la soif augmente à mesure qu'il boit (1)? Haletant devant cet or entassé, le gouffre qu'il espère combler reste toujours ouvert, et tandis qu'il pourrait désormais se procurer des plaisirs faciles, et surtout le plus pur, le plus noble de tous, celui de pratiquer une généreuse charité, il les dédaigne, et recherche une jouissance nouvelle, la volupté de la privation : il devient avare.

Traiterons-nous de l'avarice que nous avons dit être une maladie incurable de l'âme, de cette passion aveugle et perfide qui remplit le cœur de désirs sans fin (2), qui interdit la jouissance, et qui porte au sein de la famille le trouble et la haine, qui conseille tous les crimes, toutes les trahisons, toutes les lâchetés; vend les États, l'amitié, l'honneur; fait obstacle à la richesse publique, arrête tout progrès, étouffe tout sentiment généreux, tue le génie, fait violer tous les droits de la nature, livre à l'ennemi la clef des villes, suscite les guerres et ne recule ni devant le vol ni devant le meurtre ? Non : criminelle, c'est aux lois à la punir ; renfermée dans les règles étroites de la légalité, on peut la considérer comme une folie réelle et la traiter comme telle.

La plupart des grandes fortunes étant rarement le fruit du travail et du mérite, en dehors desquels cependant elles sont injustes ou criminelles, un grand nombre de moralistes et de philosophes les ont méprisées

(1) L'illustre Arago, mort du diabète, disait en sortant de l'Institut : « Je voudrais, comme ces lions de pierre, avoir un fleuve dans mon gosier. »

(2) Aristote, *Politique*, liv. II.

et condamnées. Mais, trop absolus, nous ne balançons pas à blâmer leurs jugements; et si nous avons flétri la passion bestiale et coupable de l'or, aussi bien que les moyens honteux employés pour le posséder, nous ne pouvons donner que de justes éloges à ces hommes intelligents et probes qui, par leur labeur, leur industrie et une économie prudente, ont obtenu l'aisance et une fortune dont ils se servent, comme d'un instrument nécessaire, pour l'utilité commune de leur famille et de leurs concitoyens. Nous désapprouvons même les philosophes qui, s'adonnant exclusivement à une vie contemplative et aux spéculations généreuses, abandonnent tout soin extérieur, et oublient que, la philosophie étant l'art de bien vivre, la vie a des nécessités auxquelles la raison commande de se soumettre et de se résigner.

Après avoir volontairement passé sa vie dans l'abjection et la misère, Diogène, l'un des caractères les plus fermes de l'antiquité, étant parvenu au terme de sa longue carrière, reconnut sans doute la vanité de cette philosophie du détachement et de l'indifférence ; car, quelqu'un lui ayant demandé quelle était la condition la plus misérable de la vie: « C'est d'être vieux et pauvre, » répondit-il. Cratès de Thèbes renonça à un patrimoine de huit cents talents (37350 fr.) pour prendre la besace et suivre la philosophie des cyniques. Quelle gloire a-t-il obtenu, quels services a-t-il rendus à la société en parcourant les villes et les bourgs avec Hipparchie, comme lui déguenillée, et vivant tous deux d'aumône? Ne donnèrent-ils pas plutôt l'exemple de vagabonds sans dignité, que celui de philosophes épris de la vertu et de la sa-

Anaxagore n'était pas moins distingué par sa naissance illustre que par son génie hardi. Mais, voulant se délivrer de toute entrave, il abandonna son patrimoine à ses proches, et quitta Clazomène sa patrie pour n'avoir pas à s'embarrasser des affaires publiques, et pouvoir se consacrer entièrement à la contemplation de la nature. Cependant, parvenu à la vieillesse, et se trouvant délaissé de tous, sans pain, sans argent, ce philosophe se coucha, résolu à se laisser mourir de faim. Averti à temps, Périclès accourut vers lui et le supplia, avec les paroles les plus touchantes, de reprendre la volonté de vivre, se lamentant à la seule crainte de perdre un ami si loyal et un aussi sage conseiller. Touché de ses larmes, Anaxagore se découvrant le visage lui dit : « *Périclès, ceux qui ont besoin d'une lampe y mettent de l'huile pour l'entretenir.* » Plus tard, obligé de prendre la fuite et condamné à mort par les Athéniens comme impie, pour avoir soutenu l'existence d'un seul Dieu, il périt de misère à Lamsaque, blâmé par Aristote qui lui reproche avec sévérité de n'avoir pas pris soin de son riche héritage, sans renoncer toutefois à l'étude de la nature et aux charmes de la philosophie.

Nous ne saurions approuver chez les hommes voués nécessairement à la vie pratique, ce que nous blâmons même chez les philosophes. Pourquoi nous proposer sans cesse l'exemple d'Aristide qui mourut pauvre, laissant sa famille dans la misère et l'abjection? Plutarque ne veut pas que le sage se consacre tout entier aux étrangers, et ne prenne aucun soin ni de soi ni des siens. Aussi, estime-t-il que, par sa pauvreté excessive, Aristide a rendu la justice odieuse. Il lui reproche de n'avoir

pas laissé de quoi se faire enterrer et marier ses filles ; de sorte qu'après avoir, de son vivant, occupé le premier rang en Grèce, sa famille se trouva à sa mort dans un dénûment si extrême, que Lysimaque, son petit-fils, faisait métier d'interpréter les songes, et de prédire l'avenir dans les carrefours et sur les places publiques, et que ses autres enfants étaient réduits à demander l'aumône. Plutarque oppose à cette conduite celle de Caton qui laissa une immense fortune, et dont les enfants, jusqu'à la quatrième génération, obtinrent les charges de préteur et de consul. Toutefois on ne peut approuver l'avarice sordide de Caton le Censeur, qui abandonna sans pitié son cheval de bataille devenu vieux, et vendit à vil prix ses esclaves infirmes qui ne pouvaient plus rendre de services. Sa parcimonie égalait sa sécheresse et sa dureté, et jetait une ombre sur des vertus réelles. Les biens n'étant faits que pour en user sagement, on demanderait volontiers à Caton pourquoi il se vantait d'en avoir beaucoup amassé, quand peu suffisent. La plus haute vertu de l'homme est d'arriver à ce degré de modération qui se dégage de besoins et de désirs.

A Dieu ne plaise toutefois que nous fermions les yeux au mérite des hommes publics et privés qui se sont illustrés par leur noble désintéressement et leur intégrité sans tache ! Épaminondas voulut aussi rester pauvre, ou plutôt il dédaigna de s'enrichir ; mais il ne se maria pas, et garda intactes son indépendance et sa vertu. Les Régulus, les Curius, les Cincinnatus ne recherchèrent pas les richesses ; mais, âmes simples et magnanimes, ils labouraient eux-mêmes le champ de leurs pères, et nourrissaient du travail de leurs mains leur vertueuse

famille. Tel est le premier devoir des gens de bien; celui-là y manque, qui abandonne sa famille aux horreurs de la misère, et l'expose ainsi aux vices et aux dangers qui en sont l'inévitable suite. Une honnête aisance et l'amour du travail sont un gage d'indépendance pour les philosophes, comme la sauvegarde de l'honneur des familles. Le bonheur et la paix ne s'asseyent jamais au foyer où règnent le dénûment et l'incertitude de l'avenir. Lycon de la Troade, continuateur de l'école d'Aristote après Théophraste et Straton, disait sagement, à l'occasion d'une fille sans bien, que c'était un grand regret pour un père de lui voir passer la fleur de son âge sans mari, faute de dot.

Dans tous les pays, quelques hommes sages ont recommandé de se tenir dans les bornes de la modération; ce juste milieu formait la base de la doctrine du célèbre Confucius qui vécut en Chine au temps d'Anaxagore et de Socrate. L'honnête homme possède les richesses sans en être possédé. Avec peu ou beaucoup il sait mériter l'estime, se contenter de biens modestes, et en employer de considérables, utilement et sans orgueil. Crésus demandait à Pittacus s'il avait des biens : « Deux fois plus que je ne voudrais, répondit le sage, mon frère étant mort, et moi ayant hérité de lui. » Xénocrate fut aussi désintéressé que courageux et continent : envoyé en ambassade auprès de Philippe, il fut le seul qui ne se laissa pas corrompre par les présents. Dans une autre circonstance, Alexandre voulant honorer sa vertu, lui envoya une somme considérable : Xénocrate accepta 3000 drachmes pour ne pas offenser ce monarque et renvoya le reste.

Dans des positions de fortune fort diverses, on peut proposer comme exemples à imiter, Socrate, Platon, Aristote et Zénon lui-même chez les anciens, Descartes, Montesquieu, Boileau, Pascal, Buffon, Helvétius et d'Alembert parmi les modernes. « Il n'est pas douteux, dit Cicéron, que les richesses ne soient l'instrument des plaisirs les plus nombreux et les plus vifs. » Il n'appartient en effet qu'à des sophistes de prétendre que la fortune n'est point avantageuse à qui sait en faire un noble usage. Dégagé des préoccupations qu'entraînent les nécessités de la vie, l'homme peut se consacrer sans réserve à la science, à la philosophie, aux lettres, et comme Archimède, Descartes, Montesquieu, Lavoisier, s'immortaliser par des découvertes ou des ouvrages profondément médités. Comment, sans le concours et la générosité d'Alexandre, Aristote aurait-il pu se procurer les animaux de l'Europe et de l'Asie, qui lui servirent à fonder l'histoire naturelle? Pline et Buffon ne durent-ils pas à leurs richesses une partie de la gloire qui s'attache au nom de ces grands écrivains? On prétend que Platon avait reçu de Denys plus de 80 talents, il était loin de mépriser la fortune; on sait comment, sobre et réglé dans ses mœurs, il la fit servir au progrès de la philosophie. Il pria Dion de Sicile de lui acheter de Philolaüs, trois ouvrages de Pythagore, pour cent mines.

Quelques hommes riches se sont immortalisés par leurs dons généreux et les services rendus aux lettres, à la civilisation, à l'humanité. Ce fut la gloire des Médicis, de Léon X, de Jules II, de François Ier, de Louis XIV, du grand Frédéric, de Catherine II, de répandre leurs libéralités sur Michel-Ange, Raphaël,

Léonard de Vinci, Lebrun, Molière, Bossuet, Racine, Maupertuis, etc. Isnard de Genève, attacha son nom à la régénération de la Grèce, Montyon à la récompense des gens de lettres, des savants utiles, et des actions vertueuses. Nous passons sous silence les œuvres sans nombre entreprises par l'inépuisable charité de quelques familles contemporaines; elles s'appliquent à consoler toutes les douleurs, à soulager toutes les misères, à prodiguer les encouragements aux arts et aux gens de lettres. Nous ne redirons pas les noms de MM. de L***, de R***, M***, etc., ils sont dans toutes les bouches, dans toutes les mémoires. Heureux privilége qui leur permet de corriger les torts de la fortune, de récompenser le mérite et de faire absoudre par leurs vertus la dureté de tant de riches!

Nous ne craindrions pas d'appliquer les mêmes réflexions et les mêmes règles à la conduite des États et à la prospérité des peuples. Nous avons dit plus haut qu'ils se perdent et se dégradent par le luxe, les richesses et l'amour des jouissances, comme par l'imprévoyance et la misère. Suivant d'Alembert, le luxe est un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la société souffre, et que, le sachant, on ne le soulage pas. Plus l'amour de la patrie, l'esprit de grandeur et de liberté sont en honneur dans une nation, plus le luxe y est proscrit ou méprisé; il est le fléau des républiques et l'instrument du despotisme (1). Quelle est donc la nation où se trouvent le plus grand nombre de citoyens vertueux, les plus nobles exemples de grands dévoûe-

(1) *Pensées; philosophie*, ch. VI.

ments, de courages indomptables et de morts glorieuses? Ce n'est point celle qui court après les plaisirs et les richesses, mais celle qui vit et se renferme dans les austérités du travail et du devoir. Tite-Live semble se complaire dans son admiration pour le peuple romain dont il va retracer l'histoire. « Il n'y eut jamais, dit cet écrivain célèbre, république plus grande, plus sainte et plus riche en bons exemples; il n'y en eut point où le luxe et la cupidité vinrent s'établir plus tard, où l'on rendit de si grands honneurs pendant tant d'années à la pauvreté et à l'économie (1). »

(1) Tite-Live, *Hist.*, préface.

CHAPITRE VI.

DES GRANDEURS ET DES DIGNITÉS.

Si nous ne rencontrons pas un plus grand nombre de personnes vertueuses et de gens heureux parmi les riches que dans les autres classes, les chercherons-nous avec plus de succès chez les grands, dans les hauts emplois, à la cour et sur le trône? Il est peu d'hommes, en est-il même quelques-uns, qui ne soient séduits par le mirage de la grandeur et du pouvoir, qui ne regardent avec envie les faisceaux que l'on porte devant les consuls, la robe de pourpre du magistrat, les honneurs rendus aux capitaines illustres, et enfin les insignes du rang suprême? Les ambitieux qui ont vainement poursuivi les hautes dignités, les impuissants qui désespèrent de les atteindre, prennent, il est vrai, les apparences d'une modération affectée et d'une philosophie menteuse. Mais ôtez le masque, et vous apercevrez dessous les chagrins de la retraite forcée et le désappointement de l'ambition impuissante. Les fonctions éminentes, les places élevées, les grades et les honneurs ont des séductions si puissantes qu'on s'expose à tout pour y parvenir : jeu perfide où la chance favorise un très petit nombre, et où d'ailleurs on met pour enjeu son repos, sa santé, sa vie et jusqu'à sa probité. D'après Cicéron, César

avait continuellement à la bouche ces vers traduits d'Euripide :

> Nam si violandum est jus, regnandi gratia
> Violandum est : aliis rebus pietatem colas (1).

On pourrait croire que les ministres et les courtisans ont rencontré le bonheur dans les postes dont l'élévation dérobe le péril aux regards investigateurs de la foule qui passe à leurs pieds. On en voit, en effet, bien peu les déserter, les quitter volontairement après y être parvenus au prix souvent des plus terribles sacrifices! La cour, cette servitude dorée, devient comme le jardin d'Armide, dont on ne peut sortir, défendu qu'il est par un charme invincible. Écoutez cependant ceux qui, ayant trempé leurs lèvres à cette coupe enchantée, ont eu le courage de s'en détacher : Quel rude et pénible métier, disent-ils, que celui de courtisan! Toujours plaire à un maître triste ou gai, bon ou mauvais, juste ou injuste, se plier à tous ses caprices; boire les dégoûts, dissimuler les blessures de l'amour-propre, cacher ses antipathies, taire ses affections; un homme de cœur peut-il se résigner à cette vie factice et se faire courtisan?

On nous taxera peut-être d'exagération; mais écoutons Montesquieu et voyons le portrait qu'il en a tracé : «L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la flatterie, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagements, le mépris du droit de citoyen, la crainte de la vertu du prince, l'espérance de ses fai-

(1) Si l'on doit violer le droit, que ce soit pour régner ; pour toute autre chose respectez la justice.

blesses, et plus que tout cela le ridicule perpétuel jeté sur la vertu, forment, je crois, le caractère du plus grand nombre de courtisans, dans tous les lieux et dans tous les temps (1). » Massillon les a-t-il jugés avec plus d'indulgence que Montesquieu? Voici dans quels termes il en parle : « Que de bassesses pour parvenir! il faut paraître non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer les dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de dérèglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons. » Et Massillon fait remarquer que ce n'est point là une peinture imaginaire, mais bien le portrait de ce qu'il a vu et observé lui-même. Saint-Simon et La Bruyère, qui ont passé leur vie à la cour, ne dépeignent pas moins sévèrement les bassesses, les perfidies et les dissolutions qui y règnent.

Tite-Live dit avec vérité que, sous les rois, le langage des hommes est toujours plein de vaines ostentations et de faux témoignages. Quel contraste, en effet, entre les grands exemples de justice, de modération et de vertu, qu'on admirait sous la république, et le spectacle des corruptions de l'empire, où l'on vit bientôt la flatterie atteindre les dernières limites de la lâcheté et *dégrader non-seulement la liberté, mais la servitude*

(1) *De l'esprit des lois*, liv. III, chap. v.

même (1). Pour l'honneur des lettres, on doit regretter que, pour épargner à Auguste un souvenir importun, Horace et Virgile n'aient jamais prononcé dans leurs écrits le nom de Cicéron. Mais il faut gémir plus profondément encore de voir des historiens, des poëtes et des philosophes prostituer leurs louanges à d'infâmes tyrans. Valère Maxime compare Tibère à Jupiter et le place même au-dessus du dieu. Dans sa *Consolation* à un ami au sujet de la mort de sa fille, Sénèque s'étonne qu'il puisse s'affliger lorsque Claude respire : « Toutes les fois que le souvenir de votre fille viendra vous attrister, lui dit-il, jetez les yeux sur cette divinité bienfaisante et la joie renaîtra dans votre cœur. » Sénèque a déshonoré son *Traité de la clémence* en le dédiant, avec les plus basses flatteries, au plus cruel des tyrans. Comment avoir le courage d'en continuer la lecture, après les premières lignes qui en sont en quelque sorte la dédicace? « O Néron, dit le lâche philosophe, je vais traiter de la clémence, et faire en quelque sorte les fonctions d'un miroir en vous montrant à vous-même, et vous procurant ainsi la plus grande des jouissances (2).

Les institutions et les mœurs changent, mais la nature du courtisan ne change jamais; c'est une imitation exagérée des vices et des défauts du prince. Plutarque rapporte que les familiers d'Alexandre portaient comme lui la tête de côté, et que les flatteurs de Denys l'Ancien

(1) In tantum non modo a libertate sed etiam a servitute degenerant. (Tac., *German.*, cap. XLV.)

(2) Scribam de clementia, Nero Cesar, institui, ut quodammodo speculi vice fungerer, et tibi ostenderem, perventurum ad voluptatem maximam omnium.

affectaient de se heurter maladroitement à tous les objets, et d'avoir la vue plus courte encore que lui. Les courtisans de Louis XIV se purgeaient tous les mois comme leur maître, et allaient chaque jour à la messe; ceux de Louis XV dédaignaient leurs femmes et avaient de petites maisons; ceux de Mithridate prenaient plaisir à se faire inciser, cautériser et médicamenter par ce monarque, qui ambitionnait surtout de passer pour un savant médecin. « Contades, bas courtisan même à la mort, n'écrivit-il pas au cardinal de Richelieu qu'il était content de mourir, pour ne pas voir la fin d'un ministre comme lui? Il était courtisan par la force de nature, et il croyait en échapper. » (Montesquieu.)

Quel terrible flatteur que le duc d'Antin, qui, ayant eu l'honneur de recevoir Louis XIV à Petit-Bourg, et ce monarque ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisait un mauvais effet, les fit abattre et enlever pendant la nuit! A son réveil, le roi surpris de ne plus voir l'allée : « *Sire*, répondit le courtisan, *comment vouliez-vous qu'elle osât encore paraître devant vous? Elle vous avait déplu.* « Dans une circonstance analogue où la cour était à Fontainebleau, instruit que Louis XIV se plaignait qu'un bois entier lui ôtât une très belle vue, le duc d'Antin fit scier tous les arbres au pied, de façon qu'il suffisait du plus léger effort pour les abattre : on attacha des cordes à chaque arbre, et douze cents hommes cachés à tous les yeux furent postés dans le bois, prêts à agir au moindre signal. Le duc d'Antin savait le jour où le roi devait se promener de ce côté avec toute sa cour. Arrivé à cet endroit, ce prince ne manqua pas de répéter que cette portion de forêt lui déplaisait : « Eh bien,

sire, fit observer le duc d'Antin, ce bois sera abattu dès que Votre Majesté l'aura ordonné. » « Vraiment ? » fit Louis XIV, « s'il ne tient qu'à cela, je l'ordonne.» « Votre Majesté va être obéie, » reprit le duc d'Antin; et, donnant un coup de sifflet, on vit, à l'instant, la forêt tomber tout entière comme au moyen d'une baguette magique. Présente à ce spectacle, la duchesse de Bourgogne épouvantée se tournant vers ses dames, s'écria: « *Ah! mesdames, si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les aurait fait tomber de même.* » Voilà le courtisan dans toute sa réalité; avec un peu plus, un peu moins d'esprit et d'à-propos tous se ressemblent.

Je ne sais lequel est le plus haïssable du flatteur ou du tyran; sans la basse lâcheté du premier, trouverait-on un tel mépris des lois et de tout sentiment d'humanité chez le second ? Tout en les blessant, la vérité courageuse en a souvent imposé même aux plus cruels despotes, tandis qu'une vile flatterie les irrite ou les offense. Un poëte de Calabre du ve siècle, Marcille Tacite, ayant présenté à Attila un poëme où il lui attribuait une naissance divine et le traitait de dieu, le terrible conquérant ordonna qu'on jetât sur un bûcher l'auteur et son poëme ridicule. Mais, au moment où on allait exécuter la sentence, il fit remettre en liberté Marcile Tacite, de peur que cette cruauté n'arrêtât la verve des poëtes.

Denys l'Ancien, ayant signé avec les Carthaginois un traité qui lui assurait la souveraineté de la Sicile, profita des loisirs de la paix pour se livrer avec ardeur à sa passion pour la poésie. Il assemblait dans son palais les auteurs les plus distingués, et soumettait ses vers à leur jugement. Enflé des louanges qne ses libéralités ne manquaient point

de lui attirer, il mettait sa gloire littéraire au-dessus de celle que lui avaient acquise ses exploits militaires. Entre les poëtes admis dans sa familiarité, Philoxène, le plus célèbre, ayant entendu la lecture d'un mauvais poëme que Denys venait de faire, garda le silence. Denys lui ayant demandé son opinion, Philoxène répondit avec sincérité. Denys irrité lui reprocha de ne parler ainsi que par jalousie, et sur-le-champ donna ordre à ses officiers de mener Philoxène aux carrières. Quelque temps après, offensé de la franchise de Platon qui lui parla avec cette liberté digne d'un philosophe, il le fit vendre pour vingt mines sur le marché aux esclaves. On dit même qu'il fit mourir quelques-uns de ses amis qui avaient osé être de l'avis de Platon et de Philoxène. Cependant les louanges exagérées des flatteurs dont il était entouré, ne pouvaient satisfaire Denys; il lui manquait le suffrage de Philoxène; il le fit tirer des carrières où il avait composé son poëme de *Cyclope*, dont Ælien fait un grand éloge; il le reçut de nouveau à sa table avec de nombreux courtisans, et, suivant sa coutume, il leur récita des vers qui excitèrent des applaudissements frénétiques. Philoxène seul s'abstint de le louer; interrogé par le roi, il se contenta de se tourner vers les officiers qui entouraient la table : « *Qu'on me ramène aux carrières!* » leur dit-il. Cette saillie fit rire les assistants et Denys lui-même qui, espérant le gagner un jour, pardonna à la hardiesse de Philoxène (1).

Tout cruel et dissimulé qu'il était, Tibère avait un profond mépris pour les flatteurs. Les sénateurs bas et ram-

(1) Diodore de Sicile, liv. XV, ch. IV, et Ælien, liv. XII.

pants, étant venus en corps le supplier de donner son nom au mois de novembre, dans lequel il était né pour le bonheur de Rome, disaient-ils, lui représentèrent pour le décider que les mois de juillet et d'août portaient déjà les noms de Jules César et d'Auguste. Tibère refusa en donnant cette fine leçon à ces lâches courtisans : « Et que feriez-vous donc, leur dit-il, si vous aviez treize Césars? »

La lâcheté et la bassesse ont rarement sauvé une vie en péril, tandis qu'une réponse fière et courageuse l'ont souvent préservée : on conduisit un jour à Pyrrhus quelques jeunes fous qui, dans l'excitation d'un repas, avaient tenu contre lui des propos outrageants. Pyrrhus leur demanda avec sévérité s'ils avaient prononcé de telles paroles : « *Oui, Seigneur*, répondit l'un d'eux, *et nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût manqué.* » Pyrrhus se prit à rire et pardonna.

En dépit de toutes les contraintes, de tous les dégoûts, de toutes les humiliations, la cour et le pouvoir ressemblent à l'abîme qui attire et donne le vertige. On ne peut les quitter dès qu'on les a connus. Louvois, chassé du cabinet de Louis XIV que révoltaient son arrogance et sa dureté, fut pris d'un accès de fièvre aiguë qui l'enleva si rapidement qu'on le crut empoisonné. Racine mourut également de chagrin, de ce que Louis XIV était passé à côté de lui sans le saluer. Voyez les ministres, même les plus sages, s'ils tombent du pouvoir, avec quel empressement ils y rentrent, avec quel regret ils s'en voient exclus pour jamais; avec quelle amertume leur vie se consume dans une solitude qu'ils ne savent point embellir par les charmes de l'étude! Sully aurait consenti peut-être à reprendre les charges dont il s'était

démis à la mort de Henri IV, sans les railleries des courtisans de Louis XIII sur son costume passé de mode. Après avoir été deux fois renversé du ministère par les intrigues des intérêts et des vanités froissés, Necker accepta pour la troisième fois le portefeuille des finances, et se vit forcé de le résigner par suite des accusations injustes de ceux-là même qui l'avaient tant exalté. On rencontre peu de ministres semblables à J. Stuart, comte de Butte, à Similis et à Cassiodore. Le premier était au faîte du pouvoir, quand, après le traité de Fontainebleau, en 1763, il quitta volontairement les affaires publiques pour se retirer sur ses terres où il se livra avec passion à la botanique. Spartien rapporte que le second, au temps de sa plus grande faveur, sous Trajan, se démit de ses emplois pour aller vivre à la campagne. Il y passa tranquillement sept années, et voulut qu'on gravât ces mots sur sa tombe : « J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre et j'en ai vécu sept. » Quant à Cassiodore, l'un des plus grands ministres de l'empire sous Théodoric et ses successeurs, il se retira volontairement dans un monastère de Calabre à l'âge de soixante-dix ans. Étranger aux événements qui agitaient le monde, il charmait les loisirs de sa retraite en composant des cadrans, des horloges à eau et des lampes perpétuelles. Il forma aussi une bibliothèque, et composa un traité de l'âme et quelques autres ouvrages remarquables.

Il serait injuste de prétendre que les hautes fonctions publiques soient dépourvues de compensations, ne fût-ce que de rendre service à son pays, d'exercer de nobles facultés, de remplir un rôle auquel la Providence nous appelle, et de laisser un nom dans l'histoire. Toutefois

à côté de quelques avantages, combien d'écueils et de revers ! Que d'hommes ont payé de leur vie les faveurs passagères de la fortune ! Je ne parle pas seulement des Séjan, des Cléandre, des Olivier Ledain et de tant de ministres prévaricateurs et justement punis; mais l'honneur, la probité, les services de toute espèce ne mettent point à l'abri des plus terribles catastrophes : Thomas Morus, Strafford, Roland et cent autres sont là pour l'attester. Sous Charles VIII, Commines accusé, mais absous, de plusieurs crimes imaginaires, n'en resta pas moins enfermé pendant huit mois dans une cage de fer, ce qui lui fit dire *qu'il avait voulu voguer dans la haute mer, et qu'il avait connu la tempête*. Devant le tribunal révolutionnaire, Danton sentit un instant faiblir sa fermeté et témoigna le regret d'avoir pris part aux affaires publiques : « *Il vaudrait mieux*, dit-il, *être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes*. » Pourquoi la nécessité seule révélait-elle cette vérité au terrible tribun ? Il avait donc oublié le sort du vertueux Louis XVI, de Malesherbes, de Vergniaux et de cette pléiade de Girondins éloquents qu'il avait contribué à envoyer à l'échafaud.

Si, comme nous l'avons reconnu, il existe quelques dédommagements aux inquiétudes que l'on rencontre à chaque pas dans l'exercice des hautes fonctions, sont-ils de nature à alléger le poids du pouvoir ? Demandez-le à ces fronts tristes, à ces gestes fiévreux, à ces nuits d'insomnie, à ces vieillesses anticipées. De nos jours, le général Polk avait été nommé président des États-Unis, à l'âge de cinquante ans et dans toute la virilité de ses forces et de son esprit; lorsque, quatre ans plus tard,

il descendit du trône présidentiel, ses traits étaient affaissés, sa figure chargée de rides; ses cheveux avaient blanchi; il offrait l'aspect d'un vieillard caduc. Ximénès avait éprouvé jusque sur les bancs de l'école une aversion profonde pour les études qu'on y enseigne, et comme pour justifier sa misanthropie, à son retour de Rome il fut mis en prison injustement. Dégoûté du monde, il résolut de s'ensevelir dans le cloître, et entra chez les Cordeliers de Tolède. La fortune, dédaignant parfois qui la poursuit, et poursuivant qui la dédaigne, le prit par la main, le fit d'abord confesseur de la reine Isabelle, puis ministre, et l'un des plus grands politiques de son siècle. Comblé d'honneurs, revêtu de la pourpre romaine, se trouva-t-il du moins consolé et heureux à ce faîte des grandeurs humaines? Non; malgré l'éclat de son administration, illustrée par un grand nombre d'œuvres importantes, il resta absorbé par sa mélancolie, insupportable dans la société et surtout à charge à lui-même. Cette tristesse ne l'abandonna à aucune époque de sa vie.

Loin de nous la pensée qu'on ne puisse rester honnête homme dans le maniement des affaires publiques; nous n'aurions qu'à jeter les yeux autour de nous pour y voir un certain nombre de ministres éminents qui ont exercé le pouvoir avec une intégrité parfaite. Toutefois, la probité rigide et une conscience timorée ne sont pas les qualités qu'on recherche dans ceux à qui on le confie. Dans son testament politique, le cardinal de Richelieu donne au roi le conseil suivant: « *Il ne faut pas se servir de gens de bas lieu; ils sont trop austères et trop difficiles.* » Ainsi, comme le fait remarquer Montesquieu, s'il se

trouve au sein du peuple quelque malheureux honnête homme, le monarque doit craindre de s'en servir: tant il est vrai que la vertu n'est pas le principe des gouvernements monarchiques, et qu'on ne doit la chercher ni à la cour ni chez les grands.

Dans l'exercice du pouvoir, les talents les plus élevés et les consciences les plus pures ne préservent pas des amertumes de la vie, ne désarment ni l'envie ni la haine, et ne mettent point à l'abri de l'ingratitude des rois et des caprices de la fortune. Après avoir joui d'une autorité presque absolue comme ministre pendant vingt-deux ans, Olivarès mourut de chagrin et dans la disgrâce, peu de temps après la mort du cardinal de Richelieu son redoutable rival. Quel souvenir importun, quel regret amer empoisonnait l'âme du vertueux cardinal d'Amboise, lorsque, mourant à cinquante-trois ans, il répétait souvent au religieux qui le servait: « *Frère Jean, je voudrais bien avoir été toute ma vie le frère Jean.* » Après Suger, d'Amboise, Sully et Richelieu, la France a-t-elle compté un ministre d'un génie créateur, d'une grandeur de vues, d'un dévouement et d'une honnêteté comparables à ceux de Colbert? Comblé par le monarque, honoré des savants, craint des étrangers, il mourut à soixante-quatre ans, miné par les chagrins de toute espèce et par les prodigalités de Louvois, qui soufflait la guerre et demandait sans cesse de nouveaux impôts. En butte pendant sa vie à l'animosité des traitants et des rentiers qui mirent plus d'une fois ses jours en danger, son cadavre fut insulté par la populace qui voulut même déterrer son cercueil à Saint-Eustache. Animé d'une piété profonde, Colbert savait du reste ce que valent

la puissance et la gloire. Pendant sa courte maladie, Louis XIV lui écrivit et récapitula tous les services que le grand ministre avait rendus à la France. Colbert mit tranquillement la lettre sous son chevet, en disant qu'on était peu sensible aux louanges des princes quand on était près de rendre compte au roi des rois.

Lorsque, âgé seulement de dix-sept ans, mais déjà nourri de la doctrine du portique, Marc-Aurèle fut adopté par Antonin le Piéux, il versa des larmes sur son élévation à l'empire. Ses amis et ses parents étant venus le féliciter, s'étonnèrent de le voir triste et inquiet : « Pouvez-vous, leur dit-il, me demander la cause de ma douleur? Je vais régner. » Ce langage est celui du philosophe et non celui de l'ambitieux que rien n'arrête pour atteindre ce but suprême : la royauté. C'est à la soif de dominer, d'être le maître, de régner, que sont dus les plus grands crimes enregistrés par l'histoire. Et cependant quel est l'homme dont le souverain pouvoir ait comblé les désirs et assuré le bonheur? Sylla rapportait dans ses mémoires qu'en rentrant à Rome, après avoir vaincu ses ennemis, lorsqu'il se vit maître du monde, sa joie fut si grande qu'il ne put dormir un seul instant la première nuit; mais chaque jour vint modérer cette joie, et c'est en se baignant dans le sang qu'il entretenait sa colère. Après avoir immolé ses ennemis dont sa cruauté grossissait le nombre, sa vengeance restant encore inassouvie, l'ivresse du pouvoir étant passée, il abdiqua la dictature et se plongea dans les débauches. Sujet, depuis quelque temps, à la phthiriase, il mourut dans un accès de colère.

La vie de bien des ambitieux ressemble à celle de Pétrone-Maxime qui, parvenu par l'illustration de sa

famille et son mérite personnel à la dignité de sénateur et à celle de consul, s'était montré sage dans ses actions, ami fidèle, protecteur des lettres, lorsqu'une passion fatale pour l'impératrice Eudoxie le porta à faire périr Valentinien III son mari et à se faire proclamer empereur. Après avoir épousé Eudoxie, il osa, dans l'excès de son aveuglement, lui avouer son crime. Elle appela alors Genséric en Italie. Quoique le règne de Pétrone-Maxime n'ait duré que soixante-dix-sept jours, il épuisa, dans ce court intervalle, tous les chagrins, toutes les craintes, tous les opprobres, et fut réduit à réprimer par des meurtres journaliers les conspirations ourdies contre ses jours. « Heureux Damoclès, s'écriait-il avec désespoir, tu ne fus roi que durant un repas ! » Ayant quitté Rome à l'approche de Genséric, ses soldats l'assommèrent à coups de pierre, et après avoir traîné son cadavre dans les rues pendant trois jours, ils le précipitèrent dans le Tibre. Nous pourrions ajouter à cet exemple celui des Galba, des Othon, des Vitellius, des Commode, des Héliogabale, des Maximin, etc.; mais à quoi bon? Car la plupart des empereurs romains périrent assassinés, et la mort naturelle fut pour eux une exception.

L'ambitieux ne réussit pas toujours à saisir, même momentanément, le pouvoir qu'il a poursuivi avec tant d'ardeur. C'est ainsi que Cyrus le Jeune fut tué à Cunaxa, de la main même d'Artaxerce Mnémon, son frère, dont il avait trahi la confiance et dont il voulait usurper le trône. Ainsi périt également un noble génois, âgé de vingt-deux ans, dont le nom est connu par la conspiration avortée qui lui coûta la vie. La fortune d'André Doria excitant sa jalousie, Fiesque chercha à lui ravir la

dignité de doge, le 1er janvier 1547, et peut-être eût-il réussi dans sa criminelle entreprise, si, déjà maître du port, il ne se fût noyé en voulant entrer dans une galère. L'étendue de son ambition se révèle dans les paroles qu'il prononça en quittant son palais : « *Madame*, dit-il à sa jeune femme Éléonore Cibo, *ou vous ne me reverrez jamais, ou vous verrez dans Gênes tout au-dessous de vous.*» Son palais fut rasé et sa famille bannie jusqu'à la cinquième génération.

On sait que les orages politiques s'amoncèlent de préférence au-dessus des demeures royales. Les cours même où règnent, pour le bonheur du genre humain, des princes vertueux et magnanimes, ne sont pas exemptes de terribles catastrophes. Il est probable que Titus fut empoisonné par Domitien ; Agis IV ne fut pas moins célèbre par ses vertus et son courage que par sa fin déplorable ; il n'eut d'autre tort que d'être resté honnête homme au milieu de la corruption générale, d'avoir voulu rendre à Sparte son antique discipline et rétablir les lois qui avaient fait sa gloire, alors que, impatients du joug, ses concitoyens *frémissaient*, dit Plutarque, *au seul nom de Lycurgue, comme des esclaves fugitifs qu'on ramènerait à leurs maîtres*. Lycurgue avait risqué sa vie et perdu un œil dans l'assemblée tumultueuse où il proposa ses lois. Agis voulant les faire revivre fut trahi par des amis perfides, arraché d'un temple où il s'était réfugié et étranglé par ordre de l'éphore Agésilas. Il resta grand et vertueux jusqu'à ce dernier moment, et, sur le point de subir son supplice, il dit à quelqu'un qui pleurait : « Essuyez ces larmes ; puisque je meurs injustement, je mérite moins d'être plaint que les auteurs de ma mort. »

L'histoire de tous les peuples, celle des rois d'Angleterre en particulier, nous fournirait de nombreux et sanglants exemples de princes chassés de leurs trônes, massacrés ou assassinés, non-seulement par des ennemis envieux, mais encore par leur propre famille.

En France, quel règne agité que celui de Henri IV, sans cesse menacé par le poignard, et après cinq tentatives d'assassinat, tué enfin par Ravaillac! Mais toutes ces infortunes s'effacent devant celles de Charles Ier, en présence surtout des morts sanglantes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui ont rendu, suivant l'expression de Joseph de Maistre, *la justice même infâme.*

En dehors même des grands coups du sort, l'esprit des meilleurs rois n'est-il pas assiégé de plus de soucis et de chagrins que celui du plus simple citoyen? « *Le plus heureux des Français*, disait Henri IV, *est celui qui, possesseur de dix mille livres de rentes, n'a jamais entendu parler de moi.* » En vivant au milieu des troubles et des guerres civiles, il n'avait pu échapper au bon sens de cet excellent roi, que les passions indomptables des ligueurs et des huguenots portaient le trouble dans les esprits, tandis que le bonheur tranquille se trouve loin des agitations des cours et de la politique.

Les rois doivent un compte sévère non-seulement de leurs propres actions, mais encore de celles qu'ils ont encouragées, ou qu'ils n'ont pas punies; leur exemple fait loi : *Quidquid principes faciunt, præcipere videntur*, dit Quintilien. Il n'est pas jusqu'aux modes et aux plus futiles usages adoptés par eux, avons-nous dit précédemment, qu'on ne s'empresse d'imiter. Dans les temps modernes, l'entreprenant Jules II fut le premier qui laissa

croître sa barbe, pour inspirer par cette singularité plus de respect aux peuples. Aussitôt François Ier, Charles-Quint et les autres rois imitèrent cet exemple, suivi à l'instant par les courtisans, et puis ensuite généralement adopté.

Les sentiments que manifestent les rois à l'heure de leur mort deviennent l'instruction la plus utile pour ceux qui sont appelés à régner. Frédéric V, roi de Danemark, disait en mourant (1766), à Christiern VII, son fils : « *C'est une grande consolation pour moi à mon dernier moment, de n'avoir jamais offensé personne, et de n'avoir pas une goutte de sang sur mes mains.* » Heureux roi, en effet, d'avoir pu parler ainsi, lorsque le plus grand nombre glisse sur cette pente presque irrésistible, et se laisse entraîner à frapper un ennemi, et à satisfaire sa vengeance sous le manteau de la justice ! Après avoir exercé pendant tant d'années la suprême magistrature sous la tumultueuse république d'Athènes, Périclès, au moment d'expirer, regardait comme sa plus grande gloire et sa plus douce satisfaction de n'avoir fait porter le deuil à aucun citoyen.

« Les rois vraiment grands et vraiment heureux, dit saint Augustin, sont ceux qui ne font usage de leur puissance que pour soutenir le culte et la gloire de Dieu dans leurs empires (1). » Mais que d'obstacles, que de traverses les meilleurs n'ont-ils pas rencontrés dans l'accomplissement de leur mission ! Aussi, quelques-uns, effrayés de la responsabilité qu'impose une couronne, ne l'ont portée que par dévouement, et comme une charge que l'hon-

(1) *Cité de Dieu*, liv. V, chap. XXIV.

neur ne leur permettait pas de répudier. Ainsi pensait Louis-le-Gros, à qui la France doit l'établissement des communes : « *Souvenez-vous, mon fils*, disait-il à Louis le Jeune, *que la royauté n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte rigoureux après votre mort.* » Le sage roi Charles V, sentant sa fin approcher, fit poser aux pieds de son lit la couronne royale : « Ah! précieuse couronne de France, s'écria-t-il, et à cette heure si impuissante et si humble! Précieuse par le mystère de justice renfermé en toi, mais vile, plus vile que toutes choses, à cause du fardeau, du travail, des angoisses, des tourments, des peines de cœur, de corps, d'âme, et des périls de conscience que tu donnes à ceux qui te portent. Ah ! s'ils pouvaient d'avance le savoir, ils te laisseraient plutôt tomber en la terre que de te placer sur leur tête (1). » Et ce n'est pas seulement le sentiment du devoir chrétien qui inspire de telles pensées; elles ont été partagées par un grand nombre de princes étrangers aux enseignements du christianisme. Antigone, l'un des lieutenants les plus ambitieux d'Alexandre, regardait la royauté comme une honnête servitude, et après l'avoir poursuivie au prix de tant de périls et de crimes, il disait cependant que si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de la mettre sur sa tête.

Écartons toutefois l'idée des soucis, des soupçons, des périls qui assiégent les souverains, et qui, même au sein du calme et de la prospérité, laissent entrevoir d'avance les tempêtes qui menacent jusqu'aux positions les plus solides en apparence : « Existe-t-il, dit Bacon, un état plus

(1) Voy. M. de Barante, *Les ducs de Bourgogne.*

malheureux que celui des mortels qui n'ont presque rien à désirer, et qui ont presque tout à craindre, dont l'âme est perpétuellement livrée à la langueur, à l'ennui et au dégoût (1)? » C'est à la satiété du pouvoir et à la poursuite de jouissances chimériques tout ensemble qu'on doit attribuer les ambitions sans terme de quelques conquérants, les cruautés des despotes qui se jouent de la vie des hommes, et surtout ces monstrueuses débauches des princes d'Orient, des Sardanapale, des Labynétus, des Mahomet III; celles des empereurs romains, des Henri VIII et des Louis XV. Les grandeurs de son siècle, les guerres incessantes, l'ébranlement même de la monarchie, ne pouvaient sauver Louis XIV de l'incurable ennui qui faisait le vide autour de son cœur. Madame de Maintenon, associée à la destinée du plus grand monarque de la terre, se sentait presque atteinte de la même tristesse, et elle regrettait le temps où elle était la femme du cul-de-jatte Scarron, et dans une condition voisine de la misère. « *J'étais née ambitieuse*, disait-elle; *quand mes désirs furent remplis, je me crus heureuse; mais cette ivresse ne dura que trois semaines.* » Elle écrivait encore : « *Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer? J'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs: j'ai été aimée partout. Dans un âge plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit : je suis venue à la faveur, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux.... Écrivez-moi donc*

(1) *Essais de morale et de politique*, ch. XVIII.

des nouvelles, dit-elle, *dans une autre lettre, car nous mourons d'ennui.* »

Ce qui doit profondément étonner, ce n'est pas que tant d'insensés ambitionnent les grandeurs, mais plutôt c'est de voir un si petit nombre de souverains se dérober à leur pénible servitude. Après avoir longtemps vécu dans la médiocrité, et cultivé lui-même son modeste jardin, le vertueux Abdalonyme, issu du sang royal de Sidon, fut replacé par Alexandre sur le trône de ses pères. Ce conquérant lui ayant demandé comment il avait supporté sa condition misérable : « Je prie le ciel, répondit Abdalonyme, de pouvoir supporter de même la grandeur. Mes bras fournissaient à tous mes besoins, et je ne manquais de rien tant que je n'ai rien possédé. » L'histoire ne dit pas dans quelle condition, celle de roi ou celle de jardinier, sous quel toit, humble chaume ou lambris doré, il coula les jours les plus tranquilles.

La plupart des rois qui ont quitté le trône se sont consacrés à la vie religieuse, estimant sans doute que la retraite la plus profonde devait succéder à la plus extrême agitation. Après avoir soutenu des guerres sanglantes et presque toujours malheureuses, l'empereur Lothaire, fils aîné de Charles le Débonnaire, se retira dans le monastère de Prum dans les Ardennes, où il mourut le 28 novembre 855, six jours après avoir pris l'habit religieux. Jacques Ier, roi d'Aragon, surnommé le Belliqueux, ayant puni les princes révoltés et conquis sur les Maures les royaumes de Minorque, de Majorque et de Valence, prit l'habit de l'ordre des Cîteaux, et mourut dans le cloître, le 27 juillet 1276. C'est dans un couvent du mont Athos où il se fit moine, que se retira Jean Can-

malh
à dési
est pe
dégoû
de jo
tribu
rants,
des h
princ
home
et des
inces
pouva
sait l
asso
terre
et el
de-j
sère
fur
du
pe
P

[illegible] nom de [illegible]
[illegible] ne fût-il [illegible]
[illegible] de
[illegible] Allemagne,
[illegible]
[illegible] dans
[illegible] le fils
[illegible] embrasser
[illegible] Cassin, il
[illegible]

[illegible] qui [illegible]
[illegible] prétendu qu'il
[illegible] malheurs qu'elle
[illegible]

[illegible] que l'on prête à cette
[illegible] peu digne du carac-
[illegible] Charles-Quint. On
[illegible] vicissitudes de sa for-
[illegible] et les revers, dégoûté
[illegible] dans une
[illegible] César,
[illegible] s'était écoulée au
[illegible] des armes; il

rechercha pour ses vieux jours le silence du cloître, et résolut de disparaître de la scène du monde, où il avait si longtemps occupé la première place. Au faîte de sa puissance, Charles-Quint avoua que ses plus grandes prospérités s'étaient trouvées mêlées à tant de chagrins, qu'il n'avait jamais goûté de véritable contentement. C'est, poursuivi par ces pensées austères, qu'il se rendit en Espagne avec une flotte de quarante vaisseaux, dernière représentation de sa souveraine puissance. La fortune sembla prendre à tâche de lui prouver, une fois encore, combien sont fragiles toutes les grandeurs humaines ; car, à peine eut-il mis le pied à terre, qu'une tempête dispersa la flotte qui l'avait escorté, et coula à fond le vaisseau impérial. Aussitôt que Charles-Quint eut touché le rivage, il se mit à genoux, baisa la terre avec respect, en disant que, sorti nu du sein de sa mère, il retournait nu, volontairement, sans contrainte dans le sein de cette autre mère. Retiré dans le monastère de Saint-Just, en Estramadure, livré à la culture des fleurs et aux exercices de dévotion, est-il vrai qu'il regretta le trône (1) ? Nul ne le sait. Toutefois les ambitieux ne se persuaderont jamais qu'on abandonne, sans nul regret, une position qu'on poursuit si souvent au péril de sa vie, et même au prix des plus grands crimes ? Charles-Quint ayant épuisé toutes les jouissances dont aucune n'avait rempli l'abîme de son cœur, puis ayant connu les trahisons de la fortune et les amertumes de la vie, voulut avoir, vivant encore,

(1) « Voilà bientôt deux ans que votre père a abdiqué, disait un courtisan à Philippe II. » « Voila bientôt deux ans qu'il s'en repent », reprit le mauvais fils.

tacuzène vaincu par Jean Paléologue. Au retour d'un pèlerinage en Terre Sainte, le duc d'Autriche, Albert IV, entra dans un couvent de chartreux, où, sous le nom de frère Albert, il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1404, les devoirs et les austérités de la vie monastique ; ne fut-il pas plus heureux sous sa robe de bure, que son fils Albert, dit le Magnanime ? Malgré sa triple couronne de roi de Hongrie, de roi de Bohême et d'empereur d'Allemagne, il fut vaincu par Amurath, et, voyant la Hongrie envahie, mourut accablé de tristesse ? Après s'être distingué dans plusieurs combats avec Pépin son frère, Carloman, le fils aîné de Charles-Martel quitta ses états pour embrasser la vie religieuse, et, simple moine du mont Cassin, il n'ambitionna d'autre distinction que celle d'édifier chacun par sa vie humble et pénitente.

Est-ce véritablement la grande comète de 1556, dont l'apparition excita une terreur universelle, qui détermina l'abdication de Charles-Quint ? On a prétendu qu'il descendit du trône pour échapper aux malheurs qu'elle semblait lui présager, en disant :

« His ergo indiciis me mea fata vocant. »

Toutefois, la faiblesse superstitieuse que l'on prête à cette grande détermination nous paraît peu digne du caractère entreprenant et audacieux de Charles-Quint. On doit croire plutôt que, aigri par les vicissitudes de sa fortune, rebuté par les contradictions et les revers, dégoûté de la cour et des fumées de la gloire, il tomba dans une noire mélancolie comme Alexandre, Scipion, César, Dioclétien et tant d'autres. Sa jeunesse s'était écoulée au milieu du bruit des clairons et du choc des armes ; il

recherchа pour ses vieux jours le silence du cloître, et résolut de disparaître de la scène du monde, où il avait si longtemps occupé la première place. Au faîte de sa puissance, Charles-Quint avoua que ses plus grandes prospérités s'étaient trouvées mêlées à tant de chagrins, qu'il n'avait jamais goûté de véritable contentement. C'est, poursuivi par ces pensées austères, qu'il se rendit en Espagne avec une flotte de quarante vaisseaux, dernière représentation de sa souveraine puissance. La fortune sembla prendre à tâche de lui prouver, une fois encore, combien sont fragiles toutes les grandeurs humaines ; car, à peine eut-il mis le pied à terre, qu'une tempête dispersa la flotte qui l'avait escorté, et coula à fond le vaisseau impérial. Aussitôt que Charles-Quint eut touché le rivage, il se mit à genoux, baisa la terre avec respect, en disant que, sorti nu du sein de sa mère, il retournait nu, volontairement, sans contrainte dans le sein de cette autre mère. Retiré dans le monastère de Saint-Just, en Estramadure, livré à la culture des fleurs et aux exercices de dévotion, est-il vrai qu'il regretta le trône (1) ? Nul ne le sait. Toutefois les ambitieux ne se persuaderont jamais qu'on abandonne, sans nul regret, une position qu'on poursuit si souvent au péril de sa vie, et même au prix des plus grands crimes ? Charles-Quint ayant épuisé toutes les jouissances dont aucune n'avait rempli l'abîme de son cœur, puis ayant connu les trahisons de la fortune et les amertumes de la vie, voulut avoir, vivant encore,

(1) « Voilà bientôt deux ans que votre père a abdiqué, disait un courtisan à Philippe II. » « Voila bientôt deux ans qu'il s'en repent », reprit le mauvais fils.

un avant-goût de la mort. Il fit célébrer ses obsèques, et, couché dans un cercueil, enveloppé d'un suaire, il entendit toutes les lugubres cérémonies et les prières des morts. Le service terminé, il sortit de sa bière, et se mit au lit, atteint d'une fièvre qui devint rapidement mortelle.

CHAPITRE VII.

DE LA GLOIRE ET DU GÉNIE.

Éclairés par l'expérience, les philosophes comme les poëtes ont reconnu que les richesses et les dignités ne procurent aucune satisfaction durable, et ne préservent l'âme ni des soucis ni des passions qui la troublent. En sera-t-il de même de la gloire et du génie, et faut-il les considérer comme des biens véritables ou imaginaires? Nous ne pouvons assurément placer sur la même ligne la gloire acquise par les sacrifices et les dévouements, et celle qui n'en est que l'apparence et l'ombre : « Toutes les découvertes où l'art entre pour quelque chose, dit Platon, sont un présent fait aux hommes par les dieux et apporté d'en haut avec le feu par quelque Prométhée (1). » L'apôtre saint Jacques n'exprime pas moins justement la même pensée en disant : *Omne datum optimum deorsum est descendens a Patre luminum.* Mais quelle estime faire de l'honneur rendu aux grands, par exemple, quand on voit le monarque « préférer, dit Montesquieu, l'homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette, lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes ou lui gagne des batailles (2)? »

(1) Œuvres de Platon, vol. II, p. 314.
(2) *Lettres persanes*, XXXVII.

Tout n'est pas vanité et folie dans l'amour de la gloire; on voit, cependant déjà, quel cas il faut faire de celle qu'on acquiert sans péril ni mérite, et qui n'est pas moins souvent le partage des méchants que celui des hommes vertueux.

Si l'homme ne recherchait la renommée que pour éterniser de grandes actions, on devrait pardonner un sentiment d'orgueil à celui qui a rendu quelque service important; mais souvent on n'aime de la gloire que les signes trompeurs et même ridicules. L'un est vain de son cheval de course, et l'autre de l'habileté de son tailleur ou de son carrossier. On attache la gloire à une plume ou un bouton à son chapeau, à un galon sur les coutures de son habit, à un ruban à sa boutonnière, à un éperon à ses bottes, au ceinturon de son épée, à la robe de pourpre bordée d'hermine, etc., etc. Les sept Perses, qui tuèrent les mages, n'eurent d'autre privilége, eux et leurs descendants, que de porter la coiffure pointue des Perses (la tiare) penchée sur le devant de la tête; c'était le signal qu'ils avaient choisi quand ils allèrent exécuter leur entreprise.

« La douceur de la gloire est si grande, dit Pascal, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. » Celui-là serait parvenu au plus haut degré de sagesse qui, tout en les méritant, n'attacherait aucun prix aux distinctions et à la renommée. Mais où sont les hommes qui ne veulent parvenir à la gloire que par la vertu, et méprisent tout le reste comme ornement du vice et de la vanité? A quels sacrifices, à combien de privations, à quelle rude et pénible vie le savant, le poëte, le soldat ne s'exposent-ils pas dans l'espoir de s'immortaliser?

« *Le danger*, disait le prince de Ligne, *est un troc avec la gloire.* » Avec quelque ardeur qu'on la poursuive, avec quelque ivresse qu'on jouisse de celle qu'on a obtenue, il est permis de se demander si elle nous procure un plus grand nombre de biens que de maux.

Plutarque fait remarquer, avec raison, qu'il n'est pas difficile d'entretenir une réputation, non plus qu'une flamme, en y ajoutant toujours quelque faible appui, quelque aliment nouveau ; mais qu'une fois éteintes et refroidies, il n'est pas aisé de les rallumer l'une et l'autre (1). Ordinairement, ceux qui possèdent la gloire veulent en acquérir davantage, craignant de perdre celle qu'ils ont ; ils s'offensent de toute supériorité menaçante, et souffrent cruellement de toute attaque, de toute insulte, de toute blessure qui la contestent et la dénigrent.

Si la gloire sert de prétexte à beaucoup d'ambitieux pour briser le joug des lois, on doit convenir toutefois qu'elle est en même temps le ressort des belles actions et des nobles dévouements. « *O Athéniens*, disait Alexandre, *qu'il en coûte pour être loué de vous.* » Philippe n'était pas moins avide de renommée ; les courtisans lui conseillaient de se montrer sévère pour Athènes : « *Eh ! quoi*, répondit-il, *vous voulez qu'un prince qui fait tout pour la gloire en détruise le théâtre !* »

Dans son *Essai sur les éloges*, Thomas fait observer que c'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. A ces couronnes périssables on ajoutait quelquefois un nom gravé sur un monument, ainsi que des statues élevées et ren-

(1) Plutarque, *Si l'administration convient aux vieillards.*

versées tour à tour par les factions politiques. Agésilas avait défendu qu'on lui en érigeât ; était-ce orgueil ou mépris de la gloire ? Xénophon, qui le chérissait comme un père, et l'avait suivi dans la plupart de ses expéditions, lui éleva dans ses ouvrages un monument plus durable que le marbre et l'airain des Lysippe et des Praxitèle. Du reste, cette modération d'Agésilas n'a en rien amoindri sa gloire, elle en augmente même l'éclat. Le temps et la malignité des hommes se jouent des œuvres de la vanité ; qu'elles sont petites d'ailleurs quand on les regarde dans l'éloignement d'une vie écoulée, et au travers de l'ombre qui se fait autour de nous dans la vieillesse. Assisté de quelques amis en pleurs, Bossuet touchait à sa dernière heure ; l'un d'eux faisant allusion aux ouvrages de ce grand homme, prononça le nom de gloire : « Qui parle ici de gloire ? dit le moribond en se ranimant ; demandez plutôt à Dieu pardon de mes péchés. »

La plupart des biens extérieurs, les richesses, les grandeurs, la royauté même, sont sujets aux vicissitudes ; le génie n'est-il pas une couronne radieuse sur laquelle le sort n'a aucune prise ? Il est beau, il est glorieux sans doute d'être un grand homme, d'être un des rois de l'intelligence, un Homère, un Phidias, un Archimède, un Platon, un Corneille, un Kepler, un Newton, un Lesueur, un Raphaël. Il n'en faut pas douter d'ailleurs, le génie est une source de sensations et de voluptés inconnues aux hommes ordinaires. Mais c'est la nature qui le crée, il ne dépend d'aucun de nous de le posséder, et on peut compter dans chaque siècle le très petit nombre d'hommes qui furent, sous ce rapport, les privilégiés de la nature.

Si les œuvres du génie humain possèdent le secret de

toucher tous les nobles cœurs, peut-on songer toutefois sans amertume aux douleurs morales et aux persécutions implacables qui ont poursuivi presque tous les inventeurs? On dirait que les larmes brûlantes versées par les premiers martyrs de la pensée se sont répandues sur toutes les célébrités, et ont en quelque sorte arrosé le laurier de toutes les gloires. Hommes de science, génies créateurs, poëtes sublimes, si vous ne recherchez de la vie que les jouissances, les bonheurs faciles, les sentiers aplanis, gardez-vous de suivre la route escarpée de la gloire, réfugiez-vous dans l'obscurité, et ne laissez pas soupçonner à l'envie et à la fortune que, déployant vos ailes, vous espérez vous élever à l'immortalité!

Nous aurons dans la suite de cet ouvrage de fréquentes occasions de prouver que, loin d'avoir reçu leur récompense, la plupart des hommes de génie ont été en butte aux coups de l'adversité, que les uns ont été méconnus et repoussés, les autres persécutés, bafoués, proscrits, et qu'un très petit nombre ont échappé à cette loi fatale de l'expiation de leur gloire. Le premier de tant d'illustres malheureux, Homère, mena une vie obscure, sans famille, sans patrie, errant de ville en ville, chantant les héros et les dieux, ennoblissant, divinisant presque la mendicité, privé de la lumière du soleil sans doute, et repoussé peut-être des sept villes ingrates, Smyrne, Chio, Colophon, Salamis, Argos, Rhodes, Athènes, qui se disputèrent ensuite l'honneur de lui avoir donné le jour. Où reposent ses cendres? Nul ne l'a su; dans la petite île d'Ios peut-être. C'est par une sorte de miracle que ses poëmes, antérieurs sans doute à l'invention de l'écriture, nous ont été conservés, transmis de mémoire en mé-

moire, et l'on se prend à oublier que Pisistrate usurpa la tyrannie, pour se souvenir qu'en les faisant recueillir et coordonner, il se recommande à la reconnaissance de la postérité. Mais Homère n'a pas eu seulement à souffrir de l'abandon et de l'ingratitude pendant sa vie; quelques Zoïles ont même contesté sa gloire; bien plus, un philologue célèbre, Wolf, a été jusqu'à prétendre qu'Homère n'avait jamais existé, et que l'*Iliade*, la plus admirable conception de l'esprit humain, était un tout formé de fragments épars sans but et sans plan primitif. Des poëtes qui succédèrent à Homère, Hésiode fut assassiné, Alcée passa sa vie en exil, Sapho termina une vie lamentable par le suicide. Si, par une exception bien rare, Sophocle fut honoré de ses concitoyens, Eschyle, le frère de l'héroïque Cynégire, et lui-même couvert de gloire à Marathon, faillit être condamné comme impie par l'aréopage. En butte aux mêmes attaques, Euripide ne sauva sa vie que par la fuite et un exil volontaire. On connaît le sort de Socrate, d'Anaxagore, de Pythagore et de Phidias, le plus grand génie de l'art antique. On doute si Aristote ne mit pas volontairement fin à ses jours; il est du moins certain qu'accusé d'impiété par un prêtre de Cybèle, il s'enfuit d'Athènes sans attendre le jugement, voulant épargner un nouveau crime aux Athéniens, déjà coupables de la mort de Socrate. Une accusation plus terrible plana sur lui après la mort d'Alexandre. On le soupçonna contre toute vraisemblance, d'avoir préparé le poison qu'Iolas aurait porté en Asie et versé dans la coupe d'Alexandre; et Pline lui-même, ose dire que ce crime couvre d'infamie le nom d'Aristote. Ainsi, la persécution durant la vie, la calomnie

qui s'acharne après un cadavre et jette son obscur venin sur cette gloire resplendissante, voilà donc ce qui fut réservé à cet illustre philosophe.

J'abrége le récit navrant des persécutions et des malheurs qui, chez les anciens, se sont attachés aux grands hommes, et en particulier aux hommes de lettres, que l'élévation de leur intelligence et le mérite de leurs écrits auraient dû mettre à l'abri de semblables infortunes. Nous ne trouverions pas seulement ces exemples d'ingratitude dans les républiques turbulentes et jalouses de la Grèce ; les Romains eux-mêmes se montrèrent les dignes héritiers de leurs aînés en gloire. Névius, l'un des premiers habitants de la Grande Grèce qui se rendirent à Rome, y fit connaître le théâtre grec, et ouvrit la carrière à Ennius. La liberté de ses opinions blessa l'orgueil des patriciens et le fit bannir. Destinée singulière de ce poëte ! il avait combattu dans les armées romaines pendant la première guerre punique, et il mourut en exil à Utique en 550. Dans son discours pour L. Corn. Balbus, Cicéron accuse son siècle de porter envie au mérite et de vouloir en ternir l'éclat (1). « Or, je vous demande, Romains, ajoute Cicéron, de ne point haïr le génie, de ne pas vous montrer ennemis des talents, de ne pas croire qu'il faille persécuter la science et punir la vertu. » Ainsi, au temps de Cicéron, comme avant et après lui, on voit l'envie répandre son venin empoisonné sur les savants illustres, aussi bien que sur les hommes que leurs services et leurs exploits avaient élevés à des honneurs extraordinaires.

(1) Velle ipsum florem dignitatis infringere.

Dans le moyen âge et dans les temps modernes, si le génie n'est point la cause des plus cruelles infortunes, du moins il n'en préserve pas. Le Dante, ardent gibelin, fut banni de Florence, et peu de temps après condamné à être brûlé vif. Errant de ville en ville et toujours luttant contre la misère, il meurt en exil à Ravenne en 1321. C'est là qu'abreuvé de toutes les douleurs, de toutes les déceptions, de toutes les amertumes, il avait exhalé son génie et sa vengeance dans son immortel poëme *La divine comédie.* A peine est-il mort, que la plupart des villes d'Italie qui lui avaient fermé leurs portes, et Florence elle-même, qui l'avait condamné, s'empressent de créer des chaires pour y expliquer, commenter et exalter son poëme. Quelle vie misérable que celle du Tasse! Avec quelle froideur, avec quel dédain *La Jérusalem délivrée* ne fut-elle pas accueillie par les critiques et les envieux qui réussirent à étouffer dans sa fleur un jeune poëte de trente ans! Le duc de Ferrare le fait enfermer pendant neuf ans dans une maison de fous, dont il ne sort que pour traîner sa pénible existence dans les péripéties de la misère ou de compassions stériles. Enfin il meurt au moment où Clément VIII, prenant parti contre ce flot d'envieux et de persécuteurs, venait d'appeler à Rome le pauvre poëte pour y recevoir au Capitole le laurier réservé aux hommes de génie. L'auteur des *Lusiades* fut-il plus heureux? C'est en exil que le Camoëns composa son poëme; rappelé dans sa patrie, il fait naufrage. Que lui importe la vie s'il ne sauve point son poëme et sa gloire? Nageant d'une main et tenant de l'autre son manuscrit au-dessus des eaux, il touche enfin terre et se rend à Lisbonne, où il espère trouver la récompense

de ses travaux et de ses veilles; là il publie son poëme, qui, ô douleur! est accueilli avec une profonde indifférence. Dégoûté de la vie, l'infortuné poëte languit quelque temps dans la misère, et meurt à l'hôpital.

On dira sans doute que dans presque tous les siècles, et surtout chez les modernes, le génie, la science, les arts ont rencontré des protecteurs éclairés, et qu'un grand nombre d'hommes célèbres ont reçu de puissants encouragements. Chérile, ami d'Hérodote, avait fait un poëme sur la victoire de Salamine; les Athéniens le trouvèrent si beau, qu'ils lui firent donner une pièce d'or pour chaque vers. On rapporte que les Abdéritains décernèrent à Démocrite une récompense de 50 talents pour son grand *Diascome*, et qu'ils lui élevèrent des statues d'airain. Si la vie de Catulle se passa dans la misère, et celle d'Ovide en exil, Horace et Virgile ne connurent au contraire que les douceurs de la gloire. Les œuvres de Boccace, de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien, furent accueillies avec une admiration générale; Attale offrit 6000 sesterces d'un tableau d'Aristide de Thèbes, qui excellait, dit-on, à rendre avec une vérité saisissante tous les mouvements de l'âme. Le duc de Mantoue ayant attiré le Benedette à sa cour, lui fournissait un carrosse et lui faisait une pension considérable. Grégoire XV fut le protecteur du Dominiquin, et le nomma architecte du palais apostolique. On combla d'honneurs le Calabrais. Le poëme latin qu'Addisson composa sur la paix de Ryswick, à l'âge de vingt-deux ans, lui fit obtenir du roi Guillaume une pension de 300 livres sterling. Mais, à côté de ces noms célèbres, on peut placer ceux d'un grand nombre d'artistes, et surtout de poëtes, que leur

génie ne préserva ni du dédain des grands, ni des poursuites acharnées de la médiocrité jalouse. Le grand Léonard de Vinci ne reçut qu'un froid accueil de Léon X lui-même; Paul Véronèse fut dédaigné à Vérone, sa patrie; le Poussin et Lesueur, persécutés par les envieux, mirent en sûreté leur gloire et leur repos, l'un dans l'exil et l'obscurité, et l'autre dans un cloître. Le Corrége, qui joignait au génie de Raphaël toutes les vertus du chrétien, vécut dans la médiocrité et l'indigence; ses tableaux, aujourd'hui d'une valeur inestimable, se vendaient à vil prix, et sa modestie était si grande qu'il ignorait lui-même son mérite. Un jour qu'il était allé à Parme pour recevoir le prix d'un tableau, on lui donna 200 livres de monnaie en cuivre. Dans sa joie et son empressement à porter cette somme à sa famille, qui était dans la misère, il força la marche pendant les plus fortes chaleurs de l'été; en arrivant il fut pris d'une fièvre violente, dont il mourut, à peine âgé de quarante ans.

Faut-il rappeler que Corneille, l'honneur de la France et le modèle de toutes les vertus, trouva des rivalités ridicules dans le siècle dont il devint une des plus nobles gloires, et qu'il mourut sans une plainte, sans une faiblesse, dans un état voisin de l'indigence, à côté de Chapelain, comblé des faveurs du pouvoir? Cervantes mourut à Madrid en 1616, accablé d'infirmités et dans un dénuement complet. Benjamin Johnson, l'un des meilleurs poëtes dramatiques de l'Angleterre, dont Shakespeare encouragea les débuts, mourut dans la misère en 1637, après avoir composé sa tragédie de *Catilina* et les comédies du *Renard* et de *L'alchimiste*. Étant obligé de tra-

vailler pour vivre, Dryden ne pouvait apporter à ses œuvres poétiques toute la correction désirable. On rapporte que les deux amis Samuel Johnson et Richard Savage étaient dans une misère si profonde, que parfois ils se trouvèrent sans pain et sans asile, réduits à coucher sur la cendre chaude qu'on jette à la porte des usines. En moins de huit jours Johnson composa *Rasselas*, afin d'avoir l'argent nécessaire pour faire enterrer sa mère. Savage mourut à quarante-cinq ans prisonnier pour dettes. Après une vie d'agitation et d'études, ce n'était point encore assez pour Milton de passer ses derniers jours dans la détresse et l'abandon avec sa femme et ses deux filles. Devenu aveugle, complétement oublié, il lui était réservé une plus cruelle épreuve. Il vendit difficilement 30 livres sterling *Le paradis perdu*, qu'il avait dicté à ses filles, et il eut la douleur de voir que ce poëme, dont s'honore aujourd'hui sa patrie, était reçu avec indifférence. Ainsi le pauvre poëte mourant put croire que ses illusions comme ses jours allaient s'ensevelir dans la tombe.

Nous prévoyons l'objection qu'on peut faire : les malheurs qui accablent l'homme de génie, dira-t-on, sont parfois son propre ouvrage : le Guide ne mourut pauvre et dédaigné que par suite de sa passion pour le jeu ; Sheridan que par son inconduite ; le Dante et Milton durent leurs disgrâces et les persécutions dont ils furent l'objet aux agitations politiques auxquelles ils eurent le tort de se mêler ; le Tasse à son fol amour pour la sœur du duc de Ferrare. Nous conviendrons volontiers que les hommes de génie ne sont exempts ni des passions, ni des faiblesses, ni des erreurs de la fragile humanité ; mais nous voyons aussi par leurs souffrances que l'en-

vieuse médiocrité ne pardonne rien au talent, et se plaît au contraire à rabaisser toutes les gloires.

Si, instruits par tant d'exemples, les nations et les gouvernements modernes montrent plus de justice et de générosité envers les savants et les gens de lettres, et récompensent mieux les services rendus et le travail honorable, nous pourrions cependant citer encore un grand nombre d'oublis coupables ou de persécutions immméritées. Dans la dix-huitième réunion de l'association britannique pour l'avancement des sciences, le président, sir Northampton, faisait remarquer que la science avait profité des bienfaits d'une longue paix pour réaliser d'immenses progrès. « L'orage gronde dans le lointain, disait-il en faisant allusion à la révolution de 1848; déjà des nations voisines, changeant la forme de leurs gouvernements, ont mis à leur tête des poëtes et des astronomes, Lamartine et Arago. C'est un honneur sans doute pour la science et les lettres, mais un honneur dangereux, auquel la science et les lettres auraient renoncé sans regret. Elles préfèrent mille fois aux agitations de la vie publique ces douces joies de la solitude, qui permirent à Milton de composer son divin poëme, et à Newton d'écrire son livre incomparable *Des principes*. Si Newton avait été un homme d'État, les cieux seraient encore pleins pour nous de mystères inaccessibles. L'urne politique, hélas! est moins féconde que le creuset; l'épée du général frappe pour détruire, tandis que le marteau du géologue brise pour édifier. » Ce discours était prononcé en 1848, et, malgré les inquiétudes qu'il laissait entrevoir sur le sort des poëtes et des astronomes qui se trouvaient mêlés aux agitations politiques, sir Northampton était

loin de prévoir que les événements lui donneraient aussi promptement raison.

On ne saurait être assez surpris de l'ingratitude des peuples envers les hommes célèbres, qui ajoutent cependant à leur renommée et à leur puissance, car on règne moins encore par la force des armes que par l'empire des idées. Enlevez à la France Descartes, Lesueur, le Poussin, Bossuet, Corneille, La Fontaine, Pascal, Molière, Racine, Buffon et Montesquieu, combien elle se trouvera déchue et humiliée ! Est-il cependant un seul de ces hommes envers qui elle ne se soit montrée ingrate? On dédaigne, on persécute, on tue l'artiste, le savant, le poëte, mais on hérite de leurs découvertes et de leur renommée. Les yeux ne semblent se dessiller que le jour où ces infortunés tombent. Toutes les voix étaient silencieuses, tous les cœurs fermés durant leur vie; on devient prodigue de louanges et de couronnes devant une tombe. Après avoir laissé le Camoëns et Milton mourir de faim, on élève en Portugal un monument superbe au premier, et l'on donne dans Westminster un asile à la gloire du second. Vaines images de notre orgueil, *magnifique témoignage de notre néant*, un mausolée magnifique est érigé à celui qui ne réclame plus que quelques pieds de terre.

Dans les siècles modernes, les Académies ont corrigé quelques torts de l'opinion, encouragé et signalé le mérite de certains hommes qui, sans elles, seraient morts ignorés. Mais parfois l'injustice a pénétré dans leur sein, et tous leurs jugements n'ont pas été toujours dictés par l'équité. L'abbé Fleury signale les panégyriques comme « un artifice grossier qui révolte les gens sensés, et qui fait prêter plus d'attention sur les défauts qu'on leur

cache avec tant de soin. C'est une espèce de mensonge de ne dire ainsi la vérité qu'à demi. » Nous comprenons jusqu'à un certain point les éloges délicats d'un corps savant envers ses membres; toutefois les flatteries outrées blessent non-seulement la vérité, qui conserve ses droits, mais aussi la conscience publique, qui n'abdique jamais les siens. Cette louange exagérée et imméritée n'est-elle pas une des causes des sarcasmes sans cesse dirigés contre les Académies? On exalte outre mesure le savant ou le poëte à qui on avait obstinément et si longtemps fermé les portes d'une Académie; on semble n'avoir reconnu son mérite qu'après les lui avoir ouvertes, la veille même de sa mort. Mais comment satisfaire aux exigences de l'esprit de corps sans manquer à la justice? Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, ayant voulu concilier cette double tâche, se fit des ennemis implacables; sa vie fut abreuvée de chagrins, de calomnies, de persécutions, et ses panégyriques restèrent ensevelis pendant près d'un siècle dans les cartons de l'Académie (1). Ainsi les esprits les plus éclairés eux-mêmes ne sont pas exempts des passions qu'on ne croirait devoir rencontrer que dans la classe ignorante. Molière n'entra pas à l'Académie française, non plus que l'auteur du *Légataire*, dont Voltaire disait : « Qui ne se plaît pas aux comédies de Régnard n'est point digne d'admirer Molière. » Elle n'ouvrit pas non plus ses portes à La Rochefoucauld, à

(1) Ils viennent d'être recueillis et publiés au nom de l'Académie impériale de médecine, par M. Fréd. Dubois, secrétaire perpétuel, sous ce titre : A. Louis. *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de chirurgie* de 1750 à 1792. Paris, 1859, in-8°.

Saint-Simon, à J.-B. Rousseau, à Diderot, ni à Vauvenargues. Dans son discours de réception, le 26 mai 1859, M. Jules Sandeau, faisant allusion aux titres littéraires qui lui avaient mérité l'honneur de succéder à M. Brifaut : « Je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse et de confusion, dit le nouvel académicien, quand je me vois à cette place où Lesage et Prevost ne se sont pas assis, où, de nos jours, entre tant d'illustres contemporains, la mort, l'impitoyable mort, devançant vos suffrages, ne vous a permis d'appeler M. de Balzac, le romancier le plus profond, un des plus vigoureux génies de notre siècle. »

Nous parlerons ailleurs des satisfactions que l'étude procure à l'âme, de l'ivresse que causent au savant une découverte, au poëte dramatique un triomphe. Pour les bien comprendre, il faudrait descendre dans l'âme de Christophe Colomb apercevant cette Amérique qu'il avait entrevue dans ses rêves, et poursuivie à travers tant de fatigues et de périls; dans celle d'Archimède, qui, ayant découvert le problème de la couronne, sortit nu du bain, et courut dans les rues de Syracuse en criant : « *Je l'ai trouvé!* » Toutefois, la renommée et le succès s'acquièrent ordinairement au prix de tant de douleurs et de traverses, que l'homme regrette souvent de les avoir poursuivis. La vie de Racine, comme celle de la plupart des poëtes, fut abreuvée de soucis et de contradictions : *Phèdre*, son chef-d'œuvre après *Athalie*, n'eut aucun succès, et le public, égaré par madame Deshoulières, le duc de Nevers et tous les beaux esprits de l'hôtel de Bouillon, lui préféra la *Phèdre* de Pradon, qui n'est restée célèbre que par le ridicule. Boileau et le grand

Arnauld seuls luttèrent contre le mauvais goût du public. Racine, doutant lui-même du mérite de sa pièce, en appela de la représentation à la lecture, et fit imprimer sa *Phèdre*. Aussitôt ses ennemis en firent une édition criblée de fautes, dans laquelle ils substituèrent des vers plats et burlesques à ses plus admirables passages, et supprimèrent des scènes entières. Racine fut tellement affligé de ces indignités, qu'il renonça à travailler pour le théâtre, et mit en délibération s'il n'entrerait pas dans un couvent de chartreux. Il en fut empêché par son directeur. Longtemps après, voulant détourner son fils aîné de la poésie, Racine lui avoua que la plus insignifiante critique lui avait causé plus de chagrins que les plus grands applaudissements ne lui avaient fait ressentir de joie. Boileau donna le même conseil à Louis Racine ; mais son penchant l'entraîna.

Le dégoût des grandeurs humaines n'atteint pas moins les rois de l'intelligence que les rois de la terre. Si l'on convient avec Aristote que les hommes d'un génie supérieur sont en général mélancoliques, on doit reconnaître aussi qu'ils ont trouvé la satiété et le vide jusque dans ces régions interdites au vulgaire. Le célèbre peintre de portraits, Thomas Lawrence, mort en 1830, fut comblé par la fortune. Fils d'un maître d'auberge, il montra dès son enfance un goût passionné pour le dessin ; il devint à vingt-trois ans peintre de Georges III, et plus tard président de l'Académie royale de peinture. Tous les grands, tous les princes de l'Europe voulurent se faire peindre par Lawrence. Mais, tandis que son pinceau n'avait que des touches délicates, élégantes, sereines, la satiété du succès assombrit son cœur. N'ayant plus de désirs à

former, il tomba dans un cruel ennui, et traîna jusqu'à un âge avancé sa tristesse morne et sa vie désenchantée. Louis Carrache mourut du chagrin que lui avait causé une injuste critique ; il suffit d'une attaque malveillante pour porter le désespoir dans l'âme de Gros, et lui faire chercher dans une mort volontaire un refuge contre la haine des implacables ennemis de son talent. Illustres poëtes, grands penseurs, âmes aimantes et tristes, combien d'entre vous ont payé à la nature un tribut prématuré ! Mozart rendit son dernier soupir à trente-six ans en traçant les dernières notes du *Requiem* qui fut chanté à ses funérailles. On plaça devant le cercueil de Raphaël le tableau de la *Transfiguration*, qui n'était pas achevé peut-être, et qui suffirait seul pour assurer à son auteur le premier rang parmi les peintres de tous les âges. Ainsi les hommes ne travaillent, n'écrivent, ne consument leurs jours que pour placer leurs œuvres devant un cercueil, quelques images de vanité sur le char qui les mène à l'asile où règne l'égalité, et une inscription sur la tombe, dont le temps aura bientôt effacé la place.

CHAPITRE VIII.

DE L'AMITIÉ.

Un bien qui doit être regardé comme le premier des biens extérieurs, un don de la nature, c'est-à-dire divinement accordé à l'homme, une passion douce et ferme, capable de tous les dévouements, dont l'excès cependant n'est jamais à craindre, qui ne s'use pas avec l'âge, et qui, loin de s'épuiser par la jouissance, s'accroît même par elle, et se fortifie par le jugement et la raison ; un sentiment qui change l'amour en vertu, et sans tenir compte des agréments périssables ne s'attache qu'aux beautés de l'âme, ce bien, cette passion, ce sentiment si désirable c'est l'amitié : mais combien il est rare de la rencontrer et de la posséder sans nuage !

En effet, on trouve dans le monde une foule d'amis que l'on peut appeler de pure convention ; tels sont ceux qu'on voit dans la société (1), dans les cercles, les promenades, les spectacles, ceux qui partagent quelques-uns de nos goûts et de nos plaisirs, la chasse, le jeu, les voyages, tous ceux enfin qui nous aident et que nous aidons à tromper l'ennui. Dans les États représentatifs on a créé une sorte d'amitié politique, que Cicéron dési-

(1) « Dans le monde, dit plaisamment Champfort, vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous et vos amis qui vous haïssent. »

gnait sous le nom de *amicitiæ forenses*, amitiés du forum. Dans les assemblées parlementaires, on profane un nom qui ne saurait être entouré de trop de respect ni accordé avec trop de discrétion en disant à tout propos : *Mon honorable ami, mon savant ami, mon illustre ami!* Toutefois, qu'un intérêt politique, qu'une rivalité de portefeuille jette, même momentanément, ces deux hommes dans un parti opposé, dès lors leur amitié disparaît. Ce n'est pas même l'indifférence qui succède, mais bien une haine aveugle, suivie d'animosités souvent implacables. Durant le cours des guerres civiles, les triumvirs cimentèrent leur alliance avec le sang de leurs proches et de leurs amis.

Les riches ont beaucoup d'amis, dit Salomon (1). Mais ne sont-ils pas de ceux qui ont la paix sur les lèvres et le fiel dans le cœur? A l'heure de l'adversité tous les masques tombent. Il est rare que, de leur côté, les hommes parvenus au pouvoir, se souviennent des services rendus, restent fidèles à leurs affections et gardent leurs amis. Néanmoins jamais politique ne les congédia aussi insolemment que l'Athénien Cléon. Au moment de prendre en main le gouvernail de l'État, il les assembla pour leur annoncer qu'il renonçait à leur amitié : dans la crainte, leur dit cet hypocrite, que ce sentiment n'amollît son cœur, et ne le fît dévier des devoirs de sa charge. Ses amis se retirèrent fort humiliés, et bientôt, comme on devait s'y attendre, Cléon, l'un des *trente*, assiégé de flatteurs et des plus méchants citoyens, se montra, dit Plutarque, *âpre et rude aux gens de bien* (2).

(1) Livre des *Proverbes*, XIV, 20.
(2) Plutarque, *Précept. d'adm.*, chap. XXXV et suiv.

Périclès lui-même, quoique chef du parti populaire, vivait dans un isolément et une réserve qui éloignaient toute familiarité ; il voulait qu'on ne fît, en faveur de ses amis, rien de contraire aux lois et à l'utilité publique : il répondit un jour à l'un d'eux, qu'il ne fallait pas être ami jusqu'aux autels, c'est-à-dire jusqu'à se parjurer.

L'amitié sincère ne comporte pas des raisonnements aussi subtils, et une prévoyance pareille à celle de Cléon. On a vu même, souvent, quelques grands hommes faire pour leurs amis au delà de ce qu'exigeait le devoir. Thémistocle ne dissimulait pas sa préférence pour les siens, et, quoique aimant sa patrie jusqu'à lui sacrifier sa vie, il soumettait même les affaires publiques à ses affections privées. Solon poussa cette faiblesse plus loin encore; car, ayant l'intention d'abolir les dettes, il eut l'imprudence d'en faire part à ses amis, et à quels amis ! Ils se hâtèrent d'emprunter et d'acheter de tous côtés, et se trouvèrent ainsi, après l'édit, possesseurs des plus riches domaines et des plus belles maisons d'Athènes sans les avoir payées. Agésilas ne poussa pas moins loin la condescendance envers ses amis ; il soutint Phœbidas qui, en pleine paix et sans ordre du sénat, s'était emparé de la *Cadmée* de Thèbes, parjure cruellement expié par la bataille de Leuctres. Dans une autre circonstance, il écrivit en ces termes, à Idriéus roi de Carie : « Si Nicias n'a point forfait, délivre-le pour la justice ; s'il a forfait, délivre-le pour l'amour de moi ; mais, de quelque manière que ce soit, délivre-le. » Cependant, forcé un jour de lever le camp à la hâte et d'abandonner un pauvre malade qui le suppliait de ne point le délaisser : « Oh ! qu'il est

malaisé, s'écria-t-il, d'aimer et de faire en même temps son devoir! »

On ne serait pas digne d'avoir des amis, si on n'était prêt à les servir et à les défendre en toute occasion, et surtout quand la fortune leur est contraire. Forcé même de convenir qu'ils ont tort, l'homme prudent garde le silence. La présence d'un ami est à la vérité un grand soulagement pour les malheureux; mais elle n'a pas moins d'utilité pour les grands, parvenus au faîte de la faveur et de la renommée. Si les hommes n'avaient, pour les soutenir et les encourager, quelques amis fidèles, comment résisteraient-ils aux cabales des envieux et des méchants? Tous les hommes célèbres ont eu leur ennemi, leur insulteur, sans cesse aiguisant le trait pour frapper et sans cesse guettant sa proie. C'est ainsi que la poésie et l'histoire nous peignent Thersite acharné contre Achille, Alcméon contre Thémistocle, Simmias contre Périclès, Anytus contre Socrate, Ménéclide contre Épaminondas, Eschine contre Démosthènes, Clodius contre Pompée. Les ennemis de Scipion qui le poursuivirent jusqu'au meurtre, voulurent lui enlever son ami; ils cherchèrent, mais vainement, à exciter sa jalousie, en attribuant ses plus beaux faits d'armes à Lélius. On répète souvent, mais nous ne saurions partager cette opinion, que les ennemis ont leur utilité, que ce sont des maîtres qu'on ne paye pas. Dans une sédition qui éclata à Chio, Démus conseilla au parti vainqueur de ne point chasser tous ceux du parti contraire de peur, disait-il, que nous commencions à nous quereller nous-mêmes quand nous n'aurons pas d'ennemis à combattre.

Heureux les hommes qui, dans leur laborieuse carrière,

trouvent un protecteur, un ami qui devient pour eux une sorte de providence, et la cause réelle de leur succès et de leur avancement; tels furent Clisthènes pour Aristide, Chabrias pour Phocion, Sylla pour Lucullus, Valérius pour Caton, Pammènes pour Épaminondas, Lysandre pour Agésilas. De quel secours ne devient pas le dévouement d'un ami dans les positions difficiles, et combien ne peut-il pas être utile même à un plus puissant que lui ! Lefort, médecin de Pierre le Grand, encouragea et aida ce grand homme dans ses projets de réforme ; en apprenant sa mort, le czar s'écria : « Hélas! je perds le meilleur de mes amis. » Pascal met à si haut prix un ami véritable, même pour les grands, qu'ils doivent, suivant lui, s'efforcer d'en acquérir un, afin qu'il dise du bien d'eux et les soutienne, même en leur absence. Mais, grand Dieu ! à quelle sombre mélancolie s'abandonnait l'auteur des *Pensées*, quand il ajoutait : « Qu'on ne se moque pas de ceux qui se font honorer par des charges et des offices ; car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. Tous les hommes se haïssent naturellement. Je mets en fait que s'ils savaient exactement ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. » Tout en reconnaissant que dans la bouche de Pascal la vérité est parfois empreinte de quelque exagération, on doit convenir, cependant, qu'on trouve rarement un ami capable de tous les dévouements et de tous les sacrifices, à qui le joug de la reconnaissance soit léger, qui soit toujours prêt à vous soutenir et à vous défendre, même quand la calomnie et le malheur vous accablent, un ami aussi préoccupé de votre bien que du sien propre, qui se ré-

jouisse de vos succès, applaudisse à votre triomphe, et n'éprouve ni une contraction dans les traits, ni un mauvais mouvement dans le cœur, en apprenant qu'il vous arrive un grand honneur, une fortune inespérée auxquels il n'a aucune part ; un ami qui ressent de la tristesse de vos déceptions, de la douleur des blessures faites à votre amour-propre, de l'indignation pour les perfidies ourdies contre vous. Quel cruel mécompte n'éprouverions-nous pas, si nous voyions s'anéantir nos illusions de tant d'années, et si nous découvrions que cet idéal parfait, conservé et caressé dans notre cœur était une chimère ! Devons-nous donc nous écrier : « O mes amis, il n'y a point d'amis ? » Est-ce que La Rochefoucauld n'a pas blasphémé quand il a prétendu que nos amis éprouvent une satisfaction secrète de nos revers ? Que faut-il penser de la maxime suivante de La Bruyère : « Un grand dit de Timagène, votre ami, qu'il est un sot, et il se trompe. Je ne vous demande pas que vous répliquiez qu'il est homme d'esprit ; osez seulement penser qu'il n'est pas un sot ? »

Il y a cependant de véritables amis, mais le nombre en est fort restreint sans doute, puisque l'histoire en mentionne quelques-uns seulement dont les noms ont passé à la postérité, et que l'éloquence rappelle sans cesse : tels sont Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, Pythias et Damon, Épaminondas et Pélopidas, Alexandre et Éphestion. Rien n'est plus touchant que cette parole de Darius tenant une grenade à la main ; un courtisan lui ayant demandé quel était le bien qu'il voudrait multiplier autant de fois que les pepins de ce fruit : « C'est Zopyre, c'est mon ami, » répondit Darius. On connaît le

sacrifice surhumain de Zopyre; il prouve que Darius l'avait bien jugé. Après la paix de Babylone, Zopyre fut comblé d'honneurs, mais Darius disait souvent, les larmes aux yeux, qu'il aurait donné tout Babylone pour épargner à Zopyre les cruelles mutilations qu'il s'était faites par devoir et par dévouement.

L'histoire offre bien peu d'exemples d'une amitié semblable à celle qui unit Épaminondas et Pélopidas, deux des héros les plus accomplis des temps anciens. Ils commandèrent en chef et furent tour à tour gouverneurs de la Béotie; jamais une jalousie, jamais un ressentiment, une froideur, un soupçon, un nuage n'exista entre eux, soit à Thèbes, soit sur le champ de bataille. Ces deux nobles cœurs n'avaient d'autre envie, d'autre émulation que celle de servir généreusement leur pays, toujours prêts à mourir courageusement pour défendre son honneur et sa liberté. Ils se connaissaient, s'appréciaient et savaient se rendre mutuellement une complète justice. Malgré les prodiges de valeur que fit Pélopidas à Leuctres, à la tête du bataillon sacré, il ne lui vint pas à l'esprit de dérober à son ami la moindre parcelle de la gloire que lui mérita cette bataille mémorable. Pélopidas, issu d'une des plus anciennes familles de Thèbes, possédait de grandes richesses, tandis qu'Épaminondas était pauvre, aimait la pauvreté, se consacrant tout entier à l'étude des arts et de la philosophie, quand les affaires publiques lui en laissaient le loisir. Ne pouvant faire accepter ses richesses à Épaminondas, Pélopidas, noble et généreux, adopta sa pauvreté, vécut sobrement, se vêtit d'habits grossiers, et ne fit usage de sa fortune que pour la chose publique et pour secourir les gens de bien. A

Cynocéphale, où Pélopidas fut tué, Épaminondas risqua vingt fois sa vie, non pour sauver son ami, tombé déjà criblé de blessures sur un monceau de morts, mais pour arracher son corps et ses armes des mains de l'ennemi.

Dans une sphère moins élevée, arrêtons un instant nos regards sur deux amis qu'on ne saurait assez présenter pour exemple, et dont la mort prouva que leurs cœurs s'étaient bien compris. Pechméja est moins connu par sa coopération à l'histoire philosophique des Indes, et son roman de *Téléphe*, que par son amitié pour Dubreuil. Cette liaison s'était formée pendant une maladie où celui-ci, appelé auprès du jeune littérateur, avait reconnu qu'un chagrin secret était la seule cause du mal, et qu'il avait plutôt besoin de consolations que de remèdes. Dubreuil ayant conduit le convalescent à sa maison de campagne de Saint-Germain, ils ne se quittèrent plus. « Entre amis, dit Pythagore, tous les biens sont communs ! » Quelqu'un plaignait Pechméja de la modicité de l'héritage que lui avait laissé son père : « Qu'importe, fit-il observer, Dubreuil est riche. » Il était si fortement convaincu de l'amitié de celui-ci, qu'il désirait lui survivre pour ne pas le laisser sans consolation. Ce vœu fut exaucé : en 1785, la petite vérole décimait Saint-Germain, et en se multipliant pour donner des secours aux malades de toutes les conditions, Dubreuil fut atteint à son tour. Au plus fort de son mal, voyant plusieurs personnes dans sa chambre, il appela Pechméja et lui dit : « Mon ami, pourquoi tout ce monde ? Il ne devait y avoir ici que toi, la petite vérole est contagieuse. » Il succomba, et Pech-

méja, qui avait contracté le germe de son mal au chevet de son ami, mourut vingt jours après lui, le 7 mai 1785.

Quoique de déplorables rivalités se remarquent souvent parmi les hommes d'une même profession, et que la jalousie exerce ordinairement ses odieux ravages entre poëtes, artistes, médecins et philosophes, on rencontre chez eux cependant quelques exemples d'amitiés fortes et invincibles. Pline le Jeune et Tacite furent toujours tendrement unis, et se soumettaient leurs ouvrages avec déférence. « Je suis amoureux de l'amitié, » disait Montesquieu; aussi, à l'exception d'un seul, conserva-t-il tous ses amis jusqu'à la fin de ses jours. Quel rare et noble exemple présente parmi les artistes la conduite de Petitot, qui sut porter à sa perfection la peinture sur émail! Il s'associa Bordier, son beau-frère; ils vécurent ensemble sans jalousie, et gagnèrent, dit-on, plus d'un million, qu'ils se partagèrent en véritables frères. Handel et Dominique Scarlatti, les deux plus célèbres joueurs de harpe de leur siècle, avaient l'un pour l'autre la plus vive admiration, et vécurent toujours amis. Boileau portait à Racine la tendresse d'un père, l'éclairant de ses conseils, le soutenant par ses bons offices, et le consolant dans ses chagrins. Racine reconnut tant de services à la fois, lorsqu'au moment de sa mort il dit à son ami : « Je suis heureux de ne pas vous survivre (1). »

Suivant La Bruyère, il ne manque rien à un roi que les douceurs de la vie privée. Qu'est-ce donc que la vie privée? C'est l'absence de l'agitation des affaires, des orages de l'ambition; c'est l'affection de la famille réunie

(1) Voy. *Œuvres de Boileau Despréaux*, par M. Auger; *Not. biographique.*

au foyer domestique par la tendresse et la vertu, c'est la présence d'un ami qui agrandit le cercle de la famille, et nous en tient lieu au besoin. Heureux les princes s'ils pouvaient trouver cet ami vertueux et s'appuyer sur lui comme sur une place forte! Heureux si, le consultant avec un cœur sincère, ils pouvaient entendre de sa bouche des paroles de justice et de vérité, que le bruit des flatteries empêche de parvenir jusqu'à eux! Alexandre visitant le tombeau d'Achille sur le promontoire de Sigée, y déposa une couronne, en ajoutant: « Ce héros est heureux d'avoir trouvé pendant sa vie un ami comme Patrocle, et après sa mort un chantre comme Homère! » Auguste eut, il est vrai, Mécène pour ami, et saint Louis, le sire de Joinville; mais en dehors de ces exemples, l'histoire nous montre sans cesse les rois trahis par ceux-là même qu'ils aimaient aveuglément; ils ont des favoris plutôt que des amis véritables; quelques grands ministres ont servi la patrie ou les intérêts de leur ambition, sans toutefois aimer sincèrement le prince. « J'ai cherché des amis, disait Louis XIV dans sa toute-puissance, et je n'ai trouvé que des intrigants. » Le brave Cavoye était le seul peut-être qui eût mérité ce nom, si le caractère altier du monarque eût pu comprendre que l'amitié est, comme le veut Pythagore, un commerce d'égalité! Le duc d'Épernon avait un orgueil indomptable et une ambition sans bornes; un jour Henri IV, en colère, lui reprocha qu'il ne l'aimait pas: « Sire, répondit le duc, Votre Majesté n'a pas de serviteur plus fidèle; j'aimerais mieux mourir que de manquer au moindre de mes devoirs; quant à l'amitié, Votre Majesté sait mieux que moi qu'elle ne s'acquiert que par l'amitié. »

Est-il vrai, comme le pensait de Bonstetten (1), que dans le nord les affections sont plus durables et dans le midi plus vives ? Cette opinion est fondée sur le raisonnement plutôt que sur l'observation ; c'est principalement par l'éducation et les mœurs que se forment des amitiés solides. On a vu quelquefois, il est vrai, parmi les hommes vicieux, et même chez les grands criminels, des exemples d'un attachement que rien ne pouvait ébranler, et comparable, à certains égards, à l'aveugle instinct de quelques animaux. On se demande donc s'il peut exister une amitié véritable entre des hommes corrompus : si d'un côté ce sentiment prend sa source dans une inclination du cœur, dans un besoin d'aimer, de l'autre ne vit-il, ne s'entretient-il pas par l'estime et la confiance ?

Nous ne comprenons pas l'amitié sans qu'elle ait pour principe une vertu supérieure aux passions, et à tout intérêt personnel. Dans un traité, sous forme de dialogue, Éthalrède, abbé de Reverby, mort en 1166, s'applique à prouver qu'il ne peut y avoir de véritable amitié qu'entre personnes vertueuses. Comment donc Platon a-t-il pu la définir « un lien qui unit par l'habitude les personnes du même âge ? » Autant cette définition est fausse de tous les points, autant nous approuvons la suivante du même philosophe : « L'amitié est une communauté de pensée sur le bien et le juste, la volonté de mener la même vie, l'unité dans les desseins et dans la conduite, la résolution commune de s'aimer pendant la vie, le partage des biens et des maux (2). » Nous préfé-

(1) *De l'homme du nord et de l'homme du midi*, p. 186.

(2) Platon, *Des définitions* ; t. XIII, trad. par Victor Cousin.

rons encore, comme plus concise et plus profonde, la suivante de Bossuet : « Une alliance de deux âmes qui s'unissent pour mieux aimer Dieu. »

Bossuet avait une grande âme, capable de tous les dévouements, et susceptible de tous les attachements vertueux. Mais, avare d'un temps dont il ne voulait rien dérober à ses nombreux devoirs, il ne faisait point de visites ; cependant il avait beaucoup d'amis parmi les hommes supérieurs de son siècle, tels que l'abbé Fleury, l'abbé de Saint-André, La Bruyère, Racine, Boileau, le grand Condé, l'abbé de Rancé, etc. Son amitié était douce et affectueuse, mais grave et sévère ; ce qu'il recherchait dans ses amis c'était leur mérite, et surtout leurs vertus. Il ne souffrait pas la flatterie, et, le sentiment de sa dignité le dominant toujours, il ne parlait jamais de lui-même, ni de ses ouvrages. Aussi, l'attrait de sa conversation et de ses conseils, ainsi que le prestige de sa réputation, étaient tels que les princes et les généraux qui se rendaient aux armées, venaient prendre congé de lui, dans sa retraite de Germigny, et les étrangers ne voulaient pas quitter la France sans avoir vu l'homme qui en était l'honneur.

L'amitié a des attraits si puissants que, suivant saint Augustin, quiconque n'en connaît pas les douceurs doit s'exclure de la société. C'est ainsi qu'elle doit être comprise et pratiquée par les gens de bien, dont elle règle la conduite et guide le dévouement. Courageuse au besoin, autant qu'indulgente, elle sait résister à des exigences qui ne tiennent aucun compte de la foi ni de la justice. Phocion répondit à Antipater, qui lui commandait, dit Plutarque, *une chose déshonnête et malséante à*

son état : « Tu ne me saurais avoir pour ami et pour flatteur ensemble. »

Toutefois, comme toutes les choses humaines, l'amitié a quelques défaillances, et elle n'existerait qu'entre certaines âmes d'élite, telles que saint Basile et saint Grégoire, si elle exigeait des hommes une perfection presque impossible. D'ailleurs, celui qui aime, dit Platon, est toujours aveugle à l'égard de celui qu'il aime. On a l'espoir de trouver une amitié plus solide, plus durable, plus dévouée, plus désintéressée auprès de quelques femmes prudentes et sages, chez qui n'existe envers l'homme aucune rivalité, aucune jalousie d'état et de gloire. Celle de Plotine valut à Adrien non-seulement l'empire, mais l'honneur d'être adopté par Trajan. Parfois on rencontre un ami chez un homme puissant qui se plaît à tendre la main au faible, et à l'élever comme sa créature et son fils d'adoption. Ah ! si dans le cours de votre vie vous trouvez cet ami, ce second père, conservez-en de la reconnaissance dans le sanctuaire de votre cœur, car il vous a aplani un chemin toujours raboteux ; il vous a préservé des traverses, des méprises et des chutes. Toutefois n'oubliez jamais que cet ami est un protecteur, ne lui dites pas comme Pompée à Sylla, qu'on adore plutôt le soleil levant que le soleil couchant ; craignez en un mot de vous égaler à lui, car aussitôt un tiers viendra s'interposer entre vous, tenant à la main une torche brûlante ; ce nouveau venu, c'est le démon de la jalousie.

Plus ce sentiment réciproque de vertueuse affection est rare, plus on doit s'y attacher fermement, et mettre en pratique le précepte de Solon, qui conseillait de ne

point faire des amis légèrement, mais de conserver avec soin ceux qu'on a. S'ils paraissent avoir quelque tort envers nous, ne devons-nous pas user d'indulgence et craindre tout refroidissement, même momentané? La plupart des raccommodements sont comme les cicatrices des blessures; celles mêmes qui sont rapprochées avec le plus d'art, laissent cependant une trace indélébile.

Les amis, dit le livre des *Proverbes*, sont plus aimés et plus utiles que des frères; ils sont en effet une famille d'adoption selon le cœur, et non d'après la nature. En les rencontrant parfois tardivement dans la vie, il nous semble que nous les connaissons depuis longtemps, et qu'ils manquaient à notre existence. Ils répondent à un besoin de l'âme, ils en ont comblé un vide et réalisé son plus doux rêve. Toutefois les amitiés les plus fortes sont celles qui ont commencé avec nos premiers pas dans la vie, et que le temps a cimentées et consacrées, celles où des périls ont été communs, des tristesses et des espérances partagées, des malheurs subis ensemble. Le souvenir des maux et des douleurs passés a une mélancolie qui parle aux belles âmes, et qu'on ne voudrait pas échanger contre les plaisirs bruyants de la foule, tandis que celui des joies et des prospérités écoulées ne laisse au cœur qu'amertume et regrets. Ce sentiment est admirablement exprimé dans des stances charmantes de Bertaud, premier aumônier de Catherine de Médicis, et qui commencent ainsi:

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Les larmes versées sur un malheur partagé, les souffrances, les privations, les peines endurées ensemble, les prières et les espérances sorties au même moment de notre bouche, ont un charme indéfinissable qu'on ne peut faire comprendre à des étrangers, et qui font que si la famille est unie et vertueuse, c'est là que l'on rencontre ses amis les plus fidèles. « Le frère aidé par le frère, dit Salomon, est une ville forte. » Jamais la conformité des vues politiques n'a pu produire une amitié aussi solide que celle qui unissait les Gracques, et faisait trouver doux et glorieux à Caius de braver la mort pour essayer de venger Tibérius, immolé à la haîne des patriciens. Où rencontrer, en dehors de la famille, un ami aussi désintéressé que Scipion, accompagnant son frère Lucius comme lieutenant, l'aidant à vaincre Antiochus à Magnésie, et lui abandonnant tout entier l'honneur d'une bataille mémorable, au gain de laquelle on ne peut douter que le vainqueur d'Annibal n'ait eu cependant la plus grande part ?

Si une réconciliation est difficile entre deux amis qui se sont violemment séparés, elle est toujours possible entre deux frères. A un moment donné, nous oublions tous les torts pour ne nous souvenir que de notre commune mère, des jeux de notre enfance, et de tant de secrets de famille qui forment entre les cœurs des liens indissolubles. Ces liens ont une force surhumaine ; après que la nature a retiré un père, une mère, elle ne peut nous les rendre non plus qu'elle ne nous rend ni un œil ni un membre qui ont été douloureusement arrachés. Cependant, tout en l'admirant, qui n'hésiterait à imiter la conduite de la femme d'Intapherne, que Darius avait con-

damné à mort avec toute sa famille, pour punir une insolence outrageante. La femme d'Intapherne passait les jours entiers à pleurer à la porte du palais de Darius, qui, touché de compassion, lui accorda la grâce d'un des prisonniers à son choix. Après quelques incertitudes, elle désigna son frère. Darius étonné de cette préférence, lui en ayant demandé la raison, elle répondit : « Je puis encore prendre un époux et avoir des enfants, mais il ne m'est pas possible de remplacer mon frère, parce que mon père et ma mère sont morts. » Le roi trouva tant de sagesse dans cette réponse, qu'il lui accorda en outre la grâce de son fils aîné.

Ainsi, quoique l'amitié soit au nombre des biens extérieurs qui ne dépendent pas de nous, et que par conséquent on peut perdre, elle n'en est pas moins d'un prix inestimable pour les âmes vertueuses ; et si, dans notre vie traversée par tant d'événements et troublée par tant de passions, elle ne suffit pas pour nous mettre au-dessus des coups de la fortune et pour assurer notre bonheur, elle nous procure cependant de vives jouissances au sein de nos prospérités, et de douces consolations dans nos infortunes.

CHAPITRE IX.

DE LA PATRIE.

A côté de l'amitié, et au nombre des biens extérieurs que l'inclination et la nature nous font un devoir d'aimer, nous placerons la patrie, c'est-à-dire la terre qui nous a vus naître, où nous avons élevé une famille et vécu sous la protection des lois, la terre enfin où reposent les cendres de nos pères. Quel est le noble cœur que les gloires et les prospérités de sa patrie ne fassent pas tressaillir, et qui ne gémisse secrètement quand elle est humiliée ou asservie? Le grand orateur Isocrate eut une si violente douleur en apprenant la défaite de Chéronée, qu'il s'abstint de toute nourriture pendant quatre jours, et mourut consumé de chagrin, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Toute mère magnanime préfèrerait voir sa fille morte que couverte de honte et d'opprobres; combien donc est lâche le conseil de Crésus, qui, pour obtenir de Cyrus le pardon des Lydiens révoltés, engagea ce prince à leur retirer les armes, c'est-à-dire tout caractère d'homme, et à introduire dans leur ville les délices et les voluptés qui amollissent les âmes et les courbent sous le joug de la servitude!

On a souvent répété que la patrie est là où l'on est bien. Pour Ovide, relégué dans une province du Pont-Euxin, il n'y a de patrie que Rome, la ville des arts et

de la poésie ; pour Cicéron, la patrie c'est le sénat et la tribune aux harangues ; pour le soldat, c'est le drapeau ; pour le matelot, son navire ; pour l'Arabe, le désert, et pour le sauvage, la forêt. A l'exemple de Cicéron et d'Ovide, Montaigne n'aime et ne connaît de patrie qu'une seule ville, et cette ville c'est Paris : « Elle a mon cœur dès mon enfance, dit Montaigne, et m'en est advenu comme des choses excellentes. Plus j'ay veu, depuis, d'autres villes belles, plus la beauté de celle-cy peult et gaigne sur mon affection. Je l'aime par elle-mesme, et en son estre seul, que rechargée de pompe estrangière : je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches : je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commoditez ; la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions (1). »

On voit que, pour un grand nombre, la patrie est aux lieux où sont les intérêts et les affections, où le philosophe trouve un séjour de paix, l'ambitieux un théâtre de gloire. Cependant, on connaîtrait mal le cœur de l'homme, si l'on ne remarquait qu'en général il s'attache et se fixe au lieu même qui l'a vu naître, et où il a passé les premières années de sa vie. Ainsi, en réalité, la patrie c'est le sol. Le site le plus agreste, la plaine la plus aride, ont des attraits irrésistibles pour certaines natures. Habitants des cités populeuses, nous ne comprenons pas les âpres voluptés de la vie presque sauvage. Le chasseur sibérien

(1) *Essais*, liv. III, chap. IX.

poursuivant sur ses marais glacés le renne ou l'isatis, l'Esquimau dévorant la chair saignante du veau marin, ne quitteraient pas la hutte enfumée où ils se retirent, le soir, avec leurs troupeaux et leurs familles pour les palais de Dresde ou de Versailles, et leurs régions de neiges et de ténèbres pour le ciel tiède et parfumé de la Toscane ou de la Grèce. L'habitude exerce un tel empire sur nos cœurs, qu'elle nous rend agréable et facile la vertu comme le vice, et qu'elle donne un charme infini au pays le plus sauvage comme au site le plus enchanteur. Les hommes sont gouvernés par les mœurs plus encore que par les lois. On doit respecter l'attachement des vieux Bretons pour les croyances de leurs pères, et celui des anciens Germains pour les coutumes de leurs ancêtres. Il ne faut point s'étonner que le pâtre napolitain bâtisse sa cabane sur les laves refroidies du Vésuve, le marin sur la langue de terre qu'il dispute à la mer montante et aux nids des alcyons, et le montagnard sur le pic déchiré que l'on prendrait pour la demeure des aigles.

Quelques hommes d'humeur vagabonde professent une complète indifférence pour leur patrie, et promènent leur vie nomade de pays en pays sans en préférer aucun. Les uns sont guidés par l'amour de la science, le désir de voir et d'apprendre, recueillant çà et là des richesses qu'ils rapportent à leurs concitoyens; tels furent les célèbres voyageurs Kempfer, Patrin, Tavernier, le capitaine Ross, Cook, Lapeyrouse, et sir J. Francklin. D'autres, n'écoutant que leur égoïsme, veulent se dérober à toute obligation sociale, et vivre partout au gré de leur capricieuse humeur. On vint annoncer à Agrippinus

que le sénat était assemblé pour le juger : « Et moi, reprit-il, je vais me mettre au bain comme à mon ordinaire. » Comme il sortait du bain on lui apprend qu'il est condamné. « Est-ce à la mort, est-ce à l'exil? — A l'exil. — Et mes biens sont-ils confisqués ? — Non ; on vous les laisse. — Eh bien, partons sans différer pour Tibur, dit Agrippinus, on y soupe aussi bien qu'à Rome. »

Le sentiment de la vengeance, étouffant la voix du devoir, a armé contre leur patrie quelques capitaines célèbres, tels que Hippias, Alcibiade, Coriolan, le connétable de Bourbon, Eugène de Savoie, le général Moreau ; mais quelle qu'ait été l'injustice ou l'ingratitude de leurs concitoyens, la plupart de ceux qui en avaient souffert ont préféré l'exil et la mort même, plutôt que de se battre contre leur patrie. Est-il nécessaire de rappeler le nom de tant d'illustres exilés qui ont conservé sur la terre étrangère la majesté du malheur, et enseveli dans l'obscurité des jours qu'ils avaient consacrés à la gloire? Quand Thémistocle se vit contraint par Artaxerce de servir contre les Grecs dans les rangs des Perses, il mit le comble à sa gloire en prenant du poison. Quoique banni de Sparte et dépouillé du trône par les intrigues de Cléomène, qui le fit passer pour bâtard, Démarate ne laissa pas que de vanter à Xerxès l'invincible courage des Spartiates, et leur soumission à la loi qui leur ordonnait de mourir plutôt que de prendre la fuite. Hérodote prétend même qu'il donna secrètement avis à ses concitoyens des projets de ce roi contre la Grèce.

Nous ne blâmerons pas avec une égale sévérité tous

les hommes qui ont porté les armes contre leur patrie. La plupart de ceux qui commirent cette faute ne manquèrent pas de donner pour excuse, la noble ambition qu'ils avaient de la délivrer des tyrans qui l'opprimaient. Si l'histoire et la conscience publique ont pardonné à quelques proscrits qui avaient pris du service dans les armées étrangères, elles ont toujours flétri les traîtres et les déserteurs; la honte d'ailleurs les a suivis sous tous les drapeaux. Losthènes ayant livré à Philippe, Olynthe qu'il était chargé de défendre, se plaignit un jour à ce prince que ses soldats l'avaient appelé traître : « Les Macédoniens, lui répondit Philippe, sont des gens rudes et grossiers de leur nature, et qui donnent à toutes choses leur vrai nom. » Quelques philosophes, élevant leur âme au-dessus des préjugés étroits de la commune opinion, se sont regardés, à l'exemple de Socrate, non comme habitants d'Athènes, de Corinthe ou d'Élis, mais comme des citoyens du monde. Rien de ce qui intéresse l'homme ne leur est demeuré étranger, et ils n'ont vu dans tous les peuples qu'une seule famille à laquelle sont dus le même amour et les mêmes sacrifices. Leur patrie de préférence était là où se trouvaient des hommes à instruire et à consoler. Pour eux, le monde n'est qu'une grande ville dont nous habitons des quartiers différents. Ainsi pense Marc-Aurèle; sa bienveillance s'étend à l'humanité tout entière, l'univers est la patrie de son âme, et puisque quelqu'un a dit : « Ma chère ville de Cécrops! » pourquoi ne dirait-on pas du monde : « O ma chère ville du grand Jupiter (1)! » Le christianisme

(1) Marc-Aurèle, *Pensées*, chap. V.

nous recommande également pour tous les hommes, sans distinction de rang, de couleur et de nation, une amitié fraternelle, et Fénelon, inspiré par son esprit de tolérance et d'amour, disait qu'il faut aimer sa famille plus que soi-même, la patrie plus que sa famille, et le genre humain plus que sa patrie.

On a souvent reproché aux philosophes de ne pas conformer leurs actes à leurs enseignements; mais à l'égard de la question qui nous occupe, tous ou presque tous, ont réuni l'exemple au précepte. Les plus célèbres quittèrent leur patrie, soit pour voyager, à l'exemple de Pythagore et de Démocrite, soit pour aller vivre en pays étranger, et dans une cité où la philosophie fût honorée, comme Anaxagore de Clazomène, Aristote de Stagyre, Zénon le Cittien, Diogène de Babylone, qui passèrent la plus grande partie de leur vie à Athènes. Diogène se regardait comme libre en sortant de Sinope, dont il était banni. Après la mort de Socrate, Xénophon prit en dégoût le séjour d'Athènes, dont il fut exilé plus tard, et dédaigna d'y rentrer quand il y fut rappelé; il vécut au milieu des *Dix-Mille* qu'il ramena d'Asie en Europe à travers des dangers sans nombre, dans le camp d'Agésilas dont il admirait le génie et les vertus guerrières, et enfin à Scillonte, où il composa ses ouvrages qui, non moins que ses talents militaires, ont rendu son nom immortel.

Mais tout en enseignant aux hommes la charité et la bienveillance, jamais la philosophie, jamais le christianisme n'ont effacé de leur cœur ni la loi du devoir, ni les vertus guerrières, ni les dévouements héroïques. C'est dans les sectes d'Épicure et d'Aristippe seulement

qu'il s'est rencontré quelques philosophes qui, adoptant pour principes et pour guides l'intérêt personnel et l'amour de soi, et se rappelant en outre l'ingratitude dont les peuples ont payé presque tous les services rendus, condamnant à l'exil leurs généraux, à la mort leurs plus glorieux défenseurs, ont soutenu que le sage n'était pas obligé de se sacrifier pour son pays. Mais à ces rares exceptions près, les législateurs, et avec eux la plupart des philosophes, ont enseigné que chaque citoyen doit son sang à sa patrie.

Ainsi le commandent la vertu et le devoir ; leur obéir procure la gloire, reculer couvre d'une honte éternelle. Lorsque Xerxès apprit que Léonidas l'attendait aux Thermopyles, il lui écrivit que s'il voulait ne pas s'opiniâtrer à combattre contre les dieux et se ranger de son côté, il le ferait roi de la Grèce entière : « Si Xerxès connaissait en quoi consiste le bien de la vie, répondit Léonidas, il ne convoiterait pas ce qui est à autrui ; mais pour moi je préfère mourir pour le salut de la Grèce, que de commander à tous ceux de ma nation. » L'Argien Nicostrate ne se conduisit pas avec moins de magnanimité. Archidame, roi de Sparte, le sollicitant de lui livrer la ville de Cromnum, lui offrit pour récompense une somme d'argent considérable, avec la main d'une femme de Lacédémone à son choix. Il en reçut cette réponse, qu'Archidame n'était pas descendu du sang d'Hercule comme on le croyait, car ce héros allait par tout le monde délivrer les hommes vertueux, tandis que lui s'étudiait à corrompre les gens de bien (1).

(1) Plutarque, *De la mauvaise honte*, t. XIII, p. 423.

Tous les peuples ont eu leurs martyrs de courage et de fidélité au devoir. L'esprit de corps dans une armée, la discipline, l'honneur du drapeau, enfantent des prodiges. L'amour de la patrie semble vivre dans chaque soldat. On ne saurait assez louer ces dévouements héroïques, et les proposer pour exemple à la jeunesse. Ce sont les bonnes lois, les mœurs pures, l'amour de la gloire et le sentiment de l'honneur qui les enfantent chez les grandes nations. On ne les rencontre plus dans les empires qui penchent vers leur ruine, dans ceux où l'amour du plaisir et des richesses a corrompu les cœurs, où la servitude a flétri les nobles courages, et là enfin où, veuve de ses libertés, une nation se dégrade et, suivant l'expression d'Isaïe, s'humilie jusqu'à l'enfer.

Les peuples regarderont toujours comme le dernier effort de la vertu humaine, de sacrifier sa vie à son pays. Mais un faux point d'honneur a égaré quelquefois les plus nobles caractères. C'est ainsi qu'en 1792, Beaurepaire, le chef de bataillon de Maine-et-Loire, chargé du commandement de Verdun, sommé par le conseil municipal de livrer la place aux Prussiens, et se voyant abandonné de ses troupes, se fit sauter la cervelle plutôt que de se rendre. Nous n'avons jamais lu sans horreur les pages où il est raconté que Brutus et Manlius Torquatus, sacrifiant les liens du sang à l'amour de la patrie, firent trancher la tête à leurs propres enfants. Pausanias, ayant reçu de Xerxès la somme de 500 talents d'or, en promettant de trahir Sparte, méritait, il est vrai, la mort. Toutefois notre cœur frémit lorsque nous lisons qu'Agésilas son père le poursuivit jusqu'au temple de Junon, et que la propre mère de Pausanias jeta son corps aux

chiens, refusant de donner une autre sépulture à son fils. Qui n'éprouve le même sentiment d'horreur et d'effroi quand on voit le czar Pierre condamner à mort son héritier, son fils Alexis, et lui apporter dans sa prison le breuvage empoisonné, parce que ce fils s'opposait à ses projets de réforme, et pourrait détruire les changements opérés en succédant à son père ? Non, le patriotisme lui-même ne saurait absoudre de la violation des lois de l'humanité, ni permettre d'étouffer dans le sang la voix de la nature.

Si le simple citoyen est tenu à des sacrifices, il est des circonstances suprêmes qui peuvent parfois en imposer de bien plus terribles encore aux dépositaires du pouvoir et à tout homme investi de la confiance publique. Il n'y a de limites au dévouement que celle de la probité et de l'honneur. Le cruel Fairfax, assiégeant Glocester, où commandait Capel, fit venir de Londres le jeune Arthur Capel, âgé de dix-sept ans, afin qu'il engageât son père à traiter avec le parlement et à lui sauver ainsi la vie. Ce jeune homme répondit à toutes les instances, que son père était trop sage pour avoir besoin des conseils d'un enfant. Fairfax fait conduire aux avant-postes Arthur entouré de satellites, dont les épées sont dirigées contre sa poitrine. « Rendez-vous, dit un officier à cet infortuné père, ou préparez-vous à voir couler le sang de votre fils. » Aussitôt Capel cria à son fils avec fermeté : « Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu et au roi. » Et à l'instant le jeune Arthur fut égorgé. Forcé lui-même de capituler après une résistance désespérée, il comparut devant les juges qui avaient condamné Charles Ier, et subit le même supplice. Malheureux père,

noble jeune homme, vos noms méritent de passer à la postérité la plus reculée !

Un sacrifice non moins douloureux et aussi héroïque, s'accomplit sous le règne de Don Sanche IV, roi de Castille. Guzman, gouverneur de Tariffa, était assiégé dans cette place par l'infant Don Juan : celui-ci, ayant en son pouvoir un fils de Guzman, menaça le père d'égorger son enfant s'il ne rendait la ville. Guzman répondit qu'il lui prêterait un poignard pour tuer son fils, plutôt que de commettre une trahison, et il jeta sa dague par-dessus les murailles. Le fils de Guzman fut égorgé sous les yeux de son père, mais Tariffa sauvée et Don Juan mis en déroute. Dans ces positions terribles l'honnête homme fait son devoir sans outrager la nature par une vaine ostentation; les larmes du père n'auraient rien ôté à l'héroïsme du soldat.

Les stoïciens ont refusé de considérer la patrie comme un bien, pour rester fidèles à ce principe, que la vertu et les autres biens qui dépendent de nous sont les seuls véritables. Que nous enseignent donc ces philosophes et Épictète lui-même, le plus sage d'entre eux, sur les sentiments que nous devons avoir pour la patrie ? Ils nous disent, qu'il n'est pas au pouvoir d'un tyran de nous exiler au delà des limites du monde, et dans un lieu où l'on ne soit pas libre d'être homme de bien, et que si nous nous affligeons de perdre de vue Athènes et sa citadelle, quelle ne sera donc pas notre douleur quand la mort nous ravira le doux spectacle des cieux et des magnificences de la nature ? Cependant si Épictète n'avait trouvé une grande douceur à habiter Rome, sa patrie d'adoption, il n'y serait pas retourné en toute hâte aus-

sitôt que fut rapporté l'édit de Domitien, qui avait chassé tous les philosophes d'Italie. Qui donc a exprimé mieux qu'Épictète ce que l'homme doit à son pays? « Ne consulte pas l'oracle, dit ce philosophe, sur le parti à prendre, quand un ami ou la patrie est en danger; la raison, d'accord avec les dieux, te prescrit de sacrifier ta vie pour les sauver (1). »

Le traité de Plutarque sur le *bannissement* serait un continuel sophisme, s'il n'était un jeu d'esprit de cet écrivain, *le plus judicieux historien du monde*, suivant l'expression de Montaigne. A l'entendre, l'exil rendrait à l'homme sa liberté : « La nature nous a fait libres, dit-il, et nous nous emprisonnons dans des murailles. Le charme d'un séjour est tout entier dans notre imagination, car ne rencontre-t-on pas partout le même feu, le même air, la même voûte des cieux, les mêmes changements de saisons, et le même roi, qui est Dieu? C'est sottise de penser que la lune d'Athènes soit meilleure que la lune de Corinthe. Partout où l'homme trouve ce qui lui est nécessaire, il ne peut dire qu'il soit hors de son pays. La terre, d'ailleurs, n'est qu'un point en regard de l'univers; aucune partie n'est loin l'une de l'autre. Tous les hommes n'habitent pas la même ville, ni tous les citoyens le même quartier, et s'affectionner exclusivement soit à un pays, soit à une cité, c'est devenir étranger à tous les autres. Celui qui voyage, qui erre çà et là, n'est pas moins heureux que celui qui reste à la même place; la sagesse et la félicité ne se mesurent pas à la toise, etc. » Avec de tels principes, ce serait folie de s'attacher à une

(1) *Manuel*, XL.

patrie, et nous devrions tous nous acheminer vers l'exil.

Mais Plutarque rentre dans la vérité quand il dit que les revers et les persécutions ont été, pour les grands cœurs, des occasions de courage et de vertu; quand il ajoute, en empruntant une opinion d'Empédocle, que tous les hommes sont étrangers et passagers sur la terre et qu'ils doivent se considérer comme des bannis du ciel, errants pendant leur courte vie, à travers le monde. Nous répéterons encore avec Plutarque que si l'exil est une peine, il n'a du moins rien de honteux; il a été ennobli dans l'antiquité par les Camille, les Thémistocle, les Thucydide, les Annibal, et dans les temps modernes par de grands capitaines, par des familles royales vénérées, et par des armées entières d'héroïques Polonais à qui la France a ouvert ses bras comme à d'autres enfants.

Quelques hommes ont préféré la prison dans leur patrie à la liberté dans l'exil; d'autres ont payé de leur tête cet attachement passionné. Menacé par Robespierre et engagé par quelques amis à sauver sa vie par la fuite, Danton répondait avec fierté : « Emporte-t-on sa patrie à la semelle de ses souliers? » Que de nobles proscrits ont bravé la mort, l'ont rencontrée même en cherchant à rentrer sur la terre qui les vit naître! Nous ne tracerons pas toutes les misères et toutes les souffrances de l'exilé. La plupart des grands poëtes ont fait entendre ces plaintes douloureuses, et chacun d'ailleurs a présent à la mémoire ce psaume admirable qui les exprime avec tant de tristesse : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus cum recordaremur Sion.*

De même que l'homme ne saurait assez remercier la

Providence de l'avoir fait naître dans une vertueuse famille, de lui avoir fait trouver, dès ses premiers pas dans la vie, un reflet de la considération et de la gloire de nobles aïeux, ainsi doit-il se montrer reconnaissant envers elle d'être né sous un ciel clément, dans un pays fort et puissant, gouverné par de sages lois, illustré par les belles actions et le génie de ses habitants, quand la destinée pouvait lui faire traîner son existence dans quelque affreux climat, dans des pays abrutis par l'ignorance ou dans les horreurs de la misère et de l'abjection.

Ah! convenons-en donc, il est doux et glorieux d'avoir une bonne patrie; elle doit être considérée comme une autre mère dont les vertus inspirent un juste orgueil à ses enfants. Nous lui devons encore un religieux respect alors même qu'elle perd de sa dignité; enfin, affligeons-nous et répandons des larmes sur elle, quand nous la voyons tombée dans l'opprobre et la servitude.

CHAPITRE X.

DU TRAVAIL ET DE L'EMPLOI DU TEMPS.

La vie est la portion de temps que Dieu a mesurée à chaque homme ; il doit le remplir et l'honorer par des actions vertueuses et des œuvres utiles qui marquent le passage de chacun sur la terre. « *Tempus ager meus*, disait Cardan, *tempus mea possessio :* le temps est mon champ, le temps est mon héritage. » Suivant l'usage qu'il sait en faire, l'homme est heureux ou misérable ; le riche qui l'emploie mal peut tomber dans un affreux dénûment, tandis que le pauvre qui sait le faire valoir peut parvenir à l'opulence.

Si le temps est précieux et cher, doit-on s'étonner que les savants et les philosophes s'en montrent avares et en regrettent la perte ? « La plus forte dépense qu'on puisse faire, disait Théophraste, est celle du temps ; » Chilon pensait de même quand, interrogé sur ce qu'il y avait de plus difficile au monde, il répondit que c'était de taire un secret et de bien employer le temps. Et non-seulement le temps est une monnaie, comme Franklin a su le démontrer par l'exemple et par le raisonnement, mais il est encore une mine inépuisable qui devient d'autant plus féconde qu'on en retire plus de richesses. Dieu ne nous a accordé rien de plus précieux après la vertu.

Combien peu d'hommes cependant en ont connu tout

le prix ! Combien jettent aux épines du chemin, et laissent mourir infécondes les heures précieuses qu'il nous donne, tandis que, recueillies avec soin et vivifiées par le travail, elles produiraient des trésors de science et de vertu dont le sage composerait une riche couronne ! Suivant Champfort, Frédéric II qui, cependant, avait su mettre le temps à profit, disait qu'il n'y avait peut-être pas d'homme qui eût fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire. C'est à l'emploi judicieux du temps, non moins qu'au génie, que les hommes d'études, les hommes d'affaires et les grands politiques ont dû la plus grande partie de leurs succès et de leur réputation. Dans les expéditions militaires, dans les grandes batailles, la perte de quelques heures, le retard d'une manœuvre au moment décisif peut élever ou renverser un empire, en faisant changer la fortune de drapeau.

L'assiduité d'Apelle pour le travail donna lieu à ce proverbe : *Point de jour sans quelque trait.* Michel-Ange conserva jusqu'à la plus extrême vieillesse une activité infatigable. On demandait à Newton comment il avait fait pour découvrir le système du monde : « En y pensant toujours, » répondit ce grand homme. Après sa condamnation par l'Aréopage, Socrate dit aux juges : « Quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait une loi de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie (1) ?... »

Si les heures et les années sont les filles du temps, le travail et l'étude en sont les ouvriers et les instruments

(1) *Œuvres de Platon*, tr. par V. Cousin, t. I. *Apologie de Socrate*, p. 108.

utiles; on peut les considérer comme une préparation à la vertu et un acheminement vers le bonheur. Cette vérité nous semble prouvée par l'exemple de tous ceux qui firent de l'étude leur principale passion, et qui furent dédommagés par elle seule, de toutes les douleurs, de toutes les amertumes et de toutes les catastrophes d'une vie tourmentée. Le travail ne mérite pas moins que l'étude notre amour et nos prédilections; l'un et l'autre, semblables à deux frères vertueux, unis pour l'utilité de l'homme, lui procurent des trésors de contentement, en même temps qu'ils améliorent l'âme et la fortifient contre le vice et la tristesse. Le pythagoricien Épicharme, poëte, médecin et philosophe tout ensemble, à qui Aristote et Pline attribuent l'invention de deux lettres de l'alphabet grec, disait que les dieux nous vendent tous les biens pour du travail. Sans le travail, en effet, la vie est triste, le vice envahit le cœur, la satiété et l'ennui s'emparent de l'âme. « Oh ciel! disait Tronchin à Grétry assailli par des crachements de sang répétés, laissez là votre musique ou vous ne guérirez jamais : » « Je le sens, répondit Grétry, mais aimeriez-vous mieux me voir mourir d'ennui ou de chagrin? »

D'Alembert regardait l'amour de l'occupation et celui de la vie privée comme les barrières les plus sûres contre les mauvaises passions : « Il en est du travail de l'esprit comme de l'exercice, dit Condorcet, celui même qui n'a pas d'objet contribue à la santé et fortifie le corps; il n'emploie pas nos forces, mais il nous apprend à les employer (1). » Quel est, dans la société, le rôle

(1) Condorcet, *Éloge de d'Alembert.*

de l'homme inoccupé et qui n'est en rien utile à ses semblables? Sans assimiler au voleur celui qui mange son pain sans l'avoir gagné, comme le veut J.-J. Rousseau, nous conviendrons cependant avec lui, que tout citoyen oisif est un membre inutile de la grande famille à laquelle chacun doit le concours de ses bras, de son industrie et de son intelligence. Privé de fortune, il devient un danger pour la sécurité publique; riche, on doit craindre qu'il ne se mette au-dessus des lois et ne tombe dans la corruption; heureux encore quand le désenchantement ne le conduit pas au crime et au suicide. Aussi, plusieurs riches Romains consacraient-ils la dîme de leurs biens à Hercule, pour montrer que toute honnête richesse provient du travail et doit servir à l'honorer.

Aucun travail n'est déshonorant, l'oisiveté seule déshonore. Pourquoi faut-il que quelques hommes célèbres aient rougi de la condition de leurs pères, qu'ils aient rougi du travail des champs ou de l'art manuel qui leur procura les moyens de s'élever et de parvenir à la science et aux honneurs? Le poëte Rousseau, fils d'un cordonnier, eut cette faiblesse. Elle était partagée par un homme doué des plus aimables qualités, qui devint, par son mérite seul, ministre, ambassadeur, et, ce qui est plus honorable peut-être, membre de l'Académie française. M. le comte S***, dont le cœur était noble et bon, cachait si soigneusement sa basse extraction, qu'on regarda sa naissance comme le fruit d'un commerce criminel, et la vérité ne fut dévoilée que quand il fut contraint, après les plus vives résistances, de fournir au sceau des titres son acte de naissance. On doit plaindre

sans doute de telles petitesses, mais il faut blâmer surtout les préjugés d'éducation et de naissance, aujourd'hui plus vivaces que jamais : ils portent à déverser le mépris sur les métiers et les arts qui sont le soutien de tant de familles et de la société tout entière. Ne devrait-on pas honorer une profession, en raison même de la fatigue, des périls et du dégoût qui l'accompagnent ? Quand imiterons-nous donc l'exemple de tant de grands hommes qui remplissaient, avec la même dignité, des fonctions humbles ou relevées ? Iphicrate, fils d'un cordonnier, répondait noblement à Harmodius qui lui reprochait la bassesse de sa naissance : « Je serai le premier de ma race, et tu seras le dernier de la tienne. » Agathocle, fils d'un potier de terre, assiégeait une ville dont les habitants, pour lui faire injure, lui criaient du haut des murailles : « Oh ! potier, avec quoi payeras-tu la solde de tes troupes ? — Avec le sac de votre ville, » leur répondit-il sur le même ton. En effet, la ville ayant été emportée d'assaut, il fit vendre tous les citoyens à l'encan, en leur disant : « Si vous m'injuriez désormais, je me plaindrai à vos maîtres. »

On doit rappeler avec éloge, et engager à mettre en pratique cette sentence rabbinique : « *Dies brevis, opus multum, et pater familias urget.* » Le temps est une grâce, l'homme doit payer sa vie par le travail. Il est vrai qu'en punition de sa faute et de sa désobéissance, Dieu dit à l'homme tombé qu'il mangera son pain à la sueur de son front ; mais Dieu permet en même temps que le travail devienne une source inépuisable de biens, et lui délègue même en quelque sorte son pouvoir créateur. Avant de devenir le législateur des âmes, le Sauveur voulut par

son exemple rendre honorable le travail manuel, et saint Paul dans sa deuxième épître aux Thessaloniciens formule cet anathème : « Que celui qui ne travaille pas ne mange pas (1). »

La vie s'entretient par un échange continuel d'actions et de réactions, par l'assimilation sans cesse renouvelée d'éléments réparateurs et l'expulsion des matériaux devenus impropres à la vie. C'est l'exercice, c'est le travail qui protége et active les rouages de ce mécanisme intelligent ; il devient donc ainsi le plus sûr préservatif contre les maladies, et le gage d'une longue virilité aussi bien que d'une verte vieillesse. Dans le désir louable de faire comprendre tout le prix de l'étude, Cicéron a prétendu que la fatigue et le travail qui, suivant lui, épuisent l'activité du corps, redoublent au contraire celle de l'esprit (2). Toutefois il n'en est point ainsi ; ceux du corps comme ceux de l'esprit se régénèrent pour ainsi dire, et se fortifient sans cesse par le travail. « *S'arrêter c'est reculer,* » disait sir Robert Peel. On ne peut laisser languir quelque temps soit un organe, soit une civilisation, sans leur faire subir une perte parfois irréparable.

Dans la vie pratique, combien ne voit-on pas d'hommes actifs et laborieux quitter une profession et les affaires, pour jouir du repos et des richesses amassées avec tant de peines, et tomber bientôt dans un sombre ennui, qui les conduit rapidement au tombeau? L'activité est indis-

(1) Qui non operatur, nec manducet.

(2) Corpora quidem defatigatione et exercitatione ingravescunt; animi autem exercitando levantur.

pensable surtout à l'homme public ; c'est par l'expérience et un travail opiniâtre qu'il se rend habile à gouverner. On ne peut, sans les plus grands dangers, renvoyer les affaires sérieuses à un lendemain qui ne doit peut-être pas se lever pour nous. Après les quartiers d'hiver de Capoue, les troupes d'Annibal trouvèrent leurs armes pesantes, et marchèrent mollement à de nouveaux combats. Le soldat comme le lutteur restant un seul jour sans descendre dans l'arène, perd quelque chose de sa vigueur et de la souplesse de ses muscles. Aussi l'histoire nous représente-t-elle Lycurgue entretenant la jeunesse spartiate dans une activité incessante ; pour elle les jeux mêmes n'étaient pas une trêve, mais une direction nouvelle donnée aux exercices guerriers et à la turbulence de ces fiers soldats. Pompée et la plupart des généraux romains exerçaient continuellement la jeunesse et l'armée, soit dans les camps, soit au champ de mars, et les encourageaient par leur exemple. M. Ancillon disait qu'une nation n'est jamais plus redoutable qu'en sortant des longues guerres civiles, qui ont tenu en éveil toutes les passions et tous les courages.

Si l'oisiveté fait perdre de la force au corps le plus robuste, elle n'est pas moins pernicieuse à la sagacité de l'esprit et à la vigueur du caractère. Elle devint fatale à Démétrius, surnommé le Preneur de villes ; livré à l'inaction et aux excès de table, il fut frappé d'apoplexie. Attale, le frère d'Eumènes, se reposant sur Philopœmen du soin de commander, s'abandonna à une lâche paresse, et devint aussi méprisable aux siens qu'à ses ennemis. Quel homme fut plus actif, plus entreprenant que Lucullus jusqu'au moment où, Pompée lui ayant enlevé par

ses cabales le commandement de l'armée employée contre Mithridate, il retourna à Rome, et ne conserva de vigueur d'esprit que pour solliciter le triomphe qu'il obtint après trois années de poursuites? Puis, dégoûté des hommes, il rentra dans la vie privée. Amolli par cette inaction, par son luxe et sa gourmandise, il s'abrutit, et devint le jouet de son affranchi, que l'on accusa de l'avoir ensorcelé, dit Plutarque, au moyen *d'un breuvage amatoire et autres charmes.*

Il n'y a point de grands politiques ni de grands capitaines sans cette activité infatigable qui distingua Alexandre, Pyrrhus, César, Charles XII, Richelieu, Napoléon. On la retrouve également dans quelques hommes de talent, dont l'opiniâtreté au travail a renversé tous les obstacles qui se dressaient devant leur génie. Quelques-uns, il est vrai, ont succombé dans cette lutte, comme Gilbert, ou ont été méconnus, comme Milton. Nous avons vu, en plein XIXe siècle, deux jeunes poëtes, deux amis, Escousse et Lebras, désespérant de vaincre la misère et l'indifférence des cœurs, briser leur carrière et mourir ensemble à l'âge où l'on ne rêve que gloire et avenir. Mais d'autres ne s'arrêtent devant aucune épreuve, si rude qu'elle soit. En arrivant à Paris, Grétry trouva sur son passage l'indifférence, l'envie et le mépris lui fermant toutes les portes; de tous côtés il était éconduit et persiflé. Trial, le directeur de l'Opéra, le traita avec un grand dédain. Le malheureux compositeur allait quitter Paris, lorsque M. de Creutz, ambassadeur de Suède, le mit en relation avec Marmontel, qui lui confia le poëme du *Luron*, dont le succès fut prodigieux.

Le savant médecin Gaspard Peucer, gendre de Mélanc-

ton, fut enfermé pendant dix ans dans une étroite prison par suite de ses opinions. Sa plus grande souffrance était la privation du travail, dont il s'était fait une telle habitude que, pour se créer une occupation, il imagina, comme le fit Pélisson longtemps après lui, de composer une sorte d'encre avec des croûtes de pain brûlées et détrempées dans du vin, afin d'écrire ses pensées sur la marge de quelques vieux livres. Entre plusieurs milliers d'exemples de cette opiniâtre persévérance, je n'en connais pas de plus noble à suivre que les deux suivants. Lagrange, l'élégant traducteur de Lucrèce et de Sénèque, était né dans la misère; mais son ardeur pour le travail et la fermeté de son caractère triomphant de tous les obstacles, il parvint à faire de brillantes études au collége de Beauvais. Éloigné de la maison paternelle, il passait l'intervalle des classes dans une allée ou sous le porche d'une église. Un peu de pain qu'il emportait le matin était sa seule nourriture jusqu'au soir. Le jeune Lagrange cachait avec pudeur sa triste position, lorsqu'un professeur, qui l'avait aperçu deux ou trois fois, lui fit avouer avec peine l'indigence de ses parents, et lui procura une bourse. Au moment où tant de travail, d'étude et de vie honnête commençaient à recevoir leur récompense, la mort l'enleva à l'âge de trente-sept ans. Leuret, à qui nous devons le premier volume d'un ouvrage très remarquable sur l'anatomie comparée du système nerveux (1), ne mérite pas moins de louanges par sa prodigieuse persévérance au travail, que de regrets douloureux pour sa

(1) *Anatomie comparée du système nerveux dans ses rapports avec l'intelligence.* J.-B. Baillière.

mort prématurée. Fils d'un boulanger de Nancy sans fortune, sa mère lui inspira le goût de l'instruction. Placé d'abord chez un avoué, il rédigea quelques actes, fut clerc très médiocre, et finalement renvoyé à sa famille. Une plus noble ambition régnait dans son âme. Il vint étudier la médecine à Paris ; mais dès la première année, il se trouva si malheureux et tellement dénué de ressources, qu'un moment il voulut se laisser mourir de faim. Toute subvention de sa famille lui manquant, il se décida à s'engager comme soldat. Chaque jour, après avoir satisfait aux exigences du métier, il vendait une partie de son pain pour acheter de la chandelle et lire pendant la nuit. Son régiment ayant été envoyé à Saint-Denis, il vint tous les jours à pied à Paris, même par les temps les plus effroyables, pour suivre les cours de la Faculté, et particulièrement ceux d'Esquirol à la Salpêtrière. Cette ardeur pour le travail ayant fixé l'attention de ses maîtres, on obtint son congé, et Royer-Collard l'appela à Charenton. A l'exemple de Bichat, il ne prenait aucun repos. Plus tard, médecin de Bicêtre, et passant les journées dans les salles de malades et à l'amphithéâtre, il faisait presque tous les soirs à pied la route de Paris afin d'entendre Spurzheim, ne dînant qu'à onze heures ou minuit. Aussi quels immenses matériaux il avait réunis, quelle place élevée il occupait dans la science, quel avenir s'ouvrait devant tant de mérite! Mais le travail, l'étude et les veilles brisèrent ses forces, et il alla rendre le dernier soupir dans sa ville natale, laissant inachevé ce grand ouvrage, qui rendra impérissable le nom de ce modeste et infatigable savant, mort victime de son zèle.

Si la détresse abat quelques mâles courages, plus sou-

vent encore le besoin devient le créateur des arts ; une vie trop facile peut, chez certaines personnes, tuer le génie. L'Espagnolet, déjà grand peintre, avait longtemps supporté la misère, quand un cardinal, appréciant son rare mérite, le prit chez lui et pourvut à tous ses besoins. Après ce changement de fortune, il ne fit plus rien et devint indifférent à la gloire ; mais, effrayé lui-même de sa transformation, il eut le courage de quitter le palais du cardinal, et de reprendre ses pinceaux avec ardeur ; son génie grandissant avec le travail, il réussit à amasser des biens considérables. Dans la carrière des arts comme dans celles de la poésie et de l'éloquence, on n'arrive à rien en forçant la nature. Parfois cependant les dispositions se trouvent pour ainsi dire voilées, et ne peuvent se faire jour qu'au moyen d'un travail persévérant. On sait que Claude le Lorrain n'avait rien pu apprendre à l'école ; devenu valet d'Augustin Tasse, celui-ci chercha à l'utiliser en lui donnant quelques leçons de perspective. Le Lorrain eut beaucoup de peine à comprendre les principes de cet art ; mais il s'appliqua avec tant de courage, qu'il vainquit enfin les obstacles et composa ces beaux paysages qui ont rendu son nom si célèbre.

On voit par ces exemples ce que peut la persévérance du travail chez des hommes à qui le malheur de leur condition semblait fermer toutes les carrières. Mais le riche qui, s'arrachant à une vie molle et oisive, travaille avec passion par vertu et amour du devoir, ne mérite pas une moindre estime. Comment, en effet, n'applaudirait-on pas à l'activité de tant d'hommes éminents qui, comblés des faveurs de la fortune, ne connaissent aucun repos, tels que l'Hôpital, Montesquieu, Bossuet, Newton,

parents quand ils en reçoivent l'instruction que par la naissance qu'ils tiennent d'eux. L'existence est parfois un don pernicieux, tandis que l'instruction est un guide qui nous mène heureusement à la vieillesse.

On prétend que Démocrite, désirant se livrer tout entier à ses profondes méditations, abandonna son patrimoine, comme Anaxagore, et laissa ses terres en friche. Il lui sembla que le bonheur était dans la science, et que l'étude de la nature le conduirait à cette égalité d'âme, à ce bien suprême qui faisait l'objet de son envie. Quoique nous ne puissions approuver en Démocrite ce que nous avons blâmé dans Aristide, Cratès et Anaxagore, on ne peut toutefois s'empêcher d'admirer dans ce grand philosophe cette ardeur pour la science qui lui fit tout sacrifier au désir de s'instruire. Mais il n'est nullement prouvé qu'il se soit volontairement crevé les yeux pour mieux se livrer à la méditation ; si le fait était certain, nous le taxerions de folie.

Les stoïciens regardaient les sciences comme des vertus ; la contemplation de la nature paraissait la volupté suprême à Épicure lui-même. Pythagore, Hippocrate, Hérodote parcoururent les régions les plus reculées, voulant aller partout où ils espéraient trouver quelque chose à apprendre. A qui sont inconnues les veilles de Démosthènes ? Il se désolait chaque fois qu'un artisan s'était mis à l'ouvrage de plus grand matin que lui. Le cardinal de la Luzerne, qui passa la plus grande partie de sa vie dans les misères de l'exil, se levait tous les jours à quatre heures du matin. Il composa plus de cinquante volumes, et la mort le frappa à quatre-vingts ans dans son cabinet de travail, ayant une plume à la main. L'étude oc-

cupait tout le temps que Pline le Naturaliste pouvait dérober aux affaires publiques. Il lisait, dictait ou écrivait dans le bain, en litière et pendant ses repas ; c'est grâce à cette prodigieuse assiduité qu'il put composer en une aussi courte vie (il n'avait que cinquante-six ans à sa mort), un ouvrage aussi varié que la nature, suivant l'expression de Buffon, et qui embrassait à la fois les arts et toutes les sciences naturelles. « Il regardait comme perdu, dit Pline le Jeune, tout le temps dérobé à l'étude, et se plaignait qu'il n'y eût pas de loi qui punît l'ignorance. « Elle était considérée par Charondas, le législateur de Thurium, comme la mère de tous les vices ; aussi voulait-il que les enfants de tous les citoyens fussent instruits dans les belles-lettres et les sciences. « L'éducation des jeunes gens, dit Aristote, est sans contredit un des devoirs les plus importants du législateur ; la négliger, c'est faire une plaie profonde à l'État (1). »

Nous ne rappellerons pas les prodiges d'érudition et de science que nous offrent les Pères de l'Église, et l'histoire des papes. Quoique Jules II fût d'un caractère belliqueux et eût demandé à Michel-Ange, qui venait de modeler sa statue, de lui mettre dans la main gauche, restée vide, une épée et non un livre, ce pontifie aimait à répéter que les lettres sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles et des diamants pour les princes. Combien de savoir utile et de recherches importantes dans ces cloîtres et dans ces congrégations où le temps se partageait en entier entre l'étude et la prière ! Quelques savants, s'isolant complétement du monde et

(1) *Politique*, liv. VIII, chap. v.

dérobant à la nuit des heures recueillies, ont pu rivaliser avec les bénédictins et les oratoriens. Quelle érudition ne faut-il pas supposer à un Saumaise, dont Balzac a pu dire, avec raison peut-être : « *Non homini sed scientiæ deest quod nescivit!* »

Marc-Aurèle recommandait aux hommes politiques de ne point consumer leur vie dans les affaires ; il voulait qu'au milieu de celles qui nous viennent de tous côtés, on ne se laissât pas entraîner par le tourbillon, mais qu'on se donnât le loisir d'apprendre quelque chose de bon et d'utile : « C'est folie, disait ce sage empereur, de se fatiguer sans relâche dans les occupations du dehors sans avoir un but auquel on rapporte tous les mouvements de son cœur, et généralement toutes ses pensées. » Chacun devine quel était le but que Marc-Aurèle proposait à tous les hommes, c'était de vivre en philosophe et de s'attacher aux seuls biens que procurent la vertu et l'étude.

Le génie a le privilége d'exciter notre admiration ; mais combien peu d'hommes ont reçu de la nature sa divine étincelle ! L'érudition, une étude persévérante, un travail long et opiniâtre ont aussi leur utilité. Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu (1). Tous les esprits ne sont pas inventifs ni créateurs ; faut-il donc néanmoins les accuser de paresse, comme le fait Quintilien en disant : « *Pigri est ingenii contentum esse iis quæ ab aliis inventa sunt?* » A l'exemple de Quintilien, Barthez faisait peu de cas de ces collecteurs d'observations qui font des livres sans frais d'esprit et d'invention :

(1) Montesquieu, *Pensées diverses.*

« De tous ceux qui sont utiles aux hommes, disait ce médecin célèbre, ce sont peut-être les seuls envers lesquels on peut être ingrat sans injustice. » Heureux encore quand la fiction ne tient pas la place de la vérité, et qu'on peut dire de ces collections : *Facta, non ficta!*

D'un autre côté, cependant, on ne saurait professer un enthousiasme sans borne pour ce déluge d'érudition et de citations que Montaigne et Rabelais mirent à la mode en France. Certains compilateurs pourraient ainsi surprendre la confiance et jouir quelque temps d'une gloire usurpée. D'ailleurs, ainsi que le fait observer Percy, véritable et savant érudit, l'accumulation des noms, des textes et des notes, n'est souvent que le masque de l'érudition et la caricature de la science. Mais si l'on permettait à certains esprits de censurer ce goût des recherches et des collections, on ne s'arrêterait pas là. Le P. Bourgoing, général de l'Oratoire, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, avait pour la science des faits une répugnance telle que, pour désigner un ignorant (ô mânes d'Hérodote, de Tacite, de Thucydide, de Tite-Live, d'Augustin Thierry, pardonnez ce blasphème), il disait : « C'est un historien.» Le célèbre grammairien Kuster, au contraire, considérait l'histoire et la chronologie des mots grecs, comme la plus solide occupation d'un homme de lettres et dédaignait la dialectique, *la science des sciences*, suivant Platon (1); ayant eu en main le *Commentaire philosophique* de Bayle, il le rejeta dédaigneusement en disant : « Ce n'est qu'un livre de raisonnement, *non sic itur ad astra.* »

(1) Œuvres de Platon, t. II, p. 440.

On rencontre chez certains auteurs des goûts, des tendances et des aptitudes que nous ne pourrions expliquer si nous ne connaissions l'infinie variété des esprits et la fécondité inépuisable de la nature. Les uns se plaisent dans les routes fleuries, les autres ne recherchent que les chemins nus et arides. Le docteur François Junius, qui mourut à Windsor en 1678, âgé de quatre-vingt-neuf ans, avait une passion telle pour les langues septentrionales, qu'ayant appris qu'il existait dans la Frise quelques villages où s'était conservé l'ancien dialecte saxon, il alla y demeurer deux ans entiers. Depuis plus de vingt ans, un savant infatigable travaille patiemment à un grand ouvrage sur les inscriptions des vieux marbres funéraires, pour la plupart à demi effacées par le temps. L'originalité du savant bénédictin, Pierre Doré, ne se montre-t-elle pas jusque dans ses titres d'ouvrages, tels que ceux-ci : *l'Arbre de vie appuyant les beaux lis de la France*, *le Collége de Sapience fondé en l'université de vertu*, *le Cerf spirituel exprimant le saint désir de l'âme vers son Dieu*, *la Conserve de grâce prise du psaume* Conserva me, *la Tourterelle de viduité*, *les Neuf médicaments du chrétien malade*, *les Allumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains en l'amour et crainte de Dieu*. Toutefois, la bizarrerie de ces titres ne saurait étonner lorsqu'on a connu ceux de quelques romans modernes.

Après avoir entendu le second acte de la *Phèdre* de Racine, que tout le monde applaudissait, un géomètre célèbre laissa échapper cette singulière exclamation : « Qu'est-ce que cela prouve? » L'oratorien Lelong avait également de l'aversion pour la poésie et l'éloquence et n'aimait en quelque sorte de l'érudition que les épines,

s'occupant principalement des langues, des dates, des recherches de livres d'imprimerie, etc. Le P. Malebranche, connaissant son rare mérite, lui reprochait quelquefois la peine qu'il se donnait pour vérifier une date, ou découvrir des faits de bien peu d'importance pour le philosophe : « La vérité est si aimable, répondait le père Lelong, qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir, même dans les plus petites choses. »

Quel critique acerbe et passionné que le théologien Jean de Launay, qui préféra vivre pauvre, renoncer à tout bénéfice et se faire exclure de la Sorbonne, plutôt que de souscrire à la censure d'Arnauld, et de renoncer à ses immenses recherches sur des légendes d'une authenticité douteuse ! Dans ses conférences et ses livres sur ces matières très délicates, il ne craignit pas de heurter des opinions généralement acceptées, et acquit le surnom de *dénicheur de saints*. Il en avait rayé plusieurs de son calendrier, et il affectait même de dire une messe de *requiem* le jour de fête d'une martyre qu'il en avait exclue, quoique reconnue par l'Église. Le sévère critique était incorruptible et sans pitié ; le curé de Saint-Roch disait de Launay : « Je lui fais toujours de profondes révérences de peur qu'il ne m'ôte mon saint Roch. »

Dans un célèbre ouvrage intitulé : *La chronologie rétablie par les médailles*, le P. Hardouin s'appliqua, à force de paradoxes, à détruire les plus anciens monuments des connaissances humaines. Suivant ce rêveur, les écrits anciens étaient tous supposés, à l'exception de Cicéron, de Pline et d'un très petit nombre d'autres auteurs. Il attribuait ceux que nous possédons et toutes les médailles antiques aux bénédictins du XIIIe siècle. D'après lui, les

faits de l'histoire ancienne, les poëmes de l'*Iliade* et de l'*Énéide* ne seraient que des allégories religieuses. Enfin, dans son immense recueil intitulé : *Athei detecti*, il rangeait tous les cartésiens au nombre des athées. Malgré la condamnation de ses doctrines paradoxales et ses rétractations, il persista dans ses hérésies littéraires et historiques ; le savant Huet disait de lui : « Le P. Hardouin a travaillé pendant quarante ans à ruiner sa réputation sans pouvoir y parvenir. » Le savant jésuite, dont la piété et les vertus n'ont jamais été mises en doute, était-il sincère et aussi convaincu de ses opinions qu'il avait le talent de le faire croire, grâce à la subtilité de son esprit et à son immense érudition ? On assure qu'un jésuite de ses amis, lui représentant que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le P. Hardouin lui répondit brusquement : « Hé, croyez-vous donc que je me serais levé toute ma vie à quatre heures du matin pour répéter seulement ce que les autres avaient dit avant moi ? »

Quel contraste entre l'extravagance de certains auteurs et la sagesse de tant d'esprits qui n'aiment de l'étude que le vrai, le juste et le beau, comme un Platon, un Plutarque, un Bossuet, un Fénelon ! Mais vouloir fixer des limites à l'imagination, ce serait jeter l'esprit sur le lit de Procuste. Quoiqu'on ait comparé une doctrine sans méthode à un cheval sans frein, il vaut mieux, suivant le conseil de Socrate, étudier sans but que de ne rien faire. Des travaux les plus extravagants il sort parfois une idée, un principe, que la science recueille et fertilise. C'est en fouillant et en interrogeant la nature, c'est en poursuivant de généreuses chimères que les alchimistes

créèrent la chimie et la division des trois règnes de la nature, admise aujourd'hui par les savants (1). Toute étude a un but, toute pensée répond à un besoin ; suivant Carnéade, il n'est pas un art qui se renferme en lui-même, et tout art a un objet hors de soi pour l'utilité de l'homme.

Lorsque Platon donne aux muses le nom de syrènes, il nous a fait entendre par là que la force et le pouvoir des sciences sont irrésistibles, et qu'on ne peut plus s'en détacher quand elles ont pris possession de nos âmes, lorsque nous avons goûté les charmes de l'étude. Histoire, mathématiques, poésie, beaux-arts, philosophie, tout devient aliment pour l'esprit, diversion contre la douleur, consolation dans l'infortune. C'est au milieu des accès d'une fièvre opiniâtre qui le conduisit au tombeau à l'âge de quarante-trois ans, que Brébeuf composa sa traduction de la *Pharsale.* Les sciences abstraites n'ont pas offert moins d'exemples de passions vives et entraînantes que l'amour des arts et le génie poétique. Nous en trouverions des preuves multipliées dans la vie des grands hommes qui les ont cultivées, Archimède, Képler, Descartes, Newton, Ampère, Arago, de Humboldt et mille autres. Certains hommes, dominés par la préoccupation continuelle de leur pensée, ont pu demeurer étrangers au monde qui les entourait et faire taire même les nécessités de la vie. C'est ainsi qu'Épiménide de Crète, absorbé par ses méditations philosophiques, passait pour être en commerce avec les dieux. Un jour saint Thomas, dînant avec saint Louis, se leva vivement de

(1) Communication de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire ; Académie des sciences, 6 novembre 1854.

table, en s'écriant : « *Conclusum est adversus Manicheos.* » Lorry rapporte que l'algébriste Viette, cherchant à expliquer un chiffre que le cardinal de Richelieu voulait découvrir, resta trois jours sans manger et trois nuits de suite sans dormir (1).

Dire avec quel soin un auteur veille sur le manuscrit d'un ouvrage laborieusement médité, avec quel amour il caresse la découverte due à ses veilles, serait chose impossible. Il n'est pas de fils qui inspire une plus tendre sollicitude au cœur d'une mère ; tout est beau à ses yeux, tout est cher dans cet enfant de son génie et de son travail. Kuster, s'occupant de l'édition de *Suidas*, son meilleur ouvrage, fut réveillé une nuit par les éclats du tonnerre et la lueur des éclairs. Saisi de frayeur, et craignant que son *Suidas* ne fût consumé par la foudre, il se leva précipitamment, le saisit avec anxiété, et l'emporta dans son lit. Après avoir été employé par Casimir III à diverses ambassades, le savant historien Buonacorti, à qui son génie pour les affaires fit donner le surnom d'*Esperiente*, se retira enfin en Pologne, où il se livrait avec délices à ses recherches historiques, lorsque le feu prit à sa maison et réduisit en cendres sa bibliothèque et la plupart de ses écrits. Cette perte l'accabla d'une tristesse inconsolable, et le conduisit bientôt au tombeau. Tel fut aussi le sort du savant Rudbeck qui, à la veille de faire imprimer un grand ouvrage sur l'origine et les antiquités de la Suède, eut la douleur de le voir consumé dans l'incendie d'Upsal, en 1702. Il ne put survivre à cette perte.

(1) *De l'usage des aliments*, t. II, p. 234.

On ne peut faire comprendre qu'aux esprits d'élite qui l'ont éprouvé, quel charme nous attache à l'étude, quel plaisir on goûte à relire sans cesse les poëtes et les philosophes, à parcourir l'histoire des siècles qui nous ont précédés, à s'identifier avec les pensées des grands génies, à éclairer nos recherches par leur expérience, à nourrir notre esprit de leurs découvertes, et notre âme de leur sagesse. On se plaint quelquefois de la brièveté de la vie, mais l'étude et l'histoire ne nous font-elles pas vivre soixante siècles à l'abri des révolutions sanglantes qui les ont troublés? Ne trouvons-nous pas dans ce voyage à travers le temps une famille d'amis qui ne sauraient nous trahir, des législateurs, des philosophes, des poëtes, des savants, des capitaines, avec qui nous pouvons converser sans être intimidés par leur dignité, chacun d'eux nous offrant l'exemple de ses vertus, éclairant nos âmes de ses méditations, et faisant battre nos cœurs par la passion de la gloire? Mais l'étude nous offre encore un autre enseignement; nous le trouvons dans cette belle épitaphe placée par les jacobins de Ferrare sur la tombe d'un obscur écrivain, nommé Calcagnini, qui leur avait légué sa bibliothèque en 1540 : *Ex diuturno studio hoc didicit : mortalia contemnere, et ignorantiam suam non ignorare.*

« La recherche et la connaissance de la nature, dit Cicéron, sont non-seulement le charme d'une vie heureuse, mais encore une consolation dans l'infortune. » En composant ses *Académiques*, il fait observer que, frappé du coup le plus terrible par la mort de Tullia, sa fille, et délivré du fardeau des affaires publiques, il cherche dans la philosophie un remède à sa douleur, ne connais-

sant pas de distraction plus noble, et en même temps d'occupation plus utile à l'instruction de ses concitoyens. Il n'y a point de prison si obscure, point d'exil si rigoureux, que l'étude n'ait le pouvoir de faire supporter. Le brave Pescaire, dont François I[er] disait que, sans Antoine de Lève, il aurait été le premier capitaine de Charles-Quint, fut fait prisonnier à Ravenne; il charma les ennuis de sa captivité en composant un dialogue sur l'amour qu'il dédia à son épouse, la belle et spirituelle Victoria Colonna.

Quelles ressources Démétrius, de Phalère, ne trouva-t-il pas dans l'étude au milieu des persécutions qui bouleversèrent sa vie ! Banni d'Athènes, il se retira auprès de Ptolémée Lagus, et reconnut sa généreuse hospitalité en l'aidant à former la bibliothèque d'Alexandrie. Disciple de Théophraste, il composa pendant son exil plusieurs ouvrages dont on regrette la perte; il n'écrivait pas pour sa propre utilité, car il n'attendait plus rien des hommes. Mais la culture de l'esprit était pour lui une sorte de nourriture et une puissante consolation que l'ingratitude ne pouvait lui ravir. Il en fit une nouvelle expérience sous le règne suivant : la faveur dont il avait joui sous le premier des Ptolémée devint un motif pour les envieux de le faire bannir du lieu même de son exil.

L'étude et le travail doivent être considérés comme les premiers des biens après la vertu. Toute douce et sereine qu'elle est, la passion de l'étude a tant de pouvoir sur les nobles âmes, que souvent tel philosophe qui, comme Épicure ou Helvétius, fonde un système sur la volupté, ou l'intéret personnel, et prétend prouver, ainsi

que l'ont tenté Pyrrhon et Bayle, que tout est doute et incertitude, se dévoue entièrement à la méditation de la nature et montre ainsi, par son exemple même, l'inanité de ses doctrines. On doit, en outre, remarquer ce privilége particulier de l'étude : dans tous les genres de voluptés, la satiété est voisine de la jouissance; aussi, comme le fait justement observer Bacon, on voit souvent les débauchés finir par se jeter dans un cloître, et la vieillesse des princes ambitieux est toujours triste et assiégée par la mélancolie. Au contraire, celui qui aime la science ne s'en rassasie jamais (1). Nous devons faire observer, en outre, que ce n'est point le travail intellectuel qui occasionne tant de morts prématurées; ce sont bien plutôt les passions désordonnées qui brisent la constitution, énervent le talent et conduisent leurs esclaves au tombeau.

Nous avons avancé, et avec raison suivant nous, que l'étude, abstraction faite de son objet, était un grand bien. Cependant, on doit convenir avec Platon, que si chacun trouve un attrait irrésistible dans sa science de prédilection, toutes ne contribuent pas, au même degré, à rendre la vie heureuse. Dans le dialogue de *Théétète*, Platon examine ce qu'est la science considérée en elle-même, ce qui la constitue, ce qui la caractérise. Il réfute l'opinion des sophistes de son siècle qui prétendaient que la science est la sensation, ce que Protagoras exprimait encore, en disant que *l'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas*. Si cette doctrine

(1) *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, liv. I.

était vraie, il en résulterait que la science serait mobile comme la sensation, que nos jugements ne seraient ni vrais ni faux, que la sensation étant bornée à l'instant présent, il n'y aurait aucune science du passé, qu'aucune chose n'existerait absolument, et que toute morale comme toute vérité seraient relatives. Par quel organe, celui de la vue, celui de l'ouïe ou tout autre, discerne-t-on les idées du semblable et du dissemblable, de l'être et du non-être, du bien et du mal, du beau et du laid, de l'unité, de l'identité, etc. ? « On n'arrive à les connaître, dit Platon, quand on y arrive même à la longue, qu'avec beaucoup de peine, de soins et d'étude. » La science ne réside donc pas dans les sensations, mais dans la réflexion sur les sensations. Dans l'argument philosophique du *Théétète*, M. Cousin fait remarquer que ce dialogue manque d'une solution positive, mais qu'on y trouve la supériorité d'une raison qui plane sur toutes les théories, et le sentiment d'une grande âme qui se donne le spectacle des tourments inutiles de la présomption systématique. Cette raison si pure lui laisse entrevoir que la vraie science est précisément dans ces *idées* qui échappent à la dialectique comme au sensualisme, dans ces principes évidents par eux-mêmes, universels et nécessaires, que l'esprit tire de ses propres profondeurs et de l'immédiate contemplation de son essence (1). Dans le dialogue suivant, dont il sera question bientôt, Platon divise les sciences en deux parties : celles qui ont pour objet les arts mécaniques, et celles qui s'occupent de la culture morale, la dialectique à leur tête. Il

(1) Œuvres de Platon, trad. par M. V. Cousin, t. II, p. 30.

y a des arts qui se rapprochent davantage de la science et acquièrent leur perfection par la réflexion et le travail : ce sont la musique, la médecine, l'agriculture, la navigation, l'art militaire, l'architecture, l'arithmétique et la géométrie. Ce qu'il y a de plus précis et de plus pur dans ces deux dernières appartient à l'art des philosophes. Platon ne regarde comme véritables que les plaisirs accompagnés d'une sensation agréable, sans aucun mélange de douleurs; tels sont les plaisirs que procurent les sciences. A quelle hauteur ne plaçait-il pas la philosophie quand il s'écriait : « Heureux les peuples qui ont pour rois des philosophes! » Il méprisait, au contraire, certaines sciences, certaines qualités que le vulgaire appelle talent et sagesse, et qui ne produisent dans le gouvernement politique que des tyrans, et dans les arts que des mercenaires (1).

(1) Œuvres de Platon, trad. par M. V. Cousin, t. II, p. 133.

CHAPITRE XII.

PHILÈBE OU LA SAGESSE.

Après avoir prouvé dans le *Phédon* l'indissolubilité du principe spirituel, et recherché dans le *Téétète* quels sont les véritables fondements de la science, Platon se propose dans le *Philèbe*, un des plus anciens monuments de philosophie morale, suivant l'expression de M. Cousin, d'expliquer quelles sont la manière d'être et la disposition de l'âme capables de procurer à l'homme une vie heureuse. Le souverain bien réside-t-il dans le plaisir ou dans la sagesse? Consiste-t-il dans un troisième genre de vie également supérieur au plaisir et à la sagesse (1)? Telles sont les questions que pose Platon au début de son dialogue. Nous avons prouvé ailleurs que le souverain bien n'existe pas; car, en admettant avec le savant traducteur de Platon que « le caractère propre du souverain bien est de se suffire, de répondre à tous nos besoins, de remplir toutes nos facultés et de ne rien nous laisser à souhaiter ni à concevoir au delà (2), » la raison et l'expérience nous prouvent avec la même évidence, qu'il ne saurait être au pouvoir de la nature humaine de

(1) Œuvres de Platon, t. II, p. 291.
(2) Id., *Argument philosophique*, p. 247.

le posséder. Dans toute l'argumentation de Platon, toujours sage et mesurée, il s'agit plutôt du vrai bien que du souverain bien, et sa conclusion d'ailleurs fait assez connaître que ce philosophe ne présente point à l'âme les espérances folles que rêve l'imagination de l'insensé, mais le bonheur tempéré que procurent la raison et la sagesse.

Platon commence par établir que la sagesse n'entre pour rien dans la sensation du plaisir, ni le plaisir dans la vie sage. Or, si l'un ou l'autre ne peut se suffire et a besoin de quelque autre chose, il n'est pas le vrai bien. Si quelqu'un passait sa vie dans la jouissance des plus grands plaisirs, mais en n'ayant ni intelligence, ni mémoire, ni jugement, il ignorerait même s'il a du plaisir ou non; sa vie serait celle du polype attaché au rocher où il se développe et meurt. Pourquoi ne pouvons-nous partager, et regarder comme inattaquable, cette autre partie du raisonnement platonique où il est dit : « Quelqu'un voudrait-il avoir en partage toute la sagesse, l'intelligence, la science, la mémoire, à condition qu'il ne ressentirait ni plaisir, ni douleur? » — Oui, répondrait à Platon toute l'école du portique, pour laquelle la vertu ou la sagesse était non-seulement le souverain bien, mais encore le seul bien. Au surplus, ce n'est point le lieu de discuter l'une ou l'autre doctrine. Ennemi de toute exagération, quoique manquant ici peut-être de fermeté, Platon tend une main amie à la sagesse sans repousser le plaisir : « Si l'on réunissait ensemble ces deux états, dit le philosophe, et que de leur mélange on en fît un seul qui tînt de l'un et de l'autre, qui ne le choisirait préférablement à l'un ou à l'autre

des deux (1)?» Toutefois le philosophe éclectique, reprenant promptement une partie des concessions qu'il a faites, se hâte d'ajouter, et il prouve avec une irrésistible conviction, que si la principale cause du bonheur est dans cet état mixte, c'est néanmoins l'intelligence, c'est la raison qui le rend surtout désirable, et non la volupté qui dans ce mélange occupe un rang très secondaire. Ni le plaisir, ni la douleur ne sont infinis; on ne pourrait donc, sans impiété, les placer au-dessus de l'intelligence, de la science et de la sagesse.

En examinant la nature des plaisirs, Platon distingue ceux qui sont réels de ceux qui sont imaginaires; un grand nombre d'autres qui passent pour très réels, sont confondus avec des douleurs positives. Nous devons donc rejeter ceux qui font obstacle à l'intelligence et à la sagesse, en troublant l'âme par des joies excessives; on les trouve toujours à la suite de la folie et du vice. Il n'estime comme vrais que les plaisirs ayant pour objet les belles couleurs, les belles figures, la plupart de ceux qui naissent des odeurs et des sens, ceux qui accompagnent les sciences, tous ceux, en un mot, dont la privation n'est ni sensible, ni douloureuse, et dont la jouissance est accompagnée d'une sensation agréable, sans aucun mélange de souffrance. On doit y joindre encore ceux qui résultent de la santé et de la tempérance, et qui forment pour ainsi dire le cortége de la vertu comme celui d'une déesse marchant partout à sa suite.

« Nous voilà parvenus au vestibule du bien, dit Platon, et à la demeure où habite la vie heureuse. Toutefois

(1) *Ouv.. cité*, t. II, p. 329.

l'essence même du bien nous est échappée, et s'est allée jeter dans celle du beau, car, en toute chose, la mesure et la proportion constituent la beauté comme la vertu (1). Si nous ne pouvons embrasser le bien sous une seule idée, embrassons-le sous trois idées, celles de la beauté, de la proportion et de la vérité. Rien ne leur ressemble moins que le plaisir, la chose du monde la plus menteuse, dont tous les enfants sont sans raison et qui traîne à sa suite le ridicule ou la folie. Rien ne leur ressemble davantage que l'intelligence, la raison et la sagesse, qui ne sont autre chose que la beauté, la proportion et la vérité mêmes. Qui pourrait donc choisir la vie du plaisir avec son cortége de vices et de honte, et lui donner la première place ? Toutes les bêtes peuvent le réclamer comme le souverain maître du bonheur de la vie. Malheureusement la plupart des hommes pensent de même, estimant ainsi, dit Platon, que les appétits de la bête sont des garants plus sûrs de la vérité que les discours inspirés par une muse philosophe (2). »

L'étendue que nous avons donnée à l'analyse du dialogue du *Philèbe*, est la meilleure preuve de la conformité de nos opinions avec celles du célèbre philosophe. Nous regrettons, toutefois, que Platon n'ait pas placé au nombre des biens, sinon les richesses et les dignités, du moins les charmes de l'amitié et de la famille, et que parmi ces biens il n'ait pas donné un rang convenable aux sciences autres que la dialectique, pour laquelle nous sommes loin de partager son admiration exclusive.

(1) *Ouv. cité*, t. II, p. 461.
(2) Id., p. 409.

La science comprend tout ce qui est, elle embrasse la nature entière, et peut-être, en les admirant et les estimant toutes, devrait-on donner la première place, non à la plus agréable, mais à la plus utile à l'humanité.

Les stoïciens ont réfuté avec plus de force encore que Platon l'opinion de ceux qui veulent que le plaisir et la vertu soient inséparables. Sénèque les représente au contraire comme opposés et absolument inconciliables. « La vertu, dit ce philosophe, est quelque chose d'élevé, de royal, d'invincible, d'infatigable; la volupté, quelque chose de rampant, de servile, d'énervé, de caduc. Vous trouverez la vertu dans les temples, dans le forum, dans le sénat, sur les remparts, couverte de poussière, les mains calleuses. La volupté se cache ordinairement, et recherche les ténèbres, les environs des bains, tous les lieux enfin qui redoutent la présence de l'édile (1). »

Nous avons vu dans le *Philèbe* que Platon, évitant toute distinction subtile, confondait ces noms *intelligence*, *sagesse* et *science*, et se servait indistinctement de l'un ou de l'autre. Ne doit-il pas en être ainsi de la vertu, de l'honnêteté et de la sagesse? Nous savons que quelques nuances délicates les séparent. La vertu est un don de la nature, la sagesse est un bien acquis. Ne pourrait-on pas regarder la sagesse comme la perfection de l'intelligence, la vertu celle du cœur? Scipion, Marc-Aurèle, saint Louis, Fénélon, étaient vertueux; Socrate, Descartes, Colbert, étaient sages. Qu'est-ce que l'honnêteté? la vertu qui agit.

(1) Senèque, *De la vie heureuse.*

En refusant d'admettre que la vertu est le seul et souverain bien, nous soutiendrons toutefois, avec la plupart des philosophes, que sans elle la réunion même de tous les autres biens ne saurait assurer aucune félicité durable. Pourrait-on citer un seul homme que la vertu ait rendu malheureux? «Il n'y a point de bonheur sans vertu, disait Diderot, et point de vertu sans croire en Dieu (1).» Sans un Dieu rémunérateur, en effet, les idées de crime et de vertu ne sont fondées que sur l'utilité commune, ou plutôt la vertu est un vain mot, la conscience un préjugé, et la justice une institution humaine.

Dans ses recherches sur les idées de beauté et de vertu, Hutcheson fait consister celle-ci dans la bienveillance et le désintéressement. Devons-nous, avec Anthistène et Diderot, définir la vertu l'*amour de l'ordre*, ou bien, avec saint Augustin, l'*ordre dans nos affections?* Ces deux définitions, et d'autres encore, pourraient convenir à la vertu.

« Tout l'or qui se trouve au-dessus et au-dessous de la terre, dit Platon, n'est pas comparable à la vertu. » On peut soutenir en effet, avec Aristodème, de Sparte, que l'homme vertueux n'est jamais pauvre, et que la vertu est un fonds inépuisable de richesse. Après un naufrage, Bias demeurait tranquille et indifférent au milieu de la désolation des autres passagers, et disait n'avoir rien perdu, parce qu'il portait tout avec lui. La réponse de Stilpon n'est pas moins belle : Démétrius ayant pris et saccagé Mégare, demandait à ce philo-

(1) *Essai sur le mérite et la vertu.*

sophe s'il avait perdu quelque chose dans le sac de cette ville : « Rien, répondit Stilpon, la vertu ne se pille pas.» Démétrius lui fit rendre ses biens.

Cicéron définit l'honnête : ce qui mérite par soi-même d'être loué, abstraction faite de toute idée, de toute vue intéressée. C'est l'honnêteté qui nous fait aimer le juste et le beau ; c'est elle qui nous fait chérir la famille, la patrie, la gloire, et nous inspire ce besoin de vérité qui nous pousse à la recherche des mystères célestes; c'est cette force de l'âme, sublime et fière, qui sait triompher des accidents de la vie, qui ne craint rien, ne cède à personne et demeure invincible dans les épreuves. L'honnête, enfin, est l'amour de la proportion, de l'ordre dans les objets sensibles, mais surtout dans les choses morales; il est l'amour de la sagesse, de la tempérance, de la justice et de toutes les vertus dont l'attrait a poussé tant de génies admirables vers l'étude de la philosophie.

On se fait une fausse idée du bonheur qu'on n'a point éprouvé et qu'on désire. A peine atteint, celui qu'on a poursuivi le plus ardemment ne nous paraît plus tel qu'on l'avait rêvé. D'ailleurs nos goûts et nos passions sont mobiles et changeants, et la plupart des biens fragiles et passagers, excepté la sagesse, l'honnêteté et la vertu. La jeunesse sans doute est un bien charmant, mais elle nous quitte si vite; la lumière du soleil est bien douce à nos regards, on peut la perdre; la santé nous procure de vives jouissances, elle est si chancelante ; les richesses nous permettent de jouir splendidement des douceurs du monde et des merveilles de l'industrie, une catastrophe peut nous les ravir ; le pouvoir

enivre le cœur de vanités et de joies, toutes les avenues en sont minées, et l'abîme est au-dessous ; la vie enfin a tant de charmes pour la plupart des hommes, tous sont condamnés à mourir. La sagesse seule est constante, durable et immortelle, rien ne peut nous l'ôter quand on a la ferme volonté de la retenir.

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse, dit le livre des *Proverbes;* le fruit qu'elle produit est plus précieux que l'or le plus pur; elle est le véritable arbre de vie pour ceux qui l'embrassent (1). Bias disait également : « Prenez la sagesse pour votre compagne, depuis le jeune âge jusqu'à la vieillesse; car c'est de tous les biens qu'on peut posséder, celui qui est le plus assuré. » Mais, dans le tumulte des passions et du monde il est difficile de devenir véritablement bon et sage. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, tantôt l'honnêteté est naturelle, et tantôt la vertu est le fruit de combats et d'épreuves multipliés. Mais le but à atteindre est d'un si haut prix, qu'on ne saurait l'acheter par trop d'efforts et de sacrifices. Si les commencements sont difficiles, comme pour tout travail physique et moral, cette vie pénible devient chaque jour moins laborieuse, le temps amène des progrès, et l'austérité même du devoir a des jouissances infinies pour les belles âmes. Cependant le triomphe de la vertu sur les passions n'est point une victoire vulgaire et facile, et nous comprenons cette sentence admirable de Platon : « Heureux, dit ce philosophe, heureux qui a pu, même dans sa vieillesse, parvenir à la sagesse et à la vérité (2). » La vertu a un charme et

(1) Chap. III, XIII, XIV, XVIII.
(2) Œuvres de Platon, t. VII, *Des lois*, liv. II.

si vous pouvez faire qu'on puisse observer de tous côtés ce qui s'y passe. »

Quels sont les hommes sincères, parmi les plus graves et les plus respectables, qui ne reculeraient devant un aveu public, non-seulement de leurs actions, mais encore de leurs plus secrètes émotions, quoique aussi vivement comprimées que ressenties, qui ne craindraient pas de voir mettre à nu les plus inaccessibles replis de leurs cœurs? Saint Augustin a publié ses *Confessions;* âme noble, nature aimante et sympathique, où sont les hommes qui lui ressemblent? Et cependant combien de pages peuvent encore alarmer la timide pudeur des jeunes âmes! Dans son écrit *De vita propria,* Cardan ose également faire une confession impudente, ou plutôt la glorification de ses vices. Dans un ouvrage aussi séduisant par la forme que pernicieux au fond, J.-J. Rousseau énumère avec complaisance les plus tristes égarements de sa vie tourmentée. On pourrait peut-être le louer de sa franchise, s'il prenait occasion de ses mauvaises actions, pour prémunir ses lecteurs contre l'entraînement des circonstances qui les lui firent commettre; mais on doit le plaindre de son orgueil qui le porte à afficher des vices, qu'on ne saurait couvrir de trop de voiles et trop amèrement déplorer. Que penser ensuite de cette folle présomption, de se croire, après tant de turpitudes, le plus honnête homme du monde? Ah! qu'il reste fermé l'abîme des consciences, et qu'il soit ouvert pour Dieu seul! Il serait aussi effroyable à sonder que les rives hideuses, infectes du Styx païen, où régnaient les ténèbres, le désespoir, la mort. Le juge d'instruction, le médecin, le prêtre, ont quelquefois le triste

privilége de jeter un regard dans ce gouffre de tant de misères; qu'ils parlent, qu'ont-ils vu? Des affections abjectes, la confiance trahie, la pudeur violée, des mœurs infâmes, des pensées plus coupables encore, l'ambition déçue, l'envie toujours vivace, la convoitise ardente, l'orgueil indompté, des cendres qui fument sous une pluie de larmes, et au-dessus de tout, des regrets et des remords qui empoisonnent les derniers jours de la vieillesse, et enveniment les blessures que le repentir aurait dû cicatriser.

La règle du devoir est étroite. Toutefois, suivant Cicéron, ce serait une absurdité de regarder comme juste tout ce qui, chez un peuple, aurait reçu la sanction des lois. L'homme trouve des guides dans les principes de la morale et dans les préceptes de la religion. Cependant Dieu nous a donné une règle plus certaine encore pour distinguer une bonne action d'une mauvaise : « Chaque homme, dit Chateaubriand, a, au milieu du cœur, un tribunal où il commence à se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. » Ce tribunal, c'est la conscience, qui éclaire les bons, et sème des inquiétudes éternelles dans l'âme des coupables, *en les empêchant*, dit Sénèque, *de se fier aux garants mêmes de leur sécurité*. Où trouverions-nous une plus parfaite et plus éloquente peinture du pouvoir de la conscience que celle que nous empruntons à l'auteur même des *Confessions?* « Conscience! conscience! dit J.-J. Rousseau, instinct divin! Immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre! Juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu! C'est toi qui fais l'excellence de sa

nature, et la moralité de ses actions. Sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des brutes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

Sans la conscience, quelle est la loi capable de retenir l'homme dans le devoir, de lui inspirer l'horreur du crime, et de lui faire préférer le juste à l'injuste, la vérité au mensonge, ce qui est saint à ce qui est impie? La crainte du châtiment serait-elle un frein suffisant? Les lois ne sont-elles pas semblables aux toiles d'araignées, qui prennent les moucherons et que les oiseaux emportent? (Solon.) « Ah! si l'honneur, dit Cicéron, si la modestie, la chasteté, en un mot la tempérance ne se maintiennent que par la crainte de la punition ou de l'infamie, si la sainteté même de ces vertus n'est pas la garantie de leur durée, est-il un adultère, une débauche si honteuse à laquelle on ne s'abandonnera pas, dès qu'on aura pour soi le secret, l'impunité, la pleine licence (1)? »

Les moralistes sont d'accord pour flétrir la violation des sentiments et des lois de la nature, les lâches adultères, *les joies coupables du cœur* (2), les homicides, l'impiété, l'esprit de vengeance, l'avarice vendant à prix d'or ou par d'infâmes marchés la justice, la pudeur ou la patrie. Mais en dehors du christianisme, la philosophie et la conscience se sont trouvées impuissantes pour éclairer l'homme sur la règle du devoir et sur la moralité de ses actes. Le monstre Périandre, dont les anciens ont fait un des sept sages, ouvrit, par sa politique détestable, la route aux Tibère, et servit de guide à Machiavel; et

(1) *Des biens et des maux*, liv. II, chap. XXII.

(2) Mala mentis gaudia. (Virgile, *Énéide*, liv. VI.)

tandis que le roi Jean disait que, si la bonne foi était exilée du cœur des hommes, elle devrait se réfugier dans celui des rois, Périandre enseignait qu'il faut garder sa parole, et cependant ne pas se faire scrupule de la violer quand l'intérêt personnel le commande.

Nous ne pouvons donc peser dans la même balance la conduite des hommes dans les divers siècles; certaines vertus des anciens seraient des crimes punissables chez les modernes. Croirait-on que Plutarque, un philosophe académique si éclairé, un prêtre d'Apollon, loue l'action suivante, la regardant comme une preuve de la tendresse et du respect d'Attale envers son frère Eumènes, roi de Pergame? Le bruit ayant couru qu'Eumènes avait été tué à Delphes par des émissaires de Persée, Attale fut non-seulement déclaré roi, mais il épousa aussitôt Stratonice, la femme de son frère. Apprenant ensuite qu'Eumènes existait, il s'empressa de lui rendre le diadème et Stratonice. Cependant Eumènes étant mort laissa sa couronne et sa femme à son frère. Que fit celui-ci? Il condamna à mourir d'inanition les enfants qu'il eut de Stratonice, tandis qu'il éleva avec sollicitude le fils d'Eumènes jusqu'à sa majorité pour lui remettre la couronne. Comment une action aussi abominable n'a-t-elle pas soulevé l'indignation d'un homme qui a donné d'excellents préceptes de morale? Attale ne pouvait-il rester vertueusement fidèle à la mémoire de son frère, sans devenir l'assassin de ses propres enfants!

C'est à la loi, suivant Aristote, à déterminer quels sont les nouveau-nés qui doivent être exposés ou nourris; il veut qu'on sacrifie les enfants difformes, que le magistrat fixe aux époux le nombre de leurs enfants, et que

les mères soient tenues de tuer, avant leur naissance, ceux qui seraient conçus au delà du nombre prescrit (1). On trouve dans Platon et chez quelques autres philosophes, des principes non moins révoltants (2). On sait qu'à Rome, comme à Sparte, à Athènes et en Crète, il était permis d'exposer les enfants difformes et monstrueux après les avoir montrés à cinq de ses plus proches voisins. Le père avait droit de vie et de mort sur les nouveau-nés; mais Romulus ne permit pas de les tuer avant l'âge de trois ans, et il imposa à tous les citoyens l'obligation d'élever les mâles et les aînées des filles (3).

Le génie et la gloire ne doivent pas nous aveugler sur les faiblesses des grands hommes et sur les excès de leur ambition. La plupart des conquérants n'ont-ils pas foulé aux pieds les saintes lois de l'humanité, la majesté de la religion, la sainteté de leurs propres serments? « *On m'appelle pirate*, disait le voleur Harpagus à Alexandre, *parce que je fais la guerre avec un seul vaisseau; tu es un héros parce que tu la fais avec soixante galères.* » Les crimes politiques fascinent l'imagination; on est sans pitié pour les crimes vulgaires.

Dans le cours d'une vie paisible où la vertu n'est pas mise à de cruelles épreuves, suivre la loi du devoir est le propre de l'honnête homme. Mais combien il est glorieux de lui rester fidèle quand des passions contraires sollicitent le cœur, et de résister à de mauvais conseils au péril même de la vie! C'est l'exemple que donna Lysimaque. Alexandre irrité contre Callisthènes, qui avait

(1) Aristote; *la Politique*, liv. VIII, chap. III.

(2) Platon, *République*, liv. V.

(3) Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, liv. II.

refusé de l'adorer à la manière des Perses, lui fit couper le nez, les lèvres, les oreilles; et, ainsi mutilé, on le traînait à la suite de l'armée, dans une cage de fer, pour être à tous un objet d'épouvante et d'horreur. Disciple de ce philosophe, Lysimaque, touché de compassion, lui procura du poison qui le délivra de ses tortures. Transporté de colère, Alexandre ordonna que Lysimaque fût exposé à la rage d'un lion affamé en présence de toute l'armée. Lysimaque, voyant venir à lui le lion écumant, s'enveloppa le bras de son manteau, et, plongeant la main dans la gueule de l'animal furieux, lui arracha la langue et l'étendit mort à ses pieds. Un cri d'admiration partit de tous les rangs; Alexandre, s'élançant vers Lysimaque, l'embrassa et lui rendit son amitié (1).

Nous avons dit plus haut que tout citoyen doit sa vie à sa patrie en danger. Fontenelle et d'Alembert pensaient, néanmoins, que le sage n'est pas obligé de sacrifier son repos à l'espérance incertaine d'être utile, qu'il doit la vérité aux hommes, mais avec les ménagements nécessaires pour ne pas avertir ceux qu'elle blesse de se soulever et de se réunir contre elle (2). Malheureusement toute concession dans la règle du devoir en entraîne toujours de plus grandes, et Fontenelle disait encore que *s'il avait la main pleine de vérités, il se garderait de l'ouvrir*. Non-seulement on est comptable envers la société du mal qu'on fait, mais du bien qu'on néglige de faire. Socrate a acquis l'immortalité moins par ses vertus courageuses et la sagesse de sa doctrine, que par l'injus-

(1) Quinte-Curce traite ce récit de fable. Il est rapporté par Justin, Pline et Sénèque.

(2) Condorcet, *Éloge de d'Alembert*.

tice de sa condamnation et la sublimité de sa mort. S'il eût accepté de s'échapper de sa prison et de sauver sa vie par la fuite, c'en était fait de sa gloire aux yeux de la postérité; son nom serait celui d'un violateur des lois et peut-être d'un misérable sophiste. Et cependant, égarés par leur tendresse, tous ses disciples lui conseillaient cette lâcheté.

« Le bonheur, dit M. Cousin, est lié intimement à la vertu; mais, selon Kant, la vertu reste toujours le motif unique de l'acte moral, qui n'est moral en soi, légitime et bon, que par son rapport immédiat à la règle, qui seule doit l'avoir déterminé. Le bonheur n'est même un droit qu'autant qu'il n'a pas été un motif; il est permis tout au plus comme espérance; comme but direct, il cesse d'être légitime, et du haut rang où l'élevait sa subordination à la vertu, il retombe parmi ces mobiles sensitifs avec lesquels la raison pure pratique n'a rien à voir (1). »

Puisqu'on ne saurait trouver ni bonheur, ni tranquillité, ni considération en dehors de la vertu, de l'honnêteté, du devoir, les familles devraient inculquer cette vérité à leurs enfants, et les gouvernants aux citoyens par l'éducation, l'exemple et l'habitude. « La vertu, dit Aristote, tel est le grand but des institutions dans une cité vraiment digne de ce nom (2). » On peut enseigner, avec non moins de facilité, le courage que la lâcheté, le désintéressement que la cupidité, l'amour du vrai que celui de la dissimulation, la frugalité que l'intempérance, l'indépendance

(1) Œuvres de Platon, t. II, p. 279.
(2) Aristote, *Politique*, liv. III.

que la servilité. Ainsi que nous le prouverons bientôt, les hommes ont pu se façonner aux plus rudes travaux, trouver faciles les plus pénibles exercices et aimer ce que la nature avait fait haïssable. Mais la victoire sur nos passions ne s'obtient qu'au prix de combats souvent renouvelés et vivement disputés. La sagesse est semblable à l'acier qui se trempe et se fortifie dans la flamme de la fournaise. Dans les premiers temps où Diogène s'adonnait à la philosophie, il fut témoin d'une fête publique pendant laquelle tous les Athéniens se livraient à des danses, des banquets et des réjouissances qui se prolongèrent la nuit entière ; tandis que lui, enveloppé de son manteau, il essayait de s'endormir dans un coin de la place, après avoir soupé avec du pain. Le bruit de cette foule joyeuse surexcitant son cerveau et amollissant son courage, il repassa dans son esprit les privations auxquelles il s'était condamné, en embrassant une vie laborieuse, étrange et sauvage, manquant de tout, séparé du reste des hommes. Pendant qu'il se livrait à ces pensées, il aperçut une souris qui venait ronger les miettes tombées de son gros pain. Cette vue lui fortifia le cœur, et blâmant sa faiblesse : « Eh quoi ! Diogène, pensa-t-il, voilà une créature qui vit encore et fait grande chère de ton superflu, et toi lâche, tu te lamentes de ce que tu n'es pas ivre et soûl, comme tous ces hommes couchés dans des lits mous et richement parés (1) ! »

(1) Plutarque, *Sur les progrès dans la vertu*, ch. XII.

CHAPITRE XIII.

DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA RELIGION.

Nous avons fait connaître les principaux éléments de la vie heureuse, depuis les biens extérieurs qui peuvent nous être ravis jusqu'à ces biens de l'âme qui en forment le couronnement, et en dehors desquels il n'est point de véritable félicité. Si la sagesse, comme on n'en peut douter, est le plus grand des biens, la philosophie à son tour est la science et la pratique même des vertus qu'elle enseigne.

Sosicrate rapporte, dans ses *Successions*, que Léonte[1], tyran de Phliasie, ayant demandé à Pythagore qui il était : « Je suis philosophe, » répondit ce dernier. Il ajouta que la vie ressemblait aux solennités des jeux publics, où s'assemblaient toutes sortes de personnes, les unes pour disputer les prix, les autres pour commercer, d'autres, enfin, pour réformer leurs mœurs, ce qui est le but le plus louable : «Il en est de même de la vie, dit Pythagore ; ceux-ci naissent pour être esclaves de la gloire, ceux-là, des richesses qu'ils convoitent ; d'autres enfin, n'ayant de passion que pour la vérité, embrassent la philosophie. » — « O vitæ philosophia dux, » s'écrie Cicéron, au cinquième livre des *Tusculanes*, « o virtutis » indagatrix, expultrixque vitiorum, quid non modo nos,

» sed omnis vita hominum sine te esse potuisset (1)? » Quel magnifique éloge de la philosophie nous offre encore le passage suivant du même écrivain : « Medetur » animis, inanes sollicitudines detrahit, cupiditatibus » liberat, pellit timores (2) ! »

On ne peut toutefois passer sous silence une objection que les ignorants et les envieux adressent à la philosophie. Est-il beaucoup de ces prétendus sages, disent-ils, qui conforment leur conduite et leurs mœurs à leur doctrine, commandent à leurs passions et suivent la raison et la sagesse comme règle de leur vie? Chrysippe, Brutus, Caton, étaient-ils exempts d'orgueil? Sénèque a-t-il donné l'exemple du désintéressement et Lucain du courage? Quelle vanité et quelle légèreté chez plusieurs disciples de l'Académie ! « Je ne sais ce qu'on entend par l'austérité des philosophes, disait Laïs; mais avec ce beau nom, ils ne sont pas moins souvent à ma porte que les autres Athéniens. » « Nous écrivons de belles maximes, fait observer de son côté Epictète, mais en sommes-nous bien pénétrés et les mettons-nous en pratique? Et ce qu'on disait des Lacédémoniens qu'ils étaient des lions chez eux et des singes à Éphèse, ne nous conviendrait-il pas à la plupart de nous autres philosophes? Nous sommes des lions dans notre auditoire et des singes dans le public (3). »

(1) Philosophie, guide de la vie, toi qui nous enseignes la vertu, et nous dépouilles de tout vice, je ne dis pas, qu'aurais-je été sans toi ? mais sans toi que serait l'existence de l'homme?

(2) Voilà ce qu'opère la philosophie : elle guérit les âmes, dissipe les vaines tristesses, délivre des passions et bannit les craintes. (*Quæst. Tuscul.* liv. II, chap. IV.)

(3) *Nouveau manuel*, liv. IV, XXII.

A quelque degré de perfection que ce sage fût parvenu, il n'avait pu arriver au détachement entier des choses qu'il regardait comme dépendant de la fortune : « Je ne suis pas encore libre, disait-il, mais je travaille à le devenir ; je suis moins attaché à mon corps, cependant j'avoue mon faible, tout estropié qu'il est, je désire le conserver. » Épictète ne pouvait citer que deux hommes véritablement libres, détachés de tout, mais fermement soumis à la loi et aux dieux : c'était Diogène et Socrate.

Pourquoi le dissimuler ? La vie d'un certain nombre de philosophes fut un éclatant démenti donné à leurs préceptes, et quelques-uns même ont cherché à cacher la honte de leurs mœurs sous une vaine ostentation de science. Certains philosophes recommandables ont failli à leur doctrine au moment solennel, qui devait en être la consécration et le couronnement. Telle fut la fin du disciple favori d'Aristote. On sait que Théophraste disait continuellement que l'homme n'a rien de plus précieux que le temps, et par suite de cette application continuelle, il avait pu composer un nombre prodigieux d'ouvrages. Mais pourquoi se plaindre de la brièveté de la vie, si on la considère comme un passage et une préparation ? Parvenu au terme de sa longue carrière, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, ses disciples lui ayant demandé s'il n'avait rien à leur recommander, il leur fit cette réponse, peu digne d'un vrai philosophe : « Je n'ai rien à vous ordonner, sinon de vous souvenir que la vie nous trompe en nous promettant des jouissances dans la recherche de la gloire ; car, lorsque nous commençons à vivre, nous devons mourir ; rien n'est donc plus faux que cette poursuite ; tâchez de vivre heureusement. D'ailleurs, le

vide de la vie l'emporte sur les avantages que procure la gloire. »

Il serait désirable sans doute que la vie des philosophes ne présentât aucune de ces défaillances et de ces contradictions; mais quel argument pourrait-on néanmoins en tirer contre la philosophie elle-même? « Pourquoi, dit Épictète, les hommes ne jugent-ils pas de la philosophie comme ils le font de tous les autres arts? Si un ouvrier fait mal son ouvrage, on ne s'en prend qu'à lui et l'on ne décrie pas son art. Un philosophe fait-il une faute, on ne dit pas que c'est un mauvais philosophe, mais on dit : Voyez ce que c'est que la philosophie; la philosophie n'est bonne à rien. D'où vient cette injustice? Elle provient de ce qu'il n'y a point d'art que les hommes ne cultivent et ne connaissent mieux que la philosophie ; de ce que les passions n'aveuglent point les hommes sur les arts qui amusent ou leur sont utiles, tandis qu'elles les aveuglent sur ce qui les gêne, les combat ou les condamne (1). »

Aucun philosophe n'a, autant que Sénèque, donné prétexte à la critique. Il ne cherche pas à dissimuler le nombre et la gravité des reproches que la malignité lui adresse ; on l'accuse de parler plus courageusement qu'il ne vit, de baisser le ton devant un supérieur, de regarder l'argent comme un meuble nécessaire, de posséder d'immenses domaines outre mer, une campagne plus soignée que ne le commande la nature, un mobilier plus somptueux que la loi ne l'autorise; on demande pourquoi le luxe de sa table, où l'on boit un vin plus vieux

(1) *Appendice au manuel*, chap. XXXI.

que les convives; pourquoi ce nombre de jeunes esclaves couverts des plus précieuses tuniques; pourquoi son épouse porte-t-elle à ses oreilles le revenu d'une opulente famille? Pourquoi tient-il à sa réputation, se montre-t-il sensible aux discours malins, se trouble-t-il pour un dommage, et verse-t-il des larmes en apprenant la mort d'un ami? Ces reproches paraissent d'autant plus fondés, que Sénèque n'avait point adopté les préceptes d'une philosophie commode, mais que dans tous ses écrits, il réserve son admiration pour le stoïcisme. Que répond-il à tant de sérieuses accusations? Le voici: « Je ne suis point sage, et je ne le deviendrai point. J'exige de moi, non pas d'être égal aux plus vertueux, mais d'être meilleur que les méchants; il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes vices et de gourmander mes erreurs. La malignité ne m'empêchera pas de persister à faire l'éloge de la vie, non pas que je mène, mais qu'il faudrait mener. Je n'en veux pas moins adorer la vertu et essayer de la suivre, même à une grande distance. N'est-il pas louable d'entreprendre de grands travaux, de se livrer à des études salutaires, alors même que ces projets ne pourraient être accomplis par une âme ordinaire? Pour moi, préparé à tous les événements, j'entendrai avec calme mon arrêt de mort. Quant à la fortune, je ne serai sensible ni à son arrivée, ni à sa retraite. Dans mes actions, je ferai tout pour la conscience, rien pour l'opinion. Gracieux pour mes amis, doux et facile envers mes ennemis, je regarde le monde comme ma patrie, et les dieux comme mes protecteurs et les juges de ma conduite et de mes doctrines. Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent,

ajoute Sénèque? ils font cependant beaucoup, quand ils disent et conçoivent des idées honnêtes; s'ils agissaient comme ils parlent, qu'y aurait-il de plus heureux que les philosophes (1)? »

Nous n'avons rien à ajouter à cette nouvelle protestation de l'écrivain contre les détracteurs de sa conduite. Il faudrait fermer les yeux à l'évidence, pour ne pas reconnaître les services que la philosophie a rendus à l'humanité soit par l'exemple, soit par les préceptes. Dans les anciennes républiques, ses enseignements devenaient la base de l'éducation pour la jeunesse d'élite destinée au gouvernement de l'État. Aristote était choisi pour le précepteur d'Alexandre; Théophraste entretenait un commerce de lettres très suivi avec Ptolémée, fils de Lagus; et Ptolémée Philadelphe était le disciple de Straton de Lamsaque, auquel il fit don de quatre-vingts talents. Toutefois, si les philosophes étaient recherchés à la cour des rois, qui les accueillaient avec honneur, c'était peut-être à la condition que ceux-ci ne suivraient pas leurs préceptes. Dion Chrysostome, de Bythinie, voulut persuader à Vespasien de renoncer à l'empire; on sait qu'il ne réussit pas. Trajan aimait à s'entretenir avec ce philosophe célèbre, et il le fit même monter sur son char de triomphe. Tous les rois assurément n'ont pas conformé leurs actions à la doctrine des philosophes; les meilleurs, cependant, sont ceux qui ont aimé les hommes vertueux et se sont nourris de leurs doctrines.

Nous avons signalé tout ce que la philosophie stoï-

(1) Non præstant philosophi quæ loquuntur? Multum tamen præstant, quod loquuntur, quod honesta mente concipiunt. Nam si et paria dictis agerent, quid esset illis beatius? (*De vita beata*, XX.)

cienne contenait de mâles enseignements. Mais c'est dans les écrits de Platon, d'Aristote et de leurs disciples qu'on trouve ces doctrines sages et fermes tout à la fois, la plus haute expression de la raison humaine. « Il nous semble qu'on devrait appeler plébéiens, dit Cicéron, tous les hommes qui sont en dissidence avec Platon, Socrate et toute cette famille.... On ne peut rien faire de grand sans le secours de leurs ouvrages, ateliers de tous les arts, de toutes les sciences ; c'est à leur école que se sont formés généraux, chefs de république, mathématiciens, poëtes, musiciens, orateurs, médecins. On peut dire que les cieux, l'océan et la terre n'avaient pas de mystères pour eux (1). »

C'est dans la doctrine de Pythagore qu'on trouve exprimé pour la première fois, même avant l'enseignement d'Anaxagore et de Socrate, le dogme de la spiritualité. On assure que Platon profita beaucoup des écrits d'Épicharme et y puisa ses opinions sur les choses sensibles et intelligibles. Dion, de Sicile, acheta pour lui de Philolaüs trois livres de Pythagore qu'il avait payés cent mines. Aucune école n'a surpassé celle de ce philosophe pour la sublimité de la morale; mais on croirait entendre un disciple de saint Paul ou de saint Augustin quand il ajoute : « N'abandonne pas tes yeux aux douceurs du sommeil, avant d'avoir examiné par trois fois les actions de ta journée ; demande-toi : Quelle faute ai-je commise ? qu'ai-je fait ? à quel devoir ai-je manqué ? Commence par la première de tes actions et parcours ainsi toutes les autres ; reproche-toi ce que tu as fait de mal, jouis de ce que tu as fait de bien. »

(1) *Des biens et des maux*, liv. V, chap. III.

Les stoïciens firent également un grand pas vers la connaissance de la vérité. En réduisant leur doctrine à ces deux termes : *souffrir et s'abstenir*, ils élevèrent, autant qu'il était en eux, l'homme au-dessus des événements. Zénon est le premier qui ait employé le mot *devoir ;* c'est à son école qu'on parla pour la première fois de la Providence ; aussi Cicéron disait-il d'eux : « Je crains qu'ils ne méritent seuls le nom de philosophes. » Saint Augustin (1) convient que les préceptes des stoïciens s'accordent sur plusieurs points avec ceux du christianisme ; en dehors de la religion, eux seuls ont enseigné qu'il faut aimer Dieu. Mais du temps de Sénèque, le christianisme avait déjà pénétré à Rome, et quelques auteurs ont même supposé que ce philosophe avait eu des entretiens avec saint Paul.

Toutefois, ces rudiments épars de science et de vérité ne forment pas une doctrine complète, ni une morale dégagée de tout alliage et de toute corruption. Sur un grand nombre de questions graves qui intéressent l'homme, et en particulier sur la cosmogonie, quel vague et quelle confusion ne trouve-t-on pas chez les philosophes ! Mais au contraire, quelle clarté et quelle précision chez les chrétiens ! Lisez Diodore de Sicile, Platon, Lucrèce, ainsi que les opinions d'Héraclite, de Thalès, d'Aristote, d'Ocellus, de Lucanie, sur l'origine des choses et sur la formation de l'univers, vous admirerez peut-être l'imagination fertile de ces philosophes, mais vous reconnaîtrez qu'ils laissent l'esprit s'égarer dans le doute et le conduisent à d'impossibles chimères. Ouvrez au contraire

(1) *De la cité de Dieu*, VIII, IX.

la *Genèse*, et dès les premières lignes la raison est éblouie des splendeurs de la vérité ! Elle ne rencontre aucune hypothèse, aucune contradiction, aucun système. C'est Jéhova, Celui qui est, Dieu enfin, qui tire le monde du néant ; nous assistons aux merveilles et aux mystérieuses magnificences de cette création de la nature et de l'homme. *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Il serait superflu de faire remarquer combien la philosophie et la religion diffèrent entre elles, sans toutefois se contredire, comme le prétendent certains auteurs. L'une ne convient qu'à un très petit nombre d'hommes, l'autre s'adresse à tous ; pour faire des progrès dans l'étude de la première, il faut que l'esprit ait toute sa maturité, la seconde parle à l'âme et la saisit jeune, inexpérimentée et, en quelque sorte, dans la virginité de ses sensations. La philosophie a besoin de science et de longs raisonnements pour être démontrée et acceptée, la religion ne demande que simplicité et foi pour être comprise et s'emparer de nous avec une force invincible. La première se communique par un lent et pénible enseignement ; les disciples de Pythagore étaient astreints à cinq ans de silence absolu ; Zénon eut d'abord Cratès pour maître, puis fut auditeur de Xénocrate pendant dix ans, de Stilpon et de Polémon les dix années suivantes, avant de pouvoir lui-même enseigner la philosophie. Pour la seconde, la communication est parfois subite et en quelque sorte surnaturelle.

La philosophie ne peut s'appuyer que sur la raison, et la religion que sur l'autorité ; contester la légitimité de ce dernier principe, en niant la révélation, ce serait accuser Dieu de cacher à l'homme ses voies providen-

tielles, et de laisser une lacune incompréhensible entre la création et notre destinée.

Le christianisme a perfectionné tous les bons et les sages enseignements; la raison s'appuyait sur la loi naturelle, le christianisme a Dieu même pour législateur et pour modèle. «La nature des lois humaines, dit Montesquieu, est d'être soumise à tous les accidents qui arrivent, et de varier à mesure que les hommes changent : au contraire, la nature des lois de la religion est de ne changer jamais. Les lois humaines statuent sur le bien, la religion sur le meilleur (1). »

Pythagore, dans une seule de ses maximes, recommande d'aimer la divinité; le christianisme a fait de l'amour de Dieu le plus grand et le suprême commandement. Dieu est amour : « *Vis fugere a Deo?* dit saint Augustin, *fuge ad Deum* (2). » Au milieu des préceptes sur les vertus que l'homme doit pratiquer, quelques philosophes ont, il est vrai, enseigné l'abnégation personnelle, le dévouement à ses semblables, et Térence même a écrit cette admirable maxime, digne de l'apôtre saint Jean : « *Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger.* » Toutefois, il était réservé à la religion chrétienne de faire de la charité, de l'amour du prochain un commandement presque égal à celui de l'amour de Dieu, et ces préceptes ne sont pas de vains mots; ils se retrouvent à chaque page de l'enseignement apostolique.

La transformation morale opérée par le christianisme est un fait unique dans l'histoire du monde. Les stoïciens,

(1) *Esprit des lois*, liv. XXVI, chap. II.

(2) Avez-vous peur de Dieu? Sauvez-vous dans ses bras.

par exemple, plaçaient au nombre des vertus primitives la prudence, la force, la justice, la tempérance, tandis que le christianisme élève au rang de vertus les dons les plus précieux du cœur humain, la foi qui le vivifie et centuple sa puissance, la charité qui ne laisse sans soutien ou sans consolation aucune misère, et l'espérance sans laquelle la vie serait une déception amère et un néant anticipé ! La loi nouvelle condamnant toutes les lois contraires, modifiant tous les codes et abaissant toutes les vanités, non-seulement proclame l'égalité des hommes dans le cours de la vie, mais accorde encore la prééminence, devant la mort et devant Dieu, aux humbles, aux pauvres, aux esclaves, à toutes les victimes de l'orgueil humain, à tous ceux qui souffrent la persécution pour la justice. « L'esprit religieux, dit Thomas, donne un maître à celui qui n'en a pas.... Sainte, sublime idée de Dieu ! remplis donc l'âme des rois ou de ceux qui doivent le devenir, et, pour le bonheur de l'humanité, fais qu'ils soient religieux, afin qu'ils soient justes (1). »

La philosophie étant surtout l'art de bien vivre, ses préceptes furent aussi utiles que les bonnes lois à la réforme des mœurs publiques. Mais dépouillée de sanction, si elle demeura toute-puissante sur les belles âmes, elle fut bientôt corrompue par les sophistes et dédaignée par les méchants et la masse du peuple ; aussi l'établissement du christianisme est-il l'avénement d'une nouvelle loi et d'une nouvelle morale. A de rares exceptions près, les philosophes avaient fait l'éloge de la continence. Bacchylide, le dernier des poëtes lyriques de l'an-

(1) Thomas, *Éloge du dauphin.*

cienne Grèce, dont il ne nous reste que des fragments, était surtout estimé à cause de l'excellence de maximes telles que celle-ci : la chasteté est le plus bel ornement d'une belle vie. Et cependant, pour ne parler que des Romains, ne doit-on pas gémir de voir Caton, d'Utique, le plus vertueux citoyen de son siècle, céder sa femme à Hortensius, qui l'épousa, et puis la reprendre après la mort d'Hortensius? Socrate avait donné le même exemple à Athènes. Les Romains avaient placé entre Cérès et Diane la statue de Larentia, courtisane effrontée. Montesquieu fait observer que la loi Julia contre l'adultère fut moins une preuve de la bonté des mœurs que de leur épouvantable dépravation (1). Il suffit, pour se renseigner, de lire Suétone, Juvénal et Tacite. On sait que, l'an 112 avant Jésus-Christ, les vestales Licinia, Emilia et Marcia furent enterrées vives à cause de leurs désordres; on en punit également plusieurs autres pour avoir enfreint le vœu de virginité, et si toutes ne l'ont pas été, suivant Minucius Félix, c'est qu'elles furent plus heureuses dans leur libertinage (2). Écoutons Tertulien, il nous donnera des notions plus exactes encore sur les pratiques des anciennes religions : « C'est dans vos temples, dit l'éloquent adversaire du paganisme, c'est aux pieds des autels que se traitent les adultères, les plus infâmes commerces; c'est pour l'ordinaire chez les prêtres et les ministres des dieux, sous les bandelettes, sous la pourpre et les ornements sacrés, tandis que l'encens fume encore, que la passion s'assouvit (3). » Le christia-

(1) *Esprit des lois*, t. VI, chap. XIII.
(2) Octavius, ch. XXV.
(3) *Apologétique*, chap. XIV.

nisme a rendu à la femme sa première dignité, en proclamant l'indissolubilité du mariage ; par lui, la chasteté a été regardée comme une perfection, et la virginité honorée comme sainte. Dans les guerres des Israélites, on épargnait les vierges, alors même que tous les habitants d'une ville emportée d'assaut étaient passés au fil de l'épée.

Dans toutes les écoles de philosophie la vengeance a été défendue ; Pittacus renvoie sans le punir le meurtrier de son fils. Achille, dans Homère, s'écrie : « Périsse la colère ! » En triomphant de cette passion, les pythagoriciens ont laissé de nobles exemples à suivre. La loi chrétienne ne se contente pas de défendre la haine et la vengeance, mais encore elle fait à l'offensé un devoir du pardon et de la réconciliation avec son ennemi. Tertulien reprochait aux philosophes de son temps de se vanter d'enseigner la vérité et de n'avoir pourtant d'autre but que la gloire (1). Aucun, sans doute, n'a exalté l'orgueil ; mais quel est celui qui en était exempt, et que la science n'ait pas enflé ? On le découvrait à travers les trous du manteau des cyniques, de ceux-là même dont la philosophie enseignait le détachement et la pauvreté. Quel contraste de ces sentimens avec ceux qu'inspire la foi chrétienne ! « Là où est l'humilité, dit Salomon, là est la sagesse. La prière humble perce les nues (2). » Suivant Isaïe, Dieu se glorifie même dans les humbles (3).

Xénocrate, Épictète, et un grand nombre de sages ont méprisé les richesses qu'ils ont considérées, les uns comme

(1) *Apologétique*, chap. XLIV.
(2) *Eclésiaste*, chap. XXXV, 21.
(3) LVII, 3.

les ornements du vice, à l'exemple de Diogène, les autres comme un hôte dangereux sans la vertu, suivant une expression de Sapho. Cependant Sénèque pense que le sage montre plus aisément la grandeur de son âme au sein de l'opulence que dans la pauvreté ; celle-ci, en effet, comporte un seul genre de vertu, c'est de ne pas être abaissée ; mais dans les richesses la tempérance, la libéralité, la diligence, l'économie, la magnificence ont le champ libre. Le sage ne se croit indigne d'aucun présent de la fortune ; il n'est sensible ni à son arrivée ni à sa retraite (1). Les richesses sortiront de chez lui aussi honnêtement qu'elles y sont entrées. Si elles se retirent, elles ne lui ôteront rien qu'elles-mêmes. « Chez moi, ajoute Sénèque, les richesses ont une place ; chez vous, elles ont la première : les richesses m'appartiennent et vous appartenez aux richesses.... On se trompe si l'on croit que donner soit chose facile ; je ne puis dans cette affaire être insouciant, jamais je ne suis plus occupé à faire des placements que lorsque je donne. Partout où il y a un homme, il y a place pour un bienfait. Qu'il soit profondément enfoui comme un trésor qu'on ne doit pas retirer, à moins de nécessité (2). » Si nous avons cité plusieurs pensées de Sénèque sur les richesses, c'est qu'elles s'accordent sur quelques points avec la doctrine chrétienne. Elle les a signalées comme un grand danger, et a même considéré les avares comme homicides d'eux-mêmes et des pauvres. Mais heureux celui qui possède honnête-

(1) Ego fortunam nec venientem sentiam nec recedentem (*De vita beata*, XX).

(2) Beneficium collocetur, quemadmodum thesaurus alte obrutus ; quem non eruas nisi fuerit necesse (*De vita beata*, XXIV).

ment de grandes richesses, et qui, semblable à un magistrat chargé de distribuer équitablement les dons de la Providence, sait en faire un vertueux emploi. L'aumône, disent les livres saints, est un grand trésor pour le jour de la nécessité; celui qui a compassion du pauvre prête à intérêt au Seigneur. « Rappelez-vous, dit Bossuet, que de vos richesses vous n'emporterez en quittant la vie que ce que vous aurez donné aux pauvres. »

Sur la question de la douleur, des afflictions et des adversités, il y a entre la philosophie et la religion une dissidence encore plus marquée que sur toutes les autres. Je laisse de côté les maximes du stoïcisme, malgré ma constante admiration pour cette doctrine. Si elle fut entachée d'exagération, c'est parce qu'elle ignora la véritable destinée de l'homme, et qu'elle ne rapporta pas à Dieu le principe de la vertu. D'ailleurs les théories et les préceptes ne suffisent pas pour effacer la douleur; on ne nie pas la lumière quand les yeux sont inondés de ses rayons, et la tranquillité d'âme qu'on affecte dans les plus cruels chagrins est de l'insensibilité ou bien un mensonge. La religion est loin de nier les maux innombrables qui assiégent l'humanité; elle les sait, mais elle en fait connaître la cause et l'origine; l'adversité, la douleur, la maladie sont la peine du péché. On espère vainement en affranchir l'homme; partout et toujours il souffrira. Que serait la vie si elle n'était un temps d'épreuve? Mais, quoi qu'il arrive, le juste, éclairé par la foi, ne perd jamais courage. Il sait que nul n'a droit à la couronne avant d'avoir combattu, que l'affliction est une source de grâces, et que les adversités lui sont envoyées pour un plus grand avantage. Il les supporte

donc patiemment, quelques-uns même avec une joie sainte. La religion ne trace pas le chemin de la félicité telle que le cherche et le rêve notre faiblesse; elle apprend que les larmes, la pauvreté, la persécution et toutes les afflictions de la vie sont des préparations au bonheur et à la gloire.

Si l'on en croit certains auteurs, dont les opinions sont malheureusement appuyées sur de nombreux et terribles exemples, l'homme est par nature méchant, égoïste, perfide, cruel, impudique, vaniteux, ingrat. L'éducation de la famille, le contact de la société, les enseignements de la science, l'empire des lois tempèrent ou masquent la fougue désordonnée de ses passions; il suffit d'une occasion, un naufrage, une sédition, des guerres civiles pour les faire éclater avec fureur, et rendre toute sa férocité au tigre démuselé. La philosophie est parvenue, par de bons préceptes et par l'exemple, à dominer quelques natures privilégiées, et à leur faire préférer la tempérance, la justice et la sagesse, aux âpres instincts de l'animalité. Mais la philosophie, comme l'exprime parfaitement Cicéron, ne peut espérer avoir qu'un bien petit nombre de disciples. Il n'appartient qu'à la religion de parler aux masses, d'entraîner des populations entières, de briser toutes les résistances, de s'emparer en souveraine des cœurs, même les plus pervers, de leur faire aimer les vertus qu'ils ont haïes, et détester les vices qu'ils ont adorés. On peut dire que par des routes diverses, mais à des degrés différents, la raison et l'autorité conduisent l'homme au même but, la sagesse, la science, la perfection et le bonheur. La vérité est une. Mais l'homme est assailli par tant de tempêtes, qu'il ne

saurait trop se pourvoir d'ancres et de boussoles pour éviter les écueils, résister aux coups de vent, et se diriger à travers les mers orageuses; la religion seule peut les lui fournir; elle est le chemin abrégé pour arriver aux vérités qu'enseigne la philosophie.

Suivant Plutarque, un gouvernement peut moins subsister sans religion qu'une ville sans fondements. Parvenue au plus haut degré d'avancement qu'il soit donné à une secte philosophique d'atteindre, jamais cependant elle n'a pu être considérée comme une religion, ni fonder un culte. D'ailleurs, la plus parfaite comme morale, elle serait toujours défectueuse comme dogme, et laisserait planer une obscurité et des doutes sur l'origine et la fin de l'univers, c'est-à-dire sur les questions qu'il importe davantage à l'homme de connaître. Sous le rapport de l'utilité dans l'ordre politique, Montesquieu donne la préférence à la religion sur tout système philosophique; abstraction faite des idées révélées, il ne trouve rien d'aussi grand, d'aussi noble que le stoïcisme : « Et si je pouvais un instant cesser de penser que je suis chrétien, dit cet homme célèbre, je ne pourrais m'empêcher de mettre la destruction de la secte de Zénon au nombre des malheurs du genre humain. » Enfin, après avoir réfuté quelques paradoxes de Bayle, Montesquieu ajoute : « Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques et cette crainte servile des États despotiques (1). »

(1) *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. VI.

CHAPITRE XIV.

DES MALADIES DE L'AME ET PRINCIPALEMENT DES PASSIONS ET DES VICES.

On doit considérer la plupart des passions, mais surtout les vices, comme de véritables maladies de l'âme, dont souvent ils altèrent la tranquillité en troublant la raison. Platon, dans le *Timée*, regarde non-seulement les douleurs excessives, mais les jouissances elles-mêmes, comme de grands maux de l'âme : « Car un homme joyeux ou affligé outre mesure, dit ce philosophe, empressé à poursuivre le plaisir ou à fuir la douleur hors de propos, ne peut rien voir ni rien entendre comme il faut; il est fou et ne jouit pas de sa raison (1). » Aucun traité des passions, sans excepter même celui de Descartes, ne satisfait complétement l'esprit. Cette insuffisance ne doit-elle pas être attribuée à l'obscurité de la question, ou plutôt au vague d'un sujet qui est mal défini ? Si l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite, comme le pense Condillac (2), c'est un tort d'employer des mots dont l'acception n'est pas bien déterminée, et le premier devoir d'un auteur est de les définir, à moins que la signification n'en soit parfaitement connue.

(1) Œuvres de Platon, t. XII, *Timée*, p. 231.
(2) *Logique*, 2e partie, chap. V.

On comprend généralement sous cette dénomination de *passions* les goûts, les penchants, les affections, les vices, les aptitudes, et jusqu'à certaines maladies, que l'on suppose produites par des causes morales; ainsi l'on dit la passion hypochondriaque, la passion hystérique, précordiale, mélancolique, etc. Égarés par ces fausses idées, d'anciens physiologistes avaient pensé que la tristesse, la crainte, la colère, la cruauté étaient dues à une prédominance de l'atrabile, humeur qui en réalité n'existe pas. On donne aussi le nom de passion à des besoins instinctifs irrésistibles, ainsi qu'à toute vocation énergique ayant pour objet les mathématiques, la poésie, les sciences et les beaux-arts.

« Une passion, dit Buffon, est-elle autre chose qu'une sensation plus forte que les autres, et qui se renouvelle à tout instant? » Ainsi définies, la goutte et toute maladie douloureuse deviendraient des passions, ce que certainement Buffon était loin de penser. Gall et Spurzheim les considèrent comme le plus haut degré de développement et d'activité de chaque organe, qui jouit, suivant ces physiologistes célèbres, d'une force, d'un penchant, d'une impulsion, d'un sentiment particuliers (1). Il existerait alors autant de passions que d'organes, c'est-à-dire trente ou trente-cinq, et même davantage. Mais, ainsi que Laromiguière le fait justement observer, est-il donc nécessaire d'admettre autant de facultés ou de capacités qu'on peut remarquer d'actes ou de modifications dans l'esprit humain? Au lieu d'enrichir la science, ce serait l'anéantir (2).

(1) *Sur les fonctions du cerveau*, t. I, p. 71.

(2) *Leçons de philosophie sur les principes de l'intelligence*, 2 vol.

Descartes définit les passions « des perceptions, des sentiments ou des émotions de l'âme, qu'on rapporte particulièrement à elle, et qui sont causées, entretenues et fortifiées *par quelque mouvement des esprits* (1). » Il nous semble que Zénon approche davantage de la vérité quand il les regarde comme un trouble d'esprit contre nature, et détournant la raison de sa voie. Aussi, les stoïciens, contrairement à l'opinion de Descartes, considéraient toute passion comme une maladie, et faisaient consister la santé de l'âme dans le libre empire de la raison.

Quels sont le siége, la source et l'origine des passions? Les uns les font provenir de l'âme, les autres du corps ; quelques-uns enfin les attribuent au composé des deux, à un principe intermédiaire qui n'est absolument ni esprit ni matière. La plupart des anciens philosophes reconnaissant en nous deux âmes, ou plutôt deux natures, l'une raisonnable, dont le siége serait le cerveau, l'autre irraisonnable, qu'ils plaçaient dans le foie, dans le cœur ou dans quelque autre organe, attribuèrent à chacune de ces deux âmes la production de certaines passions. Un grand nombre de médecins, Van Helmont, Willis, La Caze, Buffon, ont adopté l'opinion des épicuriens, qui placent le siége des passions dans la région précordiale ou le centre phrénique :

> Idque situm media regione in pectoris hæret,
> Hic exultat enim pavor, ac metus, hæc loca circum
> Lætitiæ mulcent (2).

(1) *Des passions de l'âme*, art. 27.
(2) *De rerum natura*, lib. III.

L'anatomie et la physiologie comparées ne permettent pas de révoquer en doute que plusieurs de nos instincts, de nos besoins et de nos penchants ne résident dans le système nerveux ganglionnaire ; l'observation prouve avec évidence que des insectes, des vers, et même des zoophytes ressentent des penchants et des désirs qu'on peut considérer comme les rudiments de certaines passions, qui appartiennent ainsi moins à la volonté qu'à l'instinct, moins à la raison qu'à l'animalité, moins au principe immatériel qu'aux organes. Mais nous verrons par la suite que l'âme est la source unique des passions les plus nobles et les plus élevées.

La plupart des philosophes regardent le plaisir et la douleur comme les véritables, et même les seuls mobiles des passions ; par conséquent elles auraient leur principe et leur source dans l'amour de soi et l'instinct conservateur. Tous les êtres éprouvent des besoins ou des mouvements intérieurs parfois irrésistibles, qui les portent à chercher hors d'eux l'objet capable de les satisfaire. De ces besoins provient un malaise, une inquiétude qui engendre le désir. La *passion*, suivant Condillac, *est un désir dominant*. Ainsi s'expliquent parfaitement l'amour et la haine, peut-être encore l'espérance et la crainte. Espérer, en effet, c'est se flatter de la jouissance d'un bien ; craindre, c'est se voir menacer d'un mal ou d'une privation. Mais Condillac semble n'admettre que ces quatre passions ; il ne mentionne pas même la colère, la plus terrible et la plus indomptable de toutes. Comment s'expliquera-t-elle d'après son système ? Quel est le désir, quel est le besoin qui la provoque subitement et la fait éclater comme la foudre ?

La classification des passions n'est pas la partie la moins défectueuse de leur histoire ; les épicuriens n'en admettaient que trois, la joie, la douleur et le désir, tandis que Cicéron en nomme vingt-neuf, qu'il fait provenir de l'intempérance. Les stoïciens reconnaissaient quatre passions principales, le désir et la joie, la tristesse et la crainte, auxquelles ils ajoutaient dix affections secondaires.

Saint Thomas d'Aquin, adoptant en grande partie la classification des passions établie par la philosophie péripatéticienne, en fait dériver six de la faculté concupiscible de l'âme et cinq de l'irascible. Les premières sont l'amour, la haine, le désir, l'aversion, la joie et la tristesse ; les secondes l'espérance, le désespoir, la crainte, l'audace et la colère. La Chambre, médecin de Louis XIII, introduisit dans cette classification quelques passions mixtes, telles que la honte et l'impudence, la pitié et l'indignation, l'envie et l'émulation, la jalousie, le repentir et l'étonnement. Enfin Descartes admet six passions d'où proviendraient toutes les autres ; ce sont : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse.

Nous ne pouvons passer sous silence une opinion de Bossuet, empruntée à saint Augustin : ces hommes célèbres ont pensé que toutes les passions pouvaient se réduire à une seule, l'*amour*. « Le désir, avait dit saint Augustin, est la course de l'amour, la crainte est sa fuite, la douleur son tourment, et la joie son repos. » Suivant Bossuet, la haine qu'on a pour quelque objet ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre. Le désir est un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a ; la

tristesse est un amour qui s'éloigne du mal par lequel il est privé de son bien et qui s'en afflige; l'audace est un amour qui entreprend, pour posséder l'objet qu'il aime, ce qu'il y a de plus difficile; et la crainte un amour qui, se voyant menacé de perdre ce qu'il recherche, est troublé de ce péril; l'espérance est un amour qui se flatte de posséder cet objet; et le désespoir un amour désolé de s'en voir privé à jamais; la colère est un amour irrité de ce qu'on veut lui ôter son bien et qui s'efforce de le défendre. « Enfin, dit Bossuet, ôtez l'amour, il n'y a plus de passions, et posez l'amour, vous les faites naître toutes (1). »

On peut professer une vive admiration pour le génie de Bossuet, sans adopter toutes ses opinions en matière de science. Admettre que l'amour est la première des passions et la source de toutes les autres, c'est, en d'autres termes, les faire naître de la sensation. On peut sans doute attribuer au corps et au principe de vie celles qui nous sont communes avec les animaux; mais quelques-unes, telles que l'admiration, le repentir, l'espérance, sont purement intellectuelles, et ne peuvent par conséquent se former que dans l'âme; nous n'en voulons qu'un exemple. N'est-il pas vrai que l'admiration ou l'enthousiasme est la passion d'un grand nombre d'hommes célèbres dans les sciences, dans les arts, dans la philosophie? la sensation n'est-elle pas étrangère à cette passion dans l'amour de la gloire et des beautés morales? Il nous paraît, en outre, qu'il n'est point exact de faire provenir la haine de l'amour qu'on a pour un autre objet. Ces

(1) De la connaissance de Dieu et de soi-même.

deux sentiments peuvent exister, parfaitement indépendants l'un de l'autre. Toutefois, si on voulait simplifier la langue philosophique et remonter à la source primitive des passions, on pourrait en admettre deux seulement, d'où proviendraient toutes les autres, l'amour et la haine ayant pour mobiles le plaisir et la douleur, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

Nous avons vu que les passions naissent d'un désir ou d'une souffrance qui, arrivés à un certain degré, portent le trouble dans l'âme. Ces émotions ou ces mouvements intérieurs sont involontaires; c'est par suite de la réflexion, c'est grâce à la raison que la volonté parvient à reprendre son empire. Nous pourrions donc réduire toutes les passions à deux seulement; mais pourtant il nous paraît plus convenable d'en reconnaître dix fondamentales, qui sont: l'amour, la haine, la colère, la crainte, la tristesse, la joie, l'espérance, l'orgueil, le repentir et l'enthousiasme ou l'admiration. Les quatre premières sont communes aux animaux et à l'homme; on trouve quelques rudiments de joie et de tristesse, quoique passagères, chez les brutes. Les quatre dernières appartiennent exclusivement à l'humanité.

Tout ce qui est dans l'homme existe nécessairement pour son avantage. Aussi, sans admettre avec Malebranche que Dieu, étant la perfection infinie, a dû produire ce qu'il y a de plus parfait et de meilleur parmi les êtres possibles (1); il serait facile, en remontant à la source primitive des passions, de prouver que la force

(1) Voir l'ouvrage intitulé : *De la nature et de la grâce*, par Malebranche, et la réfutation du système de l'auteur, par Fénelon.

qui les produit est utile et bonne, et qu'elles ne deviennent des maladies de l'âme que parce qu'elles sont détournées de leur destination. C'est dans cette limite qu'on peut adopter le principe de Descartes quand il dit : « Toutes les passions sont bonnes de leur nature, et nous n'avons à redouter que leur mauvais usage ou leurs excès...... L'âme est toujours capable de s'en rendre maîtresse, elles sont toutes bonnes, et d'elles seules dépendent tout le bien et tout le mal de notre vie. » Sans les passions généreuses, en effet, l'existence n'aurait aucun charme, tous les cœurs seraient froids et égoïstes ; il n'y aurait ni société, ni famille, ni vertu, ni génie. Si plusieurs sont vicieuses, détruisent le bonheur et obscurcissent le jugement, d'autres deviennent au contraire une source de vives jouissances et l'apanage des hommes vertueux. Aussi a-t-on dit, et non sans raison, que les passions fortes sont l'étoffe des grands hommes, et qu'elles sont de mauvais maîtres, mais de bonnes servantes. « Entrez en colère, dit l'apôtre, mais ne péchez pas. » Qui oserait blâmer une généreuse indignation contre l'hypocrisie et l'iniquité ? On pourrait même ajouter qu'aucune grande action ne se fait sans passions. Elles sont l'âme de la poésie, des œuvres dramatiques et de l'éloquence. Les anciens en connaissaient si bien l'empire, que l'aréopage défendait aux orateurs de les employer dans leurs plaidoyers ; le juge, en effet, ne doit connaître d'autre mobile que la justice, et d'autre recherche que la vérité. « *Omnes homines*, dit Salluste, *qui de rebus dubiis consultant, ab odio, ira et amicitia, atque misericordia vacuos esse decet* (1). »

(1) In Catilina.

L'expression dans les arts, qui a fait la gloire des peintres et des musiciens les plus célèbres, n'est que la représentation vive et naturelle des passions. Enflammés par la colère, les traits de l'homme sont effrayants à voir; bouleversés par la terreur ou le chagrin, on ne peut les contempler sans une profonde tristesse. La Chambre prétendait, avec trop de subtilité peut-être, que dans la colère la rougeur commence par les yeux, dans l'amour par le front, et dans la honte par les joues et les oreilles. Mais non-seulement la voix tremble, les yeux lancent l'éclair, le teint pâlit et rougit ou devient livide au milieu des accès d'une passion exaltée; mais encore tout le corps, tous les membres, tous les gestes respirent la douleur et l'effroi. Contemplez sans verser des pleurs, si vous le pouvez, ce père conduisant lui-même le deuil de sa fille enlevée dans sa virginale jeunesse. Quelle expression d'amour et de douleur dans ces lèvres tremblantes, sur ce visage baigné de larmes et dans ces yeux obscurcis par la tristesse! Il a raison de pleurer, l'infortuné! Que de beaux rêves détruits, quels trésors de tendresse la terre va bientôt couvrir pour toujours!

Suivant Condillac, les passions violentes enlèvent seules à l'homme le pouvoir de délibérer (1)? Toutefois Horace a eu raison de qualifier la colère de *folie momentanée*. Mais la plupart des passions exaltées ne sont-elles pas aussi des folies de plus ou moins de durée. l'homme est-il en possession de sa raison et de son libre arbitre quand son cœur est aveuglé par la haine et dominé par l'esprit de vengeance? Antoine de Lève, retenu par la

(1) *Dissertation sur la liberté.*

goutte, apprend que les Français livrent un assaut à Pavie, et que la ville est en danger. Il s'élance de son lit, monte à cheval, vole aux remparts, et repousse l'attaque de l'armée française. Un mauvais plaisant l'ayant rencontré, lui dit avec surprise :

« Atque ego te lecto mî læva, cubare putabam. »

De Lève se croit offensé et le tue d'un coup de lance. Combien de crimes commis ainsi dans un accès d'aveugle colère ! « Moi-même, raconte Marc, le bon et savant médecin légiste, je frémis en traçant ces lignes, mais je dois à la science l'aveu que je vais faire : moi-même j'ai failli un jour, dans un accès de fureur, me priver d'un de mes enfants chéris, et cette fureur, que la moindre provocation excitait, était la suite d'une fièvre intermittente rebelle, entretenue par de vifs chagrins. »

Les aliénistes ont recueilli des milliers d'exemples de folies passagères engendrées le plus souvent par la passion, et nous pourrions en citer nous-même un certain nombre. Il importe donc à la bonne administration de la justice que ces faits soient connus et appréciés, afin qu'on ne confonde pas de pauvres malades avec des criminels. « Il est des fous, dit Bellart, le célèbre légiste, que la nature a condamnés à la perte éternelle de la raison, et d'autres qui ne la perdent qu'*instantanément* par l'effet d'une grande douleur, d'une grande surprise ou de toute autre cause. Il n'est de différence entre ces deux folies que celle de la durée; et celui dont le désespoir tourne la tête est aussi complétement fou, pendant son action éphémère, que celui qui délire pendant beaucoup d'années. Lorsque le maniaque a causé quelque grand

malheur, l'enfermer c'est justice et précaution, l'envoyer à l'échafaud ce serait cruauté (1). »

Si, comme on n'en peut douter, la passion extrême est une folie qui dure jusqu'à ce que l'objet du désir violent soit atteint, jusqu'à ce qu'elle se soit satisfaite, fût-ce même en commettant un crime, on la voit parfois se dissiper subitement et être suivie d'une passion contraire, du dégoût, de la pitié ou du repentir qui appelle la mort comme une juste et douce expiation. Aussitôt qu'il eut plongé son épée dans le cœur de Clitus, la colère et l'ivresse d'Alexandre se dissipèrent, et il voulut se tuer. Ses officiers le désarmèrent, et, pendant plusieurs jours, le gardèrent à vue pour l'empêcher d'attenter à ses jours. Ainsi, après son crime si longuement prémédité, Ammon conçut aussitôt pour Thamar une étrange aversion. Il la chassa de sa chambre, et la haine qu'il lui porta fut plus excessive que la passion aveugle qu'il avait eue pour elle auparavant (2).

On ne saurait assez prémunir l'esprit contre les dangers des passions déréglées, et faire comprendre combien il importe de s'armer de force pour les combattre et les soumettre au frein de la raison. Quoique nous ayons regardé les passions comme bonnes et utiles dans leur principe, la tendance de l'homme à se laisser entraîner par elles fait qu'à côté d'un très petit nombre de cas où elles se sont montrées avantageuses, nous en verrons un bien plus considérable, où elles ont été la source des accidents les plus déplorables et des maladies les plus cruelles.

(1) *Les aliénés devant les cours d'assises.*

(2) *Les Rois*, liv. II, chap, XIII.

Quoique nous ne puissions admettre avec Bossuet et saint Augustin, que l'amour engendre toutes les autres passions, on doit convenir cependant qu'elle est la principale, la plus impérieuse, celle, en un mot, qui joue le rôle le plus considérable dans la vie. Affranchie des règles du devoir, combien d'actions honteuses et criminelles n'a-t-elle point inspirées, de combien de crimes ne s'est-elle point souillée ! Tantôt aveuglé par elle, son malheureux esclave voit le mal et le fait en gémissant, et tantôt il s'y précipite tête baissée, comme s'il y était poussé par l'enfer. Il y a des natures malfaisantes qui exercent un souverain et fatal empire sur des caractères faibles et impressionnables, qui leur font commettre les fautes les plus graves, bouleversent leur conscience et obscurcissent en eux toute notion du juste et du bien. Il n'est rien qu'on refuse à ces Hérodiade, à ces Drusille, à ces Dubarry, à ces Cléopâtre ; on leur livre le secret de l'État, sa fortune, ses amis, ses convictions, sa famille, les libertés de tout un peuple, son honneur et sa vie. Sextus-Aurélius Victor dit de Cléopâtre : « *Hæc tantæ libidinis fuit, ut sæpe prostiterit ; tantæ pulchritudinis, ut multi noctem illius morte emerint.* Comment qualifier le fait rapporté par Charles Nodier ? Pour sauver l'homme qu'elle aimait, une jeune fille consentit à se charger du crime qu'il avait commis, à s'avouer coupable, à se laisser condamner à mort et exécuter, gardant jusqu'à l'échafaud un généreux silence, et rachetant la vie de son amant au prix même de la sienne et de l'infamie du supplice.

Quand la passion commande, les sacrifices ne se comptent pas, rien n'arrête même sur la pente du crime. Un homme d'une naissance distinguée, modèle

de douceur et de piété filiale, tombe dans les pièges d'une Circé vulgaire qu'il épouse. Bientôt il lui sacrifie le grade honorable qu'il occupe dans l'armée, puis enfin, pour satisfaire ses goûts de luxe et de dépense, il abandonne pour elle les nobles traditions d'honneur et de probité de sa famille et finit sa vie au bagne. Quelques-uns de nos contemporains se rappellent peut-être cette femme belle, distinguée et jusque-là sans reproche, qui, dans un moment de délire, osa faire un aveu humiliant à un homme ruiné par des spéculations de bourse. Elle apprend de lui qu'il est à la veille de se suicider. Cette confidence ne la fait point revenir de son égarement ; la malheureuse, oubliant son honneur et son devoir, court se renfermer avec lui dans un château des environs de Paris. Après une nuit passée dans cette criminelle agonie, le feu fut mis à la maison, et le matin on ne trouva plus, au milieu des cendres de l'habitation embrasée, que des ossements consumés par les flammes.

Atteint depuis plusieurs années d'une mélancolie profonde, et sujet à des hallucinations qui le ravissaient au monde réel, Léopold Robert était poursuivi par des idées de suicide qui l'obsédaient avec une force presque irrésistible ; il avait le triste exemple d'un frère aîné qui s'était donné la mort pour des peines de cœur ; toutefois la catastrophe fut déterminée par la passion secrète qu'il nourrissait pour la veuve du prince Napoléon-Louis, mort en 1831. N'ayant pu y faire diversion par ses voyages à Paris, à Florence et à Venise, il se coupa convulsivement la gorge, en 1835, avec un mauvais rasoir qui lui servait à gratter ses toiles.

A côté de ces malheurs et de ces crimes, nous voyons

des affections vives et profondes ouvrir la carrière de la gloire à des intelligences jusque-là engourdies. Pétrarque dut à son chaste amour pour la célèbre Laure la grâce et la délicatesse inimitable de ses poésies. Alfieri avait mené jusqu'à vingt-cinq ans une vie aventureuse et dissipée, ne laissant nullement pressentir ce qu'il deviendrait un jour. A cet âge, l'amour qu'il ressentit pour la femme du dernier des Stuarts, la belle comtesse d'Albani, qu'il épousa secrètement après la mort de son mari, produisit en lui la plus heureuse métamorphose, et éveilla son génie poétique. En moins de sept ans il composa quinze tragédies, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Il mourut épuisé par ses travaux à l'âge de cinquante-quatre ans (1).

Suivant Leibnitz, *aimer* c'est prendre du plaisir dans la perfection, le bien ou le bonheur de l'objet aimé (2). Oui, c'est bien ainsi qu'il faut entendre l'amour désintéressé des belles âmes. Ce sont ces amours vertueux qui ont élevé un si grand nombre de femmes au-dessus des courages et des forces de leur sexe. Les exemples des Cornélie, des Éponine, des Arrie, des Porcie se sont perpétués et se renouvellent dans chaque siècle, tantôt éclatants et illustrés par la renommée, tantôt humbles, obscurs, et n'ayant pour témoin que celui à qui rien n'est caché des mystères du cœur. Mais ces nobles passions ne procurent ordinairement que des douleurs, ou plutôt nous nous trompons, ces douleurs mêmes sont les joies de la conscience et les couronnes du devoir accompli.

(1) Après la mort d'Alfieri, la comtesse d'Albani publia une édition de ses œuvres en 35 volumes.

(2) *Nouveaux essais sur l'entendement*, liv. II, chap. XX.

Marguerite d'Écosse, femme de Malcolm II, ne fut pas moins célèbre par sa vive tendresse de mère et d'épouse, que par sa beauté, ses vertus et son esprit élevé. Son mari et son fils ayant été tués sur le même champ de bataille en combattant contre Guillaume le Roux, elle mourut de chagrin trois jours après. En 1825, à l'avénement de l'empereur Nicolas, ce monarque, dont on put dire comme de César :

Meruitque timeri,
Nil metuens.

monta à cheval en entendant gronder l'émeute, et se porta intrépidement au-devant d'une multitude de conjurés qui avaient résolu sa mort. Le baron de Küchelbecker l'ayant mis en joue, l'impératrice fut saisie d'une telle frayeur à la vue du danger de son époux, qu'à dater de ce jour sa santé subit une altération profonde et irrémédiable.

En adoptant la définition de l'amour proposée par Leibnitz, nous avons ainsi montré que nous partagions le sentiment de ceux, qui ne regardent pas cette passion comme exclusivement fondée sur les sens et un désir de satisfaction, mais qui lui donnent une origine intellectuelle. Dans le célèbre ouvrage intitulé : *L'art de se connaître soi-même*, le savant théologien protestant Abbadie chercha à prouver, que l'amour de nous-mêmes est la source unique de toutes nos autres amours, tandis que Fénelon soutient avec l'éloquence du philosophe chrétien, qu'il y a dans l'âme un amour de pure raison, qui n'a besoin d'être excité par aucun intérêt d'utilité ou de plaisir, tel est l'amour de Dieu, celui de la vérité, du

devoir et de la vertu. A l'époque où furent condamnées *Les maximes des saints*, la crainte de passer pour quiétiste troublant toutes les consciences, Bossuet et Malebranche lui-même combattirent la doctrine de Fénelon : « La charité toute pure, dit le célèbre oratorien, est si au-dessus de nos forces, que tant s'en faut que nous puissions aimer Dieu pour lui-même, ou tel qu'il est en lui-même, que la raison humaine ne comprend pas facilement que l'on puisse aimer autrement que par rapport à soi et avoir d'autre arrière-fin que sa propre satisfaction (1). » Nous demandons en quoi l'opinion de Jacques Abbadie et du P. Malebranche diffère de celle d'Helvétius, contre laquelle se sont élevés avec raison tous les philosophes spiritualistes. A quoi dans ce système l'amitié, la tendresse pour notre enfant, la vénération pour notre mère se réduiraient-elles? Ce serait à n'aimer personne, pas même Dieu, que si nous y trouvions notre intérêt ou notre plaisir. Dans quel rang reléguer alors l'amour pour la patrie, qui fait trouver doux à quelques grands cœurs de mourir pour elle? Qu'est-ce donc que la reconnaissance, sinon un sentiment d'amour désintéressé? A la vérité, cette vertu a toujours été si rare que certains moralistes ont pu douter qu'elle existât. Le P. André regarde comme la dégradation du cœur humain, une doctrine qui fait consister l'amour dans le désir prochain ou éloigné d'être heureux, et conduit fatalement à considérer l'intérêt personnel comme le mobile de toutes nos actions. « Admettre cette doctrine, dit-il, c'est anéantir la sincérité dans le commerce ordinaire de la vie, la

(1) *Recherche de la vérité*, liv. IV, chap. V.

bonne foi dans les affaires, c'est détruire tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'humain même et de véritablement sociable dans nos âmes (1). »

Nous considérons la haine, l'envie et même la jalousie comme une seule et même passion, qui a l'amour de soi pour véritable fondement. Dans la jalousie on craint de perdre le bien qu'on a ; dans l'envie on s'afflige qu'un autre possède celui qu'on croit mériter, dans la haine enfin on repousse ce qui paraît nuisible. Mais dans ces trois mouvements de l'âme, on manifeste une aversion irrésistible pour tout ce qui trouble la jouissance des biens auxquels nous attachons le bonheur. « L'envie, dit Bacon, est une sorte de maladie contagieuse, la plus basse et la plus avilissante des passions ; c'est pourquoi l'Écriture sainte en a fait l'attribut spécial du démon. » On porte envie pour l'ordinaire aux personnes que l'on prétend égaler ou surpasser, et dont la carrière est semblable à la nôtre. Les gens difformes, les eunuques, les vieillards sont tourmentés de cette passion ; tels étaient Narsès, Tamerlan, lord Byron. L'empereur Adrien portait une envie mortelle aux peintres, aux sculpteurs et aux architectes dont la supériorité lui était importune. Alexandre lui-même était jaloux de Ptolémée, d'Antigone, de Lysimaque, de Parménion, en un mot, de tous ses lieutenants. La jalousie des artistes, ces enfants de la renommée, a quelque chose de pénible et de monstrueux comme les haines de famille ; telle était celle qui régnait entre Raphaël et Michel-Ange, dont la rivalité dura toute la vie. Très jeune, le Titien se lia d'une étroite amitié

(1) Œuvres du P. André, 1er et 2e *discours sur l'amour désintéressé.*

avec le Giorgione qui, s'apercevant des progrès trop rapides de son élève, rompit tout commerce avec lui. On a prétendu que le Titien lui-même, craignant un rival dans son frère François Vecelli, s'efforça de le dégoûter de la peinture, et lui persuada de se livrer au commerce. Nous avons cité, au chapitre *du génie et de la gloire*, un grand nombre d'exemples de ces haines envieuses qui ont poursuivi souvent les grands hommes, et empoisonné leur existence. Il n'est pas de nation qui n'ait à se reprocher quelque crime d'ingratitude suscité par l'envie.

Le ban de l'ostracisme à Athènes n'était point infligé en punition de quelque forfaiture; c'était plutôt un moyen de diminuer une autorité trop grande, de rabaisser un mérite trop élevé, et de contenter *doucement et gracieusement*, dit Plutarque, l'envie que le peuple portait aux citoyens dont la réputation et l'autorité lui faisaient ombrage. Il est si vrai que l'ostracisme n'était qu'un résultat de la tyrannie jalouse et soupçonneuse du peuple, que souvent il se réunissait sans savoir contre qui il prononcerait cette peine. Chacun écrivait un nom sur une coquille, et on bannissait pour dix ans celui qui était le plus fréquemment nommé. Lorsque Alcibiade et Nicias se partageaient l'autorité, le peuple résolut de frapper l'un ou l'autre d'ostracisme. Tous deux s'entendirent alors avec leurs adhérents pour désigner un certain Hyperbolus, qui était un homme de rien. Honteux de ce résultat, le peuple vit son autorité avilie, l'ostracisme déshonoré, et de ce jour cette peine fut abolie.

Il n'est pas de réputation, de gloire, de fortune éclatante que l'envie ait épargnées. Ce sentiment jaloux entre la faction Barcine et celle de Hannon, surexcité par les

succès d'Annibal, devint la véritable cause de la chute de Carthage. Hannon persuada au sénat par toute sorte de sophismes de ne point envoyer des secours à Annibal. Quand on se décida à le faire, il était trop tard. Après la bataille de Cannes, Hannon fit proposer de livrer Annibal aux Romains, comme plus tard Caton demanda qu'on livrât César aux Gaulois. A son début, l'expédition d'Alexandre contre les Perses fut regardée comme une entreprise dangereuse et téméraire; mais la réussite excita l'envie, et Tite-Live lui-même dit de ce conquérant, qu'il n'eut d'autre mérite que celui de mépriser un vain épouvantail (1).

Leibnitz n'est point éloigné de considérer l'envie comme une passion louable et fondée sur la justice (2). Toutefois, le sentiment général est formellement contraire à cette opinion. Elle ne saurait être si petite qu'elle ne nuise, dit Descartes (3). L'envie ne peut devenir louable que quand elle excite le cœur à imiter la vertu des autres; mais alors elle change de nom et n'est plus qu'une noble émulation. C'est elle qui inspire aux grandes âmes des entreprises difficiles et des actions généreuses. Le Corrège s'écrie, devant un tableau de Raphaël : « *Anch'io son pittore.* » Thucydide enfant versa des larmes, en entendant la lecture que fit Hérodote de son histoire aux Grecs assemblés pour les jeux olympiques; plus tard, il composa lui-même une histoire de la guerre de Péloponèse, et si nous possédons ce chef-d'œuvre de l'antiquité,

(1) Liv. IX, chap. XV .

(2) *Nouv. essais sur l'entendement*, liv. II, ch. XX.

(3) *Les passions de l'âme*, liv. II, art. CXL.

c'est à Xénophon qu'on le doit; c'est lui qui l'a conservé et publié.

La colère est ce trouble violent que nous ressentons lorsqu'on nous fait quelque mal ou qu'on nous adresse une injure. Unie à la haine, elle engendre le ressentiment et le désir de la vengeance. De toutes les passions elle est la plus terrible et la plus indomptable; aucune n'a été la source de crimes aussi nombreux, aucune n'a fait répandre autant de sang. Les ambitieux se montrent impitoyables pour ceux qui leur ont disputé le rang suprême. Sans être cruel, Vespasien refusa de pardonner à Sabinus; en vain Éponine se traîna aux genoux de cet empereur et les arrosa de larmes, en vain elle lui présenta les deux jeunes enfants qu'elle avait eus de Sabinus, dans le souterrain où ils avaient vécu neuf années; Vespasien fut inexorable et les fit tous périr. Un roi cependant ne gagne-t-il pas plus de cœurs par sa bonté que par ses victoires mêmes? On exhortait Henri IV à traiter avec rigueur certaines places des ligueurs qu'il avait réduites par la force : « La satisfaction qu'on tire de la vengeance, répondit-il, ne dure qu'un moment, celle que procure la clémence est éternelle. » On lui parlait d'un brave officier de la ligue : « Je lui ferai tant de bien, fit-il observer, que je le forcerai à m'aimer malgré lui. »

Il serait superflu de rappeler les funestes effets de la colère; on en trouve des exemples à chaque page de l'histoire. Nous ajouterons toutefois que cette passion est la cause d'un grand nombre de maladies; qu'elle produit les troubles les plus désordonnés et quelquefois même une mort subite. Fallope a rapporté l'exemple d'une femme qui était prise d'un érysipèle au nez chaque

fois qu'elle se mettait en colère. Le docteur Magnus Huss, de Stockholm, vient de publier l'observation d'une jeune fille de dix-neuf ans, Marie K., atteinte d'une sueur de sang et de convulsions épileptiques que rappellent tout mouvement de colère et même une altercation un peu vive. Un jeune savant, indigné de voir sa découverte contestée par un homme puissant dont le devoir eût été de l'encourager, fut pris subitement d'un ictère général. M. Bricheteau a cité plusieurs exemples de la même maladie, occasionnée par les impressions morales. Le fait suivant, dû à ce judicieux observateur, eut de plus terribles conséquences encore : Un jeune officier reçoit publiquement un soufflet; il veut sur-le-champ venger son injure, mais on le retient; il devient à l'instant ictérique; pris bientôt après d'une fièvre violente avec délire, il meurt dans les convulsions.

Un accès de colère a souvent produit des syncopes, des apoplexies et des hémorrhagies mortelles. L'un des plus célèbres chirurgiens des temps modernes, John Hunter, était sujet à la goutte et à des accès d'angine de poitrine, accompagnés d'hallucinations fort extraordinaires. Ces accidents survenaient sous l'influence des affections pénibles de l'âme, tandis que le travail intellectuel, des conversations intéressantes et des passions douces lui procuraient toujours du soulagement. Enfin, le 16 octobre 1793, à la suite d'un mouvement de colère qu'il voulut réprimer, ce grand chirurgien poussa un profond soupir et tomba mort. Nous rapportons plus loin quelques exemples d'accidents plus terribles encore qui ont eu pour unique cause un accès de colère.

La peur, l'effroi, l'épouvante, la terreur, ne sont que des degrés différents de la crainte. Un homme courageux peut rester inébranlable devant le danger, alors surtout qu'il remplit un devoir; mais il arrive au cœur le plus ferme de passer par toutes les péripéties de la crainte, quand le péril menace une tête sur laquelle reposent ses plus vives affections. Sous l'influence de cette passion, le visage pâlit et devient même livide, les glandes salivaires se dessèchent, la parole est entrecoupée, la voix s'arrête, la peau se refroidit, les membres tremblent, les cheveux se hérissent, le cœur bat avec violence, la vue se voile, la vie paraît sur le point de s'éteindre, et quelquefois même s'éteint subitement. On a vu également survenir alors le mutisme, la goutte, des canities subites, des paralysies, des hémorrhagies foudroyantes. Une mère, passant la nuit auprès d'un enfant qu'elle était à chaque instant menacée de perdre, et qui fut sauvé cependant, s'aperçut au matin que ses cheveux étaient devenus entièrement blancs d'un côté. Un homme, étant tombé dans un étang dont on le retira demi-mort, put être rappelé à la vie; mais tous ses cheveux avaient blanchi. On se souvient que, en 1821, le libraire Rouen fut condamné à mort pour sa participation au complot de Bedfort; en entendant la sentence ses cheveux blanchirent subitement.

Alibret a rapporté l'exemple d'un domestique qui, en 1793, ayant vu son maître conduit à l'échafaud, fut soudainement frappé d'une éruption furfuracée, qu'il conserva pendant plusieurs années. Suivant ce médecin célèbre, les dartres de toute espèce sont souvent occasionnées par une vive frayeur ou de grands revers de for-

tune. Cælius Aurelianus rapporte que le grammairien Artemidore fut saisi d'un si vif effroi en voyant un crocodile, qu'il en perdit sans retour la mémoire. Suivant Tissot, Pinel, Esquirol, Georget, les violentes commotions morales, la colère, le chagrin, en un mot, toutes les passions fortes sont les causes ordinaires de l'épilepsie; mais la frayeur est sans contredit celle qui exerce l'influence la plus fâcheuse sur la production de cette cruelle maladie. Esquirol a cité l'exemple d'un maçon fort et robuste, âgé de vingt et un ans, qu'un rêve effrayant rendit épileptique. En visitant un cimetière, une jeune fille sentit sa robe retenue par un obstacle, aussitôt elle fut atteinte d'épilepsie; un enfant effrayé par un chien éprouva une première attaque de ce mal; les accès se renouvelaient chaque fois qu'il entendait un aboiement. L'observation suivante présente un fait plus extraordinaire encore : Un soldat, en montant à l'assaut, fut frappé d'épilepsie par la terreur que lui causa une bombe qui éclata à ses pieds. Totalement guéri de cette maladie, la vue des mêmes remparts rappelle vingt ans plus tard les mêmes accès. Ainsi l'imagination, le souvenir, sont suffisants quelquefois pour produire un ébranlement nerveux non moins violent que la sensation même; en voici un nouvel et terrible exemple : Un commis-voyageur à cheval, par un hiver très rigoureux, s'écarta de sa route véritable, les traces en ayant été effacées par la neige. Il arrive à Lindau, sur les bords du lac de Constance, au moment où il se croyait à plusieurs lieues de distance de cette ville. Il apprend que, sans s'en douter, il a traversé une grande partie du lac glacé et couvert de neige. Saisi d'effroi en songeant

au danger qu'il a couru, il est instantanément frappé de mort (1).

On a prétendu toutefois que si la frayeur était une cause fréquente de maladies, elle pouvait aussi en guérir quelques-unes, et en particulier celles mêmes qu'elle avait engendrées. Mais aucun médecin sage n'oserait entreprendre ni conseiller un pareil traitement. Quel est celui qui voudrait prescrire le remède héroïque employé dans l'observation suivante : Un goutteux était retenu dans son lit par un des plus violents paroxysmes de sa maladie. Tout à coup, à la tombée du jour, un homme déguisé en spectre entre dans sa chambre, l'enlève de son lit, le traîne malgré ses cris au bas d'un escalier où il le laisse, et s'enfuit. Le goutteux qui, l'instant d'auparavant, ne pouvait remuer ses pieds, gonflés et douloureux, se lève vivement, remonte l'escalier, et, ouvrant les fenêtres de sa chambre, appelle à son secours. Il était guéri de la goutte, et de sa vie il n'en éprouva plus d'attaque.

On voit par les exemples précédents combien les passions violentes peuvent devenir funestes. Mais il existe deux maladies sur lesquelles leur influence perturbatrice est plus manifeste encore, nous voulons parler de l'hydrophobie et de la folie. Dans son *Essai sur la rage*, Pouteau rapporte qu'un maître de pension, nommé Poizel, mourut en vingt-six heures dans les convulsions d'une hydrophobie, qui s'était déclarée à la suite d'un accès de colère. Le docteur Maret, de Dijon, père de M. le duc de Bassano, avait vu une vertueuse jeune fille, violemment insultée, être saisie d'une vive indignation, et prise immédiatement

(1) *Dict. des sciences médic.*, t. XIX, p. 517.

de douleurs par tout le corps, d'une fièvre ardente et d'un délire tel qu'il fallut la lier. A ces symptômes succéda une hydrophobie contre laquelle les remèdes furent impuissants; elle succomba le troisième jour (1).

On lit, dans Marcel Donat, qu'une jeune femme, témoin d'une rixe violente, en conçut un tel effroi, que la nuit même elle fut frappée d'une attaque d'épilepsie, suivie de la paralysie d'un bras. Le quatrième jour, après un violent frisson, sa bouche se couvrit d'écume, la lumière lui devint insupportable; elle pleurait, sanglottait, éprouvait de vives terreurs; chaque fois qu'on lui présentait un liquide, elle frissonnait, renversait sa tête en arrière et tombait en syncope; elle mourut le cinquième jour. Les exemples précédents ne sont pas uniques dans la science, on en trouve de semblables dans Bangor, Félix Plater, Fothergill, et dans le *Journal des savants*.

C'est une observation psychologique fort extraordinaire que l'hydrophobie spontanée, ainsi que le virus de la rage, fassent naître dans l'homme une sorte de passion qui lui est étrangère, *l'envie de mordre*. Borel rapporte l'histoire d'un homme devenu hydrophobe qui, ayant conservé sa raison jusqu'à son dernier soupir, faisait éloigner ses amis pour satisfaire le besoin d'aboyer. Aussi Van Helmont disait-il que la salive du chien enragé produit une espèce *d'idée canine*. Suivant Rebière l'aîné, de Brives, soixante personnes avaient été mordues par des chiens, des vaches ou par des cochons, mordus eux-mêmes par un loup enragé. Eh bien! dans la violence de leurs accès, plusieurs de ces malades imitaient les cris

(1) *Mémoires de l'Acad. de Dijon*, t. I.

et les attitudes de l'animal qui les avait mordus; ils en manifestaient même à plusieurs égards les inclinations.

Les aliénistes s'accordent à regarder les passions comme les causes les plus fréquentes de la folie. Cette redoutable maladie est produite le plus ordinairement par les chagrins domestiques, les revers de fortune, un amour contrarié, la frayeur, la colère, la jalousie, les événements politiques. Mead a vu, en Angleterre, plusieurs nouveaux enrichis devenir aliénés; un jeune homme, cité par Esquirol, ayant gagné un lot important à la loterie, fut frappé de folie quelques jours après. Les vicissitudes politiques, les changements de règne, les révolutions sociales, ont toujours engendré un grand nombre d'aliénations; elles se produisent surtout dans la classe qui souffre le plus de ces commotions. Il faut même s'étonner que la folie ne soit pas plus fréquente chez les souverains, quand on songe aux cruels soucis et aux troubles de conscience qui doivent les assaillir à l'époque orageuse des révolutions.

On observe un plus grand nombre d'aliénés dans les sociétés modernes que chez les peuples anciens. Aussi les auteurs ont-ils pensé que l'accroissement de la folie est en rapport avec les progrès de la civilisation. De Humboldt a rencontré moins de fous parmi les sauvages de l'Amérique, et Macartney en a moins trouvé en Chine, qu'on n'en voit dans les populeuses capitales d'Europe.

Dryden a prétendu que les hommes de génie et les fous se tiennent de près. M. Moreau a soutenu et professé la même opinion dans son important *Traité de psychologie morbide*, dont voici l'argument : « Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres

hommes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par son excentricité ou l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur source dans les mêmes conditions que les divers troubles moraux dont la *folie* et l'*idiotie* sont l'expression la plus complète. »

En admettant qu'il se trouve, en effet, un plus grand nombre de fous parmi les gens de lettres que dans les autres professions, on ne pourrait être surpris de ce résultat, si l'on considère à combien de passions orageuses ils sont livrés, combien de douleurs, d'injustices et de catastrophes ont traversé leur vie. On ne saurait nier en outre le danger des études dirigées trop exclusivement vers la métaphysique, et l'influence des idées religieuses parmi les sectaires. Le Tasse, Gilbert, J.-J. Rousseau étaient véritablement aliénés ; Pascal, Bernardin de Saint-Pierre avaient une disposition imminente à le devenir. Si l'on admet, ce qui du reste est incontestable, que la folie est d'autant plus fréquente que la civilisation est plus avancée, et à mesure que les passions déchaînées se livrent plus violemment la guerre, les philosophes, les savants, les poëtes y doivent être nécessairement plus exposés que les ignorants et les imbéciles. Il est cependant loin d'être prouvé que la supériorité de l'intelligence prédispose à la folie, et nous partageons sans réserve l'opinion d'Esquirol sur cette question délicate : « Les plus vastes génies, dit ce médecin célèbre, les plus grands poëtes et les peintres les plus habiles ont conservé toute leur raison jusqu'à leur extrême vieillesse. Si l'on a vu des peintres, des poëtes, des musiciens, des artistes devenir fous, c'est qu'à une imagination très active, ces

individus associaient de grands écarts de régime, auxquels leur organisation les exposait plus que les autres hommes. Ce n'est point parce qu'ils exerçaient leur intelligence qu'ils perdaient la raison, ce n'est point la culture des arts et des lettres qu'il faut accuser; cette culture suppose à ceux qui s'y livrent un grand besoin de sensations; aussi la plupart des peintres, des poëtes, des musiciens, pressés par le besoin de sentir, s'abandonnent-ils à de nombreux écarts de régime, et ce sont ces écarts, plus encore que les excès d'étude, qui sont la vraie cause de la folie. »

Si la tristesse avec ses formes innombrables est une passion moins violente dans ses effets immédiats, moins désastreuse surtout pour la société que la colère et la haine, ses conséquences n'en sont pas moins funestes pour ceux qu'elle affecte. Elle est la maladie, souvent incurable, dont souffrent les nobles âmes frappées par le malheur. On a remarqué avec étonnement que le chagrin le plus cruel, celui de perdre un époux ou un enfant, soit très rarement suivi de la mort, alors même que la douleur déchirante et les larmes versées avec tant d'abondance sembleraient devoir épuiser les sources de la vie. Au contraire, les coups imprévus, une joie subite, une insulte, un accès de colère produisent des syncopes, des apoplexies ou des hémorrhagies mortelles. Il n'est pas rare, non plus, de voir les natures les plus vigoureuses et les caractères les plus fermes ne pouvoir résister à un chagrin accompagné de honte et de dépit. L'arrière-petit-fils de la belle Corisande, le comte de Gramont, qui au passage du Rhin, en 1672, s'était jeté le premier dans le fleuve, et avait, par son exemple, entraîné toute

l'armée, mourut l'année suivante de la douleur que lui causa la défaite d'une escorte qu'il commandait. A l'époque de sa gloire, Lebrun, longtemps l'arbitre du goût, ayant perdu Colbert, son bienfaiteur, et s'étant vu préférer Mignard par Louvois, succomba au chagrin que lui causa cette injuste disgrâce. Almansour mourut de la douleur occasionnée par la perte de la bataille de Calatanazor, où 50,000 Maures restèrent sur le champ de bataille; Chosroës le Grand fut également frappé de mort en apprenant que ses troupes avaient été battues et ses trésors pillés. La fin prématurée de Fourcroy ne doit-elle pas être attribuée au chagrin d'une ambition déçue? Après avoir réorganisé les écoles de droit et de médecine, il avait espéré être placé à la tête de l'Université, lors de sa constitution définitive en 1809. Le regret de voir ses prévisions trompées l'affecta si vivement, qu'il fut frappé d'apoplexie à l'âge de cinquante-quatre ans.

Mais aucune observation, aucun phénomène, aucune maladie ne manifeste avec autant d'évidence que la nostalgie, l'empire des passions et l'influence du moral sur le physique; elle est produite par les affections tristes de l'âme, le regret du pays natal et la douleur insurmontable de s'en voir éloigné. On la rencontre parmi les exilés, les étudiants, les voyageurs, mais c'est dans les rangs de l'armée qu'elle choisit surtout ses victimes. Causes, développements, symptômes, tout annonce une violente perturbation de l'âme. C'est elle qui tue, elle seule aussi peut guérir. Suivant Fournier Pescay, la nostalgie est la maladie la plus désastreuse des camps. Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas l'aisance, la liberté, ni le magnifique spectacle d'une belle nature que le

jeune soldat appelle de ses vœux : non, il regrette le foyer paternel, le toit de chaume, le champ couvert de bruyère où s'écoula son insoucieuse enfance; c'est la montagne aride, la plaine sablonneuse, c'est le rivage battu par la tempête, dont l'image se retrace dans son souvenir et consume son cœur de regrets, en l'accablant d'un indicible ennui. On a même observé que les lieux les plus sauvages sont ceux qui exercent sur l'âme exilée les attractions les plus invincibles et les tristesses les plus insurmontables. Tout ce qui rappelle le pays natal fait naître la nostalgie dans le cœur du soldat; les Écossais pensaient à leurs montagnes en entendant le son de la cornemuse; le ranz des vaches faisait fondre en larmes les valeureux enfants de la vieille Helvétie et les excitait à la désertion. Il fut même défendu, sous peine de mort, de le jouer dans les régiments : « Il n'engendre plus la nostalgie, dit J.-J. Rousseau, parce que les Suisses ont perdu le goût de leur première simplicité ! »

On connaît l'histoire de ce Lapon misérable qui fut conduit en Pologne, élevé avec soin, pourvu de tout, et qui manifesta même pour les études universitaires une aptitude singulière. Mais un insurmontable ennui s'empara de son cœur ; la vue des palais de Varsovie ne pouvait effacer le souvenir de sa hutte enfumée et de ses champs de neige. Il chercha vainement à se distraire en se plongeant dans l'ivresse; enfin il se sauva furtivement de l'Université, et regagna à pied sa froide et monotone patrie. Transportés en Danemark, des Groenlandais, pour revoir leur affreux pays, bravèrent une mort à peu près certaine en s'embarquant sur un frêle canot qu'ils dirigèrent à l'aventure à travers l'Océan. Pendant la révolu-

tion française, plusieurs émigrés, connaissant tout le danger de leur démarche, osèrent retourner en France, où les attendait la prison ou l'échafaud. On a vu des nègres arrachés à la côte d'Afrique, tantôt mourir de tristesse, et tantôt se pendre ou s'empoisonner après avoir fait périr tous ceux qui leur étaient chers.

La nostalgie se manifesta chez la plupart des jeunes Bretons qui furent appelés en l'an II à l'armée de la Moselle, et en l'an III à celle des Alpes. On peut même supposer avec vraisemblance, que la crainte d'être arrachés à leur pays natal, non moins que leur attachement à leur Dieu et à leur roi, anima ces vaillantes armées de paysans qui, sous Lescure, Charrette et Larochejaquelein, combattirent avec tant de vigueur les troupes de la république.

Si la nostalgie se déclare même dans les rangs d'une armée triomphante, combien ses atteintes ne deviennent-elles pas plus funestes encore aux jours des revers et de sombre découragement? En Égypte, elle ajouta son redoutable contingent à celui de la peste; plusieurs soldats même mirent fin à leur désespoir par le suicide. Caffarelli fut presque le seul des généraux de cette héroïque armée qui se montrât animé d'une fermeté inébranlable, soutenu qu'il était par son fanatique attachement pour le général en chef. La nostalgie rendit plus meurtrière encore la déroute de Moscou; s'étant jointe au typhus, elle ensevelit à Mayence les restes de nos glorieuses phalanges.

Chose surprenante! la femme, douée d'une imagination si mobile et d'une susceptibilité bien plus exquise, est moins sujette que l'homme à la nostalgie. Les vieux soldats, les vieux marins en sont moins souvent atteints

que les jeunes, et les officiers moins que les soldats. Cependant personne n'en est absolument à l'abri ; elle n'épargna pas même le médecin en chef de la grande armée.

Le premier symptôme de la nostalgie est une tristesse importune, suivie bientôt d'une mélancolie sombre ; on recherche la solitude, qui ajoute un nouveau degré à la gravité du mal. L'appétit se perd, les digestions deviennent mauvaises, la respiration anxieuse, entrecoupée par des soupirs et des angoisses. A ces symptômes s'ajoutent des lassitudes dans les membres, la chute des forces, un anéantissement complet, un besoin insurmontable de repos, des palpitations continuelles, un pouls misérable et irrégulier, l'affaissement des traits, une pâleur mortelle, des larmes fréquentes et la privation de sommeil. On a vu des nostalgiques présenter les caractères des maladies les plus redoutables, l'anévrysme du cœur, la phthisie pulmonaire, la fièvre maligne, etc. Tantôt muets et taciturnes, tantôt en proie à un délire sombre, ils se représentent les images du pays natal, de leur famille, de leur mère, et meurent en prononçant ces noms si chers :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Quoique cette maladie soit toute morale, et ne présente aucune trace de lésion organique, sa terminaison néanmoins est très souvent funeste. Ramazzini rapporte que dans un camp où la nostalgie était épidémique, sur cent soldats atteints, à peine si l'on en pouvait sauver un. Chez ces infortunés, toute maladie intercurrente devient promptement mortelle. Certains d'entre

eux, maigres et exténués, arrivent à un état voisin de la tombe, restent dans leur lit sans pouvoir marcher, ni même parler. Suivant Percy, on a vu des soldats mourir le jour où on leur avait refusé leur congé. Il est impossible d'attribuer ces désordres à une lésion matérielle, lorsqu'on voit les métamorphoses et les résurrections qui s'opèrent en quelques heures, quelquefois même subitement, chez les soldats à qui l'on annonce leur libération. A peine déclare-t-on à un moribond qu'il va revoir son pays, que le délire cesse, la fièvre s'évanouit, les forces se raniment, la vie, tarie dans ses sources, y renaît avec l'espérance et la joie. Ainsi, de deux malades atteints du même mal, celui à qui l'on accorde son congé est sauvé, celui à qui on le refuse succombe.

Que peut l'art du médecin contre un mal insaisissable, invisible, entretenu par un poison moral qui circule dans les canaux nerveux, obscurcit l'intelligence, comprime la raison, anéantit la volonté? Détruisez la cause ou n'attendez rien des secours de l'art. Tous remèdes intempestifs ne seraient pas seulement inutiles, ils seraient même dangereux. La bonne chère, les jeux, la danse, la musique ne peuvent être conseillés que comme hygiène préventive.

Pendant le blocus de Mayence, Percy, désespéré de voir la mort moissonner tant de jeunes soldats atteints de nostalgie et qui périssaient comme axphyxiés, vint annoncer à plusieurs malades que le général en chef leur accordait leur congé; ce mensonge heureux en sauva un grand nombre. Zimmermann a rapporté l'histoire curieuse d'un étudiant en médecine de l'Université de Gœttingue, arrivé au dernier degré de nostalgie. Il se

[illegible] [illegible] d'un [illegible] de l'aorte, qui lui semblait [illegible] [illegible] tant les palpitations [illegible] [illegible]. Sa faiblesse l'obligeait à ne plus quitter [illegible]. A peine a-t-il obtenu la permission de retourner à la maison paternelle, qu'oubliant ses craintes [illegible], il parcourt à pied la ville pour prendre congé de ses amis, se met en voyage comme un [illegible], et [illegible] jusqu'au sommet des cascades de [illegible] lui qui deux jours auparavant ne pouvait monter quelques marches sans crainte de suffoquer. Terminons ces remarques sur la nostalgie par une observation qui n'est pas la moins curieuse de celles que les auteurs ont mentionnées. Fournier Pescay, étant chirurgien militaire, fut atteint de nostalgie à l'âge de vingt et un ans ; il commençait à inspirer des inquiétudes sérieuses, lorsque ses supérieurs obtinrent pour lui du ministre de la guerre la permission de se rendre à Paris. Il part le cœur ivre de joie. A peine a-t-il fait quatre heures de route qu'il se sent guéri. Honteux de sa faiblesse et jaloux de la réparer, il retourne au quartier général, et depuis il ne ressentit aucune nouvelle atteinte de cette bizarre et incompréhensible maladie.

La joie est la plus douce passion de l'âme, l'apanage heureux de la jeunesse et de l'enfance, dont elle embellit le cours si promptement écoulé. Unie à la bienveillance et à l'esprit, elle est un don céleste, et répand autour d'elle un charme irrésistible. Aucune passion n'est aussi entraînante et plus communicative. Le rire simulé même a le privilége de provoquer le rire et de chasser la tristesse ; mais quelle est donc la joie qui résiste à l'épreuve de la vie, aux douleurs cruelles, aux pertes si pénibles,

aux déceptions amères ? Quel est donc l'homme qui ose se livrer aux entraînements de la joie, quand il a vu s'évanouir toutes ses illusions, quand il a vu un bon père, une mère tendre, des enfants bien-aimés descendre au tombeau ? Quelle est la femme qui ose s'abandonner à des danses folles, quelle est celle dont la bouche s'ouvre encore pour les chants, les propos joyeux, après avoir perdu la fille qui faisait son bonheur et son orgueil ? La sérénité peut habiter encore une âme éprouvée par des pertes cruelles, mais la joie en est bannie à jamais.

On a pensé, avec raison, que la tristesse resserre le cœur, tandis qu'une douce joie le dilate. Sous l'influence de cette dernière toutes les fonctions ont un jeu normal et régulier ; les maladies sont moins fréquentes ou se guérissent avec plus de facilité ; nous ne doutons pas que cette heureuse disposition ne favorise la longévité. Toutefois nous attribuons ce privilége aux joies de l'esprit plutôt qu'aux plaisirs sensuels ; ceux-ci s'éteignent par la jouissance, tandis que les premiers sont comme une source d'eau vive qui ne s'épuise jamais.

On a vu une joie subite dissiper des accès de goutte, un ictère, une fièvre tierce et plusieurs autres maladies. C'est par un sentiment de reconnaissance qu'ayant été guéri par un rire fou d'une vomique qui mettait ses jours en danger, Érasme, l'un des écrivains les plus érudits et les plus spirituels de son siècle, composa l'éloge de la folie. Mais, comme toutes les passions violentes, une joie excessive a ses dangers ; elle peut devenir fatale et provoquer une syncope mortelle, et même une apoplexie foudroyante. On rapporte qu'une nièce de Leibnitz fut instantanément frappée de mort à la vue d'une

cassette remplie d'or, dont elle héritait. Une Lacédémonienne mourut de joie en revoyant son fils, qu'elle croyait tué dans un combat. Une Romaine perdit également la vie en embrassant les siens après la défaite de Thrasimène. On cite encore parmi les personnes qui moururent de joie, Chilon, Sophocle, Diagoras de Rhodes, Denys l'Ancien, Philippide, Léon X, etc.

L'espérance est comme la joie, et même préférablement à elle, un des biens les plus précieux de la vie ; ou plutôt, sans elle, la vie deviendrait une sombre prison, que n'éclairerait jamais le moindre rayon de lumière. Cette passion n'offre qu'un seul danger, des espérances chimériques qui doivent nécessairement être suivies de déceptions amères ; c'est à elle peut-être qu'est due la passion du jeu, qui ne laisse jamais sans déshonneur, sans honte ou sans remords le cœur où elle a pénétré. L'espérance est le véritable levier des affaires et des entreprises ; elle double les forces d'une armée, et devient le gage de la victoire. Un général qui livre bataille sans l'espoir du succès, est déjà vaincu. En voyant l'amiral Villeneuve s'avancer pour combattre la flotte anglaise, on pouvait prédire l'issue de la bataille de Trafalgar. Après avoir distribué à ses généraux et à ses soldats tout le butin enlevé aux Perses, l'espérance fut le seul bien qu'Alexandre se réserva, et n'était-il pas le plus précieux ?

Dans les maladies, comme dans tous les événements de la vie, la faiblesse du moral, le désespoir sont des causes d'aggravation ; tous les observateurs ont pu apprécier combien la crainte de la mort et le découragement augmentent le danger : « *plerumque certum esse*

signum et prænuntium futuræ mortis, desperationem de recuperanda valetudine, » dit Frédéric Hoffmann (1). L'espérance engendre la confiance ; secondés par elles les remèdes les plus insignifiants opèrent des prodiges. Le charlatan a même, sous ce rapport, un certain avantage sur le médecin instruit ; car le premier frappe vivement quelques imaginations faibles, qui ne demandent qu'à être trompées, en promettant avec assurance ce que le second présente avec sagesse, comme probable seulement. Si le médecin prudent peut fermer les yeux sur quelques pratiques superstitieuses voulues par les malades, il ne saurait les conseiller et les employer lui-même ; il se rendrait ainsi coupable d'un mensonge, dont le moindre inconvénient serait de lui faire perdre de sa dignité et de sa propre estime. Nous nous réservons de traiter ailleurs de l'influence de l'imagination et du pouvoir des amulettes.

Un seul exemple fera comprendre tout ce qu'on peut se promettre d'une volonté ferme, soutenue par la confiance, pour obtenir la guérison d'une maladie déclarée incurable. Le docteur Fabrizzi, qui vient de mourir il y a quelques mois à Nice, me raconta, le 6 septembre 1855, qu'à la suite de chagrins successifs, la confiscation de ses biens, l'exil, l'ingratitude, il était tombé dans un état de dépérissement qui annonçait une fin prochaine. Il avait une hydropisie générale compliquée du symptôme le plus redoutable, l'albuminurie. Tous les remèdes ayant échoué, il voulut se préparer chrétiennement à la mort, et se retira dans une campagne isolée, renonçant à la

(1) *De animo sanitatis et morborum fabro*, art. IX.

profession qu'il avait exercée avec une distinction et une générosité admirables. A peine arrivé dans la retraite qu'il s'était choisie, une famille éplorée vient le supplier de voir un enfant de quinze ans qui avait eu la tête écrasée par une roue de charrette. Il hésite entre la résolution prise et le devoir charitable ; celui-ci l'emporte. Il trouve l'enfant sans connaissance, à demi-mort. Il le trépane et le guérit en quelques jours. Cette famille de bons paysans entoure Fabrizzi, arrose de larmes ses mains bienfaisantes, et prie Dieu de le récompenser. Ému de cette scène, Fabrizzi demeure quelque temps immobile et pensif. « Eh quoi ! se dit-il à lui-même, Dieu m'a donc permis de sauver un de mes semblables ; si ma vie n'est pas inutile, elle ne me sera pas de sitôt enlevée. Il me la conservera pour que je puisse achever ma mission de charité et de dévouement envers les pauvres malades. » Pendant ces réflexions, il sent en lui une force inconnue. Pour la première fois depuis huit mois il dort la nuit suivante d'un sommeil réparateur. Rempli de confiance, il voit se dissiper rapidement les formidables symptômes de sa maladie, et quelques jours après il était entièrement rétabli.

Il n'est pas de passion aussi haïssable que l'orgueil, et l'on se demande si, à un degré quelconque, elle peut jamais devenir louable et avoir un but utile. L'orgueil est l'exagération insensée de l'estime de soi et du sentiment de la dignité personnelle. Créature noble et privilégiée entre toutes, l'homme ne pouvait point oublier qu'il a été formé à l'image de Dieu, et qu'il a été doué de liberté, d'intelligence et de raison pour s'élever à la connaissance des vérités éternelles. Mais qu'on remarque

la contradiction de l'orgueil humain. « Animal superbe, dit Bossuet, il veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il a d'excellent; il ne veut rien céder à son semblable, et il fait des efforts pour prouver que les bêtes le valent bien et qu'il n'y a pas de différence entre lui et elles. »

L'estime de soi produit en l'homme l'amour de l'indépendance, et lui fait rechercher les formes de gouvernement où sa liberté n'a point d'autres entraves que celles du devoir, et où il n'a de maître que la loi. Mais comment s'arrêter à la juste limite de la vérité? L'humilité vertueuse qui nous porte à faire un retour sur notre faiblesse, à estimer les autres plus que nous-mêmes, est une qualité bien rare, tandis que la plupart des hommes ont un sentiment exagéré de leur valeur, et ne reconnaissent aucun mérite au-dessus du leur.

« L'arrogant n'aime que soi, » dit Platon. Aucune nature n'est moins sympathique, aucune n'étouffe plus sûrement l'affection qui demandait à naître. Partout où il se présentait, le duc de Buckingham révoltait tous les cœurs par son insolence; il entraîna son pays dans des guerres injustes et désastreuses. L'orgueil de Louvois ne se courbait pas même devant la majesté de Louis XIV. Dans le paroxysme de sa vanité, Fouquet avait fait placer dans ses armes cette légende : *Quo non ascendam*. L'insupportable orgueil de Richard-Cœur-de-Lion lui faisait regarder tous les rois comme ses sujets, et ses sujets comme des esclaves. Le navire sur lequel il revenait, déguisé, de la Terre-Sainte, ayant échoué sur les côtes de Venise, Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait offensé par ses hauteurs au siége de Saint-Jean-d'Acre, le reconnut, le fit arrêter et le livra chargé de fers au lâche

Henri VI, qui le retint prisonnier, et exigea pour le mettre en liberté une rançon de 250,000 marcs d'argent.

Pourquoi le dissimuler? Trop souvent la science inspire de l'orgueil; cependant Galilée, Descartes, Newton, furent des hommes simples et modestes, qui se sentaient confondus devant la majesté et la grandeur de la nature. On peut toutefois pardonner à certains hommes d'une supériorité incontestable, de ne point assez dissimuler l'opinion avantageuse qu'ils ont de leur propre valeur. Et pourtant un sentiment contraire ne pourrait que rehausser encore leur mérite. « Je ne remarque en nous, dit Descartes, qu'une seule chose qui nous puisse donner juste raison de nous estimer, à savoir l'usage de notre libre arbitre, et l'empire que nous avons sur nos volontés; car il n'y a que les seules actions, qui dépendent de ce libre arbitre, pour lesquelles nous puissions avec raison être loués et blâmés, et il nous rend en quelque façon semblables à Dieu, en nous faisant maîtres de nous-mêmes, pourvu que nous ne perdions pas par lâcheté les biens qu'il nous donne (1). »

On doit remarquer, du reste, que les orgueilleux ne se glorifient jamais du mérite réel qu'ils peuvent avoir, tandis qu'ils sont fiers de qualités dont la valeur est purement imaginaire. Ils parlent à tout propos de leurs aïeux et de leur naissance; poussés par le désir inquiet de s'élever, de dominer, ils s'offensent de toute supériorité, et ont besoin d'exercer leur despotisme sur tout ce qui les entoure; l'un n'accepte point de maître, l'autre ne veut pas d'égal. Ils n'estiment ni la beauté, ni la jeu-

(1) *Des passions de l'âme*, IIIe part., art. CLII.

nesse, ni les inclinations vertueuses, mais bien le rang, la fortune, les dignités et le pouvoir; à leur gré, on ne rend jamais assez de justice à leur mérite, tandis que les faveurs s'accordent à des hommes de rien.

Mais l'orgueil n'existe pas seulement chez les hommes distingués par la naissance, le talent, la fortune, les hauts emplois; on le trouve non moins arrogant, non moins présomptueux, peut-être plus insupportable, chez le pauvre et chez l'ignorant; l'envie les dévore, ils regardent tout travail comme indigne d'eux. Parfois le pauvre mendie, l'orgueil dans le cœur et l'insulte à la bouche; avec ses pareils, il a besoin d'être le premier; poussé au crime par la paresse, on l'a vu devenir chef de bande, et jamais sa morgue et son insolence ne l'abandonnent.

L'orgueil se reconnaît au geste hautain, à la pose dédaigneuse, à la voix emphatique, à la démarche guindée. Ajoutez un degré de plus à cette passion, vous avez la folie. C'est une aliénation très commune de se croire prophète, pape, empereur, et même le Père éternel. L'orgueilleux, comme le fou, aspire sans doute à la suprême puissance, et la maladie révèle sa pensée. En voyant cette tête haute, ces mouvements raides, cet air de commandement, ces gestes de dédain, ne cherchez pas à donner des conseils qui seraient superflus. Gardez-vous-en surtout si l'orgueilleux, dont l'aspect vous blesse, a en main le pouvoir; car si vous lui disiez, comme Camille Desmoulins à Robespierre : « *Il porte sa tête avec respect comme si elle était un Saint-Sacrement,* » il vous répondrait, ainsi que le fit Robespierre : « *Je lui ferai porter la sienne comme à un saint Denis.* »

On peut considérer le regret, le remords et le repentir

tristesse
a perdu
la société
avenirs, le
route dans
perdue.
heureux ceux
d'aucun
l'adresse aucun
une existence.
alors
des agita-
par les cris
à ce sup-
es, en
Courier,
le, ne
San-
tambours
XVI, devint
tremblement
Suivant Pro-
Symmaque et
remords que rien
à table, l'em-
fit voir la tête
servait. Il se
dans le désespoir.
plus doux que le
vertueuse que l'âme
toutefois, la pas-

sion devient une vertu chrétienne, et la philosophie s'arrête où commence la religion.

Nous aurions dû peut-être regarder l'enthousiasme, non-seulement comme la première des passions, mais encore comme la plus noble dans son principe, la plus grande en résultats, et la seule louable dans ses exagérations mêmes. C'est elle qui frappe et élève l'âme à la vue des grands spectacles de la nature, des sites pittoresques, du désert immense, de la mer sans limite, des cieux sans horizon. C'est elle qui la fait tressaillir devant tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, au récit des vertus héroïques et des actions magnanimes. C'est elle, enfin, qui l'agite et la pousse dans la voie des découvertes, et la promène dans les régions de la fantaisie et de l'inspiration. Sans enthousiasme, il n'y a ni progrès, ni grandeur, ni sublimité dans la science, dans la poésie, dans les arts. Pythagore, Pascal, Lavoisier, Arago, n'étaient pas moins animés par cette passion élevée, que Pindare, Corneille, Schiller, Lamartine. Archimède était enthousiaste de la science et croyait tout possible par elle. Il avait raison sans doute, et il prouva, au siége de Syracuse, qu'un savant peut quelquefois valoir une armée.

Aucune passion n'est aussi communicative : sur la place publique, dans les rangs d'une armée, elle embrase les cœurs comme l'étincelle électrique. N'est-ce point à l'enthousiasme, plutôt qu'à la chaleur brûlante, qu'on doit attribuer le fait extraordinaire rapporté par Lucien ? Les Abdéritains, ayant assisté par un soleil ardent et en plein air à une représentation de la tragédie d'Andromède d'Euripide, furent saisis d'une sorte de délire poétique, et se répandirent dans la ville comme des fous, en réci-

[illegible]

[illegible] On n'a point oublié l'effet de la musique sur Alexandre, sur Saül, sur Éric, roi de Danemark, et sur Philippe V. Le célèbre géomètre Lagrange [illegible] la science de problèmes très difficiles [illegible] un concert.

Soit que l'on définisse les passions des tendances violentes [illegible] le plaisir et la douleur, soit qu'on les considère simplement comme des appétits, des penchants et des sentiments exaltés, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont un caractère de force et de grandeur qui parfois nous étonne, alors même que nous en blâmons la violence. Les vices, au contraire, sont tous honteux et n'excitent que le mépris. On peut les définir des habitudes ou des inclinations contraires à la vertu. La plupart des passions résultent de mouvements invo-

lontaires opposés à la raison, tandis que les vices, quoique combattus par elle, demeurent dans la dépendance de la volonté. Renfermées dans l'ordre de la nature, et dominées par la raison, les passions peuvent être bonnes et louables; tous les vices sont condamnables et nuisibles.

La plupart de nos inclinations, bonnes ou mauvaises, nous sont données par la nature, mais l'habitude exerce l'influence la plus funeste sur la génération des vices. Une mauvaise éducation, de pernicieux exemples dans la jeunesse les font pénétrer presque invinciblement dans les âmes molles et flottantes encore entre le bien et le mal. Nous avons vu que l'adversité avait été pour quelques grands caractères une occasion de vertus sublimes; mais pour les âmes moins fortement trempées le malheur a été trop souvent une cause de dégradation; l'homme qui était brave à demi devient lâche, et le citoyen libre qui accepte les hontes de la servitude, en contracte bientôt tous les vices et tous les abaissements.

Il y a des vices du corps, des vices de l'âme, et des vices qui participent de l'un et de l'autre; ils forment une famille innombrable, et s'engendrent les uns les autres. Tous les goûts et tous les penchants peuvent, par l'effet de mauvaises habitudes, d'une éducation mal dirigée, ou de faux raisonnements, dégénérer en vices. D'abord timides et honteux, ils se présentent sous le masque d'un plaisir qui flatte les sens; bientôt l'humble esclave devient un maître forcené qui tyrannise l'âme et ne lui prépare que honte et regrets. Autant la vertu rend la vie aisée et douce, autant, après un court enivrement, le vice la rend fâcheuse et insupportable.

On a prétendu classer les vices en vices par défaut et en vices par excès. Cette classification nous paraît incomplète, et par conséquent défectueuse. En les considérant comme des habitudes ou des inclinations contraires au devoir et à la sagesse, chacun peut les nommer, les connaître, et déterminer dans quelle mesure ils abreuvent l'homme de honte et d'amertumes. On doit regarder comme des vices l'incontinence, la gourmandise, l'ivrognerie, l'avarice, la passion du jeu, la jalousie, l'envie, la malpropreté, le défaut d'ordre, l'habitude du mensonge, la paresse, l'ignorance, la méchanceté, l'égoïsme, en un mot, toute inclination que la raison condamne comme opposée aux vertus de l'âme et du corps.

Quel est l'homme assez parfait pour n'avoir donné accès dans son âme à aucun de ces hôtes dangereux? Mais, connaissant les ravages que leur séjour y détermine, il doit leur faire une guerre courageuse. « La philosophie, dit Plutarque, est la seule médecine des infirmités et des maladies de l'âme (1). » Nous examinerons dans les chapitres suivants quels moyens elle conseille pour les guérir, ou plutôt pour les prévenir et les détruire dans leur germe.

(1) *Comment il faut nourrir les enfants*, XXII.

CHAPITRE XV.

DES REMÈDES A APPORTER AUX MALADIES DE L'AME ET EN PARTICULIER DE L'ÉDUCATION ET DES HABITUDES.

On ne peut regarder comme sérieux les conseils des médecins qui ont proposé des remèdes contre les passions et les vices; qui ont voulu, par exemple, combattre l'avarice par le vin, les stimulants, une chaleur libérale; l'orgueil par la diète et la saignée, etc. Ces conseils doivent être relégués avec l'opinion de ceux qui font dépendre le caractère vindicatif et sanguinaire de Marius, des veines variqueuses pour lesquelles il subit une opération sanglante, et attribuent l'ambition et la perfidie de Lysandre aux ulcères que, suivant Aristote, il avait aux jambes. On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de ces théories erronées, ainsi que des suivantes : *Splene rident, felle irascunt, jecore amant, pulmone jactantur, corde sapiunt.* Suivant Vauvenargues, *les grandes pensées viennent du cœur;* il faut entendre par cette expression métaphorique que les plus hautes conceptions de l'intelligence sont dues aux nobles passions de l'âme. Il en est de même de la belle pensée de Quintilien : *Pectus est quod disertos facit et vis mentis.* Ce n'est pas le cœur, la poitrine, mais bien la passion qui est l'âme de l'éloquence.

Toutefois aucun observateur ne saurait nier les rap-

On a prétendu classer les vices en vice
en vices par excès. Cette classification n
plète, et par conséquent défectueuse
comme des habitudes ou des incl
devoir et à la sagesse, chacun p
naître, et déterminer dans c
l'homme de honte et d'a
comme des vices l'incont
gnerie, l'avarice, la p
la malpropreté, le d
songe, la paresse, l' ...a raison, ni l
en un mot, tou ... qui est en proie à un
comme oppos ...rysme du cœur, ou bien à un

Quel est ...uand l'état mental se trouve évidem
accès dar ...épendance d'une lésion matérielle, comm
Mais, cr ...oit dans certaines vésanies, c'est au médecin
il doi... le rôle qui en d'autres circonstances appartie
phi... moraliste. Et d'ailleurs, celui qui comprend da
e... son étendue sa mission élevée, sait au besoin ag
comme médecin et parler comme philosophe ; on ne
verra point, de concert avec les Syracusains et les Abd
ritains, traiter de visions absurdes les méditations ab
traites d'Archimède, et de folie la sagesse de Démocrit

Si les maladies de l'âme n'exigent pas l'interventi
d'une médecine agissante, néanmoins elles réclame
parfois les secours d'une hygiène éclairée. La sobrié
n'est-elle pas la mère de la retenue et de la modératio
La gymnastique, les voyages, l'exercice, le travail
l'étude ne sont-ils pas les auxiliaires de la morale, l
ennemis des vices, et même le chemin qui mène à
sagesse ? En parlant de la nostalgie, nous avons mont

ports étroits du physique et du moral. Si une disposition maladive excite certaines passions, elle peut aussi en calmer d'autres. Quelques organes ont entre eux des relations évidentes, quoique les causes en soient ignorées. Ne voit-on pas des femmes ordinairement bonnes et d'humeur égale, devenir irascibles, capricieuses, méchantes et presque folles dans certaines conditions spéciales et passagères? Quelques maladies rendent l'esprit lourd et paresseux; Carnéade se purgeait pour mieux combattre les arguments de Chrysippe. Ne demandez ni la netteté du jugement, ni la liberté de la raison, ni la fermeté de la conscience à celui qui est en proie à une névralgie aiguë, à un anévrysme du cœur, ou bien à une fièvre dévorante. Quand l'état mental se trouve évidemment sous la dépendance d'une lésion matérielle, comme on le voit dans certaines vésanies, c'est au médecin à accepter le rôle qui en d'autres circonstances appartient au moraliste. Et d'ailleurs, celui qui comprend dans toute son étendue sa mission élevée, sait au besoin agir comme médecin et parler comme philosophe; on ne le verra point, de concert avec les Syracusains et les Abdéritains, traiter de visions absurdes les méditations abstraites d'Archimède, et de folie la sagesse de Démocrite.

Si les maladies de l'âme n'exigent pas l'intervention d'une médecine agissante, néanmoins elles réclament parfois les secours d'une hygiène éclairée. La sobriété n'est-elle pas la mère de la retenue et de la modération? La gymnastique, les voyages, l'exercice, le travail et l'étude ne sont-ils pas les auxiliaires de la morale, les ennemis des vices, et même le chemin qui mène à la sagesse? En parlant de la nostalgie, nous avons montré

l'inanité des remèdes, et la toute-puissance du moral sur cette affection. Le médecin ayant en main le levier de l'espérance, dissipe les craintes, ranime les courages; les chirurgiens militaires ont tous reconnu que les émotions et la terreur aggravent l'état des blessures, tandis que l'espérance en facilite la cicatrisation. Si l'on admet que les fortes commotions de l'âme sont capables d'engendrer plusieurs maladies et d'en dissiper d'autres, le médecin philosophe ne pourra-t-il pas rendre d'utiles services, en opposant certaines passions à des passions contraires, avec l'autorité que donne la science et la confiance qu'il a su inspirer? Mais, quoiqu'on puisse au besoin s'aider de ses conseils, c'est ailleurs qu'on doit chercher des remèdes pour les maladies de l'âme.

On rapporte que Socrate, rencontrant le jeune Xénophon dans une rue d'Athènes, lui barra le chemin avec son bâton, et lui demanda où était le marché. Celui-ci s'empressa de le lui indiquer. Socrate lui demanda alors en quel endroit on formait les hommes à la vertu; Xénophon hésitant à répondre, Socrate lui dit de le suivre et qu'il le lui enseignerait. La philosophie était chez les anciens la véritable école de la vertu. Aujourd'hui les philosophes écrivent et n'ont point d'écoles; leurs livres doivent être considérés tout à la fois comme des précepteurs et des guides. Thucydide avait donné une grande leçon de sagesse, en plaçant sur le fronton de la bibliothèque d'Alexandrie cette belle inscription : *Trésor des remèdes de l'âme.*

Toutefois ceux qui cherchent dans les philosophes des règles de conduite, et des conseils pour les aider à triompher de leurs passions et à étouffer leurs vices, ne sont

pas ceux qui en auraient le plus grand besoin. Ils n'en sont plus esclaves; ils ont déjà remporté une première victoire en ne cédant pas sans lutte, et en cherchant des armes pour terrasser un ennemi tremblant; vouloir c'est faire :

> La volonté suffit; qui ne veut qu'à demi,
> Sort du sommeil, se lève et retombe endormi (1).

L'étude de soi-même, l'expérience de la vie qui nous vend quelquefois si chèrement ses conseils, le malheur enfin, déchirent le voile qui cachait au cœur prévenu la laideur du vice et le danger des passions. Cette connaissance assure la victoire; mais ne serait-il pas plus profitable, et ne devrait-on pas regarder comme le triomphe de l'hygiène philosophique de prévenir les maladies de l'âme, plutôt que d'avoir à les guérir? L'éducation et les habitudes sont les vrais moyens propres à atteindre ce résultat désirable.

Sans nier d'une manière absolue la liberté humaine, le célèbre auteur de la *Physiologie du cerveau* admet une sorte de fatalité pour les passions : « L'animal et l'homme, dit Gall, sont organisés pour la colère, la haine, le chagrin, la frayeur, la jalousie, etc., parce qu'il y a des choses et des événements qui, d'après leur nature, doivent être détestés ou aimés, désirés ou redoutés (2). » De son côté, Platon n'a-t-il pas absous le coupable de la responsabilité de ses actes, en disant : « La plupart des reproches qu'on fait aux hommes sur leur intempérance

(1) *Poésies du philosophe Sans-Souci* (Frédéric le Grand).
(2) *Sur les fonctions du cerveau*, t. I, p. 71.

dans les plaisirs, comme s'ils étaient volontairement vicieux, sont des reproches injustes? Aucun n'est méchant parce qu'il le veut ; on le devient à cause d'une disposition du corps ou d'une mauvaise éducation, malheur qui peut arriver à tout le monde, malgré qu'on en ait (1). »

Aucune mauvaise action, aucun crime ne sont punissables, quand la volonté de les commettre n'existe pas. S'il n'était pas libre, s'il obéissait fatalement à ses passions, comment l'homme pourrait-il espérer en triompher par de saines doctrines et de bonnes habitudes? Cependant ni Gall, ni surtout Platon, n'ont mis en doute la force et le pouvoir de l'éducation ; mais ceux mêmes qui en proclament les effets, soit en bien, soit en mal, reconnaissent néanmoins que cette influence a des limites : « Lorsqu'il s'agit d'hommes extraordinaires, dit Thomas, il faut moins remarquer l'éducation que la nature (2). » « Ni la bonne éducation ne fait le grand homme, dit également Fontenelle dans l'éloge de Pierre le Grand, ni la mauvaise ne le détruit. Les héros dans tous les genres sortent, tout formés des mains de la nature, et avec des qualités insurmontables. »

Tous les observateurs conviennent qu'il faut une nature bien préparée, pour que la bonne doctrine qu'on lui confie puisse y faire germer la science et la sagesse. Aussi, ont-ils regardé comme une faveur du ciel pour l'homme d'être né de gens de bien. Une naissance irréprochable est le premier bien qu'il trouve en venant au monde. Mais si une bonne terre répond mieux qu'un sol ingrat

(1) Œuvres de Platon, trad. par V. Cousin, t. XII, *Timée*, p. 231.
(2) *Éloge de Descartes.*

à une culture bien entendue, est-ce à dire cependant que l'homme doive se désespérer s'il a eu le malheur de naître dans une famille couverte d'opprobre? Cette tache ne s'efface pas sans doute, et il faut des prodiges de volonté et de vertu pour la faire oublier. Toutefois rien n'est impossible à celui qui, se confiant en Dieu et en la justice, a fermement résolu dans son cœur de devenir et de rester honnête homme.

Quintilien, Plutarque, J.-J. Rousseau et un grand nombre de médecins, ont insisté sur l'importance pour une mère de nourrir elle-même son enfant, et en cas d'impossibilité absolue, ils ont recommandé de faire choix de nourrices non-seulement bien portantes, mais surtout vertueuses. On peut se demander si les mœurs d'une mère, et par conséquent celles d'une nourrice, n'exercent pas une influence réelle sur le moral d'un enfant. Les anciens poëtes, en supposant que les hommes courageux avaient été nourris avec la moelle des lions et des tigres, se sont-ils laissé égarer par des suppositions chimériques, ou bien ont-ils entrevu quelque vérité cachée? De nos jours, où l'on a conçu le louable désir d'introduire dans la science une exactitude rigoureuse, on a matérialisé l'aliment et refusé d'y voir autre chose que les principes démontrés par l'analyse. Mais dans ce cas, comment expliquerait-on les accès convulsifs survenus subitement quand une mère a eu l'imprudence de donner le sein à son enfant après un mouvement de colère? Le sens moral nous invite, mieux encore qu'une expérience douteuse, à repousser non-seulement une nourrice infectée, mais encore une nourrice dépravée. Peut-on nier l'influence malfaisante de certaines éma-

nations secrètes sur l'âme ? On doit fuir cette atmosphère, cette sorte d'incubation d'un être frêle et impressionnable par les femmes d'un caractère méchant et de mœurs suspectes, et penser que, peut-être, certaines dépravations précoces et incompréhensibles ne reconnaissent pas d'autres causes.

L'éducation doit commencer dans les premiers mois qui suivent la naissance; dès le second, et certainement pendant le troisième, on voit se manifester chez le jeune enfant une volonté et quelquefois des habitudes. De lui-même et sans autre maître que la nature, il acquiert des notions plus parfaites que celles qu'il recueillera plus tard de l'éducation. Dès le premier jour, le sens du goût est admirable ; on peut même regarder comme une dépravation ces besoins nouveaux que lui communiqueront un jour le luxe et la gourmandise. L'instinct du tact borné à la sensibilité générale suit de près celui de la nourriture. Obscurs et confus d'abord, les sens de l'ouïe et de la vue ne tardent pas à sortir de leur sommeil. Vers la fin du second mois l'enfant commence à distinguer un objet d'un autre, à reconnaître les formes et probablement les couleurs, peut-être même les distances. Le travail de l'ouïe est plus tardif ; mais déjà du second au troisième mois il sourit au langage séduisant de sa mère ; bientôt il rend les caresses et cherche à former des sons ; puis tout à coup, en moins de temps qu'il n'en faut à l'homme le plus intelligent pour apprendre une langue, l'enfant la comprend et parle celle qu'il entend, avec une facilité et une perfection admirables. A côté de l'évolution de ces phénomènes sensitifs et du travail intellectuel qu'ils supposent, marche une éduca-

tion non moins étendue, un apprentissage non moins compliqué ; nous voulons parler de la locomotion et de tous les mouvements volontaires. Les psychologistes ont analysé les premiers avec une rare sagacité ; l'étude des seconds appartient exclusivement aux physiologistes.

Doit-on commencer une éducation véritable dès les premiers mois de la vie ? Non sans doute ; il faut saisir et savoir attendre, sans la forcer, la marche successive des phénomènes. On peut toutefois déjà diriger et développer quelques bons penchants, et détruire quelques inclinations vicieuses qui s'éveillent. Il faut ne frapper les yeux et les oreilles que de douces et bonnes sensations ; un seul exemple suffit pour faire comprendre le pouvoir des premières impressions : la prononciation et l'accent contractés dans l'enfance sont indélébiles ; aussi Chrysippe et Quintilien recommandaient-ils de faire choix de nourrices qui n'eussent pas un langage vicieux.

Quintilien, dont tous les préceptes se distinguent par leur sagesse, a vivement insisté sur la nécessité d'une bonne éducation et sur les résultats qu'on peut s'en promettre pour corriger et réparer en quelque sorte les torts de la nature. Il pense que les esprits stupides et rebelles à tout enseignement sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique ; le nombre en est infiniment petit, et « la preuve, dit ce grammairien célèbre, c'est qu'on voit chez plusieurs enfants briller des lueurs d'espérance qui s'évanouissent avec l'âge ; d'où il est évident que ce n'est pas la nature qui leur a manqué, mais une bonne culture (1). »

(1) *Institut. orat.*, liv. I, chap. I.

L'éducation en effet est une culture véritable, et Bacon (*Desiderata*) voulait qu'on appelât celle des mœurs les *Géorgiques de l'âme*. Faute d'être cultivée, une bonne terre devient une friche et se couvre de mauvaises herbes. Si l'on ne se hâte d'extirper les plantes nuisibles qui menacent d'envahir l'esprit, il s'épuisera en vain plus tard, et n'en produira qu'un petit nombre de vraiment fructueuses. L'éducation de famille, et en particulier celle de la mère, ne peut être remplacée pour former les mœurs et les affections. Personne n'ignore tout ce que J. César, saint Augustin, saint Louis, Henri IV, Louis XIV durent à Aurélie, sainte Monique, Blanche de Castille, Jeanne d'Albret, Anne d'Autriche, leurs illustres mères. Tout ce que nous connaissons de la vie de famille de la plupart des hommes, célèbres particulièrement par leurs vertus, nous prouve presque toujours que c'est dans le cœur de leur mère qu'il faut chercher le secret de leur mérite. « On sait, dit Quintilien, combien l'éloquence de Cornélie influa sur celle des Gracques; elle en a laissé un monument dans les lettres qui sont parvenues à la postérité. »

C'est par le sang, l'exemple et la direction des mères que l'homme se forme. Malheur aux enfants à qui manquent de chastes et vertueux enseignements ! Plus à plaindre encore ceux qui en reçoivent de contraires ! Domitius Ahénobarbus disait lui-même que d'Agrippine et de lui il ne pouvait naître qu'un monstre funeste au genre humain ; Néron réalisa cette prédiction. La première Agrippine, fille d'Agrippa et de Julie, épousa Germanicus, dont elle eut Caligula, Drusille et Agrippine, mère de Néron. Le sang et l'exemple maternels l'empor-

tent ici, comme presque toujours, sur ceux des pères. Julie, fille d'Auguste et de Scribonie, fut comme la source empoisonnée qui infiltra la débauche et la cruauté dans les veines de Caligula, de Drusille, d'Agrippine et de Néron. On peut ajouter à cet exemple, mais dans un sens opposé, celui d'Anne de Beaujeu et de Charles VIII, qui n'eurent aucun des vices de Louis XI, et durent leurs nobles qualités à l'admirable douceur de leur malheureuse mère.

Horace a pu dire que l'enfant reçoit, comme la cire, l'empreinte du vice ; il aurait dû ajouter qu'il garde avec la même facilité celle de la vertu. Aussi ne doit-on confier les enfants qu'à des gouvernantes ou à des maîtres sages et prudents. Leur permettre de fréquenter de mauvaises connaissances, c'est les vouer à une perte irréparable ; suivant Plutarque, il n'est rien de pire pour la jeunesse que les flatteurs. Diogène le Babylonien rapporte que Léonides, gouverneur d'Alexandre, avait fait contracter à ce prince certains vices dont il ne put jamais se défaire dans un âge plus avancé, et quand il était déjà un très grand roi.

Quintilien, qu'on ne saurait trop citer en matière d'enseignement, s'élève surtout avec une grande force contre l'éducation efféminée que les enfants reçoivent parfois au sein même de leur famille, et contre les exemples pernicieux dont leurs cœurs sont frappés jusque dans la maison paternelle. « Nous nous réjouissons, ajoute-t-il, s'il leur échappe quelque réflexion licencieuse, s'ils prononcent quelques paroles qu'on se permettrait à peine dans les orgies d'Alexandrie. Nous les payons d'un sourire ou d'un baiser ; et cela ne me surprend pas ; ils

répètent ce que nous leur avons appris : *Nostras amicas, nostros concubinos vident, omne convivium obscenis canticis strepit, pudenda dictu spectantur. Fit ex his consuetudo, deinde natura. Dicunt hæc miseri antequam sciant vitia esse : inde soluti et fluentes non accipiunt e scolis mala ista, sed in scolas afferunt* (1). »

Quelle est la conduite à tenir envers les enfants pour rendre leurs fautes mêmes profitables ? L'expérience et la connaissance du cœur humain prouvent qu'on les amène plus sûrement à faire leur devoir par de bonnes paroles et de douces remontrances, que par la sévérité et les punitions corporelles. « On peut pardonner quelques fautes au jeune homme, ou feindre même de les ignorer, dit Plutarque. » Il faut être indulgent sans faiblesse et ferme avec douceur.

Nous avons insisté sur l'inestimable prix d'une bonne éducation, sans formuler des préceptes de détail et d'application qui ont été posés déjà par des auteurs recommandables. Ils conseillent d'apprendre aux enfants à aimer Dieu comme un père et à agir continuellement sous son regard, c'est le fondement de toute sagesse et la source de tous les biens ; à avoir en horreur le mensonge, c'est un vice servile, et la vérité seule a des charmes ; à maîtriser la colère, elle est la plus terrible des passions ; à être discret, modeste et réservé, on se fait aimer en inspirant une confiance précoce ; à fuir l'oisiveté, le luxe et toutes les recherches superflues, on se met ainsi à l'abri des vicissitudes de la fortune, et on s'arme d'un fort bouclier contre l'adversité ; à avoir la

(1) *Institut. orat.*, lib. I, p. 40.

quand tout à coup le peuple poussa un grand cri : c'était un gladiateur qui venait de tomber. Vaincu par la curiosité, Alipius ouvrit les yeux. Son âme reçut une plus terrible blessure que le gladiateur qui venait d'être frappé. La vue du sang qui coulait remplit son cœur de je ne sais quelle volupté cruelle. Il voulait en vain détourner ses regards; il les sentait s'attacher sur ce corps palpitant; il buvait à longs traits la fureur des combats; il se repaissait des crimes de l'arène; son âme s'enivrait malgré elle d'une joie sanguinaire. Ce n'était plus l'homme entraîné de force à ce spectacle hideux ; c'était quelqu'un de la foule, ému comme elle, criant comme elle, et comme elle impatient de jouir des fureurs du cirque (1).

Quelques philosophes ont pensé que la vertu n'est, après tout, que le fruit des bonnes habitudes ; et tous admettent du moins qu'elle peut s'enseigner et se communiquer par les préceptes et surtout par l'exemple : « Considérez, disait Socrate, ce que dans le monde on appelle vertus, et vous reconnaîtrez qu'elles se fortifient par l'étude et par l'exercice (1). »

On peut définir l'habitude, une répétition fréquente des mêmes actes d'où naît chez l'homme, et même dans la plupart des êtres organisés, une plus grande aptitude à les renouveler. En effet, les plantes, comme les animaux, possèdent cette faculté de prendre des habitudes, de s'acclimater et de se modifier suivant les milieux et les circonstances où ils se trouvent. D'après Pascal, la

(1) *Confessions*, liv. VI, chap. VIII.

(2) Xénophon, *Entret. de Socr.*, liv. II, ch. VI.

nature ne serait peut-être qu'une première habitude. Toute une école de médecins célèbres, les animistes Stahl, Perrault, Whytt, Lawrence, etc., ont prétendu que les mouvements organiques sont l'effet de longues habitudes, si bien naturalisées en nous, qu'elles s'exécutent sans l'acte de la volonté, sans attention et même sans conscience. Toutefois, les animistes ne fournissent aucune preuve à l'appui d'une doctrine qui choque toute vraisemblance. L'enfant qui vient de naître respire et digère comme l'adulte, son cœur bat avec la même précision, son sang circule avec la même science. Où a-t-il appris ce mécanisme merveilleux? Qui le lui a enseigné et qui l'a enseigné au premier homme? Qu'est-ce qui montre à la jeune abeille, au moment de sa transformation, à fabriquer des alvéoles hexagones liées par une pyramide trièdre? Qu'est-ce qui apprit à des castors, enlevés très jeunes à leurs parents par Fréd. Cuvier, à bâtir une cabane et à construire des chaussées sur l'eau? Ce ne sont point là des habitudes, mais des instincts qui ne doivent rien à l'industrie de l'homme, et qui sont donnés par la nature. Nous ne pensons pas qu'aucun philosophe soit tenté d'adopter l'explication donnée par Ch. Bonnet de ces phénomènes *inexplicables*. «Un architecte, dit ce naturaliste, construit un bâtiment dont il a conçu le plan. Ce dessin, fruit de son travail, a donné à différentes fibres de son cerveau des déterminations particulières et coordonnées, en conséquence desquelles l'âme de l'architecte a opéré. Le cerveau de l'animal ne contiendrait-il pas originairement un système représentatif de l'ouvrage et des moyens relatifs à l'exécution? Ce système ne le placerait-il pas à sa naissance précisé-

[illegible]

[illegible]

bien accoutumé à dormir en voiture, que pendant les trois jours qu'il passa dans cette dernière ville, mollement couché, il dormit peu et très mal. Il ressentait dans tout le corps un tremblement continuel, semblable à celui que font éprouver les secousses de la voiture.

Les actes soumis aux habitudes ont ce caractère, que la première fois on les exécute difficilement, gauchement, avec peine ou dégoût, tandis que la répétition souvent renouvelée les rend faciles, agréables et parfois même irrésistibles. On s'accoutume à certaines professions qui inspiraient d'abord une vive répulsion; le gourmet perfectionne son palais, et recherche les mets qu'une première impression lui fit trouver détestables. Le paysan fait ses délices de l'ail, l'Indien du piment, les habitants des régions glacées boivent avec avidité l'huile rance des baleines. Celse conseille de ne contracter aucune habitude; il avait raison sans doute, s'il ne considérait que les mauvaises; car il savait jusqu'où l'homme est capable de porter la dépravation de ses goûts. Mais combien ses préceptes auraient eu plus de force encore s'il avait connu quel degré a atteint chez les peuples modernes la passion du tabac, de l'opium, ainsi que celle des liqueurs alcooliques et fermentées.

Personne n'ignore les prodiges de force, d'agilité et d'adresse, qui paraîtraient presque incroyables si l'on n'en était pas journellement témoin, des athlètes, des coureurs et des acrobates; toutefois, pour conserver ces facultés prodigieuses, ils ne doivent jamais interrompre leurs exercices. On rapporte que Timanthe, de Cléone, ayant quitté la profession d'athlète, à cause de son âge avancé, tirait de l'arc tous les jours pour entretenir ses

forces. Obligé de faire un voyage, il interrompit quelque temps cet exercice. A son retour, il voulut le reprendre; mais l'arc fut rebelle à ses efforts; il ne put le tendre. Dans sa douleur de ne plus se retrouver lui-même, il alluma son propre bûcher et se jeta dans les flammes avec son arc; « action qui, à mon avis, dit Pausanias, tient plus de la folie que du courage (1). »

Nos occupations, nos plaisirs et nos goûts sont à ce point tributaires de l'habitude, qu'il nous devient à la longue presque impossible d'y renoncer, et qu'il y a même danger réel à changer une vie active contre une vie inoccupée. Suivant Sanctorius, un homme qui avait passé vingt ans dans un cachot infect et ténébreux, ayant recouvré sa liberté, fut pris d'une fièvre maligne. Guéri de cette maladie, il vécut encore une année en mauvaise santé; mais, ayant commis un nouveau crime, il fut remis en prison, et sa santé se rétablit aussitôt. Barthez cite un fait analogue. On a vu des maladies longues céder au seul changement d'air, mais on voit plus souvent encore des personnes bien portantes, et surtout des vieillards qui, après avoir renoncé à des habitudes anciennes, succombent bientôt, par suite uniquement d'un brusque changement de résidence et de climat. Les nations elles-mêmes s'attachent à leurs coutumes; celles qui ont joui d'une longue paix voient avec regret se rouvrir la carrière des agitations et des périls. Les peuples qui occupent les points les plus extrêmes du continent asiatique tiennent plus fortement que les autres à leurs antiques usages, tandis qu'on rencontre des vicis-

(1) *Voyage de l'Élide*, liv. VI, chap. VIII.

itudes et des révolutions continuelles dans les climats intermédiaires. La civilisation disposerait-elle à l'inconstance et à l'inquiétude, ou ces résultats doivent-ils être attribués au cours mobile des saisons qui habituent les esprits à changer comme elles?

Théophraste avait remarqué qu'on s'accoutume aux remèdes; tous les médecins le savent par expérience et font succéder avec discernement une médication à l'autre. Brassavolle parle d'un Asiatique qui avalait chaque jour 8 grammes de scammonée comme mesure d'hygiène. Le docteur D..., de Paris, atteint d'une névralgie cruelle, a pris pendant de longues années 5 à 6 grammes d'extrait d'opium par jour. Fournier a connu un malade dont il ne parvenait à calmer les crises douloureuses qu'à l'aide de doses immodérées de ce médicament. Dans les dix dernières années, il n'en pesait plus la dose, la mesurait des yeux, et le volume était celui d'une grosse prune de Reine-Claude. A l'exemple de Mithridate, on pourrait donc, par l'habitude, se rendre invulnérable aux poisons.

Desèze a prétendu, mais sans raison, qu'il a été départi à chaque être une somme de sensibilité qui s'épuise par l'usage. Il n'en est rien; l'exercice entretient la fonction; pris dans une proportion convenable, il la fortifie même; l'abus seul et l'inaction l'étouffent et l'épuisent prématurément. « *L'habitude*, dit Bichat, *perfectionne le jugement et émousse le sentiment.* » Séduits par la forme aphoristique et piquante sous laquelle elle était présentée, tous les physiologistes ont répété cette pensée sans examiner jusqu'à quel point elle était vraie. On a remarqué, en effet, que les premières atteintes de quelques mala-

dies, la fluxion de poitrine par exemple, étaient plus dangereuses que les suivantes. Il est certain, en outre, que l'homme s'accoutume aux plus durs travaux, que le chasseur sibérien supporte impunément des fatigues incroyables et toutes les intempéries de l'air, que le sauvage endurci au froid devient moins sujet aux maladies inflammatoires. On peut présumer même que la discipline austère rend le corps moins sensible à la douleur. Mais il ne résulte nullement de ces faits que l'habitude émousse le sentiment. Il est avéré, au contraire, qu'elle perfectionne les sens, qu'elle ajoute à leur délicatesse, et qu'elle fait percevoir à ceux qui les exercent des nuances imperceptibles pour le vulgaire. Celui qui a beaucoup souffert souffre même plus que tout autre; la répétition fréquente de la douleur, loin d'en émousser l'aiguillon, en rend l'appréhension extrême et les atteintes insupportables.

« L'habitude, dit Maine de Biran, est une pente où l'on glisse sans s'en apercevoir et sans y songer. » Elle pourrait, dirigée avec adresse et grâce à une surveillance attentive, devenir le principe de nobles vertus, de même que, par l'insouciance et l'aveuglement coupable des parents, elle est l'origine des vices les plus dangereux. Suivant Descartes, il n'y a point d'âme si faible, qu'elle ne puisse, étant bien conduite, acquérir un pouvoir absolu sur ses passions (1). N'est-il pas vrai que souvent les déviations de la taille proviennent d'habitudes vicieuses, de la position contrainte qu'exigent l'étude de la harpe, l'écriture ou le dessin sur une table trop basse

(1) *Des passions de l'âme*, IIe partie, art. L.

ou trop haute? Comment corrige-t-on ces déviations récentes? On les guérit avec facilité par les efforts et l'exercice du membre le plus faible et des muscles antagonistes de la déviation. Au physique comme au moral, il est moins difficile d'empêcher de se former un vice, un tic, une difformité, une mauvaise habitude, que de les extirper lorsqu'ils ont acquis de la force, et plus aisé de résister à toute inclination naissante que d'avoir à la combattre quand elle a pris possession de nous; *principiis obsta*. Mais quand le mal est déclaré, on doit porter sans hésitation la cognée à la racine de l'arbre; une seule victoire, chèrement achetée, épargne un grand nombre de combats journaliers et pénibles. On rapporte que Fénelon, s'étant un jour mis en colère contre un homme qui lui céda, rougit de sa faiblesse, prit la résolution de résister désormais, et il tint parole.

Quand la victoire n'est pas aussi facile, on peut cependant, sans se laisser rebuter par les obstacles, sans se décourager par les défaillances, apprendre à vaincre, par degrés et de jour en jour, une inclination vicieuse. Pourquoi n'entreprendrait-on pas avec succès pour l'esprit ce qui réussit pour les fâcheuses habitudes du corps? L'exercice, la patience et la volonté n'opèrent-ils pas des prodiges? Jouvenet, élève de Lebrun, devenu paralytique du côté droit, s'exerça à peindre de la main gauche, et réussit de telle sorte qu'il fit ainsi le beau tableau du *Magnificat*.

Les mœurs, les circonstances extérieures et les habitudes prolongées modifient jusqu'aux traits de l'homme et impriment même un cachet particulier à sa physionomie. « On était tout surpris, dit M. Mignet dans son

éloge de Lakanal, d'entendre des paroles douces et flatteuses sortir de cette bouche sévère, et de trouver un si grand goût de plaire avec un visage si sérieux et sous un regard si défiant. L'expression contenue de son visage venait des temps terribles où il avait vécu, et ce qu'il laissait percer d'aimable ou de bon à travers sa gravité ou sa rudesse venait de sa nature. »

D'après Condillac, les passions vicieuses supposent toujours quelque faux jugement. « Les erreurs de spéculation, dit-il, font les esprits faux, et les erreurs sur les principes de vertu engendrent les méchants et les criminels (1). » Un mauvais jugement est donc la première habitude vicieuse qu'il faut travailler à détruire. Ce qu'une éducation virile opère pour une jeunesse impressionnable et mobile, doit ensuite se continuer et se fortifier par l'emploi d'une bonne législation et la surveillance des gouvernements éclairés, qui savent comprendre leur mission civilisatrice et providentielle. Il faut qu'ils s'appliquent sans relâche à créer ces mœurs publiques qui rendent facile à tous les citoyens la pratique du devoir. Les exemples de tous deviennent la règle de chacun, soit pour le bien, soit pour le mal. « Les coutumes d'un peuple esclave, dit Montesquieu, sont une partie de sa servitude; celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté (2). »

(1) *Traité des anim.*, IIe part. chap, IX.
(2) *Esprit des lois*, liv. XIX, chap. XXVII.

CHAPITRE XVI.

DES ADVERSITÉS ET DES DOULEURS MORALES.

Nous avons vu que le travail, l'étude, la vertu, la philosophie et la religion sont des biens inestimables pour l'homme, et ses meilleurs guides dans la recherche du bonheur. Ils doivent être considérés encore, comme le plus ferme rempart qu'on puisse opposer aux coups de l'adversité, et la source des consolations les plus douces et les plus certaines dans les malheurs qui le frappent. Toutefois le travail si fécond et si moralisateur qu'il soit, l'étude avec ses splendeurs et ses jouissances, la philosophie et la religion avec leurs doctrines si nobles et si puissantes, ne mettent pas l'homme à l'abri des revers, et surtout des pertes qui, en déchirant les cœurs, les abreuvent parfois de tristesses inconsolables. Telle est, en effet, la condition humaine dont les joies sont rares, et dont la souffrance est le partage. Bons et méchants éprouvent des chagrins souvent sans remède; souffrir, pleurer est la loi commune. On ne guérit pas les maux de l'âme en les niant; on les soulage toujours quand le cœur, armé de vertu, se réfugie dans les régions sereines de la philosophie et de la religion.

La perte ou la privation de tout bien véritable est un mal réel. Nous savons que les richesses, quoique désira-

nent dans une certaine mesure, ne tiennent pas le premier rang aux yeux du sage. Cependant, après avoir joui des douceurs de l'opulence, on se résigne difficilement à la médiocrité et aux privations qu'entraîne une diminution importante, et même, suivant la Bruyère, l'affliction qui vient de la perte des biens est seule durable (1). Toutefois, sans partager l'opinion de ce célèbre moraliste, la prudence et la sagesse ne doivent-elles pas engager à se prémunir contre la possibilité d'une ruine complète? L'administration d'une fortune considérable n'est pas chose indifférente. Suivant Champfort, le plus riche des hommes c'est l'économe, le plus pauvre c'est l'avare. Bacon prétend que celui qui veut conserver sa fortune toujours égale, ne doit dépenser que la moitié de son revenu, et celui qui veut l'accroître le tiers seulement. Agir ainsi serait cependant dépasser les règles d'une sage économie. Du reste, le jeu, le désordre et le vice sont des causes plus fréquentes de ruine que les coups du sort et les révolutions sociales. Par conséquent, c'est dans la prévoyance et la vertu que résident les véritables gages de la conservation des fortunes et de la sécurité des familles. Mais, laissant de côté la question matérielle, nous ne voulons envisager la fortune qu'au point de vue moral. Avant tout, restreindre ses besoins autant que possible, est déjà une grande richesse. Quoique nous ayons blâmé les exemples d'Anaxagore et d'Aristide, qui avaient mis de côté toute prévoyance, nous regardons comme conformes à la raison ceux de Socrate, qui se réserva une fortune très modique sans vouloir l'ac-

(1) *Caractères; des biens de la fortune.*

croître, de Descartes, du Poussin, de d'Alembert, qui n'acceptèrent aucune des offres brillantes qui leur furent adressées, et de notre contemporain Béranger, qui vécut dans la médiocrité, qui l'honora par sa modération et refusa constamment d'en sortir.

Si l'homme possède un riche patrimoine, ou s'il a acquis par des voies honnêtes des biens considérables, il peut en faire usage pour l'utilité de sa famille ou pour encourager les gens vertueux. Mais en même temps, la fortune, aussi bien que la justice et le pouvoir, doit être considérée comme une charge, et à ce titre exercée avec équité, suivant l'inspiration d'une conscience timorée et les intentions de celui qui nous les a confiées. Au milieu de ses richesses, il saura toutefois comme Caton d'Utique, qui avait 40 millions de sesterces (8 millions de notre monnaie), vivre sobrement et sans faste, ne pas rechercher les mets délicats, ne point se laisser amollir et corrompre par le luxe. S'il use de tout avec modération, s'il récite quelquefois, comme Socrate, ces vers où il est dit : L'argent et la pourpre sont plutôt des ornements pour le théâtre que des choses nécessaires à la vie, il ne pourra jamais rien perdre. L'adversité ne lui enlèvera que l'embarras que donnent l'emploi des richesses et la responsabilité de leur équitable distribution.

Tel est le premier enseignement à donner à ceux qui possèdent des biens considérables. Le second consiste à avoir toujours présente à l'esprit l'instabilité de la fortune, et, pour se prémunir contre ses caprices, à nourrir l'habitude du travail, à se mettre en état d'exercer un art ou une profession qui, en quelque lieu que le sort nous jette, puisse nous procurer les indispensables né-

cessités de l'existence, non pas *otium cum dignitate*, mais bien le travail avec dignité.

Ce n'est pas que nous répétions avec le comique du Fresny que *la pauvreté est non-seulement un grand mal, mais qu'elle est pis encore*. Nous blâmons avec énergie toutes les exagérations. L'homme sage peut certainement considérer la misère comme un malheur; pour éviter d'y tomber, il s'accoutume à l'ordre et à la modération au sein même de l'opulence, et, comme nous l'avons dit, nous regardons l'habitude d'un travail utile comme le complément de cette sagesse. Pierre le Grand se dérobait parfois aux soucis des grandes affaires, et, vêtu d'habits grossiers, il s'employait comme ouvrier dans la boutique d'un forgeron. Le soir, excédé de fatigue, il recevait le salaire de sa journée avec plus de joie, que l'impôt prélevé sur les sueurs du peuple. Pendant la guerre de Sept ans, Frédéric II, assailli par les armées coalisées de la France, de la Russie, de la Saxe et de la Suède, se vit un instant dépouillé de la plus grande partie de son royaume. Avant de livrer sa dernière bataille à Rosbach, il dit au général Quintus Icilius, que s'il la perdait, il se retirerait à Venise, pour y vivre en exerçant la profession de médecin. Mais la fortune de ce grand homme se releva plus brillante que jamais dans cette bataille, où il anéantit l'armée franco-autrichienne, commandée par le maréchal de Soubise.

Les révolutions qui se sont accomplies sous nos yeux depuis moins d'un siècle, en bouleversant les sociétés, en brisant les existences particulières et renversant même les hautes fortunes, ont donné encore une fois à l'homme une grande et importante leçon. Placer son bonheur,

son attachement et ses espérances sur des biens aléatoires, c'est s'exposer à de cruels mécomptes, et, suivant une expression de saint Augustin, *c'est répandre son âme sur le sable*. Un coup de vent emporte tout. Heureux celui qui a prévu la tempête, ou qui, dans le naufrage, abandonne aux flots, comme Zénon, sa cargaison de pourpre de Tyr, mais en sauvant la sagesse! On ne saurait citer avec trop d'éloges l'exemple du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, qui, pendant son exil en Suisse et aux État-Unis, enseigna les mathématiques, et celui plus récent encore de l'austère Manin; après avoir gouverné glorieusement Venise, en 1849, il refusa en exil tout don gratuit, et vécut à Paris modeste et retiré, avec sa malheureuse famille, en donnant des leçons d'italien. C'est en faisant allusion à de telles catastrophes que, suivant Suétone, Néron disait que *toute terre nourrit l'artiste*.

Nous avons montré, par quelques exemples, comment certains hommes avaient noblement supporté la perte des honneurs et du pouvoir, avec le seul secours de l'étude et de la philosophie. La mauvaise fortune, d'ailleurs, n'est pas toujours sans utilité. Combien d'hommes ne sont devenus sages qu'à l'école du malheur! Quelles métamorphoses n'opère-t-elle pas dans une âme qui s'ignorait elle-même! Cependant on ne doit pas se dissimuler que certaines infortunes ne peuvent être jugées d'après la règle commune. Quel conseil donner à Annibal, cherchant par toute la terre des ennemis au peuple romain, et poursuivi par la haine de ses vainqueurs, lutte grande et glorieuse de la part du noble proscrit, vile et infâme de la part d'un peuple ameutant toutes les nations contre un seul homme, et ne se croyant

cruelle des douleurs morales. Quelle amertume elle répand sur la vie ! quel déchirement pour l'âme qui se voit enlever pour toujours l'être sur qui étaient concentrées toutes les plus tendres affections, toutes les espérances. Aussi la philosophie stoïque, comprenant que cette affliction renversait tout son système de la tranquillité, enseigna-t-elle une résignation qui, si elle était mise en pratique, étoufferait une des passions les plus nobles du cœur humain. Nous ne pouvons admirer les mères qui, en recevant la nouvelle de la mort de leurs fils tombés avec gloire dans un combat où Sparte avait triomphé, ne versent pas une larme de regret et vont rendre grâce aux dieux ; nous ne louerons pas davantage Anaxagore qui, apprenant la mort de son fils, répond sans s'émouvoir : « Je savais que je l'avais engendré mortel. » Cette grandeur, ou plutôt cette insensibilité, est contraire à la nature, et outre-passe ce qu'exige le devoir.

Toutefois, on trouve des exemples de résignation et d'héroïsme [illegible] l'amour de la patrie et de la gloire, le sentiment élevé de l'honneur et la fidélité à sa foi. Un grand nombre de Romains célèbres, nous pourrions citer également plusieurs exemples chez les modernes, supportèrent avec courage la perte d'un fils, déjà l'espoir de la patrie, et en accompagnèrent même le cercueil : tels furent L. Maximus, L. Paullus, M. Caton, Gallus, Pison, Brutus, Scevola, Metellus, Scaurus, Marius, Marcellus, Aufidius. Mais chez ces fiers Romains la douleur du moins s'alliait à la fermeté. Lorsque Paul Émile, après son triomphe sur Persée, monta à la tribune aux harangues pour rendre compte de sa conduite, au moment où il annonça au peuple que la fortune venait

de le frapper d'un coup terrible en lui enlevant deux de ses fils, sa voix se perdit au milieu des sanglots, et tous les yeux se mouillèrent de larmes.

-Xénophon offrait un sacrifice, quand on vint lui annoncer que son fils Gryllus était mort à la bataille de Mantinée; alors il ôta de sa tête la couronne de fleurs qui l'ornait. Puis, apprenant que Gryllus avait péri en donnant la mort à Épaminondas, il remit sa couronne et acheva le sacrifice. Cependant, si les anciens blâmaient les afflictions sans mesure, ils réprouvaient également l'insensibilité du cœur au milieu des douleurs domestiques, et Eschine crut accabler Démosthènes en lui reprochant d'avoir fait un sacrifice sept jours après la mort de sa fille.

A quelles terribles épreuves le cœur d'un père ou d'une mère ne se trouve-t-il pas quelquefois soumis ! A quelle source, dans quel sentiment surhumain puisera-t-il ses inspirations ? Qui ne serait pas attendri au récit des sacrifices cruels qu'imposent parfois le devoir et l'honneur ; par exemple, quand on voit Virginius, réduit au désespoir et enlacé dans un piége abominable, plonger un poignard dans le sein de sa fille pour la soustraire aux outrages de l'infâme Appius ; quand la mère des Macchabées exhorte ses fils à mourir plutôt que de renier le Dieu de leurs pères, et les voit immoler sous ses yeux par le lâche et cruel Antiochus ? En présence de ces héroïques courages notre cœur pleure, mais s'élève. Il admire à quelle hauteur de dévouement l'homme peut atteindre, quels trésors de force inconnue Dieu a mis en lui. Il faut des résolutions fortes pour des circonstances étranges, exceptionnelles; le sang d'un seul peut alors

devenir le salut de tous, et rendre à un peuple asservi ses droits et ses libertés.

Les *consolations* adressées par Sénèque, Plutarque et Malherbe à une mère ou à un ami qui pleuraient la mort d'un fils, ont-elles cicatrisé la plaie de leur cœur? Nous ne le pensons pas; jamais l'éloquence et la poésie n'ont opéré ce miracle; elles serviraient plutôt d'aliment à une souffrance sans remède. Inconsolable de la mort de Tullie, Cicéron s'efforce en vain de tromper sa douleur en cherchant par quels raisonnements et quelle conduite on peut l'adoucir : « Puisque l'homme est composé d'un corps et d'une âme, dit ce philosophe, quelle contradiction de donner tant d'attention à l'art de conserver le corps, et si peu de soin à guérir les maladies de l'âme? Celles-ci ne sont-elles pas les plus nombreuses et les plus funestes? Sans la santé de l'âme, il n'est pas de terme aux misères. » Oui, nous en convenons, la philosophie est la médecine de l'âme; mais quelle valeur peut-on accorder aux motifs de consolation qu'il propose? « On ne doit s'étonner de rien, poursuit Cicéron ; il faut, au sein même de la prospérité, méditer sur les catastrophes qui peuvent nous frapper, la misère, les périls, l'exil, la mort des siens. La nature nous accorde un grand remède contre les douleurs invétérées, *c'est le temps*. Puis le courage nous donne la force de fouler aux pieds les événements; la justice nous apprend qu'on est mortel, et qu'il ne faut pas s'affliger de rendre à la nature ce qu'elle n'a voulu que nous prêter.... » Nous doutons que de pareils raisonnements aient jamais consolé le cœur d'une mère.

Les hommes sages ont conseillé de modérer les larmes sans prêcher l'insensibilité. On rapporte que Solon,

voyant un de ses amis inconsolable, le conduisit sur la citadelle d'Athènes, et, l'engageant à promener ses regards sur la ville : « Figurez-vous, si vous le pouvez, lui dit-il, combien de deuils et de chagrins logèrent autrefois sous ces toits, combien il y en séjourne aujourd'hui, combien dans la suite des siècles il y en doit habiter encore. Cessez donc de pleurer si amèrement vos disgrâces comme si elles vous étaient particulières, et songez qu'elles vous sont communes avec tous les hommes. » Voilà le langage du philosophe; voyons maintenant celui du père. Suivant Dioscoride, le même Solon déplorait amèrement la mort d'un fils ; un ami cherchait à le consoler en lui représentant que ses regrets étaient inutiles : « C'est précisément là le sujet de mes larmes, répondit Solon ».

Il y a entre les âmes tristes des liens invisibles et puissants ; une douleur commune et partagée les rapproche ; on se console mutuellement ; quel est, du reste, celui dont le cœur n'a pas souffert, dont les yeux n'ont pas versé de larmes ? Aussi la vue de la tristesse réveille la nôtre. Lors même que le malheur dont nous sommes témoins ne nous a point frappés, notre tendresse s'alarme et redoute l'avenir. Suivant Plutarque, quand Mérope disait sur la scène : « *Je ne suis pas la seule mère à qui ses enfants aient été ravis, la seule épouse à qui la mort ait enlevé son cher époux; d'autres sans nombre ont existé avant moi dont la fortune s'est plu à bouleverser la vie,* » tous les spectateurs étaient émus de compassion, et fondaient en larmes.

Les philosophes ont regardé l'étude et les lettres comme l'unique refuge dans l'adversité et les douleurs

inconsolables. Cependant, l'exemple suivant montre combien est faible leur pouvoir sur l'âme qui cherche en elles seules sa consolation. Quintilien fut certainement un des hommes les plus vertueux de son siècle; on ne peut lui reprocher que ses basses adulations envers l'infâme Domitien. Au milieu d'une vie honnête, studieuse et sereine, l'adversité vint le frapper à coups redoublés dans ses affections, et assombrir ainsi le reste de ses jours. Il perdit d'abord une femme charmante de dix-neuf ans, douée de toutes les vertus qui sont l'ornement de son sexe. Dans son inconsolable regret comme époux, il n'attendait plus de félicité sur la terre, et, fidèle au chaste culte de son amour, il ne trouvait d'autre diversion à ses peines que les deux gages de leur mutuelle tendresse. Eh bien, il vit s'éteindre ces deux lumières de sa vie, enfants privilégiés dont le naturel heureux, l'intelligence précoce et les sentiments élevés étaient à peine croyables à l'âge où ils moururent : l'un avait cinq ans, l'autre dix. Quintilien ne met aucun faste dans le récit de ses malheurs domestiques, mais il jure par les maux qu'il a soufferts et par les mânes de ses chers enfants, que dans le cours de sa longue carrière il ne rencontra jamais rien de plus remarquable comme ardeur pour l'étude, attachement pieux au devoir, inclinations généreuses. « Ah ! le coup de foudre qui m'a frappé, dit cet infortuné, doit faire trembler tous les pères, s'il est vrai, comme on l'a souvent observé, que ces génies précoces soient plus promptement moissonnés, et qu'un destin jaloux s'attache à détruire nos espérances, dans la crainte que nous nous élevions au-dessus du bonheur permis à l'homme. »

Quelles sont les réflexions, quels sont les sentiments qu'inspire à Quintilien l'excès de sa douleur? écoutons-le : « O mes chères espérances si cruellement déçues, s'écrie le malheureux père faisant allusion à la mort de son dernier enfant, ô mon fils, j'ai donc vu tes yeux s'éteindre, ton âme s'exhaler, j'ai tenu dans mes bras ton corps froid et inanimé ; et j'ai pu recouvrer mes sens, j'ai pu consentir à vivre ! Ah ! j'ai trop mérité les tourments que j'endure et les angoisses auxquelles je suis en proie !... C'est en vain que nous mettons nos maux sur le compte de la fortune ; personne ne souffre longtemps que par sa faute : *nemo, nisi sua culpa, diu dolet.* »

On voit par ces dernières paroles que Quintilien se reproche d'avoir vécu après la mort des siens, et regarde même la prolongation de son existence comme une impiété : « *neque hanc impiam vivacitatem novis insuper curis fatigare.* » Quelle consolation l'étude lui offrira-t-elle? La perte de son dernier fils lui fit suspendre, après le cinquième livre, la publication de ses *Institutions oratoires*. Plus tard cependant, il consentit à les reprendre, mais non sans accuser sa faiblesse : « Que faire maintenant, poursuit Quintilien ? Pourquoi m'adonner à des études que poursuit la réprobation des dieux? N'aurais-je pas dû livrer aux flammes mes funestes ouvrages sur le bûcher même qui s'allumait prématurément pour consumer tout ce qui m'était cher ? Car, quel est le père tendre qui me pardonnera de me livrer désormais à l'étude, et qui ne détestera la lâcheté de mon âme si je fais un autre usage de la parole que pour accuser les dieux qui m'ont fait survivre à tous les miens ? Ne suis-

je pas la preuve qu'aucune providence ne veille sur les choses de ce monde, non par mon propre sort, auquel cependant il ne peut être ajouté un plus grand supplice que celui de vivre, mais par le sort immérité de ces êtres innocents que la mort cruelle m'a ravis avant le temps? »

Ainsi se résume la sagesse antique; ainsi le citoyen vertueux qui avait consacré ses veilles et son génie à l'instruction de la jeunesse et aux exercices du barreau, et qui dans un siècle si corrompu avait donné l'exemple du désintéressement, de la probité, de l'honneur, se voyant enlever tout ce qu'il regardait comme la récompense de ses sacrifices, de sa piété, de son amour pour ses semblables, tombe aussitôt dans le désespoir et se reproche comme une lâcheté de n'avoir pas mis fin à ses jours par le suicide. Il fait plus; égaré par sa douleur et les sophismes d'une philosophie impuissante, il nie la Providence, et, à l'avenir, on ne trouve dans ses écrits ni une rétractation, ni même une seule pensée dont il soit permis d'augurer qu'il ne regarde point l'homme comme le jouet d'un aveugle destin.

La philosophie ancienne laissait planer trop de vague et trop d'incertitudes sur la destinée des âmes, pour offrir des consolations réelles aux douleurs d'un père et d'une mère qui se voient enlever leurs enfants. Elle n'en procurait qu'aux égoïstes et aux indifférents, qui pouvaient se contenter de quelques frais d'éloquence sur la nécessité, la patience, la résignation. L'étude, les lettres, la philosophie rattachent sans doute à la vie, ou du moins présentent quelque diversion à des chagrins amers; mais combien les livres qu'il compose perdent de prix à ses yeux, quand l'auteur n'espère pas les trans-

mettre à ses enfants comme un saint héritage ; quand il pense qu'en écrivant pour se rendre utile, il le fait pour des inconnus, des indifférents, des ingrats peut-être, qui répudieront ce legs, dédaigneront l'œuvre de ses longues veilles, et calomnieront même la pensée généreuse qui l'inspira !

Ni les satisfactions de la gloire, ni les largesses de la fortune ne peuvent cicatriser certaines plaies, et rendre à l'âme une sérénité et des espérances qui ont fui sans retour. On dirait même que ces biens ajoutent encore à la douleur que lui cause une perte irréparable. A quoi bon ce nom illustre qui va s'éteindre avec celui qui le porte ? Combien est vaine cette gloire qui s'évanouira bientôt comme un peu de fumée ? Pourquoi ces richesses que personne ne recueillera ? Ces biens étaient chers à celui qui espérait les transmettre à un autre lui-même, et la mort a été doublement cruelle en les ravissant à ce fils pour qui la vie se levait souriante et pleine d'avenir. Pauvre savant, pauvre poëte, vous aviez travaillé pour léguer le fruit de vos peines à une famille aimée ; aujourd'hui le but du travail manque à votre espoir, et la couronne de votre vie s'est brisée ! Grétry avait perdu ses trois jeunes filles, au même âge, de la maladie dont il leur avait transmis le germe. Dans un passage de ses *Essais*, récapitulant tous les honneurs que lui avaient procurés ses charmantes compositions, il laisse échapper ce cri douloureux : « *Du pain et mes trois filles seraient préférables à tout cela !* »

Le dogme de l'immortalité, fondement solide de toute morale, est aussi le seul refuge et la véritable consolation de l'âme dans ses douleurs extrêmes et dans ses bles-

sures désespérées. Le philosophe qui s'appuie fermement sur cette croyance ne souffre par moins que celui qui la nie, au moment où il perd un être adoré; mais la douleur du premier n'est jamais sans adoucissement, il sait qu'il retrouvera ceux qu'il pleure; pour les seconds, la douleur est sans espérance, et la séparation éternelle. Heureuses les âmes qui s'élèvent jusqu'à la région où règnent des croyances plus douces encore. Une amie offrait ses sentiments de condoléance à une jeune femme qui venait de perdre son fils : « Félicitez-moi, répondit la mère chrétienne, de ce que Dieu m'a jugée digne de lui faire un aussi grand sacrifice. »

Les anciens pensaient que la plus longue vie n'est pas la meilleure, et que la plupart des favoris de la divinité avaient été retirés de ce monde avant la vieillesse. Oui, quand on songe aux douleurs de l'existence, à cette longue carrière de maux à parcourir, on s'afflige moins pour ceux dont le temps d'épreuve a été abrégé. Combien le passage suivant de Massillon n'offre-t-il pas à l'âme qui souffre d'espérances plus douces que les vagues consolations de la philosophie ancienne ! « Tout le monde visible, dit l'orateur chrétien, n'est fait que pour le siècle à venir : tout ce qui se passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles..... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité (1). » Enfin, comme on ne saurait apporter assez de remèdes aux maux sans mesure, nous engageons tout homme à qui la mort a ravi quelqu'un des siens, jeune

(1) *Sermon sur les afflictions*, IIIe partie.

encore, à méditer ces admirables versets du livre de la *Sagesse* : « Comme le juste a plu à Dieu, il en a été aimé ; et Dieu l'a transféré d'entre les pécheurs parmi lesquels il vivait. Il en a été enlevé, de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses ne séduisissent son âme. Ayant peu vécu, il a rempli la carrière d'une longue vie. Les peuples voient cette conduite sans la comprendre, et il ne leur vient point dans la pensée que la grâce de Dieu et sa miséricorde sont sur les saints, et ses regards favorables sur ses élus. Mais le juste mort condamne les méchants qui lui survivent, et sa jeunesse sitôt finie est la condamnation de la longue vie de l'injuste. »

CHAPITRE XVII.

DE LA CONDUITE A TENIR DANS LES MALADIES ET LA DOULEUR.

Quoique nous n'ayons pas encore parlé de la santé, en traitant des biens qui contribuent le plus puissamment au bonheur, nous la regardons cependant comme un des plus précieux ; sans elle, la fortune, la gloire, les dignités sont inutiles, ou du moins perdent la plus grande partie de leurs charmes, la maladie nous empêchant d'en jouir. La privation de la santé empoisonne la vie, bannit la joie et ôte toute sécurité aux promesses de l'avenir. Le corps et l'âme sont unis par des liens puissants et par des influences réciproques ; le sage prend un soin égal de l'un et de l'autre : « Ce n'est pas seulement le corps qui par sa bonne constitution fortifie l'âme, dit Platon, mais c'est l'âme bien réglée, qui par son autorité maintient le corps en bonne santé (1). » Les stoïciens reconnaissant combien la santé est variable, et la voyant soumise à mille causes d'altération indépendantes de la volonté, refusèrent seuls de la considérer comme un bien ; il paraît cependant que dans plusieurs traités, aujourd'hui perdus, Chrysippe, vaincu par l'évidence, ne s'opposait pas à ce qu'on la regardât comme un avantage. C'est en raison de ce con-

(1) *République*, liv. III.

sentement universel et de l'évidence même, qui prouvent à quel point la santé est précieuse et désirable, que nous nous abstenons d'insister sur la démonstration d'une vérité que personne ne conteste.

L'homme entier n'est qu'une maladie ; telle est la sentence formulée par Hippocrate dans sa lettre à Démagète. On trouve en effet la maladie sous les formes les plus diversifiées, chez tous les peuples, dans tous les climats. Richesses, grandeurs, génie, aucune condition n'en exempte ; vieillards, enfants, tous y sont soumis ; philosophes et ignorants, rois et sujets, méchants et vertueux, tous les hommes enfin subissent sa dure loi.

Suivant l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, toutes les maladies qui ont un nom sont un châtiment de Dieu ; doctrine funeste, qui aurait pour conséquence de faire regarder comme des maudits, ou du moins comme des coupables qui expient quelque grande faute, les malades atteints de la lèpre, du cancer, de l'épilepsie, etc. Heureusement que l'expérience prouve chaque jour, autant qu'il nous est permis de lire au fond des cœurs, que les plus sages et les plus vertueux sont frappés de maux aussi cruels que les plus grands coupables. Citons une maladie des plus rares et des plus dégoûtantes, la phthiriase, ou maladie pédiculaire, et voyons quels sont les hommes célèbres qui en furent atteints. Phérécyde, Hérode, Platon, le poëte Alcman, Ennius, Sylla et Philippe II succombèrent à cette affreuse infirmité. L'empereur Fréderic II, dit le Beau, vaincu et fait prisonnier à la bataille de Michldorff, en 1322, par Louis de Bavière, mourut également rongé de vers. Sans entrer dans aucun détail, ces exemples montrent que la phthiriase doit être

attribuée à une dégénérescence des humeurs, incompréhensible sans doute, mais qui ne saurait être regardée comme un effet de la colère divine.

D'ailleurs, la religion au nom de laquelle Joseph de Maistre formule un tel anathème, ne le prononce pas elle-même. On voit, il est vrai, dans les livres saints que parfois Dieu punit les fautes et les crimes en envoyant des maladies redoutables, telles que la lèpre blanche, dont Marie, sœur de Moïse, fut frappée, et la peste qui ravagea la Judée sous le règne de David. On y lit également (1) que la maladie est la peine du péché ; il ne s'ensuit pas cependant qu'elle soit en particulier un châtiment pour tous ceux qui en sont affligés; ils souffrent comme membres de la grande famille humaine ; aussi les hommes, que Dieu aime, ne sont-ils pas épargnés davantage que les méchants et les impies. Le passage suivant, d'ailleurs, réfute entièrement la doctrine fatale de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Jésus vit en passant un homme qui était aveugle de naissance; sur quoi, ses disciples lui demandèrent : Maître, est-ce à cause de ses propres péchés, ou des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, que cet homme est né aveugle ? Jésus leur répondit : Ce n'est point à cause de ses péchés ni des péchés de ceux qui l'ont mis au monde, mais c'est afin que les œuvres de Dieu éclatent en lui (2). »

Sans nous arrêter davantage à des questions théoriques inutiles et insolubles, examinons plutôt quelle est la conduite à tenir dans les maladies. Les hommes sages et prudents sont exempts de celles que procurent si souvent

(1) *Exod.* XV, 26 ; *Lév.* XXVI, 16; *Deut.* XXVIII, 60.

(2) *Évangile selon saint Jean*, chap. XIX.

l'inconduite et l'intempérance. A la vérité ils ne s'exposent pas aveuglément au danger, ils suivent les prescriptions d'une prévoyante hygiène; cependant, aucune crainte pusillanime ne les arrête quand le devoir commande. Voyez le vide qui se fait autour du malheureux atteint d'un mal contagieux; voyez les populations lâches et démoralisées déserter la ville, la province où l'on a prononcé les noms terribles de choléra, de peste. Toutefois, au foyer des épidémies comme au chevet du lit des mourants, vous rencontrerez toujours le médecin, le prêtre et la sœur de charité. Autrefois, l'oracle de Delphes fit chasser du temple le citoyen sans cœur qui demandait au dieu s'il devait voler au secours de sa patrie en danger. Pourquoi serions-nous plus indulgents envers ceux qui, sourds à la voix du devoir, désertent le poste périlleux d'une ville que décime une épidémie cruelle, et qui restent insensibles aux périls de leurs amis et de leurs proches, pourvu qu'ils préservent leur méprisable vie? « Tu quittes ton enfant quand il est très mal, dit Épictète, parce que tu l'aimes et ne saurais te résoudre à le voir cruellement souffrir. Si c'est là l'effet de l'affection, il faut donc que tous ceux qui l'aiment, sa mère, ses frères, ses sœurs l'abandonnent, et qu'il demeure entre les mains de ceux qui ne l'aiment pas? De bonne foi, dans tes maladies, voudrais-tu avoir des amis qui eussent pour toi une semblable tendresse? » Heureusement que dans les mœurs actuelles une mère, ni même des amis, ne sauraient encourir les reproches arrachés à Épictète par la conduite des Romains dégénérés de son siècle.

Nous devons tous, non-seulement à la famille, mais encore à la société, l'exemple du courage et du dévoue-

ment. Cependant aucun philosophe ne conseille de négliger la santé, dont la conservation est si importante d'ailleurs pour l'étude et le travail, ni même de la compromettre par des imprudences et des bravades inutiles. Suivant Xénophon (1), Socrate exhortait même ses amis à consulter des gens instruits sur le régime à suivre. Il les engageait surtout à bien observer dans tout le cours de leur vie quels aliments, quelles boissons, quels genres d'exercice étaient le plus convenables à leur tempérament, et comment ils devaient les employer pour conserver la santé la plus parfaite possible. Une bonne hygiène du corps n'a-t-elle pas la puissance d'aider la volonté à réprimer les passions, et de donner à l'esprit une force inaccoutumée? Le régime n'est pas sans influence sur la rectitude des jugements du philosophe, non plus que sur les sublimes inspirations du poëte. La raison et le libre arbitre sont les plus nobles apanages de l'homme; comme la maladie peut les lui ravir, il doit s'efforcer, par tous les moyens convenables, de se préserver de ses atteintes.

On a vu quelques rares esprits conserver leur force et leur vivacité, au milieu même de maladies très douloureuses. Jamais, dit-on, le grand Condé n'était aussi aimable et aussi spirituel, jamais il ne parlait mieux, que pendant ses attaques de goutte. *Numquam poetor, nisi podager*, disait Ennius. Cardan a prétendu même que la douleur excitait son génie, et qu'il avait composé ses plus belles pages étant malade. Nous savons enfin que la goutte n'empêcha pas Charles-Quint et le maréchal

(1) *Entretiens de Socrate*, chap. XXII.

de Saxe de livrer et de gagner des batailles. Mais en serait-il ainsi de toute autre maladie? Supposez qu'Alexandre eût été pris d'un violent accès de fièvre à Arbelles, Scipion à Zama, César à Pharsale, les destinées du monde n'eussent-elles pu être ainsi changées? Après la bataille de Dresde, l'empereur se proposait de suivre Vandamme; mais dans sa marche sur Pirna, il fut saisi d'un accès de fièvre, causé sans doute par la pluie continuelle qu'il avait essuyée pendant la journée du 27 août, et il rentra brusquement à Dresde. Enveloppé par cent mille hommes, le corps de Vandamme fut fait prisonnier après une résistance désespérée; ce qui devint le signal et peut-être la cause la plus puissante des désastres de la campagne de 1813.

Quelques maux chroniques rendent le caractère morose, irascible, soupçonneux. Swift quitta la maison de Pope en disant, qu'il était impossible que deux amis malades pussent vivre ensemble. Cependant, en général, les maladies n'enlèvent rien à la douceur et à la force des attachements; elles les rendent même plus vifs, en excitant le sentiment de la reconnaissance envers ceux qui cherchent à les adoucir. Nous avons indiqué déjà (1) dans quels sentiments de patience et de résignation l'homme doit accepter la souffrance; elle devient même une épreuve pour le sage, et lui montre les progrès qu'il a faits dans la philosophie. L'état le plus désirable et le plus justement envié dans la maladie, c'est une tranquillité d'âme inaltérable, qui ne se plaint, ne s'alarme, ne se réjouit et ne s'afflige jamais de ce qui peut arriver.

(1) Chap. IV, p. 57.

Enfin, il est des maux cruels et des infirmités pénibles qui s'attachent à l'homme pour ne plus le quitter et, sans abréger ses jours, le suivent cependant jusqu'à la tombe. Ce sont ces malades qui, instruits par la douleur et la nécessité, offrent parfois au médecin les plus étonnants exemples de courage et de résignation ; il semble alors que la nature a proportionné la force à la violence du mal, la patience à sa longueur, et l'espérance même à un état qui ne la permet plus. Parvenus à ce degré de perfection, ils savent tout ce qu'il est nécessaire de savoir, et la philosophie n'a plus rien à leur apprendre.

Nous n'avons aucune règle absolue à proposer pour ce qui concerne le traitement des maladies. Peu de personnes seront tentées d'imiter le sentiment de Plotin qui, dans son mysticisme contemplatif, avait honte d'être logé dans un corps, et qui, dans son mépris pour des organes matériels, ne fit jamais usage de médicaments, et ne recourut jamais aux conseils d'un médecin, quoique ses abstinences outrées, la singularité de son régime et son application à l'étude le rendissent souvent malade. Tourmenté de violentes coliques, on lui conseilla des lavements qu'il refusa de prendre, comme ne s'accommodant pas avec sa dignité de philosophe.

On a généralement recours à l'art du médecin ; cependant un certain nombre de personnes, abandonnant leur maladie à la nature, ou bien égarées par de fausses appréciations, séduites par de menteuses promesses, s'adressent à des empiriques, et payent quelquefois de leur vie ou de la perte irrémédiable de leur santé une erreur déplorable. On rapporte que, dans une maladie grave, les médecins ayant prescrit à Agésilas un remède

très compliqué : « Par les dieux jumeaux, s'écria-t-il, si ma destinée est de mourir, je ne vivrai pas quand je prendrais toutes les médecines du monde. » Il ne fit rien et guérit. Un médecin demandait à Pausanias comment il faisait pour se porter si bien :« En ne me servant pas de toi, » répondit celui-ci. « Les Grecs, disait Caton, lui-même grossier empirique, ne pouvant vaincre les Romains sur les champs de bataille, leur envoient des médecins qui les tuent dans leur lit. » Aussi, injuriant les iatres grecs qui prenaient le titre de *medici*, il voulait qu'on les appelât *mendici*, parce que, désertant leur patrie où ils avaient failli, ils venaient à Rome, *ut fortunam sibi mendicent.*

Nous ne rappellerons pas les traits acérés dirigés par Montaigne, Molière, Rousseau, Napoléon et tant d'autres contre la médecine. Des milliers d'exemples ont prouvé qu'un régime bien entendu, la simple expectation, la force morale ont, il est vrai, rendu un grand nombre de malades à la santé, et tous les médecins expérimentés conviennent de la justesse de cette maxime de Celse : *Multi magni morbi curantur abstinentia et quiete.* Cependant, le régime n'est pas à lui seul une chose de peu d'importance ; aussi Hippocrate disait-il avec raison : « Les malades guérissent quelquefois sans médecin, mais ils ne guérissent pas pour cela sans médecine. » Linné se délivra de migraines opiniâtres qui avaient résisté à tous les remèdes, en buvant à jeun une livre d'eau fraîche, et en faisant de l'exercice avant le dîner. Marmontel se guérit également de la même maladie par l'eau bue avec abondance. A qui sont inconnues les guérisons opérées par les voyages, la gymnastique, les eaux thermales, l'hydrothérapie ?

Si quelques sceptiques ont nié le pouvoir de la médecine, personne n'a mis en doute l'influence du moral pour la guérison de maladies parfois désespérées. Nous en avons cité des exemples frappants au chapitre des passions ; nous y ajouterons le suivant : Alphonse, roi de Naples, étant gravement malade à Capoue, fit tout ce que l'art enseigne pour recouvrer la santé. Mais, n'ayant pas réussi, il résolut de cesser tout remède, et, se résignant à une mort qu'il croyait prochaine, il se fit lire Quinte-Curce pour se distraire. Cette lecture lui causa un plaisir si vif que l'opiniâtreté du mal fut vaincue, et qu'il entra bientôt en convalescence. Il renvoya alors ses médecins en leur disant : « Ne me parlez plus d'Hippocrate et de Galien qui n'ont pas su me guérir ; vive Quinte-Curce qui m'a si bien aidé à recouvrer la santé ! »

Les médecins les plus célèbres ont su mettre en jeu le pouvoir moral, et obtenir ainsi des succès éclatants. Le plus remarquable, sans doute, est celui de Boerhaave quand, pour guérir une épidémie de convulsions survenue parmi des jeunes filles qui avaient vu une de leurs compagnes en être atteinte, il fit chauffer dans un fourneau un fer rougi à blanc, et dit à ces jeunes filles qu'on l'appliquerait sur la poitrine de celles qui auraient un accès. Aucun ne survint, et l'épidémie fut guérie. On sait combien les douces distractions charment la souffrance et le mal ! Bois-Robert, l'un des quarante, se fit aimer du cardinal de Richelieu par ses plaisanteries fines et agréables. Il délassait le grand ministre, en lui rapportant une foule de nouvelles et d'anecdotes qu'il racontait avec infiniment d'esprit. Aussi le

médecin du cardinal avait-il coutume de lui dire : « Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une drachme de Bois-Robert. »

Si quelques indispositions guérissent par la seule puissance de la nature, il y a tout avantage, cependant, à recourir pour les maladies graves à la science d'un médecin instruit et honnête. Sans son intervention, une fièvre intermittente pernicieuse, par exemple, est nécessairement mortelle. Atteint d'une fluxion de poitrine, lord Byron, ayant refusé d'abord de voir un médecin, puis ensuite de suivre les conseils de celui qui avait été appelé, paya de sa vie sa malheureuse obstination. Elle ne fut pas moins fatale à Descartes, qui, atteint d'une fièvre dévorante, excitée par les rigueurs du climat de Stockholm, y succomba à l'âge de cinquante-quatre ans; il avait voulu la traiter lui-même par l'eau-de-vie, prétendant déjà, deux siècles presque avant Hahnemann, que *les semblables guérissent par les semblables*.

Le maréchal Fabert, dont le courage et la prudence sauvèrent l'armée française à la retraite de Mayence, fut blessé d'un coup de mousquet à la cuisse, au siége de Turin. Le chirurgien regardant l'amputation comme indispensable, Turenne et le cardinal de la Valette le pressèrent vivement d'y consentir; il refusa en disant : « *Il ne faut pas mourir par pièces; la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* » Le chirurgien se trompa sans aucun doute, mais il serait très dangereux pour les blessés de s'autoriser d'un pareil exemple, pour refuser de suivre des conseils dont la justesse est le plus souvent confirmée par l'expérience. Jean Comnène, empereur de Constantinople, qui passait pour le prince le plus beau de son

siècle, comme il en était l'un des plus braves, fut blessé à la main, dans une bataille, par une flèche empoisonnée. Le médecin répondait de sa vie s'il voulait se laisser couper la main : « Non, répondit Comnène, j'ai besoin des deux mains pour manier les rênes d'un aussi grand empire. » Il mourut de sa blessure quelques jours après.

Les personnes du monde ne comprennent point assez que la guérison d'une maladie ne prouve nullement l'efficacité du traitement. C'est le nombre, et surtout les nombres comparés avec bonne foi, qui témoignent de l'excellence d'une méthode. Si un empirique guérit huit fois sur dix, grâce à la nature médicatrice, et la médecine rationnelle neuf fois, il est évident qu'une grande supériorité appartient à celle-ci, et que le neuvième malade sauvé l'a été par la science seule. Mais on voit facilement sur combien de sophismes et de faux raisonnements l'empirique peut, en citant ses prétendus succès, étayer son art imposteur.

Les uns ont soutenu que la seule efficacité de la médecine réside dans la faiblesse et la crédulité du malade: *Medicina nihil aliud est quam animi consolatio;* les autres, et à leur tête Cicéron, l'admirateur et l'ami du célèbre Asclépiade, la regardaient comme une science divine : *Homines ad deos nulla re propius accedunt, quam salutem hominibus dando*, dit Cicéron dans son discours *pro Marcello.* Bacon, de son côté, s'exprime ainsi : « L'art de la médecine, lorsqu'il est privé du secours de la philosophie naturelle, ne l'emporte que de bien peu sur l'art des empiriques (1). » Que le malade, dans son propre

(1) *Dignité et accroissement des sciences*, liv. IV, chap. I.

intérêt, préfère donc le médecin philosophe, le médecin instruit, prudent et consciencieux, à celui qui recherche le bruit et la renommée, n'importe à quel prix. Mais ce choix sans doute est très difficile, si l'on en juge par le grand nombre d'hommes qui se jettent dans les bras des plus effrontés charlatans.

En n'accordant pas de confiance à la médecine, un malade ne compromet que sa propre existence; mais il est bien regrettable de voir, à l'âge où les fermes croyances s'emparent ordinairement des âmes, quelques médecins tomber eux-mêmes dans un scepticisme absolu sur la puissance et l'efficacité de leur art. On a été jusqu'à prétendre que le pyrrhonisme en médecine était fils de l'érudition, sinon de l'expérience. Laugier, médecin de la cour à Vienne, était célèbre par sa science et par les agréments de son esprit; Quarin lui reprochant de ne pas croire à la médecine, Laugier lui répondit en riant: « *Credo, domine, adjuva incredulitatem meam.* » Gédéon Harvey, médecin de Charles II, a laissé deux traités curieux, l'un intitulé: *Ars curandi morbos expectatione*, et l'autre: *De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum*, tandis que, enthousiate de son art, Stahl appelle pélagianisme médical l'exercice d'une profession divine, si l'on n'y est pas appelé par un goût ardent, et un don de l'âme qui inspire l'humanité et la pratique des vertus. Quelqu'un rapportait à Barthez que de Lamure avouait ouvertement son peu de croyance à la médecine: « Eh! parbleu, répliqua Barthez, s'il parle de la sienne, il a raison. »

Si nous trouvons raisonnable et sage de chercher, dans des conseils éclairés, un guide et des indications contre

les troubles de la santé, nous regardons en même temps comme une pusillanimité injustifiable, de prendre l'alarme au moindre mal, et de tourmenter son corps par des privations sans nécessité, comme par des remèdes inutiles. Dans un cimetière de Turin, on lit sur une tombe l'inscription suivante : *Per istar meglio, sono quí*. Il faut savoir supporter avec patience certains maux inséparables de la condition humaine ; il n'est pas d'ailleurs sans danger de vouloir en être délivré à tout prix. Suivant Dion Cassius, la suppression d'hémorrhoïdes détermina l'hydropisie qui fit mourir Trajan. La Condamine avait une hernie parfaitement contenue par un bandage ; il voulut être mieux, se fit opérer par le caustique, et succomba aux suites de cette dangereuse opération.

On doit se montrer aussi sobre de remèdes que fidèle à les exécuter ponctuellement. Malgré les efforts de Selle et de Zimmermann, au lieu de suivre leurs conseils, Frédéric II discutait continuellement avec eux sur le traitement ou le régime ; il mourut, dans un âge peu avancé, d'un hydrothorax goutteux. S'il est imprudent de s'abstenir totalement de remèdes, l'excès opposé n'est pas moins blâmable. Malouin, médecin de la reine, ayant donné un grand nombre de remèdes à un homme de lettres qui les prit avec exactitude, et cependant guérit, lui dit en l'embrassant : « *Vous êtes digne d'être malade.* » Mais la pratique des médicastres n'est pas toujours couronnée de succès. On sait qu'atteint d'une maladie de langueur, Adrien repoussa d'abord tous les secours de l'art et voulut se donner la mort ; pour l'en empêcher, ses amis le gardèrent longtemps à vue. Enfin,

il quitta Rome, se retira à Baies, dont il prit les eaux avec excès, et s'entoura de médecins qui tentèrent vainement de le guérir, et précipitèrent sa fin. Furieux de leur impuissance, il résolut de se venger d'eux en ordonnant qu'on mît sur son tombeau l'inscription suivante : *Turba medicorum regem interfecit.*

La douleur est le plus cruel et le plus redoutable symptôme des maladies ; c'est elle qui en partie du moins rend la mort si effrayante. Les anciens ont dit de la douleur : *Si gravis, brevis ; si longa, levis.* Mais l'expérience a fait justice de cette opinion paradoxale, dont une antithèse de mots et de pensée a fait la fortune. On a également vanté contre elle ces trois remèdes : la nécessité, le temps et la satiété même de la souffrance. Tous ceux qui sont initiés au mystère des maux de l'humanité savent que ces prétendus remèdes sont nuls et impuissants. Il existe des douleurs au-dessus de tous les courages et de toutes les résignations, des douleurs que le temps et la nécessité aigrissent bien loin de les soulager. Nous parlons seulement de la douleur physique, aux formes innombrables, qu'il serait superflu de définir et de décrire. Nous ne serions pas compris d'ailleurs du petit nombre de privilégiés, qui ne l'ont pas encore durement sentie, tandis que son souvenir reste comme un trait de feu, dans la mémoire de ceux qui en ont subi les redoutables atteintes.

Toutes les douleurs sont amères ; une seule laisse au cœur des dédommagements et des consolations, celle de la maternité. On ne peut sans frémir songer aux accès de certaines névralgies, aux coliques de *miserere*, aux crises néphrétiques prolongées, aux douleurs de la pierre

et du cancer, maladies terribles dont, bien souvent, on n'est délivré qu'au prix de mutilations affreuses, et de dangers supérieurs à ceux mêmes des batailles les plus meurtrières.

La douleur, croyez-le, est maîtresse de l'homme et dompte les plus fiers courages. En escaladant les remparts de la ville des Oxydraques, Alexandre avait reçu dans les parois du ventre une flèche qui le faisait cruellement souffrir; Critobule ayant résolu de l'extraire en débridant la plaie, ce prince ne voulut pas être lié; il supporta sans pousser un cri cette courte opération, mais il perdit entièrement connaissance. Marius subit également, sans se faire attacher, une opération pour des varices aux jambes; toutefois, quand l'une eut été opérée, il refusa de présenter l'autre. Opéré d'une fistule par Félix, Louis XIV voulut d'abord se faire violence et ne pas crier; la douleur l'emportant sur sa résolution, il poussa de grands cris. Dans les temps modernes, quel caractère peut être comparé à celui de Pierre le Grand pour la résolution et la fermeté? Et néanmoins dans une opération qu'il subit pour une dysurie cruelle, il enfonçait ses ongles dans les chairs de ses chirurgiens, et faisait retentir son palais d'épouvantables hurlements; s'indignant ensuite contre lui-même de ce tribut payé involontairement à la faiblesse humaine : « On voit bien en moi, fit-il observer, que l'homme est un misérable animal. »

Arrivée à ce degré, il n'est pas possible, il est même dangereux de comprimer la manifestation de la douleur : Anne d'Autriche succomba à un cancer du sein, qui provoquait souvent des crises terribles; chaque fois que,

pour obéir à son confesseur, elle retenait ses cris, il lui survenait des suffocations qui mettaient sa vie en danger. Certaines natures souffrent bien plus vivement que d'autres; aussi, quelques personnes très délicates et très impressionnables sont-elles enlevées par une douleur qui affecterait faiblement le plus grand nombre. Le roi Stanislas étant à Lunéville, et allumant le feu à sa cheminée, comme il avait coutume de le faire, le feu prit à ses habits, et, quoique promptement secouru, il périt d'une brûlure très peu profonde.

Nous avons traité ailleurs *des devoirs professionnels du médecin;* nous les passons donc sous silence; nous croyons toutefois utile de rappeler que la médecine est un art conservateur, dont l'exercice nécessite une moralité et une responsabilité que ne comprennent pas toujours les gens du monde, même les plus délicats. Combien de fois, dans les maladies désespérées, ne demande-t-on pas au médecin s'il ne serait pas humain d'abréger des souffrances intolérables? Le général Bonaparte en fit la question à Desgenettes, à l'occasion des pestiférés de Jaffa ; il en reçut une réponse conforme à la dignité de tout médecin consciencieux. Mirabeau, mourant d'un anévrysme du cœur, implorait, dans ses cruelles souffrances, un narcotique de la pitié de Cabanis : «N'étiez-vous pas mon médecin et mon ami? lui disait-il. Ne m'aviez-vous pas promis de m'épargner les douleurs d'une pareille mort? » Le médecin s'efforce de reculer le terme de l'existence; il serait homicide en l'abrégeant d'une heure.

Ce que l'influence morale et la direction intelligente des passions ont produit pour la guérison des maladies-

n'a pas eu un moindre succès pour aider à supporter la douleur. Concevons, si nous pouvons, la force réparatrice de la prière du juste, et surtout de ces prières apostoliques qui, « par une espèce de charme divin, dit Bossuet, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi (1). » Sans recourir à l'histoire des anciens martyrs, on peut citer un grand nombre de personnes que le sentiment religieux a rendues inébranlables et insensibles au milieu des plus cruels supplices. En 1649, le P. Brébeuf, oncle du traducteur de la *Pharsale*, employé aux missions du Canada, tomba entre les mains des Iroquois ; ils lui répandirent de l'eau bouillante sur la tête, en dérision du baptême; ensuite ils le brûlèrent à petit feu, sans que ce supplice, qui dura quinze heures, ébranlât sa fermeté et lui arrachât une plainte.

Le maréchal de Muy se fit opérer de la pierre en sortant de la messe, et ne poussa pas un cri ; toutefois il ne survécut que trois jours à cette douloureuse opération. Percy a rapporté également deux exemples fort remarquables ; il amputa un sein cancéreux à une femme d'une piété accomplie qui, au plus fort des souffrances, souriait avec calme à un crucifix qu'elle avait à la main. Il opéra aussi le jeune directeur d'un séminaire pour un anévrysme énorme de l'artère poplitée. Cet ecclésiastique supporta avec un silence et un calme imperturbables cette opération compliquée et très douloureuse. Il lui survint pendant quinze jours des crampes terribles, sans

(1) *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.* IIe partie.

que sa sérénité en fût un instant troublée. Percy rapporte encore qu'ayant assisté à une opération de taille, qui fut très longue à cause d'une hémorrhagie difficile à arrêter, le calculeux, qui était sexagénaire, invité plusieurs fois par le chirurgien à laisser échapper ses cris, répondit toujours avec sang-froid, que cela n'en valait pas la peine. D'Alembert, au contraire, préféra mourir que de se laisser tailler, et Fagon ayant annoncé à Bossuet qu'il avait la pierre, la crainte seule de l'opération le troubla cruellement et précipita sa mort.

Dans une ode célèbre, Horace a chanté ces hommes résolus, disciples d'une philosophie stoïque, dont menaces et supplices ne peuvent ébranler la constance. Anaxarque, pilé dans un mortier par ordre de Nicocréon, imposait silence à la plainte ; et, pressé par le tyran de dénoncer ses complices, il se coupait la langue avec les dents et la lui crachait au visage. Néron avait envoyé Épaphrodite interroger le consul Latéranus, impliqué dans la conspiration de Pison, et, n'ayant obtenu que des réponses pleines de dignité, il le fit conduire au lieu destiné au supplice des esclaves. Latéranus tendit la tête au glaive du tribun Statius, qui était du nombre des complices ; le premier coup, porté d'une main mal assurée, ne l'ayant pas abattue, il se remit tranquillement en place et reçut enfin le coup mortel.

Le sentiment du devoir, ainsi que toute conviction énergique, en surexcitant vivement le courage, produisent des miracles de fermeté à l'approche ou au milieu même des supplices. Jacques Molay et ses chevaliers montent au bûcher en chantant des cantiques, les Girondins vont à l'échafaud révolutionnaire en chantant la

Marseillaise. Savonarole, Michel Servet, Jean Huss, Jordano Bruno se jettent avec résolution au milieu des flammes, et la douleur ne leur arrache ni une plainte ni un désaveu de leurs opinions.

L'éducation et les mœurs exercent sur l'âme un puissant empire, et lui inspirent la force de braver la douleur et de lui imposer silence. Par elles, on pourrait voir se renouveler les exemples de fermeté que donnaient les Lacédémoniens et les disciples du stoïcisme, Épictète, Caton, Arrie, etc. Il nous suffira d'en citer un très petit nombre. Un jeune Américain, élevé par ses parents dans des principes de vertu courageuse, M. W. de M., subit, à l'âge de dix ans, sans pousser un cri, une opération très douloureuse du pied. On accuse parfois les lettres d'amollir les âmes; l'exemple suivant peut faire juger de la valeur de cette accusation. Agé de cinq ans à peine, Barthez fut amputé d'un doigt; il ne fit aucun mouvement, ne proféra pas une plainte, par la seule promesse qu'on ne lui retirerait pas les livres qu'il lisait avec avidité; pendant l'opération, il arrêta un moment le chirurgien pour s'en faire renouveler l'assurance.

Combien ne pourrait-on pas encore citer d'exemples de mépris de la douleur parmi les sauvages, les sectaires, et même dans les rangs des plus vils scélérats! Quel empire l'homme ne parvient-il donc pas à acquérir sur lui-même! Nous ne conviendrons jamais avec les stoïciens que la douleur ne soit pas un mal, mais nous regardons une volonté ferme comme le plus sûr moyen de la dominer, et peut-être répéterons-nous avec Descartes que, *parmi les plus tristes accidents de la vie et les plus*

pressantes douleurs, on y peut toujours être content, pourvu qu'on sache user de sa raison (1).

Toutefois, le sentiment religieux, une philosophie austère, un caractère ferme, une éducation mâle, et des convictions énergiques, ne sont pas les seules ressources et le seul soulagement qu'on puisse opposer au cri aigu des organes qui souffrent; d'ailleurs la maladie, en attaquant violemment l'homme, lui enlève souvent la force de volonté qui lui serait nécessaire pour lutter courageusement contre la douleur. L'on ne peut, enfin, demander à l'enfance, assiégée de maux si cruels, une fermeté que procurent rarement à l'adulte la raison et l'expérience. Mais, dans la condition la plus misérable où l'homme puisse tomber, il est rare que la nature ne lui offre aucun secours, et si les maux sont innombrables, elle est inépuisable dans ses bienfaits pour les conjurer; aussi peut-on l'appeler, suivant l'expression de Paracelse, la servante de l'homme, *natura hominis famula.*

En scrutant la nature, et en s'éclairant de l'expérience, les savants ont cherché des moyens pour prévenir les maladies, et soulager celles qu'ils ne peuvent pas guérir : « Un remède à la douleur, s'écrie Petit, avec enthousiasme? Oh! qu'il serait grand et sublime, qu'il serait digne d'admiration et de respect l'homme qui la maîtriserait toujours! Qu'avec plaisir je voterais pour son autel! Sans doute il eut cet empire sur elle, cet Esculape fameux, dont la reconnaissance fit un dieu. »

On lit dans l'*Odyssée* que Télémaque, accompagné du

(1) Lettre IX.

jeune Pisistrate, étant à la cour de Ménélas, où l'avait conduit le désir d'apprendre des nouvelles d'Ulysse, le récit des malheurs qu'avait causés aux Grecs la guerre de Troie fit couler de tous les yeux des larmes d'attendrissement. Ménelas ayant ordonné à ses esclaves de servir le repas : « Alors, dit Homère, la fille de Jupiter, Hélène, imagine de verser dans le vin un remède qui dissipe les chagrins, calme la colère, et fait oublier tous les maux. Celui qui boit une coupe de ce vin ne peut répandre de larmes de tout le jour, vît-il mourir sa mère et son père, ou massacrer à ses yeux un frère ou un fils bien-aimé. Hélène tenait ces utiles secrets de l'Égyptienne Polydamna ; la fertile terre d'Égypte produit en abondance des poisons terribles et des médicaments salutaires, et ses habitants sont plus habiles en médecine que le reste des hommes ; car ils sont de la race de Péan (1). »

Quel était donc ce précieux antidote du plus funeste poison moral de la vie, le chagrin ? Quelle était la substance désignée par Homère, sous le nom de népenthès? Athénée et Macrobe n'ont voulu voir dans ce breuvage merveilleux qu'une image allégorique du pouvoir qu'exerce la femme par sa beauté et ses discours pleins de douceur. Mais il est plus vraisemblable, que le poëte fait allusion à l'un de ces breuvages soporifiques et enivrants, dont les Orientaux possédaient le secret bien avant nous. Suivant toutes les probabilités, ce breuvage, analogue au malak des Turcs, au bindj des Arabes, à l'ava des Insulaires de la mer du Sud, était composé de plu-

(1) *Odyssée*, chant IV.

sieurs narcotiques; parmi ceux-ci, les plus célèbres étaient les diverses jusquiames, la belladone, le datura, le chanvre indien, et surtout le suc de pavot, dont les propriétés furent connues dès les siècles héroïques, et rappellent les vertus merveilleuses qu'Homère attribue au népenthès. Sydenham disait souvent que si on lui enlevait l'opium et ses préparations, il renoncerait à la pratique de la médecine, tant ce médicament a d'efficacité dans le traitement des maladies les plus graves.

Personne n'ignore que rien n'égale la douleur occasionnée par certaines opérations chirurgicales, et nous avons vu quelques hommes célèbres préférer mourir que de les affronter. Avant la découverte des anesthésiques, on avait cherché des substances stupéfiantes pour anéantir momentanément la sensibilité. Il paraît que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, on se servait déjà, en Chine, d'une préparation de chanvre Mayo qui plongeait les malades dans l'ivresse et les rendait complétement insensibles. Toutefois, le hachisch était connu des anciens comme un philtre enivrant, mais non comme procédé chirurgical. Dans le moyen âge, on fit quelquefois usage, dans les opérations, d'un vin de mandragore, à dose toxique; la belladone produit également l'anesthésie de la peau. On dit même que des malheureux, condamnés à la question, eurent recours à quelque préparation stupéfiante pour engourdir les souffrances.

Il y a loin toutefois de ces vagues applications des narcotiques en chirurgie à la découverte des anesthésiques, que nous regardons comme la plus belle, la plus utile

et la plus admirable conquête de la science moderne. On avait en effet complétement renoncé à des palliatifs insuffisants ou dangereux, lorsque deux Américains obscurs, Jackson et Morton, firent connaître la propriété merveilleuse que possède l'éther de produire un sommeil bienfaisant, qui met à l'abri de toute douleur pendant les opérations les plus cruelles. Le chloroforme est plus prompt et plus sûr encore dans son action que l'éther.

On objectera peut-être qu'il est survenu quelques cas de mort pendant l'emploi des anesthésiques; mais les opérations chirurgicales les plus simples, les plus insignifiantes en apparence, n'en ont-elles pas produit un bien plus grand nombre encore? On a même vu quelques malades avoir une syncope et mourir, au moment où ils pensaient que l'opération allait commencer. Il y a des règles dont un médecin prudent ne s'écarte jamais dans l'administration des anesthésiques, et nous ferons observer qu'il n'est survenu aucun accident entre les mains de MM. Jobert de Lamballe, Nélaton, Sédillot, Simpson, Velpeau, etc. Les anesthésiques n'ont pas eu pour unique résultat de suspendre la sensibilité, ce qui serait pourtant un avantage inappréciable; mais ils ont permis, dit M. Robert, de pratiquer différentes manœuvres jugées jusque-là impossibles, et de guérir certaines lésions qui naguère étaient incurables. Cette pratique bienfaisante est si bien entrée dans le domaine de la chirurgie, qu'il serait impossible d'y renoncer, et que les malades préféreront toujours courir quelques risques insignifiants que de subir les douleurs cruelles des opérations. « Dans la campagne de Crimée, dit M. Flourens,

le chloroforme a été employé 25,000 fois et toujours avec succès (1). »

On serait en droit peut-être de demander aux savants si le chiffre des décès, après les grandes opérations, est plus ou moins considérable depuis l'emploi du chloroforme. Il serait difficile de répondre à cette question délicate; la statistique consultée a donné des résultats contradictoires. Suivant M. Simpson , d'Édimbourg, la mortalité serait notablement abaissée sous l'influence des anesthésiques; en 1858, le célèbre chirurgien Arnott, de Londres, a exprimé une opinion contraire. L'expérience a seule le droit de prononcer sans doute, mais le raisonnement et l'analogie nous permettent d'émettre une opinion très vraisemblable. Depuis l'introduction des anesthésiques, le moral des malades est plus ferme ; la certitude qu'ils ne souffriront pas donne un calme et des espérances qui deviennent certainement des gages de succès. Et puis, si, comme Cabanis et plusieurs chirurgiens l'ont observé, on peut mourir de douleur et par épuisement du système nerveux aussi bien que d'hémorrhagie, les chances de guérison ne sont-elles pas plus nombreuses chez le malade qui n'a point souffert, et se réveille avec calme comme si une divinité bienfaisante lui eût enlevé son mal pendant un sommeil de courte durée?

Avant de finir, nous ferons deux observations : la première, c'est que notre génération s'est montrée ingrate envers Jackson et Morton, à qui les anciens auraient élevé des autels comme à des bienfaiteurs de l'huma-

(1) Académie des sciences, séance du 17 décembre 1855.

nité. La seconde, c'est que le chloroforme et les anesthésiques ont rencontré quelques détracteurs, même au sein des sociétés savantes, qui auraient dû plutôt provoquer une récompense nationale en faveur des modestes inventeurs de ce précieux dictame de la douleur.



CHAPITRE XVIII.

DE LA MAUVAISE HUMEUR ET DE L'ÉGOÏSME.

Si le plus infortuné des hommes est celui qui ne sait pas supporter le malheur, doit-on réputer heureux celui qui ne croit pas à son propre bonheur, et qui, dans l'abondance même des biens, ne les apprécie pas, en désire d'autres et se consume dans cette recherche? Interrogez les hommes, même ceux qui vous paraissent avoir atteint le faîte des honneurs et de la prospérité, et demandez à chacun s'il est content de son sort, s'il ne souhaite rien au delà, s'il a obtenu tout ce qu'il a rêvé: poëtes et philosophes vont répondre pour lui :

> Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
> Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
> Contentus vivat? Laudet diversa sequentes? (1) etc.

« Tous se plaignent, dit également Pascal, princes, sujets; nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, faibles; savants, ignorants; sains, malades; de tout pays, de tout temps; de tous âges, de toutes les conditions (2). » Lors-

(1) D'où vient, Mécènes, que l'homme, dans quelque état que son choix ou la raison l'ait placé, ne soit jamais content de son sort et qu'il porte envie à ceux qui suivent une carrière différente? (*Satires* d'Horace, liv. I, sat. I.)

(2) *Pensées*, IIe partie, art. I.

que le sénat romain inaugurait un nouvel empereur, on ne manquait jamais de lui adresser ce vœu : « *Puissiez-vous être aussi heureux qu'Auguste!* » Eh bien, pénétrez dans le palais de cet empereur, voyez-le parvenu à la souveraine puissance ; pendant qu'il n'a plus de rival et que le monde est soumis à son sceptre, témoin des débordements de sa fille et de sa petite-fille, il met en délibération s'il ne les fera pas mourir, et on l'entend s'écrier dans la solitude de son palais : « Que je suis malheureux! Plût aux dieux que je n'eusse jamais eu de fille ! »

Nous savons que *le malheur est le terrible visiteur de toutes les demeures humaines* (1). Mais pourquoi des hommes comblés par la fortune, jouissant de l'estime publique, ayant une santé parfaite, une famille honorée, osent-ils cependant se plaindre de leur condition et outrager la Providence en la blasphémant? Ah! s'ils écoutaient la voix de la raison, elle leur dirait, qu'à l'aspect de toutes les douleurs et de toutes les misères qui frappent l'humanité ou la menacent sans cesse, même sans posséder des biens extraordinaires, l'absence seule du mal devrait être considérée comme un sort à envier. De quel prix paraît la santé à celui qui est torturé par la maladie? Avec quel amer regret l'aveugle ne songe-t-il pas à la douce clarté du jour qu'il ne reverra plus, et le sourd à la privation d'entendre la voix humaine et les harmonies de la nature? Ecoutez aussi les justes plaintes de l'impotent, du paralytique. « *Je donnerais cent ans de gloire pour une bonne digestion,* » disait Voltaire dans ses vieux jours. Pourquoi donc

(1) Saint-Marc Girardin, *Rapport sur les prix de vertu ;* 19 août 1853.

l'homme ne s'estimerait-il pas heureux d'être préservé de semblables maux, et de posséder des biens naturels dont la privation est si cruelle? Pourquoi ne répéterait-il pas avec Ennius : « *Nimium boni est cui nihil est mali!* »

Nul ne peut être heureux s'il n'est content de son sort, s'il n'aime ou s'il n'accepte pas, sans en envier d'autre, la place que Dieu lui a donnée en ce monde, sa condition présente, et tout ce qui s'y rapporte, comme famille, rang, fortune, patrie. Mais, en supposant même, ce qui est certain d'ailleurs, que la position de tout homme laisse à désirer, il peut encore s'estimer heureux s'il écoute la raison, qui lui enseigne à se contenter de ce qu'il a, à ne rien désirer au delà, et à se faire de telles habitudes de modération, qu'il vive content, même dans une humble condition.

Nous ne connaissons pas de vice de caractère plus fâcheux, de souffrance de l'âme plus irrémédiable que la mauvaise humeur, ou ce mécontentement continuel de tout ce qui arrive. Et, comme cette sorte de maladie morale est insaisissable et n'a qu'une existence imaginaire, la raison et la philosophie n'ont aucune prise sur elle. La mauvaise humeur est sans aucun doute une regrettable disposition d'esprit qu'on apporte en naissant, et que semblent produire une personnalité égoïste et une vanité jalouse. Elle s'annonce ordinairement dès l'enfance par un caractère irritable et difficile à contenter; elle exerce dans la famille un empire despotique, exige toutes les préférences, et trouble déjà la paix du foyer. Plus tard, vous retrouvez encore cet esprit morose qui s'affranchit des règles de la bienséance, rapporte

tout à lui, se plaint d'injustices imaginaires, et, jaloux de ce qu'un autre occupe la première place, supporte impatiemment la seconde. Envieux des succès d'autrui, ne trouvant jamais qu'on prise assez haut son mérite, froissé de tous les mécomptes de son ambition, il devient sauvage et misanthrope.

Vous reconnaîtrez facilement ce fâcheux dans le monde; il ne s'occupe guère des autres que pour les blâmer, mais il vous entretient longuement de ses propres affaires. Il se plaint d'avoir été oublié dans une fête, ou de n'y avoir point occupé le rang qui lui semblait dû. Il accuse ses juges de la perte d'un procès, maudit les lois humaines, et prétend que tout est corruption ou va de travers. Le bonheur des autres l'irrite, et il ne souffre pas sans mécontentement qu'il leur soit survenu un riche héritage et une fortune inespérée.

On croirait qu'un tel homme, craint de tout le monde, et n'inspirant aucune sympathie, devrait être séquestré de la société et trouver toutes les portes fermées, toutes les carrières interdites. Cependant il n'en est pas ainsi. Énée, descendant aux enfers, jette un gâteau de miel dans la gueule de Cerbère pour apaiser ses triples aboiements ; ainsi chacun achète la paix avec l'humoriste par des complaisances et des services; mais on espère en vain le désarmer et le contenter ; on ne fait jamais assez à son gré pour un homme comme lui, et après vingt services rendus, un seul refusé fait oublier tous les autres. Que dis-je oublier ? Vous avez cru attacher par des bienfaits celui qui vous considère déjà comme un ennemi mortel. D'ailleurs, tout lui paraît suspect dans les avances qu'on lui fait et les services qu'on lui rend. Il doute de

l'affection, de la sincérité, de la vertu; le bienfait d'un homme puissant est pour lui un motif de défiance; il prétend qu'on veut enchaîner son indépendance, le perdre dans l'opinion, et que tout le monde conspire sa ruine. S'il n'a pu s'insinuer auprès des grands, il en médit; le peuple lui ayant refusé son suffrage, il le traite avec mépris; une société savante lui a-t-elle fermé ses portes, il cherche à persuader qu'elle est composée d'envieux. Un tour de roue de la fortune fait-il pleuvoir sur lui richesses et honneurs, il n'en manifeste aucune joie, estimant qu'ils sont tardifs, qu'il avait mérité de les posséder plus tôt, et qu'on a fait pour lui ce qu'on ne pouvait refuser à son mérite.

Existe-t-il donc un seul jour dans sa vie où l'humoriste se dise content et s'estime heureux? D'ailleurs quelle prospérité est assez soutenue pour n'être assombrie par aucun nuage? Envieux lui-même, peut-il espérer échapper à l'envie? Ah! si le bruit d'une critique malveillante arrive à son oreille, il n'a plus de repos, et enveloppe dans sa haine la société tout entière. Il la quitte, fuit le commerce des hommes, s'enfonce dans la solitude; l'agitation lui était à charge, le repos le rend misérable. Se résignera-t-il du moins aux tristes nécessités de la vie, à la maladie, aux incommodités de la vieillesse, à l'affaiblissement des forces, à la perte de quelque sens? Jamais. Il prétend que personne n'est aussi à plaindre que lui, et s'indigne contre l'art, dont il accuse avec aigreur l'impuissance, et contre les moyens douloureux qui lui sont proposés pour combattre le mal. Il oublie que les remèdes, comme toutes les punitions, sont sévères; il faut accepter les uns par nécessité, les autres par justice.

La douleur et les larmes sont le partage de l'innocent; doivent-elles donc être épargnées au coupable?

Il arrive cependant une époque où le vide se fait autour de cet homme, dont les aspérités ont blessé tous ceux qui tentaient de l'approcher. L'humoriste finit ordinairement ses jours dans l'isolement et la solitude. Suivant la Bruyère, le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation. La mauvaise humeur ferme l'âme au pardon, à la charité et aux douces larmes. Un savant littérateur du XVIIe siècle, qui a traduit la *Rhétorique* d'Aristote, et que Boileau a peint dans sa première satire sous le nom de Damon, Cassandre était d'une humeur si chagrine, qu'il était devenu insupportable dans la société, et que tous le fuyaient. Au moment de sa mort, arrivée en 1695, on fit de vains efforts pour lui faire comprendre qu'il fallait aimer Dieu, et, comme on lui en démontrait l'obligation : « Ah! oui, s'écria-t-il avec brusquerie, je lui ai de grandes obligations. Il m'a fait jouer ici-bas un joli personnage; vous savez comment il m'a fait vivre, voyez (montrant le grabat sur lequel il gisait), comment il me fait mourir. »

Il est pénible d'avouer qu'on rencontre parfois cette fâcheuse disposition chez les savants, les poëtes, les musiciens, les peintres, et même chez les philosophes. Doit-elle être attribuée alors à une vive impressionnabilité nerveuse, ou à quelque blessure secrète de l'âme? Est-elle simplement le résultat du désenchantement et du mépris de toutes choses, ou de la perte de généreuses illusions? La brusquerie et la sombre humeur n'excluent pas toujours de nobles impulsions du cœur et les sentiments élevés. Dans l'éloge académique de M. de Blain-

ville, M. Flourens apprécie, avec sa haute impartialité, les travaux de cet émule des Cuvier et des Geoffroy Saint-Hilaire; mais, d'un autre côté, il peint, avec ce style vif et imagé qui lui est familier, le caractère difficile et bizarre de ce savant. Il nous le représente dans son cabinet d'étude, où ses collections, ses livres et ses manuscrits lui forment un rempart impénétrable contre tout visiteur; il rappelle ses brusqueries envers ses collègues; son esprit de constante contradiction qui, de parti pris, lui faisait répondre *non* à tout, même à cette simple demande : Monsieur de Blainville, quelle heure est-il? Il rapporte enfin que l'Académie des sciences ayant appelé dans son sein un naturaliste distingué, dont il avait aigrement combattu la candidature, il en sortit avec fracas, et déclara qu'il n'y mettrait plus les pieds, ne voulant pas passer par la même porte qu'un âne. Mais on oubliait les brusqueries du noble vieillard, quand on connaissait le culte qu'il rendait à la science, et son amour ardent pour la vérité.

Quand on lit l'ode à Dupérier sur la mort de sa fille, et tant de charmantes poésies d'une admirable pureté de style, comment imaginer que Malherbe ait été le plus fâcheux des hommes, d'humeur violente, grossier, avare, en un mot, insociable? Avec un talent poétique incontestable, il disait cependant qu'un bon poëte n'est pas plus nécessaire à l'état qu'un joueur de quilles, oubliant alors que dépouiller l'homme de la poésie, ce serait lui ravir l'une des plus vives jouissances des esprits délicats. On rapporte de lui plusieurs traits de franchise brutale, que n'excuse pas même l'amour de la vérité,

... toute sa vie contre sa ...
... : « Avec qui ...
... Malherbe, avec ...
... rien ? » Ajoutez ...
... fut toujours contrai...
... enfants, et que ...
... malheur, qui ...
... philosophie, aigri ...
... Ajoutons ...
... aux charmes ...

... Rousseau offrirent ... les plus étrange... trouve... auteur d'*Emile*. ... à ce degré ... On se demande ... heureuses beautés ... fait couler ... son cœur tant ... entièrement. ... funeste, qui ... des régions ... s'envoient ... l'idéal, ou ... se heur... même à la ... ou entre... humeur cach...

ordinairement un sentiment que personne n'avoue à cause de sa bassesse, et qui est l'idole honteuse de bien des âmes, nous voulons parler de l'égoïsme. Avec quel juste mépris Pascal n'a-t-il pas traité ce *moi* haïssable, qui s'échappe de toutes les pages de certains livres? Dans ses *Essais de morale et de politique*, M. le comte Molé caractérise ainsi ce défaut : « C'est un amour de soi perverti et dénaturé que celui par lequel on s'aime en soi-même; on s'y cultive uniquement. Tous les goûts de l'homme lui insinuent, et toutes les expériences lui disent de se porter en les autres et de porter les autres en lui...; belle nature d'un être qui ne s'aime jamais tant que lorsqu'il s'oublie. »

Voulez-vous juger un sentiment? demandez-vous ce qu'il a produit d'utile et de grand. Un homme est-il recommandable parce qu'il s'aime? Non; mais il le devient par son abnégation et par son dévouement pour ses semblables. A l'exemple d'Helvétius, de Bentham et de Williams David, n'admettre en morale, comme en politique, d'autres mobiles et d'autres règles que l'intérêt personnel et l'utilité, c'est vouloir créer une société d'égoïstes, et étouffer dans le cœur de l'homme tout ce qui l'élève et l'honore, tout ce que la nature lui a donné de grandeur et d'héroïsme. Mais, quoique l'égoïsme soit l'idole de bien des cœurs, on a compris qu'il n'était propre à rien fonder de durable. Toutes les vertus morales ont un mobile désintéressé; la patrie et la société n'ont de force que par le dévouement et le devoir.

L'égoïste, fermant son cœur aux peines des autres et n'aimant que lui seul, est-il du moins heureux, en supposant toutefois qu'on puisse l'être sans les affections ver-

tueuses qui doublent le prix de l'existence? Une attention exagérée à tout ce qui regarde son bien-être et sa santé, devient pour lui une source de préoccupations et d'inquiétudes continuelles. « L'égoïste, dit M. le baron de Feuchtersleben, est plus que tout autre sensible aux atteintes du mal, parce qu'il reste emprisonné dans le plus étroit horizon; il est puni par son égoïsme même. »

La vanité, l'amour-propre sont-ils autre chose qu'un égoïsme expansif à qui sa propre admiration ne suffit pas, et qui veut à tout prix celle des autres? Personne ne parlait de soi et ne faisait son propre éloge avec plus de bonne foi que M. le vicomte de ***. Tout autre sujet de conversation lui paraissait fade et ennuyeux. Il fallait se garder de troubler la sérénité d'un esprit toujours satisfait de lui-même. Si vous hasardiez, non pas même une critique, mais une simple observation, qui parût amoindrir la louange dont il était avide, il devenait votre ennemi, autant toutefois que pouvait l'être un auteur qui ne pensait qu'à lui. Quand un étudiant ou un praticien allait voir Garengeot, celui-ci lui demandait : « M'avez-vous lu? Avez-vous étudié votre Réné Croissant de Garengeot? » Si on lui répondait : « Non, pas encore, » « Vous ne savez donc rien, lui disait-il; allez, et que je ne vous revoie que quand vous me saurez par cœur. »

Admirateurs de toutes leurs œuvres, poëtes, musiciens, peintres manifestent parfois un redoublement de tendresse pour les productions que le public a accueillies avec indifférence. Une approbation sans partage leur est nécessaire, les éloges les plus plats et les plus grossiers ne les rebutent même pas. Un homme dit un jour

à Fontenelle : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait pour le faire toute la finesse de votre esprit. — N'importe, répondit Fontenelle, louez toujours. » Une critique légère apportant la moindre restriction à l'éloge est, pour la plupart, un trait acéré ; d'autres, mais en petit nombre, la méprisent, et pourraient répéter avec le célèbre Laplace : « *Je suis une éponge pour la louange, une toile cirée pour la critique.* »

Il est toutefois un égoïsme plus raffiné qui ne se revêt ni de mauvaise humeur, ni de vanité, et se montre sous les formes d'une exquise urbanité, comme le plus sûr moyen de ne pas troubler la quiétude de ses impressions. Chez lui tout est calculé, tout est mesuré, sa conversation enjouée aussi bien que son silence, sa joie feinte, comme sa tristesse simulée. M. le comte de ***, ancien ministre plénipotentiaire, présentait un modèle accompli des hommes de salon aimables et spirituels ; il avait toujours le sourire sur les lèvres, jamais son trait d'esprit ne blessait personne, et l'on prétend même qu'il apprenait par cœur toutes les saillies et les anecdotes qu'il débitait en société. Mais de tous ceux qui ont exercé l'esprit des moralistes, aucun n'a égalé le prince de Kaunitz, le célèbre diplomate autrichien, en amour de soi et en insensibilité pour les maux de ses amis, et même de ses proches parents. A l'exemple de Fontenelle, il observait religieusement le régime qu'il croyait le plus approprié à la conservation de sa santé. Gastronome accompli, il n'acceptait jamais d'invitation à dîner sans envoyer son cuisinier chez son hôte, afin qu'il préparât la nourriture spéciale à son maître, et lui apportât le pain, les vins et jusqu'à l'eau dont il faisait habituelle-

ment usage. Les murs intérieurs de son hôtel étaient garnis de thermomètres pour régler la température; il la maintenait toujours égale; il s'habillait et se déshabillait dix fois par jour, choisissant des étoffes plus ou moins chaudes, suivant les indications thermométriques. En lui tout était méthodique, repas, heures de travail et de repos, habillements, exercices, amusements. Il fuyait les émotions violentes, et recherchait avec avidité celles qui étaient douces et gaies. Toujours gracieux et d'une politesse recherchée, on assure que, nouveau Louis XIV, on ne le vit jamais rire.

On doit plaindre ces natures qui, de tant d'amours permis à l'homme, n'en recherchent qu'un seul, et le moins louable de tous, qui rient sans joie et pleurent sans tristesse, comédiens de la passion, hypocrites de sentiment, dont toute la vie n'est qu'un mensonge. On dit que Sterne laissa mourir sa mère à l'hôpital; Gœthe avait également un cœur de glace; aussi, malgré son génie prodigieux, il était sceptique et jamais un élan d'enthousiasme n'échauffa sa veine poétique. Comment la philosophie pourrait-elle faire pénétrer de généreuses inspirations dans l'âme d'un égoïste, et jaillir quelques étincelles du milieu de cendres refroidies? Comment pourrait-elle chasser la sombre humeur d'un caractère qui s'est fait une longue habitude de n'être content de rien? Comment parler de modestie à l'esprit vain que tout conseil irrite, et qui se nourrit des fumées de la louange? Il faudrait, pour opérer ces prodiges, qu'elle pût dire aux yeux de l'aveugle-né : *Ouvrez-vous!* et au paralytique : *Lève-toi et marche!*

CHAPITRE XIX.

DE L'HYPOCHONDRIE ET DE LA MÉLANCOLIE.

Une maladie morale plus déplorable encore que la mauvaise humeur, et souvent confondue avec elle, un amour de soi plus exclusif et plus invincible même que l'égoïsme, peut atteindre l'homme et en faire, aux yeux du philosophe, un objet de pitié plutôt que d'aversion ou de mépris, nous voulons parler de l'hypochondrie. Nous traiterons en même temps de la mélancolie triste que plusieurs médecins distinguent de l'hypochondrie, mais qui est confondue avec cette dernière par les moralistes, en raison des caractères communs qu'elles offrent : la préoccupation constante du *moi*, une tristesse insurmontable et une crainte perpétuelle.

Un médecin vraiment philosophe, M. le baron de Feuchtersleben, signale ces esprits malheureux, occupés avec un soin minutieux et incessant de leur existence physique, et la minant continuellement par une inquiétude continuelle. « Observez avec soin l'hypochondriaque, dit ce penseur, vous reconnaîtrez avec regret que son mal ne consiste, à proprement parler, que dans un sombre et triste égoïsme. »

Apprendre à se connaître fut, de tout temps, une des maximes favorites de la philosophie. Descartes pensait avec Sénèque qu'il est malheureux de mourir trop connu

[illegible] et [illegible] de soi-même. N'est-ce pas là, et [illegible] qui s'efforcèrent d'acquérir les plus illus[illegible], et que les oracles leur prescrivirent de [illegible] comme le complément de la sagesse? C'est [illegible] sans cesse, c'est en éprouvant leur cœur [illegible], Pythagore, Socrate, Épictète et Marc Aurèle [illegible] grands progrès dans la perfection. L'hypo[illegible] continuellement aussi l'œil ouvert et l'es[illegible] sur lui-même : il s'écoute vivre et s'absorbe [illegible] triste contemplation. Mais entre le philosophe [illegible] cette différence, que le premier fait de l'âme [illegible] son unique étude, qu'elle lui dé[illegible] les erreurs qui obscurcissent son intelligence, les [illegible] son cœur, et qu'elle lui enseigne [illegible] de les combattre et de les vaincre ; l'esprit seul a [illegible] à ses [illegible], à ses complaisances, et s'il [illegible] c'est afin qu'il ne devienne pas un [illegible] à l'acquisition de la sagesse. L'hypo[illegible], au contraire, détournant son attention de [illegible], où sont contenus tant de hautes pen[illegible] enseignements et des satisfactions si [illegible] au monde matériel. Que [illegible] sublimes spectacles de la na[illegible] qu'il prodigue son atten[illegible] sur une seule vie, une [illegible] santé..... la sienne. Les [illegible] les malheurs publics, les [illegible] ne l'affectent que passa[illegible] de tourments et de [illegible] que pour lui-même.

[illegible] aussi nombreux que

variés, se présentent avec un degré de gravité relatif à la période du mal. L'infortuné qui en est atteint manifeste une inquiétude perpétuelle sur tout, et tandis que l'espérance nous fait goûter par avance un bonheur que nous n'avons pas encore, et dont peut-être nous ne jouirons pas, cette appréhension du mal absent le fait souffrir de dangers imaginaires et de chagrins ou de périls dont il ne sera sans doute jamais atteint. Toutefois, une préoccupation exagérée et malheureuse de la santé est le symptôme qui domine tous les autres. Les sensations ordinaires sont transformées par l'imagination en signes de maladie, et presque toujours l'hypochondre en désigne une dont il se croit affecté. Weikard a décrit sous le nom de phthisie imaginaire une affection mentale qui s'était présentée plusieurs fois à son observation, et il attribuait à l'influence morale quelques-uns des symptômes morbides qu'offrait cette sorte d'hypochondrie. Un grand nombre de jeunes médecins payent ce tribut à certaines maladies dont ils lisent l'effrayant tableau dans les auteurs, le cancer, la pierre, l'anévrysme du cœur, le mal vertébral de Pott, etc.

L'hypochondriaque recherche les livres de médecine pour éclairer ses doutes et confirmer ses craintes, et ces dangereuses lectures laissent dans son esprit des inquiétudes ineffaçables. Honteux de sa faiblesse, ou ne trouvant pas dans les médecins une attention suffisante pour ses maux imaginaires, il se traite quelquefois lui-même ; parfois aussi on le voit s'adresser à quelque empirique, et s'astreindre scrupuleusement à certaines règles d'hygiène ridicules ou extravagantes. C'est ainsi qu'il porte des atteintes successives à sa constitution, tantôt en

[illegible] soumettant avec Broussais à [illegible] répétées [illegible] de la faim, tantôt [illegible] durant, [illegible] de Brown, aux toniques, aux vins généreux, [illegible] excitants, et tantôt enfin [illegible] de [illegible] pesant ses aliments et ses boissons pendant [illegible]

[illegible] curieux et pénible à la fois, de [illegible] faire le récit de ses mille [illegible] souffrances sans nom. On dirait qu'am[illegible] suit toutes les opérations de [illegible] spécial des fonctions et dissecque [illegible] mécanisme. Sa tête, dit-il, est le [illegible] de chaleurs, de serrements, [illegible] de bouillonnements. [illegible] mêmes symptômes dans [illegible] poitrine, de serre[illegible] d'étouffements, de suf[illegible] L'estomac lui pa[illegible] L'hypochondrie [illegible] la gastrite hypo[illegible] l'a remplacée. [illegible] faire une rude [illegible] la goutte. [illegible] connaître toute[illegible] l'usage [illegible] attention con[illegible] l'inquiétude [illegible] névroses réelles, [illegible] dans la circula[illegible] digestif.

[illegible] attend lui-

même d'hypochondrie, mais la combattant sans cesse dans ses écrits étincelants de railleries fines, de gaieté franche et d'*humour*, décrit ces affections protéiformes qu'on n'aperçoit qu'au microscope, et qui en paraissent d'autant plus horribles : « Ce microscope, dit Lichtenberg, c'est l'hypochondrie ; si les hommes voulaient se donner la peine d'étudier les maladies avec un verre grossissant, ils auraient la satisfaction d'être tous les jours malades. »

L'état psychique ne mérite pas moins que l'état matériel de fixer l'attention du moraliste. L'hypochondre éprouve un cruel besoin de toujours parler de ses souffrances : sa vue, prétend-il, s'affaiblit, il perd l'ouïe, il n'a plus de forces et plus de mémoire ; il se sent lentement mourir. Dans son découragement et ses craintes, il s'attriste et s'irrite d'être traité de malade imaginaire, accuse les autres de ne point compatir à ses maux, de ne point s'inquiéter du danger de sa position ; il faudra qu'il meure pour leur prouver qu'il est sérieusement malade, et, quoique la mort, à ce qu'il répète sans cesse, lui paraisse préférable à ses tortures, il s'attache cependant à la vie d'une manière désespérée.

Pusillanime, ombrageux, irritable, jaloux, d'humeur inégale, l'hypochondre fatigue tout le monde et fait le tourment de ceux qui l'aiment. D'abord les personnes étrangères à toute connaissance médicale croient à quelque affection sérieuse ; puis, voyant le prétendu malade manger, dormir, comme en parfaite santé, et souvent même en présenter toutes les apparences, ils passent de la crainte à la persuasion d'un mal purement imaginaire.

Et, cependant, l'hypochondriaque souffre et même

cruellement. Est-ce donc une raison de nier un mal parce qu'on n'en connaît ni la nature, ni la cause, ni le siége? Il ne menace point sa vie, il est vrai, mais il en fait un long martyre. Examinez les traits de ce malheureux, ils portent l'empreinte de l'idée fixe; son œil est hagard, ses anxiétés morales sont extrêmes. Si, comme Pascal, un précipice s'offre sans cesse à ses regards; si, à l'exemple de Coproli, il pense avoir une mouche sur le nez; si avec quelques visionnaires il croit avoir des couleuvres dans l'estomac; si enfin il craint de marcher, persuadé qu'il a des jambes de verre, menacées de se briser au moindre choc, ce n'est plus seulement un état hypochondriaque; l'hallucination est complète et la folie imminente (1).

On pourrait étendre à l'infini le tableau des sensations diverses de l'hypochondriaque suivant la nature et l'état social de chacun. Toutefois l'hypochondrie est rare, sans y être inconnue cependant, parmi les artisans et les gens de la campagne livrés à de rudes travaux. Elle choisit de préférence ses victimes dans les classes élevées de la société, parmi les artistes, les littérateurs, les poëtes et chez les hommes voués à des professions sédentaires. A la suite de fortes contentions d'esprit, Boerhaave et Newton en éprouvèrent quelques atteintes. On a accusé la littérature moderne d'avoir perdu quelques jeunes têtes, en promenant leur imagination dans des régions chimériques, et en leur offrant l'exemple de héros de fantaisie, tristes, méconnus et dégoûtés de tout. On a prétendu que ces peintures passionnées qui nous mon-

(1) Voyez l'*Amulette* de Pascal, et le *Traité des hallucinations*.

trent l'ennui, le désenchantement, le *tædium vitæ*, dont la vie des personnages du roman et du drame est atteinte, ont perverti le sens moral de certains lecteurs et occasionné non-seulement quelques cas d'hypochondrie, mais encore plusieurs exemples de suicide. Aussi, Louyer-Villermay ne craint pas d'avancer, que la fréquence de cette affection est en raison directe du développement de l'esprit humain et des progrès de la civilisation. Au nombre des causes déterminantes de l'hypochondrie, il place, avant tout, le passage d'une vie occupée à une vie oisive, et dans une statistique tirée de trente-six observations, il constate que la maladie a été causée trente-trois fois par des excès d'étude et surtout par des peines morales.

Ainsi, dans la série des êtres soumis également à des maladies cruelles et souvent analogues, le seul qui soit doué de raison est aussi le seul sujet à l'hypochondrie; le seul qui soit en possession du libre arbitre devient l'esclave de craintes pusillanimes et d'erreurs déplorables. A mesure que l'homme s'élève par l'intelligence et le génie, à mesure que la civilisation multiplie autour de lui ses prodiges, il succombe plus fréquemment à ce mal qui lui ravit son courage et sa volonté : « C'est une belle allégorie, dit Champfort, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne signifie-t-il pas que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désenchantement complet de tout ce qui touche et occupe les autres hommes ? »

L'hypochondrie est sans aucun doute un état maladif du système nerveux cérébral et ganglionnaire, qui trouble les fonctions de l'entendement et paralyse jusqu'à un

certain point les actes de la volonté. Ce désordre organique tire, il est vrai, son origine de quelque affection morale, telle que l'abus des jouissances, une perte de fortune, l'ambition déçue, en un mot, toute passion vivement froissée. Combien d'hommes, cependant, frappés de revers soudains, voient échouer leurs espérances et s'évanouir leurs plus chères illusions, sans pour cela tomber dans l'hypochondrie? Il faut donc supposer une disposition organique spéciale chez l'hypochondre aussi fortement frappé. On ne saurait méconnaître en lui une sorte de maladie sans matière, sans localisation connue, produite et alimentée par quelque affection morale triste. Quelques personnes, je le sais, ne portent aucun intérêt à ceux qui sont atteints de ces pénibles affections; l'égoïste n'est certainement qu'un être méprisable et déchu; et si l'hypochondriaque mérite d'inspirer la pitié, c'est uniquement à titre de malade. C'est donc contre un mal physique et intellectuel tout ensemble que doivent être dirigés les efforts d'une doctrine éclairée et les prescriptions d'une sage hygiène, plutôt que l'arsenal des ressources thérapeutiques.

On a prétendu que les véritables et même les seuls remèdes pour l'hypochondrie seraient des maladies réelles. Mais l'expérience vient chaque jour contredire cette opinion. Atteint de quelque maladie aiguë sérieuse, l'hypochondriaque s'en exagère encore la gravité et en suit les phases avec terreur. A peine la convalescence a-t-elle commencé, que les symptômes du mal nerveux se reproduisent et projettent une ombre de tristesse sur la satisfaction que devrait faire éprouver le retour à la santé.

Tout hypochondriaque exige qu'on donne un nom à son mal, et pour le guérir, c'est au médecin et non au philosophe qu'il s'adresse. Il souffre qu'on le rassure sans doute, mais non qu'on taxe d'exagérées les craintes qui troublent sa raison. Si on lui disait avec Fréderic Hoffmann : « *Fuyez les médecins et les médicaments*, » il s'adresserait immédiatement à quelque dangereux empirique et perdrait ainsi peut-être à jamais sa santé et son repos. Que le médecin, dont la philosophie élève encore la science, n'oublie donc pas que sa mission est de guérir les maux de l'âme non moins que ceux du corps. Heureux quand, inspiré par l'affection ou par de nobles sentiments qui le font charitablement compatir à toute souffrance, il parvient à gagner la confiance du malade, et par une fermeté bienveillante remonte son courage, dissipe ses erreurs et le sauve de lui-même. Ce n'est pas le propre d'un homme vulgaire d'entreprendre la cure d'un mal aussi compliqué que l'hypochondrie. Toutefois, en se servant habilement du puissant mobile de l'espérance, et de l'autorité que lui assure son titre, le médecin instruit et prudent exerce un souverain ascendant sur l'imagination égarée de l'hypochondriaque. Il le prémunit d'abord contre les écueils qui le menacent; puis, au moyen de peu de remèdes, rendus plus efficaces par la confiance, il parvient à obtenir de précieux résultats.

Un grand nombre de sources thermales ont la réputation de guérir les maux hypochondriaques ; nous nous garderons bien de contester leur efficacité ; parmi les plus puissantes, on recommande Carlsbad, Toeplitz, Marienbad, Pyrmont, Hambourg, Wiesbaden, Kissingen, Hombourg, Niderbroon, Bagnères, etc. Que le malade s'y

rende donc, soutenu par cette espérance si douce au cœur de ceux qui souffrent; il trouvera, d'ailleurs, aux thermes lointains et renommés, les conditions qui peuvent contre-balancer avec le plus d'avantage les inconvénients et les mauvais résultats d'une vie toute concentrée dans le *moi* physique.

Tous les observateurs s'accordent à dire que l'hypochondrie est plus fréquente aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois, et aussitôt on attribue ce funeste privilége de notre siècle aux progrès de la civilisation et aux raffinements du luxe, comme si, aux siècles de Périclès et d'Auguste, la soif des jouissances et l'amour des richesses n'avaient pas atteint, à Athènes et à Rome, leur dernier paroxysme. Grâces à Dieu, chez les modernes, la corruption n'a point égalé celle des anciens; on n'a pas vu à notre époque toute une génération lasse des vertus qui avaient fait sa force, se précipiter dans la recherche de monstrueuses voluptés, et repaître ses yeux avec délices de la vue du sang qui coulait à flots pour ses plaisirs dans l'amphithéâtre, les cœurs restant froids et blasés pour toute autre jouissance. On ne saurait donc attribuer la presque immunité des anciens pour l'hypochondrie, qu'à l'habitude des forts exercices journaliers qui entretenaient la vigueur de leurs membres en même temps que l'esprit militaire : soldats et capitaines, tous les citoyens s'adonnaient à la lutte, au saut, à la course; et, couverts de poussière, parfois même pesamment armés, ils se jetaient dans le Tibre et le traversaient à la nage.

Pour que l'étude et la culture de l'esprit n'exercent, sur la conservation de la santé et la prolongation de la

vie, aucune fâcheuse influence, il est nécessaire de soumettre en même temps le corps et les fonctions organiques aux règles d'une hygiène prudente, et surtout de proportionner les exercices physiques aux travaux intellectuels. C'est de l'harmonie entre les forces physiques et morales, que résulte l'équilibre indispensable pour opposer aux atteintes de l'hypochondrie une barrière assurée. On verrait bien peu de malades résister à des exercices soutenus, à de longs voyages dans la compagnie d'une famille ou d'amis capables, par les ressources de leur esprit et leur gaîté communicative, de faire diversion à une tristesse sans motifs et à des terreurs sans fondement. Un hypochondriaque se plaignait à Socrate de n'avoir retiré aucun fruit de ses voyages ; « C'est que vous n'avez voyagé qu'avec vous-même, » répondit le sage.

L'hypochondriaque serait sauvé s'il consentait à se livrer sérieusement à un travail agricole ou à quelque œuvre de charité d'un long et difficile accomplissement, si, en un mot, on pouvait donner un aliment aux forces de son âme, en la distrayant des sombres pensées qui l'occupent. Mais combien il faut de tact pour faire accepter ces conseils à un malade soupçonneux et rétif qui voit contrarier ses vues et ses penchants! Il faut d'ailleurs frapper juste ; des prescriptions excellentes en elles-mêmes peuvent être inapplicables. Madame de Staël disait des gens qui conseillent le monde contre la douleur morale : « Quand ils voient des âmes sensibles agitées par les peines du cœur, ils vous proposent toujours de sortir de l'air où est l'orage pour entrer dans le vide qui tue. » On engage l'hypo-

chondriaque à se distraire; il serait préférable, sans même lui en prononcer le nom qui parfois l'irrite, de lui procurer la distraction qui lui est nécessaire, de choisir celle qui est en rapport avec ses goûts et son caractère, de lui en fournir adroitement les moyens, de le placer au milieu de joies douces et réelles qui ne laissent dans l'âme ni vide ni regret.

Ainsi que nous l'avons déjà prouvé, il n'est presque aucune passion qu'on ne puisse vaincre, aucun talent qu'on ne puisse acquérir, aucun obstacle qu'on ne puisse surmonter, aucune douleur qu'on ne puisse maîtriser, grâce à une volonté persévérante; nourrie par l'éducation, fortifiée par l'exercice, entretenue par de bonnes habitudes, la volonté devient capable d'enfanter ces miracles de courage, de constance et de résignation, qui font les héros et les sages. Ne craignez pas que l'hypochondrie ose s'attaquer à des caractères trempés dans les fortes doctrines du portique; elles seront le palladium de la santé comme de la conscience. C'est à les enseigner par l'éducation que doivent tendre les pères de famille et les instituteurs, avant qu'elles ne nous soient acquises par l'expérience du malheur. Il ne suffit pas, toutefois, de donner à l'homme une énergie de volonté capable de combattre les tendances pernicieuses de l'hypochondrie; on doit empêcher cette funeste maladie de naître. Que l'homme n'abuse donc d'aucun des biens que lui a prodigués la nature; si l'apôtre lui conseille d'être sobrement sage, le philosophe pourra-t-il à plus forte raison lui prescrire d'être tempérant dans ses plaisirs? Nous dirons également aux hommes livrés exclusivement à la culture de l'esprit et aux travaux d'imagi-

nation : Descendez quelquefois des hautes sphères où la pensée se complaît et s'abreuve d'émotions et de jouissances infinies. Il faut que la raison tempère et dirige par sa douce influence et ses sages conseils la fougue de l'imagination. Craignez autrement qu'il ne s'établisse entre la vie de l'âme et celle du corps, un conflit qui pourrait devenir funeste à l'un et à l'autre.

Si, négligeant ces sages prescriptions, l'homme a ressenti les atteintes de l'hypochondrie, qu'il n'attende pas d'être tombé dans cet abîme de douleurs morales pour se retenir sur la pente fatale et retourner en arrière ; car, à la dernière période du mal, la guérison est presque impossible ; Zimmermann lui-même, avec toute sa science, ne put se la procurer. L'exemple de Kant prouve au contraire ce que peuvent, à ses premières attaques, la philosophie et une résolution énergique pour se délivrer de ce redoutable ennemi : « Quand des idées noires viennent obséder mon esprit, dit ce philosophe célèbre, je me demande si elles ont une cause réelle. Si je n'en découvre pas, ou si j'en trouve une dont rien ne puisse détourner l'effet, je passe à l'ordre du jour. En d'autres termes, laissant de côté ce qui n'est pas en ma puissance, comme si je n'avais pas à m'en occuper, je porte mon attention sur d'autres objets. » Ainsi Kant pensait et agissait comme Épictète, en regardant comme étrangères et ne pouvant l'atteindre les choses qui n'étaient pas en sa puissance. Heureux les sages qui nourrissent leurs âmes de ces principes solides, et savent ainsi s'affranchir des préoccupations puériles qui dégradent le caractère, et abrégent la vie par les moyens mêmes qu'on imaginait pour devoir la prolonger !

Quelques médecins, Galien, Cullen et Georget en particulier, ont considéré l'hypochondrie comme une simple variété de la mélancolie, en raison sans doute d'un caractère commun à l'une et à l'autre, la *tristesse.* Toutefois nous ne considérons comme une maladie du corps ou de l'esprit que la tristesse sans cause, mais non celle qui est engendrée par des chagrins réels et que des regrets inconsolables entretiennent dans les belles âmes. Le sceau du malheur, gravé sur le front d'une femme vertueuse ou d'un noble proscrit, a quelque chose de symbolique et de saint ; leur tristesse a toujours eu le don et le pouvoir de toucher nos cœurs ; on pense, en les voyant, que nous pouvons tous perdre une famille tendrement aimée, être bannis du lieu où reposent nos pères, être accablés de maux sans remède, et privés même de la main qui nous aidait à supporter le poids de la vie. Cette tristesse honore, grandit et touche ; elle nous fait mêler involontairement nos larmes à celles de tous les malheureux sans consolation.

Quoique réunies par quelques symptômes communs, l'hypochondrie et la mélancolie ont un caractère essentiel qui les distingue ; on peut considérer l'hypochondrie comme l'amour exagéré de la vie, et la mélancolie comme en étant la satiété, et même la haine. Suivant la judicieuse remarque de Louyer-Villermay, *dans la première c'est le moi physique qui est atteint, et dans la seconde le moi moral.* On guérit encore quelques cas d'hypochondrie ; la mélancolie est une flamme qui se consume et s'éteint dans le vide. Ni la jeunesse avec ses plaisirs faciles, ni le pouvoir avec ses grandes perspectives, ni la gloire avec ses séductions ne peuvent faire diversion au sombre ennui

qui poursuit le mélancolique, ainsi que le prouvent les exemples de Ximénès, de lord Byron, de Chateaubriand et de mille autres. Le célèbre médecin Sylva était consulté par un malade consumé par la mélancolie : « Je vous conseille, dit-il à cet infortuné, d'aller voir Arlequin ; c'est le meilleur moyen de dissiper votre bile. » Malheureusement le malade était le seul homme qui ne pouvait user du remède : c'était Arlequin lui-même.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il est des crimes, des fautes, ou des malheurs dont le souvenir toujours vivant remplit l'âme d'amertume. C'est ainsi que Cromwell passa les dernières années de sa vie dans les troubles de conscience, et des terreurs continuelles, ayant sans cesse devant les yeux cette tête royale qu'il avait fait tomber. Les mêmes remords poursuivirent Charles IX après les massacres de la Saint-Barthélemy. Élisabeth, ayant signé la mort du comte d'Essex, s'abandonna à l'amertume de son chagrin ; elle tomba dans une mélancolie et une langueur qui la réduisirent bientôt à l'extrémité, en lui faisant repousser dédaigneusement les remèdes et tout soulagement. Cette tristesse importune existe quelquefois sans aucune cause ; c'est une difficulté de vivre, un ennui insurmontable, et un dégoût de toutes choses qui poussent presque fatalement au suicide, lorsqu'on ne cherche pas dans la religion la force d'accepter l'existence, dont le fardeau semble à chaque instant devoir écraser le malheureux sans défense.

Les soins hygiéniques, les secours de la philosophie que nous avons conseillés pour l'hypochondrie conviennent également au mélancolique ; un grand objet proposé à son ambition peut l'arracher à ses sombres pen-

sées, lui faire encore aimer la vie, et réveiller dans son cœur de nobles instincts. C'est ainsi que Byron honore ses dernières années en se dévouant avec enthousiasme à l'émancipation de la Grèce. Nous trouvons également dans l'histoire de Timoléon, le libérateur de Syracuse, un exemple de la diversion heureuse qu'une âme, bourrelée par les remords, trouve ordinairement dans l'accomplissement de quelque grand devoir et dans les séductions d'une gloire légitime.

CHAPITRE XX.

DU SUICIDE.

Après avoir, dans le chapitre précédent, traité de l'hypochondrie et de la mélancolie, nous placerons ici quelques réflexions sur le suicide dont ces maladies deviennent les causes les plus fréquentes. Quel jugement devons-nous porter sur les malheureux qui ne craignent pas d'attenter à leurs jours? La mort volontaire est-elle un crime ou une folie, un grand oubli du devoir ou bien un égarement d'esprit? A quelles circonstances extérieures faut-il attribuer la fréquence ou la rareté du suicide dans une nation? Ceux qui les commettent sont-ils des lâches ou des hommes de cœur? Enfin, la mort volontaire peut-elle être quelquefois excusée?

La nature a placé dans le cœur de tous les êtres l'amour de la vie. On ne rencontre jamais de suicide parmi les animaux; tous sont attachés à l'existence, et les plus courageux même fuient devant le danger. Le seul être pourvu de raison est aussi le seul qui prenne la vie en dégoût et en dépose volontairement le fardeau. Toutefois, on ne saurait considérer le suicide comme étant le résultat d'un souverain mépris de la mort même. On voit parfois de pauvres malades, de simples hypochondriaques assiégés d'inquiétudes incessantes, de terreurs

pusillanimes, ayant une profonde appréhension de la mort, se précipiter violemment dans ce gouffre qui les épouvante. Lucrèce a parfaitement exprimé ce sentiment maladif de l'âme :

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem (1).

N'est-ce point une folie réelle d'attenter à ses jours parce qu'on a peur de mourir? On ne connaît pas généralement toute la sphère de l'aliénation, et quand certains observateurs, voués particulièrement à cette étude, émettent leur opinion sur le nombre des fous, on refuse d'y croire. Il faut se préserver sans doute de l'exagération de ceux qui, frappés des travers et des ridicules de la société presque entière, ne voient partout que des aliénés. Un voyageur, rencontrant auprès de Bicêtre un hôte de cet hospice, auquel, en raison de son état de calme, on pouvait sans danger accorder quelque liberté, lui demanda où était la maison des fous? « *La maison des fous?* répondit cet aliéné, en traçant avec la main un cercle qui embrassait l'horizon, *elle est partout.* » Un poëte inconnu, Claude Lepetit a écrit ces deux jolis vers dans un de ses discours satiriques :

Tous les hommes sont fous, et qui n'en veut pas voir
Doit rester dans sa chambre et casser son miroir.

(1) La crainte de la mort inspire souvent aux hommes une telle haine de la vie et de la lumière du jour qu'ils tournent contre eux-mêmes leurs mains désespérées, oubliant que cette crainte est l'unique source de leurs peines. (Liv. III, 79.)

Tout en ne tenant pas compte de ces exagérations humoristiques, on doit convenir toutefois avec nos aliénistes, que le nombre des fous en liberté est plus considérable qne celui des fous enfermés par mesure de sûreté publique. Il existe néanmoins, même parmi les statisticiens, une grande dissidence sur le nombre relatif des aliénés. Ainsi, beaucoup d'auteurs prétendent qu'il y a, en France, 1 fou sur 1,000 habitants, et par conséquent 30,000 fous au moins, tandis que, d'après Moreau de Jonnès, ce nombre ne s'élève qu'à 18,350, c'est-à-dire, 1 fou sur 1,900 ou 2,000 habitants (1).

Comme nous l'avons fait observer déjà, ce n'est pas la colère seulement qu'on doit appeler une folie momentanée. Ce caractère peut être aussi assigné à toutes les passions que la raison devient incapable de maîtriser, à celles principalement qui déterminent le suicide. Cependant, on ne succombe pas ordinairement à une première suggestion fatale; le plus souvent la raison reprend d'abord son empire; mais, après cette première atteinte, il en survient une seconde, et puis, successivement elles se reproduisent toujours plus fréquemment, assiégent l'âme, et s'emparent de toutes les facultés jusqu'à ce qu'enfin elles déterminent la catastrophe terrible.

Les causes les plus ordinaires du suicide sont les mêmes que celles de l'aliénation ; des circonstances physiques analogues produisent également l'un et l'autre. Dans un relevé des individus entrés à la Salpêtrière depuis six ans, et qui tous avaient tenté de se tuer, Esquirol remarqua que les cas de suicide étaient plus

(1) Académie des sciences, séance du 10 juillet 1843.

fréquents pendant les mois d'été et de printemps. Il en avait noté :

En octobre, novembre et décembre. . .	31 cas.
Janvier, février, mars.	42
Avril, mai, juin.	58
Juillet, août, septembre.	61

M. Prévost a trouvé les mêmes rapports pour le canton de Genève, et M. Casper, à Berlin. On peut donc affirmer qu'un certain nombre de morts volontaires sont dues à quelque influence météorologique; c'est aux chaleurs intenses de l'été qu'on a attribué les épidémies de suicide observées à Mansfeld en juin 1697, à Stuttgart dans l'été de 1811, à Rome pendant celui de 1806.

Parmi les aliénés, un tiers environ a tenté de se suicider. L'influence originelle est incontestable ; on a vu tous les membres d'une famille être tourmentés de la manie du suicide. Rush rapporte que deux frères jumeaux, tous deux capitaines, ayant entre eux une telle ressemblance, qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre, se donnèrent la mort à quelques jours de distance. Un jeune étudiant, appartenant à l'une des familles les plus considérées de l'Alsace, dont Orfila a rapporté l'observation dans sa *Toxicologie*, apprit à faire de l'acide prussique au cours de Thénard, et s'empoisonna sans motif. Son frère, aujourd'hui magistrat distingué, forma plusieurs fois la résolution de se tuer, et en fut empêché par des circonstances fortuites. MM. Cazauvieilh, Ellis, Falret, Moreau (de Tours) et Prosper Lucas ont cité un certain nombre de faits analogues.

On trouve jusque dans les moyens employés pour se

donner la mort, la preuve que le suicide est souvent une folie. En raison, sans doute, de la plus grande facilité d'exécution, la submersion est le moyen auquel on a le plus fréquemment recours. Ensuite vient la suspension, puis l'emploi des armes à feu, l'asphyxie par le charbon, la chute d'un lieu élevé; l'empoisonnement est plus rare à cause de la difficulté que l'on éprouve à se procurer des substances toxiques. On observe des nuances infinies dans les différentes aberrations d'esprit; de même aussi on voit les suicides chercher sans cesse des voies nouvelles pour mettre un terme à leur existence. Depuis la découverte des chemins de fer, plusieurs ont imaginé de se faire broyer sous les roues des locomotives.

On ne saurait être assez surpris de voir des hommes lâches et efféminés choisir le genre de mort le plus terrible et le plus douloureux. Réduit à l'extrémité dans Ninive, Sardanapale fit élever un grand bûcher et s'y précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors. Vibius Virius, désespérant du salut de Capoue, proposa aux sénateurs de prévenir, par une mort volontaire, la honte de tomber au pouvoir des Romains. Vingt-sept le suivirent; après un repas somptueux, ils prirent du poison, et ordonnèrent à leurs esclaves de jeter leurs corps sur un bûcher embrasé.

Ce fut également par le feu que périt en 18** madame la comtesse ***. Au moment de quitter sa maison de campagne, elle brûlait quelques papiers dont la flamme se communiqua à sa robe, et pour lui donner une plus grande activité, elle parcourut les diverses pièces de son château comme une colonne embrasée; quelques heures après, elle expira dans les plus cruelles tortures. Le

26 avril 1855, une bergère de vingt-quatre ans. de la commune de Souesmes, convalescente d'une longue maladie fébrile, se trouva seule pendant cinq minutes au plus; elle quitta son lit et alla se jeter dans un four allumé pour cuire le pain. Lorsque la fille de la maison revint, elle vit avec horreur le corps de la bergère entièrement carbonisé, étendu sur le brasier ardent. M. Bricheteau a lu à l'Académie de médecine une observation très curieuse de suicide par combustion chez un aliéné; le malade fut trouvé calme et souriant sur un bûcher qu'il avait préparé et allumé lui-même. Quoique ses membres fussent calcinés par les flammes, il respirait encore; mais, retiré de ce brasier, il mourut quelques minutes après, sans une souffrance (1).

Ces exemples, et d'autres encore, dénotent soit une passion arrivée au dernier degré de violence, soit une aliénation véritable, accompagnée d'un trouble profond de la sensibilité. Nous ferons observer, à cet égard, qu'il se produit souvent au sein de l'organisme une perversion des fonctions et des propriétés vitales elles-mêmes. Il ne faut donc pas s'étonner si les malheureux atteints de ces désordres ne pensent ni ne sentent comme nous. Ces perversions ne sont pas rares dans la folie; on voit des femmes aliénées accoucher sans manifester une douleur, des fous se pratiquer, sans paraître souffrir, que dis-je? avec un cruel plaisir même, des mutilations effroyables. Il y a quelques années on voyait dans l'établissement de M. Blanche, à Passy, un médecin qu'on avait souvent rencontré dans les salons de Paris, le docteur B***. On

(1) *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, t. XIX, p. 77; séance du 2 novembre 1853.

lui maintenait sévèrement les menottes pour l'empêcher de se livrer à ces mutilations, devenues pour lui une jouissance et sa préoccupation constante. Ces faits peuvent répandre quelque lumière sur certains points d'histoire et de science jusqu'ici méconnus ou révoqués en doute. Ils nous aident à comprendre comment des malheureux, mis à la question, ont pu rire jusque sur le chevalet, lassant par leur indifférence la rage de leurs tourmenteurs. On a vu quelques fanatiques, de prétendus sorciers, de pauvres fous, s'accuser eux-mêmes des crimes imaginaires qui leur étaient imputés, raconter leur entrevue et leur commerce avec Satan, et comme on ne pouvait fournir contre eux aucune preuve, ils en donnaient eux-mêmes avec empressement pour se faire condamner. Dans leur *possession*, c'est-à-dire dans leur folie, ils avaient soif de la mort, ils demandaient avec instance qu'on hâtât leur supplice, marchaient au bûcher avec fermeté et se précipitaient avec joie dans les flammes. L'analgésie de la peau, et même l'insensibilité complète, se rencontrent fréquemment chez les hystériques, et principalement chez les extatiques. Dans le moyen âge, et même il y a deux siècles à peine, ces symptômes étaient considérés comme un signe de possession.

On voit un assez grand nombre de monomanes, alléguant les motifs les plus bizarres, refuser toute alimentation, et périr enfin d'inanition. La privation de nourriture est aussi un des modes de suicide; cependant, tous ceux qui y ont eu recours ne sauraient être taxés de folie, comme par exemple Zénon, Démétrius, Cléanthe et plusieurs autres stoïciens. Pline le Jeune rapporte que Silius Italicus, ayant vécu avec un corps délicat plutôt

qu'infirme jusqu'à soixante-seize ans, fut attaqué à cet âge d'un ulcère incurable qui le dégoûta de la vie, et le porta à se laisser mourir d'inanition, dit Pline, avec une fermeté inébranlable, *irrevocabili constantia.* Pomponius Atticus, dont Cornélius Népos a écrit la vie, ne put être détourné par les prières d'Agrippa, son gendre, de mettre fin à ses jours de la même manière. Un ami de Pline le Jeune, Corellius Rufus, atteint de la goutte depuis plusieurs années, préféra se laisser mourir en se privant de nourriture, que de voir ses douleurs se prolonger indéfiniment. Après le meurtre de Géta, assassiné dans ses bras, Julia, mère de Caracalla, se donna la mort en refusant tout aliment.

Le supplice de la faim est si cruel et si prolongé, qu'il suppose chez les suicidés qui s'y soumettent, une résolution extraordinaire que l'on rencontre souvent dans la folie. On lit dans les *Mémoires de Latude*, que ce malheureux, voulant se laisser mourir d'inanition, resta 133 heures sans manger ni boire; mais ses geôliers lui ouvrirent la bouche avec des clefs et lui firent, par violence, avaler de la nourriture. A qui sont inconnus les symptômes cruels de l'agonie si lente de Granier, l'assassin de Toulouse, dont M. Chossat a conservé la relation exacte? Toutefois l'observation la plus curieuse en ce genre est encore celle qui a été rapportée par le célèbre Hufeland. Il s'agit d'un négociant âgé de trente-deux ans qui, à la suite de revers successifs, perdit une fortune considérable et conçut le projet de se laisser mourir de faim. Il se rendit, en conséquence, dans un bois peu fréquenté et y creusa sa fosse. Du 15 septembre 1818 jusqu'au 3 octobre suivant, il ne prit aucune nourriture; mais, tour-

menté par une soif horrible, il eut la force de se traîner à une auberge peu éloignée, où il acheta une bouteille de bière; ce fut un palliatif de courte durée; le matin, il léchait avec avidité les gouttes amères de rosée déposées sur des champignons qui croissaient dans son voisinage. Ce malheureux tint un journal régulier de ses souffrances et de ses angoisses inexprimables. Après dix-huit jours d'agonie et autant de nuits sans sommeil, exposé aux intempéries de l'air et à la rigueur du froid, invoquant la mort, si lente à venir, il avait enfin perdu connaissance, quand un aubergiste, l'ayant découvert, lui fit avaler avec peine un peu de bouillon. Mais il était trop tard ; cet infortuné expira immédiatement.

Après la folie constatée, les causes les plus fréquentes du suicide sont : l'ivrognerie, les maladies ou les infirmités, l'hypochondrie mélancolique ou le dégoût de la vie, les passions diverses, telles que les chagrins de toute espèce, l'amour exalté, malheureux ou trahi, la jalousie, l'ambition déçue, l'orgueil, la misère, les revers de fortune, les pertes de jeu (1). Nous ne devons pas oublier l'esprit d'imitation, qui explique les nombreux suicides qui suivirent en Angleterre ceux de Richard Smith et de Philippe Mordant, ni les grandes commotions politiques et les révolutions sociales toujours accompagnées d'un grand nombre de folies et de morts volontaires; on compta 1,300 suicides à Versailles dans la seule année 1793. Mais dans la plupart de ces causes, qui ne reconnaît une sorte d'aliénation permanente ou momentanée? Peut-on refuser ce nom à toute passion ou à tout pen-

(1) Voy. Louis Reybaud, *La Vie à rebours.*

chant irrésistible et insurmontable, à l'ivrognerie, par exemple? C'est à l'âge des passions ardentes, de vingt à cinquante ans, qu'on trouve le plus grand nombre de suicides. Le *tædium vitæ*, l'ennui, le dégoût de la vie, le *spleen* britannique, poussés jusqu'à la limite où l'âme désenchantée ne demande aux biens de la terre que le silence et le repos de la tombe, ne sont-ils pas des maladies de l'âme, une folie déplorable? On n'en saurait douter, d'ailleurs, en lisant les lettres et les aveux des infortunés qui ont attenté à leurs jours. Quelquefois cependant, une circonstance indépendante de la volonté, un cri salutaire de la conscience, arrêtent le suicide sur le bord de l'abîme. Madame G. S., l'écrivain célèbre, fut poursuivie à l'âge de dix-sept ans par cette tentation funeste; c'est l'eau qui l'attirait comme par un charme mystérieux, raconte-t-elle; grâce à un concours d'heureuses circonstances, ses tentatives échouèrent. Kotzebue échappa à la pensée du suicide en composant avec une passion fiévreuse le drame *Misanthropie et repentir*. Un des poëtes les plus célèbres de notre siècle, dont les ouvrages ont souvent trahi les sombres désespoirs qui assiégeaient son âme, conserva pendant deux mois un pistolet chargé sur sa table de nuit, avec l'intention de se tuer, ce qu'il n'exécuta pas, heureusement pour sa gloire et pour la postérité.

On lit dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Me voici arrivé à un moment où j'ai besoin de quelque force pour confesser ma faiblesse. L'homme qui attente à ses jours montre moins la vigueur de son âme que la défaillance de sa nature. Je possédais un fusil de chasse, dont la détente, usée, partait souvent au repos. Je chargeai ce

fusil de trois balles, et je me rendis dans un endroit écarté du Grand-Mail. J'armai ce fusil, j'introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre terre; je réitérai plusieurs fois l'épreuve, le coup ne partit pas : l'apparition d'un garde suspendit ma résolution. Fataliste sans le vouloir et sans le savoir, je supposai que mon heure n'était pas encore arrivée, et je remis à un autre jour l'exécution de mon projet. »

Un ennui mortel et le dégoût de toutes choses ne cessèrent de poursuivre Chateaubriand partout et toujours, sur la terre d'exil comme au faîte des grandeurs, au milieu des savanes de l'Amérique, aussi bien qu'au sein des tumultueuses capitales du vieux monde. Ses ouvrages portent tous l'empreinte de la tristesse, de la mélancolie; les plaintes qu'il y exhale semblent un gémissement sorti de la tombe, d'où il lègue à la postérité les derniers sentiments de son cœur. Ni la gloire, ni l'ambition, ni l'amour lui-même n'eurent le pouvoir de rattacher son âme à la vie, et, ministre des affaires étrangères, il écrit, le 3 avril 1824, à madame Récamier : « Il ne me reste qu'un profond ennui de ma place, de la lassitude de tout, du mépris des hommes beaucoup augmenté, et l'envie d'aller mourir loin du bruit, en paix et oublié dans quelque coin du monde. »

S'il nous paraît démontré avec la dernière évidence, qu'un nombre considérable de suicides, et la grande majorité même, doivent être attribués à des aberrations de jugement ou de sensations, en d'autres termes, à une folie véritable, il serait néanmoins, ainsi que nous l'avons dit, contraire à l'histoire et à une observation impartiale, de prétendre que tous les suicides soient dus à l'aliéna-

tion. Cependant la distinction entre les uns et les autres sera toujours très difficile à établir; les derniers sentiments, exprimés par ceux qui vont attenter à leurs jours, ne sont parfois que des mensonges et des actes de vengeance ou de dissimulation, ainsi que M. Brierre de Boismont l'a parfaitement prouvé. On doit ajouter même qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux apparences de raison manifestées par les suicides; un examen plus approfondi, et la connaissance de leur vie intime, feraient découvrir en eux de véritables fous.

Si le suicide était toujours le résultat de l'aliénation, il ne serait jamais déterminé par des motifs impérieux et en quelque sorte plausibles, dont quelques malheureuses victimes nous offrent l'exemple. Il n'affecterait pas en outre les variations singulières de nombre et de propagation que l'on a observées à certaines époques; on ne reconnaîtrait pas aussi évidemment l'empire que les croyances, aussi bien que les influences des événements politiques et des commotions sociales, exercent sur le plus ou moins de fréquence des cas. La plupart des suicides présentent la tendance de leur siècle. Lorsque les républiques grecques étaient florissantes, on attentait très rarement à ses jours; encore fallait-il y être poussé par une sorte de nécessité impérieuse. L'épicuréisme, en sapant le principe de toute croyance, le stoïcisme, en proclamant le dogme trop absolu de la liberté et de la souveraine puissance de l'homme, en augmentèrent sensiblement le nombre. Lorsque ces doctrines pénétrèrent à Rome, au temps des guerres civiles, elles achevèrent de relâcher les liens qui retenaient à la vie. Sous le règne des empereurs, le glaive demeurait toujours suspendu sur la tête des plus vertueux citoyens, et, sans cesse me-

nacés, ils n'attendaient qu'un signal pour quitter une vie qui, sans liberté et sans avenir, avait perdu pour eux tout son attrait.

Partout où l'on trouve de fortes et vives croyances, soit religieuses, soit morales, soit politiques, le suicide est très rare ; il n'avait presque jamais lieu chez les Hébreux ; il ne devint fréquent qu'à l'époque des cruels désastres qui précédèrent et suivirent la ruine de Jérusalem. Malgré le mépris des Mahométans pour la mort, le suicide a toujours été infiniment rare parmi eux; soumis au dogme de la fatalité, ils sont toujours prêts à quitter la vie, mais sur l'ordre d'un maître dont la volonté est pour eux celle de Dieu même. La manie du suicide se trouve parfois encouragée en quelque sorte par les mœurs, le fanatisme et certaines opinions dominantes. A Céos, patrie de Simonide, il était permis et même habituel de se tuer à l'âge de soixante ans ; aussi n'y voyait-on pas de vieillards. Suivant Valère Maxime, la même coutume existait à Marseille ; on y conservait publiquement une substance vénéneuse, composée principalement de suc de ciguë ; le sénat de cette ville accordait cette préparation à ceux qui lui demandaient la permission de mourir, en appuyant cette requête des motifs de leur détermination. Pendant plusieurs siècles, le suicide a été assez commun aux Indes; les Brahmanes enseignaient le mépris de la vie; pour eux, la mort n'était qu'un changement de forme. Chaque année, des milliers de femmes se jetaient résolûment dans les bûchers et se montraient heureuses de mêler leurs cendres à celles de leurs époux ; la loi qui défend les *suttées* ou suicides des veuves sera justement considérée comme la

plus grande gloire de l'administration de lord William Bentinck. Au Bengale, un certain nombre de fanatiques se noient dans les fleuves sacrés, ou se font écraser sous les roues de l'idole Djaggernath, espérant obtenir par cette mort volontaire une félicité éternelle.

Les mœurs et les croyances des peuples septentrionaux leur inspiraient également un grand mépris de la mort ; aussi, le suicide était-il commun et honoré parmi eux. Odin se perça d'une flèche pour avoir une place plus élevée dans la Valhalla. Quoique ordinairement ils regardassent les femmes comme en étant exclues, ils faisaient une exception en faveur de celles qui s'immolaient sur le corps de leurs époux. Nous avons dit plus haut que les femmes des Cimbres, et nous pouvons ajouter celles des Germains, que les Romains firent prisonnières, n'ayant pu obtenir d'être confiées à la garde des Vestales, se donnèrent la mort après avoir égorgé leurs enfants. Du reste, tous les peuples du nord, les vieux Danois, les anciens Scandinaves, regardaient comme une honte de finir leurs jours dans leur lit, que ce fût de vieillesse ou de maladie, et s'ils ne trouvaient pas la mort dans les combats, ils se la donnaient, soit en se perçant de leurs glaives, soit en se jetant dans les fleuves, ou bien en se précipitant du haut des rochers. Les vieux Celtes professaient également un souverain mépris pour la mort.

A aucune époque, on ne vit un aussi petit nombre de suicides que dans le moyen âge ; ces siècles furent ceux des fermes croyances, des convictions énergiques, des aspirations ardentes. L'homme méconnu, sacrifié, foulé aux pieds et condamné à l'ignorance, se regardait néan-

moins comme comptable envers Dieu et ses semblables de la moindre goutte de son sang; il espérait sans doute le faire servir aux gloires de l'avenir, et à la conquête de droits qu'il ne devait obtenir qu'au prix de guerres cruelles et de ruines amoncelées. Le cloître d'ailleurs était un asile ouvert au désespoir, et qui préserva de la mort un grand nombre d'infortunés.

Combien n'est-il pas douloureux de penser que la manie du suicide se soit réveillée et propagée en même temps que l'esprit humain brisait ses entraves, que la science réalisait ses plus étonnants progrès, et que la société se constituait sur de nouvelles bases ! Il est vrai que les transformations sociales n'ont pu s'accomplir sans bouleverser un grand nombre de fortunes et d'existences, sans élever quelquefois les plus humbles positions, en abaissant en même temps les plus hautes, et sans produire dès lors des malheurs inévitables qui portent le trouble dans quelques esprits et le désespoir dans bien des cœurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que non-seulement les suicides se sont prodigieusement accrus depuis deux siècles, mais encore qu'ils continuent à suivre d'année en année une marche ascensionnelle; les comptes annuels de la justice criminelle constatent cet accroissement progressif. Ainsi, pour Paris seulement, de 1794 à 1804, il y a eu en moyenne 107 suicides par an, tandis que de 1814 à 1823 on en compte 334, et que de 1830 à 1835 ce chiffre s'est élevé à 382 (1). Il est aujourd'hui de 460 environ, et même de 550 en y comprenant la banlieue.

(1) *Annales d'hygiène publique*, t. XVI, p. 223.

Il résulte des recherches de M. Lélut (1) qu'on rencontre en France un suicide sur 10,447 habitants. Mais si l'on considère que, sur le nombre total, les femmes entrent à peine pour un tiers peut-être, et même pour un quart seulement, et qu'il faut également distraire les enfants au-dessous de douze et même de quinze ans, on voit aussitôt qu'il n'y a pas moins d'un suicide sur 5,000 dans la population mâle. La proportion, avons-nous fait observer, est de beaucoup plus considérable pour Paris où l'on trouve 1 suicide sur 2,000 habitants environ. De quelque point de la France que l'on parte, dit M. Guerry, le nombre des suicides s'accroît régulièrement, à mesure que l'on s'avance vers la capitale; les comptes annuels de la justice criminelle font ressortir avec évidence cet accroissement successif; ainsi, tandis que, pour le département de la Seine, la proportion est de 1 sur 2,865 habitants, elle se trouve de 1 sur 4,984 dans Seine-et-Oise, de 1 sur 5,547 dans l'Oise, de 1 sur 5,596 dans Seine-et-Marne, de 1 sur 6,071 dans la Marne; ce rapport dans la Lozère n'est plus que de 1 sur 42,156; il est de 1 sur 51,283 dans les Hautes-Pyrérénées, de 1 sur 57,955 dans la Haute-Loire, de 1 sur 90,178 dans l'Ariége, et enfin de 1 sur 92,648 dans l'Aveyron.

On doit conclure des observations précédentes, que Paris exerce une sorte d'influence funeste sur la population qui l'habite et qui l'avoisine; du reste, on a reconnu qu'en général, par toute l'Europe, les suicides sont plus nombreux dans la population urbaine que dans la population rurale. Cette pernicieuse influence est égale-

(1) *Rapport sur la prison cellulaire de Mazas*, 1852.

ment exercée par toutes les autres capitales, ainsi qu'on l'a remarqué pour Londres, Hambourg, Berlin, Copenhague, Bruxelles, Genève, etc. Le docteur Burrows a prétendu que les suicides étaient plus fréquents à Paris qu'à Londres, dans le rapport de 5 à 2 (1); mais tous les écrivains anglais ont soutenu le contraire. On trouverait un moins grand nombre encore de suicides dans les campagnes, sans les habitudes d'ivresse auxquelles se livrent certaines classes. Roesch (2) prétend que la mort volontaire n'est aussi fréquente en Angleterre, que depuis l'extension du vice de l'ivrognerie vers le milieu du XVI[e] siècle; ce vice dégradant n'exerce pas de moindres ravages aux États-Unis et dans les contrées septentrionales d'Europe.

On attribue généralement l'accroissement et la prédominance des suicides aux progrès de la civilisation. Nous ne croyons pas devoir admettre une semblable opinion. En quoi consiste donc la civilisation d'un peuple? N'est-ce point dans l'autorité d'un gouvernement sage et le respect pour de bonnes lois qui garantissent les droits des citoyens, règlent avec équité leurs rapports mutuels, protégent la liberté de chacun et assurent à tous une justice impartiale? N'est-ce point dans le progrès des sciences, des beaux-arts, de l'industrie? N'est-ce point enfin, quand le plus grand nombre d'hommes possible trouvent des conditions favorables à leur bien-être, et le moyen de développer utilement leur activité, leurs facultés et leur génie? Lorsque nous entendons proclamer que, par suite de certains progrès, les liens sociaux

(1) *Quarterly Rewiew*, 1821.
(2) *Annales d'hygiène publique*. Paris, 1838, t. XX.

se relâchent, les crimes se multiplient, les croyances s'affaiblissent, les affections se dépravent, les caractères s'avilissent, les vertus se perdent, les lois sont méprisées, gardons-nous de reconnaître à ces signes une civilisation avancée, ils sont au contraire les avant-coureurs de la décadence et de la ruine. L'humanité a tout à gagner et rien à perdre à l'avancement des sciences et aux découvertes du génie. Montesquieu a réfuté ces sophismes sous une forme légère, en montrant que les beaux-arts eux-mêmes ne sauraient être la cause de la chute des empires, mais qu'il faut bien plutôt en accuser la mollesse; que loin de rendre les hommes efféminés, ceux qui s'y appliquent ne restent jamais dans l'oisiveté, qui de tous les vices est celui qui abat le plus le courage (1).

Si, à côté des progrès de l'esprit humain et des grandes découvertes scientifiques, nous trouvons des doutes énervants, si la licence discrédite la liberté et conduit au despotisme, si l'impatience de jouir vite fait préférer le jeu coupable au travail honnête, si la connaissance des grandeurs de l'homme engendre l'orgueil, le mépris de l'autorité, si les malheurs et les obstacles d'une vie laborieuse donnent naissance à des protestations contre la société ou contre la Providence, on doit plaindre et chercher à éclairer des malheureux qui se trompent. Les États, les intelligences ne subissent pas de grandes transformations sans quelques périls et quelques douloureux sacrifices; l'esprit ne s'élève pas à des hauteurs inconnues sans éprouver quelques chutes; la science ne par-

(1) *Lettres persanes*, CVII.

court pas des régions nouvelles et désertes sans s'égarer quelquefois. Mais ni les malheurs, ni les chutes, ni les erreurs ne sont les œuvres du progrès ; les fausses opinions qui se produisent à côté de la vérité, les crimes qui se traînent à la suite du char de la civilisation ne sauraient ni obscurcir l'une, ni arrêter la marche de l'autre. Espérons, au contraire, que nous verrons disparaître les plantes parasites et les dangereux poisons qui s'efforcent d'envahir un champ fertile, sans que nous perdions rien des fruits abondants promis à une civilisation avancée.

Nous avons dit qu'on ne saurait ranger toujours le suicide dans la classe des aliénations. Quoique malheureusement trop répandu déjà, on aurait lieu d'être surpris qu'il ne soit pas plus fréquent encore, parmi tant d'infortunés à qui manquent les croyances qui aident à supporter tous les maux, si l'on ne savait par quels liens puissants la nature a attaché tous les êtres à la vie. Les hommes dont l'existence est couverte d'opprobre, de misères, de souffrances et de privations, ceux-là même qu'a frappés et que menace la justice désirent vivre encore. Malades, ils interrogent avec anxiété les regards du médecin ; blessés et destinés à tomber sous le glaive de la loi, ils permettent au chirurgien de panser leurs plaies saignantes; relativement, il y a peu de suicides parmi eux. Deux criminels de nos jours se trouvaient dans la même prison, attendant leur jugement. L'un d'eux, Poulmann, proposa à Ducros, l'assassin de la veuve Sénepart, de le tuer pour lui éviter de déshonorer sa famille en portant sa tête sur l'échafaud : Ducros refusa. Parfois, au moment de consommer un suicide, l'amour de la vie, un rayon d'espérance, quelques vestiges peut-être de croyances perdues,

se réveillent dans le cœur et retiennent la main. Cependant, un certain nombre de condamnés préviennent leur supplice, et quelques accusés leur jugement, par une mort volontaire. Le général spartiate Antalcidas, s'étant laissé corrompre par l'or des Perses, conclut avec Artaxerce Mnémon la paix ignominieuse qui livrait à ce monarque toutes les places de l'Asie mineure ; poursuivi par le mépris public, et chassé même par Artaxerce, il se laissa mourir de faim. Magon Barcée, ayant lâchement abandonné la Sicile à l'approche de Timoléon, les Carthaginois le mirent en jugement ; il évita le supplice qui l'attendait en se donnant la mort, l'an 343 avant J.-C. ; mais ses concitoyens, continuant l'action de la justice, firent mettre son cadavre en croix, afin d'attacher à son nom un stigmate d'infamie. Au commencement de ce siècle, Pichegru, accusé de conspiration, se pendit avant son jugement, et l'amiral Villeneuve, menacé, après la bataille de Trafalgar, de passer devant un conseil de guerre, prévint cette honte par un suicide.

Aucun de ces exemples ne présente le caractère de folie, et les motifs qui ont fait rechercher la mort sont de toute évidence. Dans plusieurs des faits rapportés par l'histoire, le suicide est un acte accompli avec toute liberté d'esprit et la plénitude de la raison. Après avoir lutté avec une énergie désespérée contre la fortune, la tyrannie ou l'excès du malheur, parfois l'homme succombe enfin, et se soustrait, en attentant à ses jours, à la vengeance d'un ennemi implacable. Au lieu de les plaindre, qui donc aurait le courage d'insulter à ces illustres victimes ? Tacite a-t-il été juste envers Othon en le plaçant sur le rang de Néron et de Vitellius ? Si, pour

s'élever à l'empire, il consentit au meurtre de Galba, le remords n'empoisonna-t-il pas les joies de son règne si court? Il se battit avec le plus grand courage à Bédriac, et quoique sa cause fût loin d'être désespérée, quoiqu'il fût l'idole de son armée, il avait une telle horreur de la guerre civile, qu'il se décida au suicide, et l'exécuta avec autant de fermeté et plus de calme d'esprit peut-être que Caton lui-même. Une telle mort n'absout-elle pas en quelque sorte une vie coupable?

Dans des temps plus rapprochés de nous, le suicide de Philippe Strozzi, l'un des caractères les plus nobles et les plus fermes de Florence, n'offre-t-il pas des circonstances de résolution et de générosité capables d'inspirer un vif intérêt? Au milieu des guerres civiles, où les citoyens les plus vertueux eux-mêmes se trouvent quelquefois entraînés, il tomba, en 1538, entre les mains de Côme de Médicis, qui le fit mettre à la question pour lui arracher le nom de tous les conjurés. Strozzi soutint cette épreuve avec fermeté. Mais menacé d'être mis une seconde fois à la torture, et craignant que la douleur ne vainquît sa constance, il saisit une épée qu'un des soldats avait laissée par mégarde dans sa prison, et se la plongea dans le sein, après avoir écrit sur un marbre de cheminée ce vers admirable de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Enfin, le suicide philosophique, quoique rare aujourd'hui, n'est pas entièrement inconnu parmi nous. Il prouve un acte de raisonnement où tout est juste, moins les prémisses. Saint-Preux, Werther et Raphaël en sont les enfants. Supprimez la croyance à une autre vie, et

cessez d'admettre des devoirs envers Dieu, l'homme devient alors seul maître de sa destinée. Que son existence soit abreuvée de chagrins, que le sort lui soit constamment contraire, que toutes ses tentatives pour saisir le bonheur échouent, que la douleur, la honte et la misère soient son partage, une seule ressource, un seul refuge se présente à sa pensée, la mort. Il la considère sans passion, froidement, pèse les motifs pour et contre, le suicide l'emporte. Un homme célèbre ayant échoué dans ses projets de réforme sociale et perdu sa fortune à en poursuivre la réalisation, résolut de se donner la mort. Il y réfléchit un mois entier ; le jour venu, il s'enferma dans sa chambre, pensant toujours à l'acte qu'il allait accomplir ; la vingt-quatrième heure écoulée, il saisit un pistolet chargé, le plaça dans sa bouche, donna un quart d'heure encore à la réflexion ; la dernière minute arrivée il lâcha la détente et tomba baigné dans son sang. Quoique exécuté avec un calme extraordinaire, ce suicide étrange n'amena pas la mort. La première parole de ce malheureux au chirurgien qui accourut au bruit de la détonation, fut celle-ci : « Docteur, expliquez-moi comment il se fait qu'un homme qui a deux balles dans le cerveau puisse vous parler encore ? »

Doit-on donner le nom de suicide à ces dévouements héroïques, ou à ces principes de vertu rigide qui ont fait quelquefois rechercher la mort, pour servir le pays ou pour échapper au déshonneur ? On ne peut soumettre à des règles inflexibles toutes les actions humaines. Comment ne paierait-on pas un tribut d'admiration à la jeune Hémiclée de Marseille, qui, saisissant une épée, eut le courage de s'en frapper plutôt que de manquer à la foi

conjugale? Est-il permis de se jeter dans une mêlée avec la certitude d'être écrasé par le nombre? Ces actes désespérés ne deviennent louables que quand le devoir le commande. On ne saurait donc approuver la conduite de Jacques du Chastel, évêque de Soissons, qui voyant l'armée de saint Louis prête à se rembarquer pour la France, dit adieu à ses amis, et se précipita dans les rangs de l'armée ennemie, où il fut mis en pièces. Tous les peuples, au contraire, ont honoré la mémoire des hommes vaillants qui sont morts volontairement pour la patrie, et flétri ceux qui ont négligé une occasion si belle de se sacrifier pour elle. L'histoire rapporte qu'Aristodème échappa seul au combat des Thermopyles; il fut noté d'infamie. Désirant se réhabiliter lors de la bataille de Platée, il se jeta courageusement au plus fort de la mêlée, cherchant, sans pouvoir le trouver, un trépas glorieux. Les Spartiates reconnurent qu'il avait mérité le prix de la valeur; mais ils refusèrent de le lui décerner, le jugeant assez récompensé, puisqu'il avait effacé ainsi la honte de n'avoir pas péri aux Thermopyles.

On se demande parfois si, au milieu des infortunes les plus extrêmes, il y a plus de courage à supporter la vie qu'à se l'ôter; en un mot, si c'est une lâcheté de se tuer. La question peut changer d'aspect, suivant le siècle où l'on se place pour la résoudre. Toutefois, on ne cessera jamais d'admirer les hommes magnanimes qui ont supporté les plus grands revers avec une constance inébranlable. Mais pour être considérés comme de vrais héros, il faut qu'ils aient donné d'avance des preuves de résolution courageuse. Le brave Cléomène mérite certainement de servir d'exemple aux plus intrépides. Après

qu'il eut perdu la bataille de Sélasie contre Antigone, ses amis le pressaient de se donner la mort pour éviter de tomber entre les mains du vainqueur : « C'est une recette qui ne peut jamais me manquer, répondit-il avec fermeté. Il n'y a pas moins de constance à supporter la vie qu'à se l'arracher ; je veux que ma mort même serve à mon pays, et soit encore un acte d'honneur et de vertu. »

Cependant, bien des gens de cœur ont préféré la mort à l'ignominie, à la perte de la liberté, à un renversement complet de fortune ! Quel rhéteur oserait jamais taxer Caton et Brutus de lâcheté ? Qui a jamais accusé Arrie, femme de Pœtus, Sextilia, femme de Scaurus, Paxéa, femme de Labéo, d'avoir manqué de courage en donnant à leurs époux, condamnés par de cruels tyrans, l'exemple de mourir avec résolution? Lucrèce fit-elle un acte de lâcheté en versant elle-même son sang pour venger son honneur, et armer tous ceux qui avaient un cœur d'homme contre les violateurs de la pudeur des femmes et des libertés publiques ?

A ces nobles exemples opposons quelques exemples contraires. Suétone rapporte qu'en apprenant la défection de Galba et des légions espagnoles, Néron demeura longtemps sans voix, à demi mort. Abandonné de tous, il se retira à une villa de Phaon, n'ayant pour toute suite que quatre personnes, au nombre desquelles était Sporus. En y arrivant, éperdu, hors d'haleine, il puisa de l'eau d'une mare dans le creux de sa main, en disant : « Voilà le rafraîchissement de Néron ! » Chacun le pressait de se donner la mort ; il pleurait comme un enfant, et ne cessait de répéter : « Quel artiste périt en ce moment !

Qualis artifex pereo! » Enfin, après des preuves multipliées de lâcheté, aidé par Épaphrodite, il s'enfonça dans le cou la pointe de son glaive. Fait prisonnier à la bataille de Pidne, Persée vint se jeter avec ses enfants aux pieds de Paul-Émile, et supplia l'illustre Romain de lui épargner la honte de suivre, enchaîné, son char de triomphe. A chacune des supplications du lâche Persée, Paul-Émile répondit invariablement qu'il était libre de s'en affranchir. Lequel devons-nous admirer davantage, Asdrubal ou la femme de ce général? Après la prise de Carthage, ils s'étaient réfugiés dans un temple d'Esculape très fortifié et défendu par une poignée de braves et de transfuges qui ne devaient espérer aucun quartier. Jugeant la résistance inutile, Asdrubal alla se jeter aux pieds de Scipion; celui-ci le montra dans cette posture aux Romains et aux Carthaginois, qui se défendaient encore. Les transfuges ayant mis le feu au temple, la femme d'Asdrubal se para magnifiquement, et après avoir vomi des imprécations contre son lâche époux, elle se précipita avec ses enfants au milieu des flammes.

Loin de nous, toutefois, la pensée de justifier le suicide. Chez les nations chrétiennes, exécuté avec conscience et liberté, il n'est pas moins condamnable que le meurtre et le parricide; on doit le considérer comme une révolte contre la Providence ou une négation audacieuse de la justice de Dieu. Mais en dehors du judaïsme et du christianisme, quelle loi, quelle autorité pouvait donc retenir l'homme cherchant à s'affranchir d'une vie devenue odieuse, ou à se soustraire à des malheurs intolérables? La religion? Elle était muette; bien plus, l'une des divinités les plus respectées chez les anciens, Hercule,

... y avait ...

... qui les attachai...

... était point la terreur

... comme une nécessité

... guerrie aimait à se

... braver, indifférent

... courageux d'aller au-

... se la donner. Les

... stoïciens partageaient

... d'Utique et femme

... venant la défaite et la

... rapporte qu'on lui

... femme courageuse

... charbons ardents.

... regardant la vertu

... chée davantage de

... lui a fait, en toute

... fournil le plus grand

... leur doctrine.

... la mort volontaire.

... agriciers et les

académiciens ; c'est à leur école qu'on trouve les notions les plus justes sur la divinité et sur l'immortalité de l'âme, principes fondamentaux de toute société. L'homme, pensaient-ils, a reçu la vie de Dieu, il en doit compte à son auteur. Placé dans le monde comme une sentinelle avec une consigne, celui qui dépose le fardeau de la vie, abandonne son poste à l'heure du danger sans l'ordre du chef auquel il doit obéir ; c'est non-seulement une lâcheté, mais encore une trahison, une désertion à l'ennemi. Aussi, Platon voulait-il que l'on condamnât à une sépulture ignominieuse celui qui s'était donné lui-même la mort, sans y être contraint par un jugement public ou *par quelque terrible et inévitable accident de fortune.*

Mais quelle autorité pouvaient donc avoir des opinions philosophiques contraires au suicide, quand elles étaient formellement combattues par des écoles rivales? Les platoniciens appuyaient les motifs de leurs convictions sur l'immortalité de l'âme, qui rattache l'homme au Créateur. Eh bien, c'est justement dans le *Phédon* où cette doctrine est développée, que Caton d'Utique puise des encouragements et des espérances ; c'est la perspective d'une vie immortelle qui affermit son bras et guide le glaive dont il se frappe. Cléombrote d'Ambracie, après cette même lecture du *Phédon*, se précipite du haut d'une tour pour arriver plus promptement à la vie future ; Hégésias, ayant tenu à Cyrène une école où il enseignait l'immortalité de l'âme, la plupart de ses disciples furent si bien persuadés, qu'ils se tuèrent pour jouir, à l'abri des misères du corps, de l'immortalité qui leur était promise. Enfin, cette sorte d'épidémie suicide prit une extension si dangereuse, que Ptolémée Philadelphe, crai-

gnant de voir ses États dépeuplés. [illegible] d'Hégésias, et défendit d'enseigner [illegible] l'immortalité de l'âme.

Nous l'avons dit, en dehors de la [illegible] de l'Évangile, tout est donc vague et incertain [illegible] du suicide. On ne trouve dans les [illegible] petit nombre d'exemples de morts [illegible] par un fragment de meule de moulin que [illegible] femme. Abimélech se fait achever par son écuyer. Saül [illegible] par les Philistins auprès de la montagne de Gel[illegible] ses trois fils, se perça de son épée. Ar[illegible] de la révolte d'Absalon, et Judas [illegible]. La mort de Samson présente un [illegible] il invoque Dieu, retrouve sa force [illegible] les colonnes qui la soutenaient, [illegible] personnes se trou[illegible] et lui-même fut enseveli [illegible] exemples, à l'excep[illegible] des morts coupables, [illegible] Il en est tout autre[illegible] second livre des Mac[illegible]

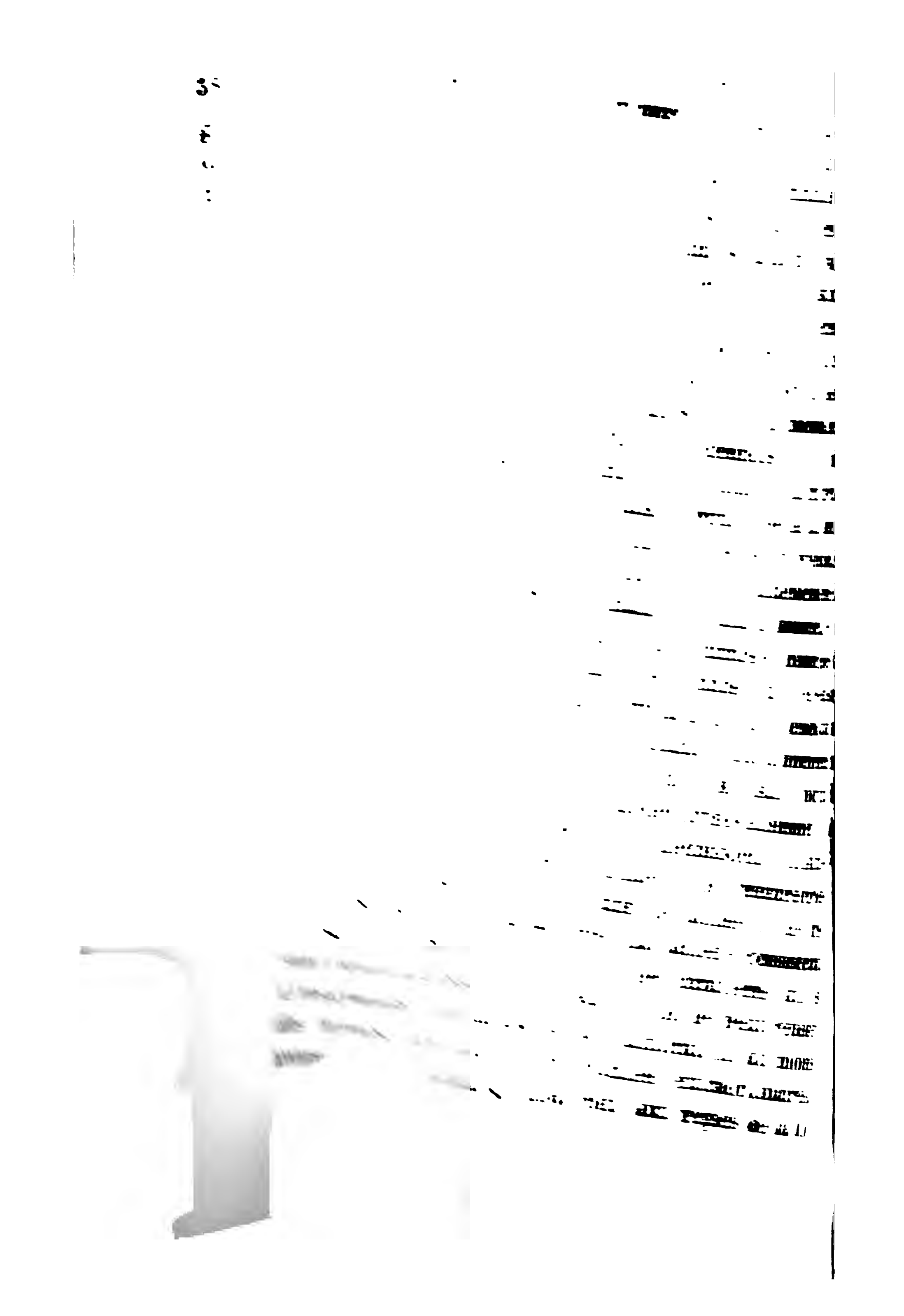
[illegible] auprès de Nicanor le vénérable Razias, [illegible] des Juifs à cause de l'affection qu'il leur [illegible] monarque envoya [illegible] pour le saisir; il [illegible] grand préjudice [illegible] d'être pris. Razias aima mieux [illegible] noblement, dit le texte sacré, que de souffrir de la [illegible] des impies, des outrages indignes de sa naissance. [illegible] un coup [illegible]; mais, n'ayant pas réussi à se [illegible] les soldats venir en foule vers sa maison,

il courut avec une fermeté extraordinaire à la muraille du haut de laquelle il se précipita courageusement. Cependant il respirait encore ; il se releva couvert de sang, traversa la foule, et, montant sur une roche escarpée, il s'arracha les entrailles qu'il jeta sur le peuple, pria le souverain maître de la vie et de l'âme de les lui rendre un jour, et mourut. Les Juifs mettent Razias au nombre de leurs plus illustres martyrs.

Eusèbe a rapporté quelques exemples de femmes chrétiennes, qui ont préféré se mutiler et même se donner la mort, plutôt que de s'exposer aux outrages de leurs ennemis; sainte Domnine, ainsi que ses deux filles Bérénice et Prosdoce se noyèrent dans un fleuve, pour échapper à l'opprobre dont elles étaient menacées. Pendant la persécution de Maximin Daïa, une vierge d'Antioche, sainte Pélagie, dont la rare beauté avait excité la passion du gouverneur de cette ville, fut saisie par des soldats sous prétexte qu'elle était chrétienne. Quoique âgée de quinze ans à peine, Pélagie comprit qu'on en voulait à son honneur ou à sa vie ; elle sut par une ruse adroite se dérober à ses gardiens, monta sur le toit de sa maison, et se précipita sur le pavé, où elle expira aux yeux des soldats (1).

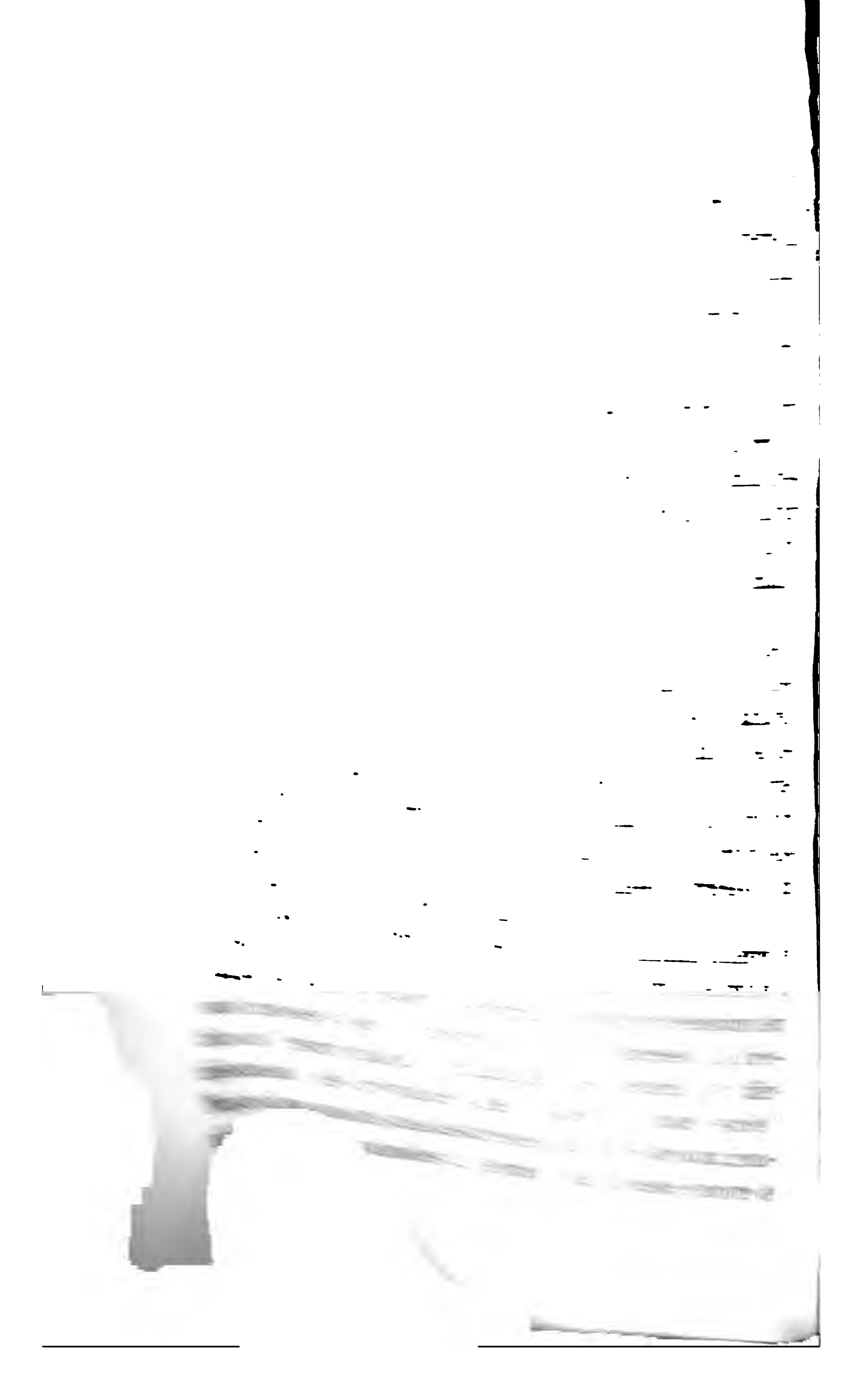
La loi a précisé quelques circonstances où l'homicide est non-seulement excusable, mais encore légitime et même ordonné. En serait-il ainsi pour le suicide? Quelques auteurs ont pensé qu'il pourrait être autorisé par la juste défiance de ses propres forces, par la crainte de succomber à la persécution, et de fournir, en tombant

(1) *Histoire ecclésiastique*, liv. VIII, chap. XII.



commune; c'est la conscience du genre humain qui prononce leur sentence, et Dieu, dont les jugements nous sont cachés, conserve seul le droit de condamner ou d'absoudre.

Nous l'avons dit, les relevés statistiques le prouvent d'ailleurs surabondamment, le nombre des suicides augmente d'une manière effrayante. Depuis le commencement de ce siècle, plus de cent mille infortunés, en France seulement, ont mis volontairement un terme à leur existence. Il devient donc plus que jamais nécessaire de s'opposer, par tous les moyens dont un gouvernement éclairé peut faire usage, aux progrès de cette funeste disposition. Ceux que nous avons indiqués pour combattre les passions, les vices et l'hypochondrie mélancolique, sont également applicables au suicide, et doivent être employés même avec une vigilance et une énergie plus grandes encore contre ce mal. Base fondamentale de toute action puissante sur l'âme, il faut que l'éducation, initiant une jeunesse inexpérimentée à la science et à la vérité, dissipe les doutes énervants, prépare les cœurs à aimer tout ce qui est honnête, signale le danger du désœuvrement comme de l'ambition immodérée, et donne un but d'activité à toutes les intelligences. Des habitudes de travail communiquées dès l'enfance, une vie occupée utilement, sont déjà de bons préservatifs contre l'ennui, les excitations du jeu et les mauvaises passions qui poussent tant de malheureux au suicide. Celui qui se sait utile à sa famille et à ses semblables ne sera jamais tenté de mettre fin à une vie devenue le seul soutien de plusieurs autres existences. Les croyances fermes, les sentiments religieux sont une ancre



confisquer leurs biens; car on punirait des innocents plutôt que le coupable. Mais on ne devrait jamais hésiter, cependant, à condamner énergiquement ce qui est blâmable, et surtout ces doctrines lâches qui portent la mollesse et le doute jusque dans les consciences honnêtes. Toute apologie du suicide est un outrage à la morale. Un savant magistrat, M. Faustin Hélie (1) propose de classer la mort volontaire parmi les délits; elle est même un crime envers Dieu de qui nous tenons la vie, et envers la société à qui elle appartient. Suivant la juste remarque de madame de Staël, l'homme est-il jamais assuré d'échapper par le suicide à la douleur qui l'accable? Quelle certitude peut-il avoir qu'il trouvera le repos dans la tombe, et que Dieu ne lui demandera pas un compte sévère de son action?

Les moralistes ont donc une mission importante à remplir, et, comme les idées dominantes ont la plus funeste influence sur la production du suicide, ils doivent user de l'autorité que leur donnent une science profonde et un caractère élevé pour éclairer les esprits, les empêcher de s'égarer, leur enseigner la valeur réelle des actes, et leur faire comprendre enfin que, s'il faut une heure de courage pour consommer un suicide, ce dont, à l'exception de quelques lâches, presque tous les hommes seraient capables, on fait preuve d'une grandeur d'âme qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, en supportant avec fermeté et résignation les lentes angoisses d'une vie de douleur et les coups redoublés d'une fortune constamment contraire.

(1) *Théorie du code pénal*, t. V, p. 225.

[illegible]

[illegible]

[illegible] possible appelé à remplir.

« Si rien, en effet, n'est plus doux à l'homme que la prudence, dit Cicéron, n'est-elle pas le don que nous apporte la vieillesse, en échange de tout ce qu'elle nous enlève? » Oui, sans doute; mais qu'est-ce qui s'oppose à ce que la prudence, même la plus consommée, ne soit alliée à la jeunesse, ou du moins à la virilité, comme on en trouve de si nombreux exemples chez les hommes célèbres?

Après Cicéron, un certain nombre de moralistes et de poëtes ont cru devoir entreprendre l'éloge de la vieillesse; mais aucun n'a eu besoin de faire celui de la jeunesse; il se place naturellement sur les lèvres et dans tous les cœurs. Les médisances paradoxales contre un âge imprudent et léger ne rencontrent que des incrédules; elles sont parfois l'unique consolation de ceux qui, au prix de n'importe quel trésor, quel sacrifice et quelle science, ne sauraient remonter le cours des ans, et revenir à cette jeunesse évanouie.

De tout temps, malgré ses infirmités et ses mécomptes, la vie parut le bien le plus précieux; l'art de la conserver et de la prolonger est devenu un problème que la science n'a cessé de poursuivre, même par les moyens les plus aventureux et les plus désespérés. C'est ainsi que les filles de Pélias, abusées par Circé, immolèrent leur père dans l'espoir de le rajeunir avec les simples que leur avait donnés la magicienne. Sous Louis XIV et dans notre siècle même, on a eu recours, dans certaines maladies, à la transfusion du sang, qui avait anciennement été conseillée pour rendre au corps défaillant sa vigueur première. Mais les tentatives des savants n'eurent jamais pour but, comme Cicéron semble l'insinuer, de

[illegible] thaumaturge [illegible] entendre [illegible] mille ans [illegible]

[illegible] de médecins et d'hygiénistes [illegible] de la science et de la civilisation [illegible] influence heureuse sur la durée [illegible] ont partagé cet espoir. Dans [illegible] l'esprit humain, Condorcet [illegible] préservatrice fera disparaître [illegible], et qu'il arrivera un jour [illegible] que l'effet d'accidents extraordinaires, ou la destruction de plus en plus lente des forces vitales. Aussi, n'assigne-t-il à l'existence aucun terme fixe : « En effet, ajoute Condorcet, cette durée moyenne de la vie, qui doit augmenter sans cesse à mesure que nous nous enfonçons dans l'avenir, peut recevoir [illegible]

(1) [illegible]

ssements suivant une loi telle, qu'elle approche uellement d'une étendue illimitée, sans pouvoir ıdre jamais. »

'entre pas dans notre sujet de nous occuper plus ment d'une question que nous avons traitée ailleurs *nfluence des climats sur l'homme*) avec une étendue nte. Nous avions alors fixé à cent ans le terme que isonnablement espérer d'atteindre celui qui, doué constitution saine, a constamment mené un genre conforme aux préceptes de l'hygiène. D'après la , la vie de l'homme, abrégée par le déluge, sera nir de six-vingts ans. Il est évident qu'il s'agit de ordinaire dans le livre saint; car Aaron lui-même a ce terme, et l'on rencontre assez fréquemment mmes qui prolongent leur carrière jusqu'à cent te et même jusqu'à cent soixante ans. La vie exınelle peut donc atteindre les deux siècles que lui le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des s (1).

i qu'il en soit, nous savons aujourd'hui avec certi- ıe dans le XVIIIe siècle, après des progrès succes- vie moyenne s'était élevée à trente-deux ans; elle rente-neuf dans le nôtre et continue à s'accroître. t placer au premier rang des causes qui ont pro- s résultats favorables, l'aisance générale secondée conseils de l'hygiène publique. Suivant M. de ersleben, tout le secret de l'art de prolonger la st de ne pas l'abréger. En effet, ce n'est point

la longévité humaine, etc., par M. Flourens; 3e édition, chez

bides, ont considéré la vieillesse comme une maladie véritable : « *Senectus revera est ægritudo*, » dit Sanctorius. Nous pourrions l'admettre si, avec Sauvages et Bordeu, nous appelions maladie tout changement qui survient dans les fonctions, tout désordre qui trouble l'harmonie des mouvements organiques, tout état enfin où l'énergie des parties est détruite ou simplement diminuée. Mais si nous considérons qu'on rencontre un grand nombre de vertes vieillesses avec l'activité et la vigueur de l'âge mûr, et si, en outre, nous définissons la maladie *un trouble notable et permanent des fonctions*, ou bien la *production de phénomènes en désaccord avec les fins de la nature*, on ne saurait dès lors prétendre que la vieillesse soit une maladie. Nous l'avons appelée dans un autre ouvrage, et suivant nous avec plus de raison, une convalescence sans terme. Elle nous représente, en effet, cet état intermédiaire où tous les actes organiques s'accomplissent avec lenteur et sans énergie, où les sens sont émoussés, les forces épuisées ou languissantes, avec ce caractère grave que l'activité et la vigueur perdues ne peuvent se retremper dans les sources vives où s'alimente la jeunesse.

Emporté par le désir de louer la vieillesse et de la faire aimer, Cicéron a prétendu que les chances de mort sont plus multipliées dans le jeune âge, que la santé s'y dérange plus facilement, que les maladies sont plus terribles et les traitements plus douloureux. Après avoir refusé de considérer la vieillesse comme une maladie réelle, nous devons avouer néanmoins qu'à cet âge les maladies sont plus fréquentes et ont un caractère de gravité tout exceptionnel. Il suffit de rappeler que la pierre, la paralysie, l'asthme, les catarrhes, la perte des dents,



années, dans leur fuite rapide, dit Horace, font toujours sur nous quelque butin. Elles m'ont ravi la gaîté, l'amour, les festins, les jeux; elles cherchent à m'arracher la poésie. Que puis-je y faire (1)? » Frédéric II, courbé par l'âge et en proie à plusieurs infirmités, écrivait à Voltaire: « Pour moi, j'ai envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, sur le bord du Cocyte. Le gros bagage prend les devants, en attendant que le corps de bataille le suive. »

Au nombre des infirmités qui assiégent la vieillesse et assombrissent le soir de la vie, on doit signaler en particulier la perte de la vue et celle de l'ouïe. Ces infirmités sont une première séparation du monde où Dieu, en l'y plaçant, avait fait à l'homme deux dons inestimables, la vue pour admirer les merveilles de la création, et l'ouïe qui sert de lien aux intelligences, et forme ainsi la société; en être privé, c'est avoir fait un grand pas vers la tombe. Champfort s'est exprimé ainsi à l'occasion de la surdité: « On croit le sourd malheureux dans la société; n'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit: « Cet homme-là n'est-il pas malheureux de n'entendre pas ce que nous disons? » Champfort n'a prétendu sans doute que décocher un trait satirique à la vanité humaine; elle est si excessive que toute arme devient bonne dans les mains des moralistes. Qui pourrait en effet penser sans douleur à se voir privé de l'ouïe, de cette douceur d'entendre des voix qui nous

(1) Singula de nobis anni prædantur euntes:
Eripuere jocos, venerem, convivia, ludum;
Tendunt extorquere poemata. Quid faciam vis?
(*Epist.* lib. II, ep. II.)

me
par
L ... ou le
devenu sourd d
la science une d
avec un grand succ
qui lui doivent plus
du télégraphe.
... de l'
la perte d
Oculus
Au
supplice
aux leurs compétiteurs
son neveu Ber-
contre lui était venu
A chaque page,
l'exemple des
crever les yeux
sous la promesse
frère Isaac l'Ange;
Baudouin à Alexis V.
cruautés contre les
couper les pieds et

mains aux uns, crever les yeux à d'autres; enfin le peuple indigné de tant d'atrocités, se souleva, et s'étant emparé de lui, il l'attacha à un poteau et lui fit souffrir les mutilations qu'il avait infligées à des milliers de malheureux. Un prince qui passait pour vertueux, brave, équitable et protecteur des lettres, Basile II, se signala par un acte de barbarie plus épouvantable. Ayant battu les Bulgares et fait 15,000 prisonniers, il les partagea par bandes de cent, fit crever les yeux à quatre-vingt-dix-neuf d'entre eux et un œil au centième, afin que le borgne pût conduire ses compagnons au roi des Bulgares, qui ne survécut que deux jours à cet affreux spectacle.

On ne doit pas confondre ceux qui ont été privés de la vue par maladie ou par accident avec les aveugles-nés. Ceux-ci ne sont pas, à beaucoup près, aussi malheureux, n'ayant pas connu le sens qui leur manque. On a prétendu qu'ils se faisaient remarquer même par une intelligence exceptionnelle; toutefois il est permis d'en douter. On doit certainement tenir compte des difficultés que leur fait éprouver la privation du sens qui est la source des notions les plus variées, telles que la couleur, la distance et la forme des objets dans l'espace. Quelques aveugles-nés se sont distingués dans les mathématiques et les sciences de raisonnement; leur mémoire est heureuse, mais on conçoit aisément que, faute d'images et d'objets de comparaison, ils soient dépourvus de toute imagination. La musique et les jeux appropriés à leur état leur causent une véritable joie. Ils nous étonnent par leur adresse. Si l'éducation qu'on leur donne, si leur commerce avec les autres hommes n'avaient modifié leur nature, on trouverait peut-être chez eux des instincts,



il faut se soumettre à ses décrets, et imiter la conduite des sages et des grands hommes qui les ont supportés sans se plaindre et sans s'abandonner au désespoir. Timoléon était dans son camp à Myles, faisant la guerre à Mamercus et Hippon, quand il lui survint une taie sur les yeux; il sentit sa vue baisser rapidement; cette maladie était héréditaire dans sa famille. Il se hâta de mener à fin son entreprise, s'empara des deux tyrans et, de retour à Syracuse, il déposa la charge de capitaine général. Devenu entièrement aveugle, il supporta cette affliction avec une patience qui faisait l'admiration générale. Quoique rentré dans la vie privée, les Syracusains les plus recommandables, tous les étrangers de distinction tenaient à honneur de le visiter, soit à sa maison de ville, soit à la campagne. Dans toutes les affaires importantes, les Syracusains le faisaient appeler; on le portait dans une litière à travers la place publique, jusqu'au lieu où se tenait l'assemblée. A sa vue, une immense acclamation s'élevait de tous les rangs; il rendait au peuple son salut, puis, après un certain temps donné à entendre les louanges et les bénédictions de chacun, on lui soumettait l'affaire en délibération. Son avis était aussitôt adopté par le peuple. Il était ramené ensuite au milieu des acclamations et des battements de main de la foule qui l'entourait. Ainsi s'écoula sa vieillesse honorée, offrant à la postérité ce spectacle bien rare, d'un illustre bienfaiteur qui n'eut pas à souffrir de l'ingratitude, et d'un grand homme qui ne voulut d'autre récompense de ses services, que la jouissance de la liberté dont tant de villes et de citoyens étaient redevables à son courage.

L'histoire a conservé les noms de plusieurs aveugles

célèbres ; on cite en particulier Homère, le grand géomètre Diodore, Aufidius, Eusèbe l'asiatique, Diogène d'Alexandrie, qui composa plus de quatre mille traités, le poëte arabe Aboulola, Milton, Pougens, Givet, premier maître de musique de Méhul, Hubert de Genève, le célèbre auteur des *Fourmis et des Abeilles*, Et. Geoffroy Saint-Hilaire, etc. ; l'intelligence et le génie de plusieurs d'entre eux ne souffrirent aucune altération après la perte de la vue. Le célèbre Gonnelli, surnommé l'aveugle de Cambassi, donnait les plus grandes espérances comme artiste, lorsqu'il perdit la vue à vingt ans. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer la sculpture avec succès ; il faisait des figures de terre cuite, d'une perfection rare, par le seul sentiment du tact. Le buste de M. Hesselin, contrôleur de la chambre aux deniers, est l'un des plus remarquables. Les portraits du pape Urbain VIII et de Côme Ier, grand duc de Toscane, sont également d'une ressemblance frappante.

Les anciens avaient pour les aveugles une sorte de respect superstitieux, et s'imaginaient qu'en leur retirant la vue, les dieux leur accordaient, comme dédommagement, la sagesse, la prudence et l'esprit prophétique. Le devin Tirésias fut frappé de cécité pour avoir surpris quelque secret de la divinité, ou, en d'autres termes, pour avoir consumé sa vie dans l'étude de la nature. Les aveugles Aaron, Tobie, Siméon offrirent de touchants exemples de résignation et de sainteté. Homère, Ossian, Milton, ces rois de la poésie épique, surent trouver de touchantes et mélancoliques inspirations jusque dans la ténébreuse nuit dont ils étaient environnés. L'invocation à la lumière dans le *Paradis perdu* est l'une des plus admirables des-

criptions d'un poëme où elles abondent. Malgré les ténèbres où il était plongé, Ossian évoque des souvenirs héroïques; à sa voix, les images des temps écoulés se lèvent de leur poussière. Il voit les guerriers, impétueux comme les aigles qui fendent les airs d'un vol rapide, promener leurs glaives dans les rangs ennemis; il voit la fille des rois, dont les yeux avaient l'éclat des astres de la nuit, marcher majestueusement sur les bords du Lumon; mais quoique le soleil ne pénètre plus de ses rayons les ombres épaisses qui l'enveloppent, le barde l'invoque et le chante : « O toi qui roules au-dessus de nos têtes, s'écrie Ossian, d'où partent tes rayons, ô soleil? D'où vient ta lumière éternelle? Tu t'avances dans ta beauté majestueuse; alors les étoiles se cachent dans le firmament. La lune, pâle et tremblante, se plonge dans les eaux de l'occident. Qui pourrait être le compagnon de ta course? Seul, toujours le même, tu te réjouis sans cesse dans ta carrière éclatante. Lorsque le ciel est obscurci par les orages, lorsque le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu sors de la nue dans toute ta beauté, et tu te ris de la tempête. » (*Carthon.*)

Ferme les yeux et tu verras, dit un sage. Privé de contempler ce magnifique univers, le pauvre aveugle doit élever son âme et ses pensées vers ce monde de l'infini, où les tumultueuses images des sens ne viendront troubler ni la sérénité de sa conscience, ni le calme de ses méditations. Plus on s'éloigne de la société des hommes, plus on approche de la divinité. Autant les plaisirs de l'âme l'emportent sur ceux du corps, autant l'aveugle qui se consacre aux charmes des études historiques et des sciences abstraites, a de supériorité sur cet

conduire
adresse,
un adversaire
table est celle
dégradent, et
honte, et les
La perfection
l'ambition domptée
aux décrets de la Pro-
morale. Après
ses yeux de lumière

son cœur de joie, l'aveugle est plus rapproché que les autres hommes de la perfection philosophique ; on ne taxera pas sa sagesse de forfanterie, quand on l'entendra dire qu'il supporte patiemment la vie, mais qu'il désire en déposer le fardeau.

Si l'aveugle est privé de rendre certains services à sa patrie et à sa famille, il peut encore les instruire par sa résignation, et les éclairer par sa prudence. Frappé d'une infirmité indélébile, il n'est pas mort aux plus douces affections; on dirait même qu'elles se réveillent plus vives dans son cœur à mesure qu'il est accablé de plus de tristesse. Le ciel a voulu que la compassion ne manquât jamais à la plus cruelle infortune, ni la pitié et un guide à l'aveugle. Délaissé du monde des indifférents, il se rattache à la vie par l'amour. La tendresse des filles de Milton, et l'étude, sa passion dominante, consolèrent ce grand homme de l'indifférence de son siècle, et des amertumes de la vie politique.

Nous ne cherchons à dissimuler aucun des inconvénients de la vieillesse. Outre ceux que nous venons d'énumérer, il en est d'autres encore que la raison et la philosophie savent cependant adoucir, et parviennent même à faire accepter sans douleur ni regret, tout en les considérant comme un mal ; nous voulons parler de la fuite des grâces attachées à la jeunesse. A quelle femme pourrait-on persuader, qu'il soit indifférent d'échanger un visage frais et charmant contre des rides et des cheveux blancs, de renoncer à tout hommage, à toute admiration, et de passer dans l'abandon et l'isolement, des jours qui s'écoulaient autrefois au bruit flatteur de la louange et de l'adulation?

Aristote disait que la beauté est la plus forte des recommandations, Socrate la nommait une tyrannie de peu de durée, Théophraste une tromperie muette, Théocrite un beau mal, et Carnéade une reine sans gardes. Que la beauté soit un don véritable, qui oserait le révoquer en doute ? Quel empire n'exerce-t-elle pas sur tout ce qui l'approche ! Quelle favorable prévention n'inspire pas sa vue seule ! Mais l'expérience et l'histoire prouvent avec évidence que, contrairement à l'opinion qu'on se forme d'elle, la beauté du corps peut se rencontrer dans les âmes les plus viles et les cœurs les plus pervers, et Lope de Véga avait raison de dire, que souvent la figure de l'ange cache le cœur du démon. Nous ne voulons pas rechercher en ce moment, s'il existe des rapports entre la beauté du corps et celle de l'âme, ni quels indices les traits du visage et la conformation extérieure peuvent fournir aux moralistes. Il nous suffit seulement de prouver, que la beauté n'est désirable et digne d'être vénérée que si elle est alliée à l'honnêteté et à la vertu, et qu'elle n'est rien, ou plutôt qu'elle devient le plus funeste présent de la nature, si elle n'a pour compagnes les bonnes mœurs et la sagesse.

On ne saurait calculer tous les maux qu'ont engendrés par la séduction de leur beauté les hommes corrompus et les femmes vicieuses ; tantôt ils causent le trouble et le déshonneur des familles, et tantôt la perte et le bouleversement des États. La beauté des Hérodiade, des Cléopâtre, des Messaline, des Poppée, des Fausta, des Drusille, des Dubarry ne fut-elle pas plus fatale au genre humain que les tremblements de terre ? Quelle funeste influence n'exerça-t-elle pas sur une politique sans dignité

la marquise de Prie, cette vile intrigante vendue à l'Angleterre? Aspasie ne devint-elle la cause de la guerre du Péloponèse, si funeste aux Athéniens? David séduit par les charmes de Bethsabée, femme d'Uri, fit périr ce vaillant et fidèle serviteur. Ce fut au milieu de l'ivresse d'un festin que la courtisane Thaïs poussa Alexandre à mettre le feu à Persépolis; elle-même s'emparant d'une torche enflammée donna le signal de ce vaste incendie, qui réduisit en cendres la capitale de tout l'Orient, et les richesses accumulées par plusieurs générations.

Chez les anciens la dépravation était si universelle, qu'on ne doit pas être surpris des honneurs rendus à quelques courtisanes célèbres. Diogène s'indignait de voir sur les places publiques les obélisques de fer dues à la libéralité de la courtisane Rodopis. La statue d'or de Phryné figurait parmi celles des rois et des capitaines « comme un trophée, disait Cratès, de la luxure des Grecs (1). » On connaît les aventures de Lamie, fille de Cléanor, qui de joueuse de flûte devint la favorite de Ptolémée Lagus; faite prisonnière à la bataille gagnée sur lui par Démétrius, elle inspira la même passion au vainqueur, malgré son âge avancé. Les Athéniens et les Thébains, par une basse flatterie envers Démétrius, élevèrent un temple à la courtisane sous le nom de *Vénus Lamie*.

Tous les cœurs aiment et vénèrent la femme gracieuse

(1) Le nom de cette courtisane était Mnésarète; elle fut surnommée Phryné à cause de son teint jaunâtre qui était de la couleur des grenouilles de buisson, appélées *Phryn*. (Plutarque, *Des oracles rendus en vers.*)

et belle qui, élevée jusqu'au trône par son mérite, y porte des vertus royales. Malheureusement ces triomphes sont de beaucoup plus rares encore chez les femmes vertueuses, que parmi celles qui n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour les obtenir. On doit remarquer ensuite, que le rang conquis n'est pas toujours d'accord avec l'honneur. Les plus hautes faveurs compensent-elles le sacrifice des biens les plus précieux de la famille et de la femme ? Quelle est la mère qui ambitionnerait pour sa fille, noble et pure, la renommée et les faveurs des Aspasie, des Bérénice, des Drusille, des Montespan, des Pompadour ? Quelques historiens, outrageant à leur tour la conscience publique, ont flatté avec une lâche complaisance ces idoles des cours corrompues. On devrait souhaiter que chaque siècle eût son Juvénal, pour imprimer le fer rouge de sa vertueuse indignation sur le front de ces Messaline qui ont été la honte et le fléau de l'humanité.

Ce n'est pas seulement pour ceux qui se sont laissés prendre à ses piéges, que la beauté est devenue un don funeste ; elle n'a pas été moins fatale quelquefois à ceux mêmes qui l'ont possédée. Laïs, poursuivant Eubates de Cyrène, qui avait refusé de l'épouser, fut lapidée par des femmes de Thessalie dans un temple de Vénus, où elle s'était réfugiée. L'infâme Danoë, la digne fille de Léontium, et, comme sa mère, la reine de l'opinion et des cœurs corrompus, ayant favorisé l'évasion de Sophron d'Éphèse, condamné à mort, fut précipitée du haut d'un rocher dans la mer. La courtisane Agathoclée, que Ptolémée Philopator épousa après s'être défait d'Arsinoè, sa femme, tenta d'assassiner le fils de ce prince, et souillée

de plusieurs crimes, elle fut massacrée par le peuple en révolte. Agnès de Méranie et la belle Bertrade jouirent-elles du rang suprême où l'amour passionné des princes qu'elles subjuguèrent les avait élevées? Après plusieurs années d'agitations et de luttes contre la censure publique, l'excommunication dont Philippe Ier fut frappé, ayant suscité la désaffection, et même des révoltes, il finit par se soumettre, et se sépara de Bertrade. Menacé de l'excommunication, Philippe-Auguste éloigna Agnès de Méranie et rappela Ingelburge, pour laquelle, malgré sa rare beauté et ses vertus précieuses, il avait conçu une insurmontable aversion le jour même de ses noces. N'est-ce pas à leur beauté que Marie Stuart, Inès de Castro, Anne Boleyn, Catherine Howard, Lucrèce, Virginie durent leur mort tragique? Ah! du moins, le sang des deux illustres romaines devint une semence de héros, et le poignard qui frappa ces innocentes victimes fut le signal de la liberté de Rome et de l'abolition de la tyrannie.

Si l'on peut avec raison attribuer à leurs charmes l'élévation extraordinaire de quelques femmes, on a vu des faveurs non moins signalées se répandre sur d'autres dont la beauté fut le moindre mérite. Éléonore Galigaï, fille d'un menuisier, qui obtint pour son mari, Concini, les postes les plus brillants, était un modèle de laideur. C'est moins par sa gracieuse figure que par son mérite et sa sévérité que madame de Maintenon parvint à se faire épouser par Louis XIV. L'histoire a oublié si Cornélie, sainte Monique et Blanche de Castille furent belles pour ne se souvenir que de leurs vertus.

Quoiqu'on soit invinciblement porté à chercher la beauté morale dans l'harmonie extérieure des traits,

l'expérience journalière se charge de prouver, qu'un charmant visage n'est pas toujours le miroir inséparable d'une belle âme. Nous sommes même porté à reconnaître, qu'on rencontre plus de penchants vicieux ou plutôt une conduite plus fréquemment blâmable chez les femmes remarquables par leur beauté. Ce don, auquel se mêle presque inséparablement la vanité, éveille dans le cœur le désir de plaire, et dès-lors, en butte à plus d'obsessions et de périls, la femme se trouve plus facilement entraînée à sa perte. Malgré ces exemples, en dépit des malheurs et des crimes dont la beauté a été le prétexte et la cause, nous n'en persistons pas moins à la considérer comme un présent du ciel. Chez une femme sage la beauté fait aimer la vertu par l'admiration qu'elle inspire. Il est faux que l'honnêteté des femmes ne soit souvent autre chose que l'art de paraître honnête ou bien l'amour de leur réputation et de leur repos. Les maximes suivantes ne sont pas plus vraies : Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier. La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. Dans ces maximes du célèbre moraliste, nous ne voyons qu'un piquant paradoxe, soutenu depuis par la malignité de quelques hommes que leurs déceptions même et les blessures de leur vanité empêchent de croire à la vertu des femmes, et qui soutiennent que *leur sévérité est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté !* Nous pourrions nommer un grand nombre de femmes vertueuses et belles qui ont préféré le martyre et la mort la plus cruelle au déshonneur, ou qui ont enseveli dans la retraite la plus profonde, et même dans le silence du

cloître des charmes qui faisaient l'admiration générale. Chez tous les peuples, dans tous les rangs, on a vu de ces héroïnes de modestie et de pudeur. La belle Antonia ayant perdu Drusus, dans un âge peu avancé, ne voulut jamais se remarier, donnant cet exemple accusateur de continence et de vertu sévère à la cour la plus dissolue et au siècle le plus corrompu. On présume qu'importuné de tant de mérite, son petit-fils Caligula, qui ne faisait grâce qu'aux accusés capables de prouver qu'ils avaient des mœurs infâmes, la fit empoisonner.

Hypatie, tuée au mois de mars 415, dans la grande église d'Alexandrie, à la suite d'une émeute populaire, professa la philosophie avec une éloquence si persuasive que de toutes parts on venait pour l'entendre. Elle compta au nombre de ses disciples l'évêque Synésius de Cyrène qui, dans ses lettres, l'appelle sa mère, sa sœur et son maître en philosophie. Quoiqu'elle fût payenne et en raison de son étonnante beauté exposée à mille séductions, elle ne se distingua pas moins par la pureté de ses mœurs que par son remarquable génie. La famille de Gonzague, l'une des plus illustres d'Italie, fournit plusieurs femmes non moins distinguées par leur mérite que par leur vertu. A la mort de son mari, Vespasien Colonne, Julie de Gonzague prit pour devise une amarante avec ces mots : *non moritura.* Sa réputation de beauté était si grande dans toute l'Europe, que Soliman II, l'ayant vainement demandée en mariage, envoya Barberousse avec une puissante armée pour l'enlever. Ce général ayant pris Fondi d'assaut pendant la nuit, Julie se jeta en chemise par une fenêtre et se sauva dans les montagnes où,

pour conserver son honneur, elle s'exposa à mille périls.

Lorsque la vieillesse approche, doit-on la craindre et s'estimer malheureux de perdre un don si fragile et si passager, source fréquente d'amertumes et de remords? Que la courtisane s'afflige de vieillir, la morale publique trouvera dans ses vains regrets une expiation méritée. Mais la femme vertueuse qui ne fait consister le mérite ni dans la beauté, ni dans la jeunesse, verra sans chagrin s'évanouir l'une et l'autre. En la quittant, elles ne lui enlèvent ni son affectueuse tendresse, ni son généreux dévouement, ni cette sollicitude inquiète pour ceux qu'elle aime. Soumise sans contrainte à cette loi de la Providence qui fit éphémères et périssables les biens qu'on doit laisser à la terre, elle s'attache aux beautés morales qui seules doivent l'accompagner dans la patrie des âmes.

CHAPITRE XXII.

DES CONSOLATIONS DANS LA VIEILLESSE.

Nous venons de passer en revue la plupart des inconvénients de la vieillesse : l'appauvrissement des organes, l'altération des forces, la fréquence des maladies, la perte des sens et de la beauté, qui en sont l'accompagnement ordinaire ; cependant on en cite d'autres encore, dont la gravité toutefois nous paraît loin d'égaler celle des premiers, et qui même n'ont aucun fondement réel. On répète souvent que les jouissances de la table sont interdites au vieillard, ou du moins qu'il ne saurait s'y abandonner sans péril. Cette opinion est dénuée de fondement, dans une certaine mesure du moins. Le sens du goût survit en lui à la perte de tous les autres, et nous avons dit ailleurs, avec vérité, qu'il est le dernier ami fidèle du vieillard. On le nierait en vain, les plaisirs de la bonne chère sont très recherchés, et peu savent résister à ses amorces. Toutefois les modernes diffèrent essentiellement des anciens en ce qui tient à l'ordonnance des repas. A l'exception de quelques pythagoriciens de profession, et de quelques hommes austères renommés par leur frugalité, la plupart d'entre eux s'abandonnaient aux excès les plus dégoûtants et les plus monstrueux ; l'ivresse était commune, et souvent même la passion dominante. Que de tels excès soient plus préjudiciables

aux vieillards qu'aux jeunes gens, c'est incontestable. Mais l'ivresse, les indigestions, les insomnies sont-elles donc des jouissances, et doivent-elles être réputées des biens qu'il faut envier? Jeune ou vieux, tout homme qui se respecte doit se garantir d'une passion qui ravale au-dessous de la brute ; en effet, celle-ci se contente de ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie et des forces ; l'abus en tout est le privilége de l'homme, et le partage des insensés.

Chez les anciens, les repas avaient une tout autre importance que chez les modernes. Des festins homériques réunissaient autour de la table commune les rois, les héros et les sages; c'était là qu'on recevait l'étranger envoyé par les dieux, et le nom seul de convive désignait des amis faits pour vivre ensemble. Les fils de ceux qui avaient donné ou reçu l'hospitalité ne pouvaient se battre les uns contre les autres, quoique dans des rangs ennemis. Les anciens nommaient à chaque repas de quelque importance un roi du festin, qui réglait le nombre des verres qu'on pouvait boire, et qui était chargé de prononcer un discours la coupe à la main. Ils aimaient les longs repas assaisonnés de propos joyeux, et parfois de discussions animées sur la philosophie ou la littérature.

A part la douce hospitalité dont il ne reste aucune trace chez les nations civilisées, les modernes ont retenu des anciens festins ce qui était bon, agréable, utile, et ils en ont banni les extravagantes profusions des Lucullus, des Cléopatre, des Apicius, des Héliogabale. Lorsque le spirituel magistrat, Brillat Savarin, a écrit cet aphorisme: *La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais,*

pendant la première heure, n'a-t-il pas voulu faire entendre au lecteur qu'une heure suffit à un bon repas, et qu'après ce terme l'ennui ou l'intempérance vient s'asseoir au milieu des convives?

On se fait ordinairement les opinions les plus fausses sur le régime; il faut rejeter, à peu de chose près, tout ce qui a été écrit depuis deux mille ans sur cette branche de l'hygiène, comme autant d'erreurs préjudiciables. Nous pouvons déjà inviter le vieillard à s'abandonner sans scrupule aux douces excitations d'un repas délicat; sa santé n'en souffrira aucune atteinte. Changez un seul mot aux vers charmants d'Horace dans son épître à Torquatus, et vous y trouverez dépeints, sous les couleurs les plus fidèles, les effets d'un vin généreux et l'influence salutaire qu'un repas agréable exerce sur tous les esprits et sur tous les cœurs. La vieillesse exige à la vérité plus de ménagements et de précautions, pour la conservation de la santé, que la jeunesse exubérante de vie. Mais pourquoi se plaindre d'une nécessité qui fait éviter plus sûrement un écueil et un mal? La modération convient à tous les âges, et le vieillard en la mettant en pratique devient un exemple et un guide pour la jeunesse inexpérimentée.

« *La vieillesse*, a dit Marivaux, *est un combat où l'on est battu sur tous les champs de bataille.* » On doit au contraire considérer la vieillesse, non comme un temps de lutte, mais plutôt comme l'âge où l'homme jouit en paix des fruits de la victoire. Si nous tenions ouvert le livre de l'histoire, nous y lirions qu'en troublant les cœurs, en égarant les esprits, en faisant taire les inspirations de l'honneur et de la délicatesse, la volupté est devenue

pour les nations le fléau le plus redoutable. Une fois maîtres des cœurs, les désirs impétueux ne laissent plus de place à la raison ; hommes et peuples se précipitent dans les abîmes. L'un attire sur sa patrie la vengeance et la ruine, l'autre perd honteusement l'empire du monde. Que manquait-il à Alcibiade pour égaler Périclès, Thémistocle, Agésilas? Il lui manquait de savoir commander à ses passions. L'insensé abandonne son honneur à celle qui n'attend qu'une occasion pour le trahir. Enfin, le mépris des lois, la violation des devoirs sacrés de l'amitié, le trouble du foyer domestique ne sont-ils pas dus souvent à cette fiévreuse recherche de plaisirs, dont on voudrait regarder la privation comme regrettable et funeste? Est-ce donc un malheur d'être affranchi d'une tyrannie qui enlève à l'homme ce qu'il a de plus précieux : la raison, la liberté, souvent même l'honneur?

« Quel inappréciable bonheur, dit Cicéron, d'avoir achevé son temps de service à l'égard de la débauche, de l'ambition, des inimitiés, des passions de toute espèce, de s'appartenir et de vivre avec soi-même ! » Quelqu'un demandait à Agésilas ce que les lois de Lycurgue avaient apporté de bon à Sparte : « Elles lui ont appris à ne tenir aucun compte des voluptés, » répondit-il. « Il me semble meilleur, disait ce grand roi, de garder sa liberté que de l'ôter à autrui, et plus noble de demeurer vainqueur de la volupté que d'emporter de vive force une place ennemie. »

Caton le Censeur raya du sénat un ancien consul qui, étant en Gaule, avait, dans l'enivrement d'un festin, accordé à une courtisane l'exécution d'un criminel détenu pour crime capital. Quelle honte, en effet, d'être maître

du monde, de commander aux autres, d'être le dispensateur de la justice, le tuteur des faibles, et de rester l'esclave de ses sens! Sous ce rapport on ne doit pas plaindre le vieillard, il faut le féliciter même d'être arrivé à l'âge qui lui assure le triomphe de la sagesse et de la raison. Une victoire plus belle encore, c'est d'avoir su dominer ses passions à toutes les époques de la vie, et d'avoir résisté aux sollicitations de ces conseillers perfides de la jeunesse. Par là on se prépare une vieillesse robuste et honorée. Léonicénus, médecin de Ferrare, le premier qui traduisit en latin les œuvres de Galien, vécut exempt d'infirmités jusqu'à quatre-vingt-seize ans; il attribuait la vigoureuse santé dont il jouit à sa sobriété et à la pureté de ses mœurs. Il y a quelques années, l'évêque du Mans demandait au curé du village de Loué, l'abbé Malouin, mort au mois de juin 1846, presque centenaire, quels moyens il avait employés pour parvenir à cette heureuse vieillesse; le bon prêtre répondit avec simplicité : « *Caritas*, *pietas*, *castitas*, *sobrietas*. »

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, l'affaiblissement du corps est le plus notable des changements opérés en nous par le poids des ans. Que l'hygiéniste fasse commencer la vieillesse à soixante et dix ans, ou à quatre-vingts seulement, l'homme a le plus ordinairement, même avant cet âge, perdu déjà une partie de sa force musculaire, souvent aussi de son activité. On doit faire observer néanmoins, qu'on rencontre parfois une mâle vigueur chez le vieillard dont la jeunesse fut vertueuse et la vie régulière. La force est un don sans doute; certaines professions mécaniques ne peuvent s'en passer, elle est indispensable à l'agriculteur, au soldat et au matelot. Sous

[illegible]

[illegible] les grandes [illegible]

[illegible]

taire en Hollande, sous le prince Maurice. Si la nature avait donné à ce grand philosophe une constitution robuste, la science de la guerre et des siéges aurait eu peut-être un nouvel Archimède, mais l'univers eût perdu le fondateur de la physique et de la philosophie moderne, celui que, parmi les grands hommes de tous les siècles, Aristote et Newton ont seuls égalé.

L'affaiblissement des organes chez le vieillard devient certainement un obstacle pour celui qui a consacré sa vie au métier des armes, et ordinairement il n'attend pas, pour rentrer dans la vie privée ou dans une carrière moins tumultueuse, que l'âge ait sonné pour lui l'heure de la retraite. Il est inutile de faire observer, toutefois, que la vieillesse n'a pas toujours empêché de grands capitaines de conduire leurs soldats à la victoire. Si Alexandre, Don Juan d'Autriche, le grand Condé, Napoléon ont gagné des batailles mémorables dans leur jeunesse, d'un autre côté l'histoire nous offre de nombreux exemples de capitaines célèbres qui restèrent à la tête de leurs armées jusque dans un âge avancé. En 340, un prince fier et belliqueux, Athéas, roi des Scythes, fut tué à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans un combat contre Philippe. Phocion commandait encore les Athéniens à quatre-vingts ans. Après la mort de Darius, qu'il avait servi avec bravoure, Artabaze, gendre d'Artaxerce Mnémon, vint trouver Alexandre, qui le combla de caresses. Les Macédoniens ne pouvaient assez admirer ce beau vieillard âge de quatre-vingt-quinze ans, ayant à ses côtés neuf fils, tous braves et bien faits, qui avaient vaillamment combattu à Arbelles, sous les yeux de leur père. Séleucus, Ptolémée, Cassandre, Lysimaque et Antigone n'avaient

pas moins de quatre-vingts ans quand ils se battirent avec tant de bravoure à la bataille d'Ipsus. Masinissa se livra jusqu'à la plus extrême vieillesse à tous les soins de la royauté, et, suivant Polybe, il remporta une grande victoire sur les Carthaginois à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Le lendemain, les ambassadeurs du peuple vaincu, venant lui demander la paix, trouvèrent le noble vieillard faisant un frugal repas devant sa tente.

Est-il nécessaire de rappeler que le vieux Fabius sut arrêter Annibal, et faire respirer Rome, qui lui dut son salut? Il ne déploya pas moins d'activité que de prudence au siége de Tarente, dans les camps, au sénat, dans sa famille, toujours grand et supérieur aux coups de l'adversité. Écoutons enfin le jugement de Xénophon sur Agésilas octogénaire, emporté en revenant d'Égypte au milieu de son armée victorieuse : « Quelle jeunesse, dit cet historien, fut plus verte que la vieillesse d'Agésilas? Qui, à la fleur de l'âge et dans toute sa vigueur, se rendit plus redoutable aux ennemis qu'Agésilas sur les dernières limites de la vie? Quelle est la mort dont les ennemis se réjouirent tant, quoiqu'il fût alors très vieux? Quel homme rassurait les alliés et confédérés autant qu'Agésilas, quoiqu'il eût un pied sur le bord de la fosse? Quel jeune homme fut regretté des siens aussi amèrement que lui à sa mort, quoiqu'il fût chargé d'ans? »

Si l'on trouve, suivant l'expression de Plutarque, *beaucoup de jeunes hommes maladifs et beaucoup de vieux gaillards*, on doit convenir pourtant, que les vieillards sont généralement moins propres au rude métier de la guerre que l'homme dans toute sa virilité. Mais il faut

reconnaître en même temps, que leur prudence et leur expérience sont plus utiles, que leur faiblesse n'est préjudiciable. Aussi ne doit-on pas s'étonner d'entendre Agamemnon dire à Nestor, dans le conseil des capitaines grecs, que si l'armée comptait dix hommes comme lui, Troie serait bientôt détruite. Le maréchal de Tavannes était d'une telle hardiesse, qu'il se plaisait à traverser à cheval un bûcher embrasé. On dit qu'étant à Fontainebleau, il fit la gageure de sauter ainsi d'un rocher à un autre distant de trente-trois pieds. Quoi qu'il en soit, il prit la plus grande part à la bataille de Cérisoles, et décida la victoire à Jarnac et à Moncontour. Il conserva dans sa vieillesse une activité alliée à un admirable courage, et la prudence en s'y ajoutant vint mettre un frein à toute témérité blâmable. Lorsqu'en 1541, Charles-Quint entreprit l'expédition d'Alger, le vieux André Doria désapprouva ce projet hasardeux : « Mon père, lui dit l'empereur, nous devons nous contenter, vous de soixante et douze ans de vie, et moi de vingt-deux ans d'empire. Si la victoire nous trahit, nous périrons du moins les armes à la main. » L'expédition fut entreprise et eut le sort qu'avait prévu le sage conseiller.

Que le vieillard renonce donc, s'il le veut, aux longues marches, aux grandes fatigues comme soldat ; qu'il cesse même, si la nécessité l'y oblige, de guider une armée comme capitaine, il ne perdra cependant pour cela rien de son prestige ; l'autorité des lumières, la sagesse des décisions le feront consulter encore avec utilité. Le sénat romain inclinait à faire la paix avec Pyrrhus. Appius Claudius, vieux et aveugle, se fait conduire au sénat, et, dans un discours aussi sage que ferme, il combat

cette résolution pusillanime et ramène l'assemblée à son opinion. « Il avait l'esprit continuellement tendu comme un arc, dit Cicéron, et il exerçait sur ses quatre fils, sur ses cinq filles et ses innombrables clients, non pas une simple autorité, mais un empire absolu qui le faisait vénérer et chérir de tous. »

La prudence du vieillard est sans doute plus estimable et plus précieuse que la force et l'intrépidité des jeunes gens. On n'a pas constamment l'ennemi à repousser, mais il est nécessaire de veiller sans cesse pour qu'une justice impartiale soit rendue à chacun, pour que la société soit protégée et défendue contre les séditions, les usurpations, en un mot contre la violation des lois. Tel était le rôle du conseil des vieillards à Sparte, honoré au-dessus de toutes les classes des citoyens; c'était également celui de l'aréopage à Athènes et du sénat à Rome. Ce mot même, *senatus*, est emprunté à *senectus* ou vieillesse, dont il conservait les priviléges, la prudence et l'autorité. Que de services quelques vieillards célèbres n'ont-ils pas rendus à leur pays! « Parcourez l'histoire, dit Cicéron, vous y verrez que les jeunes gens ont renversé les plus grandes républiques, et que les vieillards les ont soutenues et rétablies. » Pilotes expérimentés, ils voient de loin l'orage et signalent le danger. Heureux les peuples qui ne ferment pas l'oreille à ces voix prophétiques! Quoiqu'on ne puisse comparer Solon ni à Moïse, ni à Lycurgue, ni même à Numa Pompilius, il rendit cependant de grands services aux Athéniens; il pouvait usurper le pouvoir, mais il préféra leur donner des lois sages et en faire un peuple libre; il s'efforça vainement de les éclairer sur les menées de Pisistrate, et il

cherche même à détourner ce jeune ambitieux du désir qu'il manifestait d'être le premier et le maître à Athènes. Quelques amis, craignant pour sa vie, lui demandèrent ce qui lui inspirait tant d'audace : « *Ma vieillesse,* » répondit Solon.

Dans les conseils du gouvernement, comme dans les circonstances suprêmes qui se présentent quelquefois pour les États, le vieillard éclairé par l'expérience, et puisant même un courage surhumain dans cet âge qui le rapproche de la tombe, donne souvent à tous l'exemple de la force, du dévouement et de l'héroïsme. Les sénateurs romains, en attendant les Gaulois sur leurs chaises curules, apprennent à la jeunesse que la mort est préférable à la servitude. Quel exemple de grandeur d'âme Mathieu Molé ne donna-t-il pas aux magistrats, lorsqu'en 1648 il fit ouvrir les portes de son hôtel aux flots d'une populace menaçante, en disant que *la maison du premier président devait être ouverte à tout le monde*, et répondant à ceux qui cherchaient à l'effrayer, que *six pieds de terre feraient toujours raison au plus grand homme du monde;* conduite admirable qui fit dire au cardinal de Retz : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de prétendre qu'il y a quelqu'un dans notre siècle, plus intrépide que le grand Gustave et M. le Prince, je dirais que ç'a été M. Molé. »

Dans les siècles modernes, la vieillesse n'est plus honorée comme elle l'était chez les anciens; elle ne jouit d'aucun des priviléges qu'on lui attribuait à Rome et surtout à Sparte; de nos jours même, on a fixé un âge inflexible après lequel soldats, administrateurs, magistrats sont déchus de leurs fonctions et condamnés à la

retraite. Cependant nous avons vu, parmi les hommes placés aux postes les plus élevés chez les grandes nations, plusieurs personnages qui, après avoir dépassé soixante et dix ans, se sont encore distingués par l'élévation de l'intelligence aussi bien que par la fermeté de caractère et la vigueur des résolutions. Les noms de Talleyrand, de Blücher, de Paskiewitsch, de Radetzky, de Metternich et plusieurs autres, parmi ceux qui vivent encore, viennent se présenter à toutes les mémoires. L'illustre de Humboldt, survivant à Arago, écrivait, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, une préface pour les œuvres de cet homme célèbre ; il vient de mourir âgé de quatre-vingt-sept ans, conservant encore la vigueur de son génie à ce terme avancé de la vie. Le prince de Metternich, né le 15 mai 1773, chancelier de la cour d'Autriche dans les temps les plus difficiles, est mort à Vienne le 11 juin 1859, âgé, par conséquent, de plus de quatre-vingt-six ans. « Son esprit supérieur, dit M. Thiers, a exercé pendant quarante ans une immense influence en Europe (1). » Cette influence, pareille à celle qu'exerçait Richelieu sur l'esprit de Louis XIII, était telle, que même sans l'aimer on la subissait. « Ne serai-je donc jamais empereur, disait l'archiduc Ferdinand, dans ses moments de mauvaise humeur, pour faire pendre Metternich ? » Ferdinand ceignit la couronne impériale, et garda le prince de Metternich pour premier ministre.

Tum equidem in senecta hoc deputo miserrimum,
Sentire ea ætate esse se odiosum alteri.

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIII.

L'opinion exprimée dans ces vers par Cécilius, est contraire à toute vérité. Non, il n'est pas vrai que le vieillard devienne odieux à tout le monde. Les gens frivoles, qui n'en attendent rien, ne le recherchent pas; on s'éloigne même de celui qui est chagrin, irritable, envieux, d'humeur difficile, avare; mais ces vices tiennent plutôt au caractère qu'à l'âge avancé; on trouve même un grand nombre de vieillards aussi remarquables par la douce gaîté que par l'aimable indulgence. « Les défauts de l'esprit, dit La Rochefoucauld, augmentent en vieillissant comme ceux du visage. » Il n'en est pas ainsi; l'âge n'épargne jamais le corps, tandis qu'ordinairement avec les années les passions se calment, la raison s'épure, et l'esprit s'élève. Maître de l'Asie, qu'il avait conquise par sa valeur, Antigone reconnut dans sa vieillesse que la clémence gagne plus de cœurs que la cruauté; aussi disait-il qu'il voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force. La vieillesse d'Auguste cherchait à faire oublier la jeunesse d'Octave, et, suivant Suétone, il poussait la débonnaireté jusqu'à absoudre les plus grands coupables. Les lois romaines ne punissaient le parricide que d'après son aveu; Auguste, en interrogeant l'accusé, lui indiquait la réponse : « N'est-il pas vrai, lui disait-il, que tu n'as pas tué ton père ? » On demandait à Gorgias le Léontin, qui prolongea sa carrière jusqu'à cent sept ans, comment il pouvait consentir à vivre si longtemps : « Je n'ai aucun sujet de me plaindre de ma vieillesse, » répondit-il.

Les rides et les cheveux blancs ne suffisent pas pour mériter le respect et inspirer l'affection; mais combien est vénérable la vieillesse qui s'appuie sur une vie ver-

tueuse, la gloire acquise, les services rendus! Les fruits du travail et de la conduite récompensent l'homme sur le déclin de sa carrière; les richesses légitimement amassées, le crédit, les places, les honneurs dus au mérite, font paraître la vieillesse moins fâcheuse, parfois même désirable. En présence d'un noble vieillard, chacun se lève avec respect; on cherche à l'approcher, on l'écoute avec avidité, on veut entendre l'enseignement de cette parole auguste et sereine, dégagée de passion, miroir de vérité, qui rapproche de Dieu, dont il paraît l'organe et le prophète. Rappelons-nous avec quel charme et quelle émotion nous entourions les Andrieux, les Royer-Collard, les Chateaubriand, les Portalis, les de Humboldt, les Cuvier, les Thénard, les Geoffroy Saint-Hilaire, tous les vieux représentants de nos gloires dont nous disputions les dernières heures, les dernières paroles à la mort qui s'avançait pour les saisir. Si on nous annonçait que d'illustres morts sont sortis de leur poussière, que Démocrite, Platon, Homère, Plutarque, Tacite, Lycurgue, Sully, Descartes, Newton, Corneille, sont rendus à la vie pour quelques jours seulement, avec quel enthousiasme chacun ne se précipiterait-il pas à leur rencontre pour contempler ces traits vénérés, recueillir un précepte, et garder au fond du cœur ce souvenir pieux, comme on conserve une médaille ou une relique dans un temple?

Oui, la vieillesse est vénérable et sainte; toutefois, pour être respectée, il faut qu'elle se protége elle-même, non-seulement par le prestige d'une raison supérieure et par l'exemple de ses actions vertueuses, mais encore par une fermeté et une indépendance qui la fassent

régner jusqu'au dernier moment sur tous ceux qui l'environnent. Abdiquer le commandement, toujours tempéré, il est vrai, par la justice et la douceur, c'est intervertir les rôles, c'est descendre l'échelle des ans, redevenir enfant et inspirer la pitié, mais non le respect. Alors, cependant, toute consolation ne nous abandonne pas encore dans cette faiblesse sans défense. Nous n'avons plus pour nous soutenir la main d'une mère, qui depuis longtemps nous a précédés dans la tombe; mais nous trouvons souvent, pour la remplacer, le cœur d'une fille qui nous fait une tutelle sainte de son affection, et devient la tendre mère de l'enfance du vieillard.

Il est très vrai que *peu de gens savent être vieux*, et que *nous arrivons novices à chaque âge de la vie.* Toute expérience s'achète; heureux celui qui la devance par la raison ! Il y a des dangers de plusieurs genres à ne pas en accepter les enseignements. Si l'enfant qui dogmatise, inspire la pitié, quel mépris ne ressent-on pas pour le vieillard qui, oubliant ses cheveux blancs, compromet sa dignité dans les amusements frivoles et dans la poursuite d'aventures qui le livrent à la risée et à la déconsidération ! Chacun doit s'efforcer de remplir sa tâche conformément au vœu de la nature et de la Providence. Celle du vieillard est la sagesse, la prévoyance, le conseil, la modération, l'indulgence; c'est par ces qualités qu'il se fera chérir et honorer.

Nous avons prouvé par de nombreux exemples et en nous appuyant sur l'opinion des hommes les plus sages, que l'étude, les lettres et la philosophie sont, pour tous les âges et dans toutes les positions, le charme le plus noble de l'esprit, la plus douce consolation des cœurs.

Il est vrai que parfois la vieillesse enlève le feu du génie et la force créatrice au savant comme à l'orateur, au poëte comme au capitaine. Antiochus le Grand promettait dans sa jeunesse de devenir un autre Alexandre; mais, appesanti par l'âge, ses brillantes facultés et son activité s'éteignirent ; vaincu par Glabrion et puis par Scipion l'Asiatique à Magnésie, il accepta la paix aux conditions les plus humiliantes. Newton n'avait presque rien conservé de sa vaste intelligence à soixante-cinq ans ; on prétend même qu'il pouvait difficilement fournir quelques développements sur ses ouvrages et ses découvertes. Le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna* et *Polyeucte* sont les enfants de la virilité de Corneille, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie*, *Suréna* les produits de sa vieillesse ; il est vrai, cependant, que les premières pièces de ce grand homme, *Mélite*, la *Veuve*, la *Suivante*, *Clitandre*, la *Place royale* sont peu dignes de l'auteur du Cid. Néanmoins, les exemples contraires ne sont pas rares. Parfois aussi, la mémoire et le feu de l'imagination s'affaiblissent chez l'orateur; mais, tout en les perdant, il lui reste encore les qualités les plus utiles, et il peut sacrifier d'ailleurs quelques parcelles du trésor qu'il a amassé sans cesser d'être riche. L'historien comme l'orateur ne perd souvent rien de la solidité de ses jugements et de la hauteur de ses pensées. Aucun des ouvrages de Platon et d'Aristote ne se ressent des défaillances de l'âge. Théophraste écrivait ses *Caractères* à quatre-vingt-dix-neuf ans; à quatre-vingt-deux, d'Aguesseau remplissait la charge de chancelier de France. Un autre chancelier, heureusement plein de vie, quoique les sens chez lui aient subi quelques atteintes, M. le duc Pasquier, âgé

de quatre-vingt-deux ans, ne fait-il pas le charme de tous ceux qui l'approchent par les agréments de son esprit, la fraîcheur de sa mémoire et la fermeté de ses jugements? On dirait que pour Cicéron l'âge ne fit qu'ajouter à la puissance de son intelligence; c'est après soixante ans qu'il composa ses plus admirables ouvrages; aussi, sentant avec les années son talent, quoique arrivé à sa perfection, grandir en quelque sorte encore, il s'écrie avec conviction: « *Le corps peut vieillir, mais l'esprit jamais.* » On peut excuser cette exagération chez l'auteur des *Tusculanes*, sans cependant partager son erreur. Tous les hommes n'oseraient prétendre à conserver jusqu'à l'extrême vieillesse l'éloquence d'Isocrate et de Bossuet, la fécondité de Platon, l'inaltérable fermeté de Zénon et d'Épictète, le sens exquis de Fontenelle, la splendide imagination de Buffon; heureux les poëtes qui peuvent encore s'illustrer dans leur déclin par une charmante *Odyssée!*

Toutefois la publication des dernières œuvres des poëtes, des peintres, des musiciens devient un grand écueil pour la vanité du vieillard, et le reste de sa vie se trouve parfois empoisonné par les mécomptes de son amour-propre. S'il est sage, il s'abstiendra; d'amers chagrins lui seront ainsi évités. Néanmoins le public use quelquefois d'indulgence envers une vieille renommée, et ne ressemble pas toujours à ce fils ingrat et sans pudeur qui ne jeta pas un voile sur la nudité de son père. Enfin, si le vieillard n'obtient pas toujours ces succès éclatants qui lui ont mérité en d'autres temps l'admiration générale, ni la sévérité du public, ni les dédains de la gloire ne sauraient lui ravir les douceurs de l'étude,

le charme d'apprendre encore, le bonheur de philosopher pour soi, pour sa famille, pour d'indulgents amis. Lui conseiller de s'abstenir de toute composition, ce serait peut-être priver la postérité de quelque œuvre remarquable. Mais le vieillard prudent n'expose pas ses dernières productions aux flots capricieux de la publicité. Il imitera ces pères de famille qui ne livrent pas totalement le secret de leurs richesses, et dont la mort découvre à leurs héritiers quelque réserve imprévue qui les surprend.

Exempt de préventions, et ne voulant soutenir que la vérité, nous ne pouvons admettre, avec Plutarque, Cicéron, Cornaro, Fontenelle, Buffon, Réveillé Parise, etc., que la vieillesse soit en quelque sorte l'époque la plus heureuse de la vie. Toutefois, leur exemple et celui de quelques centenaires célèbres, ont prouvé que l'homme peut conserver sa noble intelligence et l'amour du travail jusque dans l'âge le plus avancé. Que le vieillard les prenne donc pour modèles et s'efforce, s'il le peut, d'imiter les Xénophon, les Théophraste, les de Humboldt, les Titien, les Michel-Ange, qui moururent la plume ou le pinceau à la main, et dans presque toute la vigueur de leur génie. L'âge accroît encore quelquefois le goût de l'étude et de la science ; on désire jouir de ce trésor qui va nous échapper, et dont nous ne découvrons ici-bas qu'une parcelle ; on voudrait l'augmenter, comme s'il ne devait pas nous être découvert de l'autre côté de la tombe dans toute sa magnificence. La maladie elle-même n'est pas toujours un obstacle au travail intellectuel. C. Gallus s'occupait d'astronomie dans son extrême vieillesse et jusque sur son lit de mort. On apporta à

Copernic, prêt à rendre le dernier soupir, les épreuves de son *Traité du système du monde.* Nourri des forts préceptes de la philosophie, le vieillard ne se livre pas au désespoir quand une infirmité incurable vient le frapper. Thomas Corneille, octogénaire et aveugle, préparait une nouvelle édition de ses dictionnaires, et conservait sa douceur, son aménité, et une égalité d'âme inaltérables. Delille, âgé de soixante-quinze ans, aveugle aussi, n'avait rien perdu de sa verve poétique, et travaillait à un poëme sur la vieillesse, resté inachevé. Parfois, cependant, il disait gaîment à ses amis *qu'il était trop plein de son sujet.*

On cherche vainement à se le dissimuler : ce qui constitue le plus grand mal de la vieillesse, ce qui la rend quelquefois triste et chagrine, ce n'est ni l'affaiblissement des forces, ni la maladie, ni la perte des illusions, ni la privation des plaisirs qui firent la joie de la jeunesse. Interrogez tous les hommes sincères ; quels que soient leurs regrets, leurs espoirs déçus, leur triste présent, à chaque âge de l'existence, ils consentiraient à faire une halte dans la vie et à continuer de vivre dans la condition où ils sont placés. La vieillesse, d'ailleurs, trouverait encore des jouissances pour la consoler de la fuite de ces plaisirs que Platon appelait l'*appât des maux.* Quelques sages même pourraient être de bonne foi en soutenant qu'aucun état n'est plus heureux que la vieillesse. Mais il n'y a plus d'illusions possibles, le temps inexorable les dissipe comme des ombres. Le spectacle de l'humanité rappelle sans cesse à chacun que toute existence est éphémère, et que la vie est un prêt qu'il faut savoir rendre à la nature. La vieillesse pourrait donc

être heureuse, malgré ses mécomptes, si cet âge, le dernier d'une vie si courte, si agitée, et cependant tant aimée, ne rapprochait du terme fatal, et ne troublait la sécurité de ses joies, en avertissant le vieillard qu'il doit bientôt les perdre, et que tous sont condamnés à mourir.

CHAPITRE XXIII.

SUR LA MORT ET LE BUT DE LA VIE.

La mort est la fin commune de tous les êtres; elle n'épargne personne. On commence à mourir au moment même de sa naissance, et chaque heure nous rapproche de celle qui sera pour nous la dernière; elle fait en quelque sorte partie de notre être, elle est l'inévitable condition de la vie, et c'est par elle surtout que les hommes sont véritablement égaux. Nous ne pouvons faire un pas sur la terre sans marcher sur la cendre d'un mort. Depuis six mille ans, toutes les générations qui nous ont précédés, ont mêlé leur poussière à cette poussière; chaque parcelle de la terre que nous foulons fut animée, chaque grain de cendre a été arrosé par du sang ou par des larmes, et nous nous livrons à la joie sur ces débris de l'humanité; nous dansons sur des sépulcres, et nous ne pensons pas que nous-mêmes, dans quelques années, demain peut-être, nous ne serons plus; nos passions, nos joies, nos espérances, tout ce qui fut *le rêve d'une ombre* aura rejoint ces cendres refroidies et silencieuses.

Quoique la mort délivre l'homme de toute douleur et le prive de tout sentiment, il ne peut abandonner sans regret l'hôte dont il va se séparer, le compagnon de ses misères et de ses peines. La crainte de le savoir exposé

aux outrages et au mépris, ou dévoré par les bêtes féroces et les oiseaux de proie, empoisonnerait ses derniers moments. Ils connaissaient bien le cœur humain ces magistrats qui, pour arrêter une épidémie de suicide parmi les filles de Milet, ordonnèrent que les corps de celles qui s'ôteraient la vie seraient exposés nus sur la place publique; les suicides cessèrent aussitôt. Les peuples les plus religieux et les plus civilisés sont ceux qui ont veillé avec le plus de respect et de piété sur les funérailles et les tombes des morts. On se découvre devant tout cercueil qui passe; on s'honore ainsi soi-même à l'avance, on veut s'assurer par là un dernier adieu, une dernière marque de respect, même de cette foule insoucieuse.

Il existe donc chez l'homme un sentiment profond qui lui fait penser que la mort ne rompt pas tout lien entre le corps et l'âme, et que quelque destinée inconnue est réservée à l'un et à l'autre. Cyrus inspira aux Perses ce respect religieux en ordonnant à ses enfants de ne pas toucher, de ne pas chercher même à voir son corps, ni eux ni tout autre, après que l'âme s'en serait séparée. Lycurgue ayant fait jurer aux Spartiates l'observation de ses lois jusqu'à son retour, s'imposa un exil perpétuel et ordonna qu'après sa mort ses cendres fussent jetées dans la mer, de peur que, si elles étaient rapportées à Lacédémone, les Spartiates ne se crussent dégagés de leur serment.

Miltiade mourut en prison pour n'avoir pu payer l'amende de 50 talents, à laquelle il avait été condamné après avoir levé le siége de Paros. Le désir pieux de donner la sépulture à son père fit consentir Cimon à marier sa sœur Elpinice, qu'il avait épousée, au riche

Callias, qui s'offrit de payer en retour l'amende de 50 talents. Égarés par un sentiment religieux poussé jusqu'à la superstition, les Athéniens condamnèrent à mort, sans vouloir même entendre leur défense, les dix généraux qui avaient gagné contre les Spartiates la bataille navale des Arginuses, sous prétexte qu'ils n'avaient point rendu les derniers devoirs aux morts, quoiqu'ils en eussent été empêchés par une terrible tempête qui s'éleva après la bataille. Profitant d'un moment de silence, Diomédon, l'un de ces capitaines, engagea les Athéniens à acquitter les vœux qu'ils avaient faits en reconnaissance de cette victoire signalée; puis, ayant prononcé ces seules paroles, il marcha courageusement au supplice (1). Les Athéniens ne tardèrent pas à recevoir la punition de leur cruelle injustice. Après avoir battu les Spartiates à Naxos, Chabrias, craignant d'encourir le sort des dix capitaines, perdit tout le fruit de sa victoire; il négligea de poursuivre un ennemi vaincu, afin de recueillir les corps de ses soldats flottant sur la mer, pour leur donner la sépulture.

Le plus ancien peuple, en quittant la terre des Pharaons, emporta comme des reliques saintes les cercueils des anciens patriarches. Suivant le P. Ventura, il les déposa sur le Calvaire, et c'est pour rappeler ce souvenir pieux qu'on voit, aux pieds des croix, deux os et une tête de mort. Moïse fut enseveli dans une vallée spacieuse du pays des Moabites, au pied de la montagne de Nébo. *Et non cognovit homo sepulcrum usque in præsentem diem*, dit l'Écriture. Suivant les interprètes, Dieu

(1) Diodore de Sicile, liv. XIII, 31-32.

permit que le véritable lieu de la sépulture restât inconnu, afin d'ôter aux Israélites une occasion de tomber dans l'idolâtrie en adorant les cendres de leur législateur.

Aujourd'hui, nous ne connaissons pas davantage la tombe de tous ceux qui ont rempli le monde de leur nom, celle des Solon, des Périclès, des Épaminondas, des Socrate, des Platon, des Aristote. Le temps a renversé le tombeau d'Achille qui s'élevait sur le promontoire de Sigée du temps d'Alexandre. Au milieu du bouleversement des empires, qu'est devenue elle-même la tombe du conquérant macédonien à Alexandrie? Auguste la fit ouvrir pour y déposer une couronne d'or; Caligula en fit retirer la cuirasse de ce héros afin de s'en revêtir pour une grande cérémonie. Dans un de ses ridicules triomphes, on le vit avec la casaque de Pompée, auquel ses flatteurs prétendaient qu'il ressemblait de visage. On assure que les principaux chefs des Huns firent enterrer secrètement Attila pendant la nuit, et qu'ils égorgèrent ensuite les esclaves qui l'avaient inhumé; son armée ne connut jamais le lieu de sa sépulture.

Le respect pour les morts était si universel chez les anciens que, parmi tant de monstres altérés de sang humain qui, à Rome, souillèrent le trône impérial, un seul, couvert d'opprobre et objet d'horreur, Héliogabale, resta sans sépulture. Argius, affranchi de Galba, enterra la nuit le corps de cet empereur. Les affranchis de Néron lui rendirent le même service. Antonin le Pieux réforma la coutume qui existait à Rome de priver de sépulture les corps des criminels en disant, que c'était assez de perdre la vie, et qu'il était inhumain de laisser les corps devenir

la proie des bêtes sauvages. On ne regarda pas comme un des moindres crimes de Sylla d'avoir fait déterrer les restes de Marius pour insulter et punir son ennemi jusque dans le tombeau. Pour échapper au même opprobre, Sylla ordonna que son propre corps fût brûlé.

C'est avec raison que nous regardons comme barbares et impies les nations qui n'ont aucune vénération pour les morts. Quelle épouvantable dégradation ne suppose point la conduite des Bactriens et des Battas envers leurs parents! Les premiers faisaient dévorer par de grands chiens leurs pères devenus vieux (1); Alexandre le leur défendit. Les Battas les tuent et les mangent eux-mêmes. Aujourd'hui encore, les Tartares de la haute Asie déposent les morts sur les pics des montagnes et dans des lieux inhabités, où ils sont dévorés par les hyènes, les chacals et les aigles. A ces coutumes barbares, on peut opposer celles des Indiens du Pérou et du Mexique, à l'époque des premières guerres des Espagnols en Amérique. Non-seulement ils honoraient les braves qui tombaient glorieusement en combattant pour leur pays, mais ils portaient même religieusement avec eux les ossements de leurs anciens capitaines, pour s'exciter au courage et se rendre les dieux favorables.

Dans chaque contrée, c'est aux croyances religieuses que doivent être rapportées les cérémonies funèbres et le culte que les peuples gardent à la mémoire de leurs pères. Ce respect pieux est encore fortifié chez le chrétien par la croyance au dogme des corps glorifiés; mais il n'implique nullement l'obligation de déployer un luxe

(1) Strabon, liv. II.

permit que le véritable lieu de la sépulture restât i

afin d'ôter aux Israélites une occasion de to

l'idolâtrie en adorant les cendres de leur lé

Aujourd'hui, nous ne connaissons par

tombe de tous ceux qui ont rempli le

nom, celle des Solon, des Périclès,

des Socrate, des Platon, des Aristo

versé le tombeau d'Achille qui s'é

toire de Sigée du temps d'Ale

bouleversement des empires. q

la tombe du conquérant m

Auguste la fit ouvrir pour

d'or; Caligula en fit ret

afin de s'en revêtir pour

un de ses ridicules trio

de Pompée, auquel

ressemblait de visag

chefs des Huns fire … peres, les

dant la nuit, et c … idées par l'affec-

qui l'avaient inh … levés, devraient nous

lieu de sa sépult … urquoi la repoussons-nous

Le respect … able? La nécessité de mourir

anciens que, … ui doive empoisonner toute l'exis-

main qui, à … Un grand nombre de moralistes niè-

couvert d'c … un mal. Pour Héraclite et pour les pyr-

sans sépu … vie et la mort étaient une même chose, ou

nuit le c

lui ren … des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des

la cou … sont plutôt une consolation pour les vivants qu'un secours pour

corp … eu, I, 12.)

… t contemnendus in nobis, non negligendus in

… I, 45.)

vaient aucune réalité. Quelques poëtes ne
pas à ce système d'indifférence ; ils
core : « La vie, disait Simonide, est
ine sur peine viennent fondre sur
n passager, ajoute Pindare, il
» Ils concluaient donc avec
destiné à une infinité de
t, puisqu'elle nous en
ort, dit Sophocle,
istence eût été
maximes, les
ertueux à
écompense de
e Trophonius a été
r construit le temple de
les réclamèrent le salaire de
par l'organe de la Pythonisse, pro-
ette en huit jours, les engageant à faire
pendant ce court espace de temps. Ils n'y
ent pas ; la septième nuit s'étant endormis pai-
ment, ils furent le lendemain trouvés morts dans
eur lit.

Quelques anciens peuples, encore plongés dans la barbarie, non-seulement ne craignaient pas la mort, mais ils allaient même jusqu'à la rechercher. Suivant Pomponius Mela, un grand nombre des nations qui peuplaient la Thrace avaient un caractère sauvage et cruel : « Pour les Gètes en particulier, dit-il, la mort n'est qu'un jeu ; chez eux le mépris de la vie tient à des causes diverses ; les uns pensent que les âmes des morts reviennent, le autres qu'elles passent dans un séjour plus heure

extraordinaire dans les devoirs qu'on rend aux morts. *Curatio funeris*, dit saint Augustin, *conditio sepulturæ*, *pompa exequiarum*, *magis sunt vivorum solatia quam subsidia mortuorum* (1). Ainsi l'avaient toujours pensé les véritables philosophes, et quelques-uns même témoignèrent une grande indifférence pour le traitement réservé à leur corps après le trépas. Les disciples d'Anaxagore lui demandèrent s'il désirait être transporté, après sa mort, à Clazomène sa patrie ! « Qu'importe ? répondit le sage, de partout la distance aux enfers est la même. » Criton demanda à Socrate comment il voulait être enterré : « Comme vous voudrez, » répondit-il. Lycon prescrivit à ses amis de déposer ses cendres où ils le voudraient, et de lui faire des funérailles également éloignées de la mesquinerie et de la superfluité. Cicéron déclare avec raison qu'il faut mépriser ce soin pour soi-même sans toutefois le négliger pour les siens (2).

La vue des saints asiles où reposent nos pères, les larmes, les pensées et les prières accordées par l'affection à ceux qui nous ont été enlevés, devraient nous rendre la mort familière. Pourquoi la repoussons-nous et nous paraît-elle si pénible ? La nécessité de mourir est-elle une douleur qui doive empoisonner toute l'existence de l'homme ? Un grand nombre de moralistes nièrent qu'elle fût un mal. Pour Héraclite et pour les pyrrhoniens la vie et la mort étaient une même chose, ou

(1) Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, sont plutôt une consolation pour les vivants qu'un secours pour les morts. (*Cité de Dieu*, I, 12.)

(2) Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris. (*Tuscul.*, quæst. I, 45.)

plutôt elles n'avaient aucune réalité. Quelques poëtes ne s'arrêtèrent même pas à ce système d'indifférence; ils allèrent plus loin encore : « La vie, disait Simonide, est un court passage où peine sur peine viennent fondre sur nos têtes. » « Pour un bien passager, ajoute Pindare, il nous arrive deux malheurs. » Ils concluaient donc avec Eschyle, que l'homme étant prédestiné à une infinité de maux, c'est à tort qu'il hait la mort, puisqu'elle nous en délivre. « Quand nous pleurons un mort, dit Sophocle, nous ignorons si la prolongation de l'existence eût été un bienfait pour lui. » A l'appui de ces maximes, les anciens citaient l'exemple de certains hommes vertueux à qui les dieux envoyèrent la mort comme récompense de leur piété. L'histoire d'Agamèdes et de Trophonius a été célébrée par Pindare. Après avoir construit le temple de Delphes, ces architectes habiles réclamèrent le salaire de leur travail. Apollon, par l'organe de la Pythonisse, promit d'acquitter la dette en huit jours, les engageant à faire bonne chère pendant ce court espace de temps. Ils n'y manquèrent pas; la septième nuit s'étant endormis paisiblement, ils furent le lendemain trouvés morts dans leur lit.

Quelques anciens peuples, encore plongés dans la barbarie, non-seulement ne craignaient pas la mort, mais ils allaient même jusqu'à la rechercher. Suivant Pomponius Mela, un grand nombre des nations qui peuplaient la Thrace avaient un caractère sauvage et cruel : « Pour les Gètes en particulier, dit-il, la mort n'est qu'un jeu; chez eux le mépris de la vie tient à des causes diverses; les uns pensent que les âmes des morts reviennent, les autres qu'elles passent dans un séjour plus heureux,

d'autres enfin qu'on meurt tout entier, mais que la mort toutefois est préférable à la vie. Aussi célèbrent-ils les funérailles par des réjouissances, et pleurent-ils sur les enfantements. Les femmes n'ont pas un caractère moins ferme, et leur bien le plus cher est d'être immolées sur le cadavre de leur mari et d'être ensevelies dans le même tombeau. Quand les hommes ont plusieurs femmes, elles se disputent devant des juges l'honneur de mourir en l'honneur de leur époux (1). »

Pour les épicuriens et pour les saducéens ce n'était point un mal de ne pas naître, mourir ne pouvait davantage en être un. Cette doctrine était soutenue par César en plein sénat, et il vota contre la mort des complices de Catilina, sous prétexte que faire rentrer l'homme dans le néant n'était point lui infliger une punition, mais procurer sa délivrance. Les stoïciens considéraient aussi comme un bien d'être délivré des nécessités de la vie, de la servitude des passions et des douleurs de la condition humaine. Comblé des faveurs de la fortune, et dans un âge qui lui promettait encore une longue carrière, Sénèque, condamné par Néron, mourut sans faiblesse: « Pour mépriser la mort, dit ce philosophe, il n'est besoin ni de courage ni de désespoir ; il suffit d'être las de faire et refaire depuis si longtemps les mêmes choses, et d'être ennuyé de vivre. » « Si nous voulons savoir nettement quelque chose, écrit à son tour Platon, il faut que nous soyons délivrés de ce corps. » Certains philosophes ont pensé enfin que la mort est un bien, même pour les gens heureux ; elle seule met en sûreté les pros-

(1) Pomponius Mela, liv. II.

pérités et les belles actions des personnes vertueuses, et les préserve des variations perpétuelles de la fortune.

On connaît l'influence des mœurs sur tous les actes de la vie humaine; celle de l'éducation et de l'exemple sur les mœurs elles-mêmes, et sur toute notre destinée n'est pas moins importante. Les Spartiates affrontaient la mort avec courage pour la patrie, pour la gloire, pour le devoir. « Vivre et mourir ne sont rien, disait un de leurs rois; bien vivre et bien mourir sont tout. » On demandait à Agésilas comment il avait acquis une si grande renommée : « En méprisant la mort, » répondit-il. Un Spartiate condamné à mort par les éphores, montra un visage satisfait et tranquille en allant au supplice. Un de ses ennemis lui demanda par moquerie s'il méprisait les lois de Lycurgue : « *Au contraire*, répondit-il, *je leur ai cette obligation de m'avoir frappé d'une peine que je puis acquitter sans faire ni dette ni emprunt.* »

Le mépris de la mort peut devenir le mobile de grands crimes, comme des actes de vertu les plus sublimes. Celui qui a fait le sacrifice de sa vie devient maître de la vie des autres; tous les grands régicides, Clément, Ravaillac, Louvel, l'ont prouvé. Cassius disait à un de ses complices : « Frappe, quand ce serait au travers de mon corps. » Valens avait envoyé le préfet Modeste à Basile pour le gagner par les promesses ou l'effrayer par des menaces, tout fut inutile. Modeste menaça Basile de lui ravir ses biens, sa liberté, sa vie même : « Ces menaces ne sauraient m'effrayer, répondit Basile. Quiconque n'a rien, ne craint pas la confiscation; tous les lieux m'étant indifférents, comment l'exil serait-il une punition pour moi? Si vous m'enfermez dans une prison obscure, j'y

serai plus heureux que les courtisans auprès de Valens, et quant à la mort elle serait un bienfait, en me réunissant à Dieu. »

A Rome, dans les mauvais temps de la république et de l'empire, la vie des meilleurs citoyens était à la merci des délateurs, des affranchis et des courtisans. Aussi se familiarisaient-ils avec la mort sans cesse suspendue sur leur tête. Il suffisait d'une parole, d'un geste de Sylla, pour désigner une victime au glaive de ses satellites; ils immolaient même ceux à qui leur maître farouche négligeait de rendre leur salut. Il fit proscrire et massacrer cinq mille sénateurs ou chevaliers, sanglantes représailles des exécutions et des vengeances qui avaient signalé la rentrée de Marius et de Cinna à Rome. Sous les Tibère, les Néron, les Domitien, les Commode, tout devenait prétexte à proscription, et particulièrement l'illustration de la naissance, la réputation d'homme de bien, tout service rendu à la patrie. Perennius, ministre de Commode, tenait une liste des plus riches citoyens, et il poussait son ingénieuse scélératesse jusqu'à leur procurer des emplois et des charges, pour les rendre suspects à Commode, les faire punir et s'emparer de leurs biens. Aussi, quand il fut tué avec ses deux fils, on trouva dans sa maison une fortune, des meubles et une vaisselle d'or et d'argent comme jamais on n'en avait vu à Rome. Valérius Asiaticus qui fit avec gloire les guerres de l'Orient et de la Bretagne, devint suspect à Agrippine qui convoitait d'ailleurs ses jardins magnifiques. Elle le fit accuser par Sosibius et Suilius, d'avoir attenté à la vie de Caligula. La défense de Valérius, devant un comité composé de Claude, de l'impératrice,

de Vitellius et des deux accusateurs, fut si éloquente que l'impératrice elle-même ne put retenir ses larmes; mais en s'éloignant pour les cacher, elle recommanda à Vitellius de ne pas laisser échapper l'accusé. Pour toute grâce, on lui laissa choisir son genre de mort; il se fit ouvrir les veines. Ainsi périt, sous le règne de ces abominables empereurs, tout ce que Rome comptait de nobles familles et de citoyens vertueux; il fallait être toujours préparé à mourir; la faveur même du prince devenait une cause prochaine de disgrâce, les vicieux eux-mêmes étaient punis et les proscripteurs proscrits. La vie n'appartenait à personne; les innocents devaient craindre la justice, et les coupables souillés de tous les crimes, l'assassinat.

L'amour de la gloire, le désir de s'illustrer et d'arriver à quelque poste avantageux, enfantent des héros, et font braver mille morts dans les hasards de la guerre. Suétone rapporte qu'en lisant Xénophon, César manifestait son horreur pour une fin lente comme celle de Cyrus. Dînant chez Lépidus la veille même de son assassinat, il manifesta sa préférence pour la mort la plus brusque et la plus inattendue; aussi son courage était-il inébranlable, et jamais on ne le vit faiblir, même dans les circonstances les plus critiques. Le trépas trouvé sur les champs de bataille, non-seulement perd de son horreur, mais encore paraît noble et désirable; on estime heureux celui qui meurt comme Judas Macchabée, Gustave Adolphe, Turenne, Desaix, les maréchaux Lannes et Bessières. Villars, à ses derniers moments, était assisté par un ecclésiastique qui le félicitait d'avoir été préservé de la mort subite dans les combats; il lui ap-

cacher à l'homme sa dernière heure, pour lui éviter les angoisses de cette terrible certitude, pire que la mort même. Il en est tout autrement dans ces circonstances suprêmes et irrévocables où la société dans sa justice, la tyrannie dans ses implacables vengeances, ont prononcé un arrêt qu'il faut subir comme celui du destin. C'est alors que la nature reprend ses droits, et que le caractère de l'homme se montre à nu dans ses grandeurs et ses abjections, dans sa majesté comme dans ses abaissements. Ce sont les sentiments, manifestés devant la mort à heure fixe et prochaine, qui doivent nous éclairer sur cet acte suprême de la vie. Or, que raconte-t-on des malheureux qui vont subir cette terrible expiation? Ce sont pour l'ordinaire des terreurs, des défaillances, le désespoir; on vit en quelques heures des siècles entiers de souffrance, et tous les traits portent d'avance les signesde la décrépitude et l'empreinte même de la mort.

La grandeur d'âme des hommes de bien injustement condamnés, les suit jusqu'à la tombe et couronne leur mort d'une auréole de gloire; les noms de ces illustres victimes vivent autant que la vertu, et la mémoire d'un Jean Fischer, d'un Thomas Morus, d'un Longin, d'un Lavoisier, d'un Malesherbes, sera vénérée tant qu'il restera un cœur généreux pour abhorrer la tyrannie. Mais que penser des hommes, en apparence vulgaires, à qui, ni l'appareil de la mort infamante, ni les tourments du supplice, ne purent arracher une plainte; et de ceux que leur gaîté naturelle et l'esprit de plaisanterie n'abandonnèrent pas même sur les marches de l'échafaud. « Un qu'on menoit au gibet, disait qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit danger qu'un mar-

chand lui feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte... Un autre disait au bourreau qu'il ne le touschat pas à la gorge de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle s'écria : « Vogue la gallée ! » qui estoit son refrain ordinaire (1). » Cette insouciance, ces saillies de gaîté, sont-elles naturelles ou feintes ? Ne sont-elles pas un dernier effort de la volonté, pour repousser les lugubres fantômes et les terreurs secrètes qui assiégent l'esprit ? Suivant La Rochefoucauld, la raison, loin de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce que la raison peut faire pour nous, est de nous conseiller de détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'élevés. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échafaud où il allait être roué (2)

Dans quels sentiments convient-il donc d'envisager la mort et de s'y préparer ? Devons-nous l'avoir constamment présente à la pensée ou la repousser comme un spectre qui ne permet de jouir sans trouble d'aucun des plaisirs de la vie ? On a souvent cité avec admiration cette pensée de Platon : *Toute la vie des philosophes est une méditation de la mort.* De leur côté, Épictète et Sénèque conseillaient à l'homme d'avoir sans cesse sous les yeux l'exil, la prison, les tortures, les maladies, les naufrages et surtout la mort, afin qu'aucun malheur ne pût le surprendre, et qu'il ne conçût que des pensées honnêtes et élevées.

(1) Montaigne, liv. II, chap. XL.

(2) *Réflexions morales*, 504.

Il n'est pas douteux, Plutarque, du reste, l'affirme dans la vie de Lycurgue, qu'en choisissant pour lieux de sépulture les places les plus fréquentées d'une ville et le voisinage des temples, le législateur n'ait voulu par là accoutumer le peuple, même les femmes et les enfants, à envisager la mort sans faiblesse. Il a cherché à exciter chacun à bien vivre, afin de laisser à la postérité un nom honoré. Les chrétiens placèrent également les cimetières à la porte des églises, pour recommander les morts au culte des souvenirs et par ces images chères et vénérées, donner sans cesse aux nobles cœurs quelque enseignement de vertu, et leur rappeler la fin dernière de l'homme et ses destinées glorieuses.

Imitateurs grossiers des plus graves leçons de la religion et de la philosophie, les épicuriens, les voluptueux faisaient figurer quelque image de mort au milieu des fêtes et des banquets, afin d'engager les convives à jouir des biens présents, en songeant à la brièveté de la vie. Ils disaient comme Lucrèce :

Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit (1).

Bientôt les libertins blasés ne se contentèrent pas de placer une tête de mort à côté d'une couronne de roses et des vases parfumés qui enivraient les sens ; il leur fallut le spectacle du sang et de la mort palpitante. Pour les convives, la volupté suprême fut de repaître leurs yeux de combats de gladiateurs, de voir ces malheureux tom-

(1) Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le rappeler. (*De la nature des choses*, III, 928.)

ber au milieu des coupes du festin, et d'inonder les tables de sang (1). Au milieu de ses débauches, l'infâme Commode prétendait que le jour où il ne voyait pas répandre de sang humain, il ne trouvait pas le vin bon.

Fondés sur l'amour du travail et de la solitude, la plupart des ordres religieux peuplèrent leurs retraites d'images de mort; dans quelques-uns d'entre eux la règle prescrivait à chacun des membres de s'occuper tous les jours à creuser sa fosse, et le silence du cloître n'était interrompu que par l'échange de ce grave enseignement: *Il faut mourir*. L'abbé de Rancé écrivait à ses religieux : « Vous savez que les actions mortes ne sauraient plaire au Dieu de la vie. Gardez le silence aussi bien avec vous-mêmes qu'avec les autres; que votre solitude soit autant dans l'esprit et dans le cœur que dans la retraite extérieure de vos personnes; que vos corps sortent de vos lits comme de vos tombeaux! Au moment où je vous écris nos jours s'écoulent. »

L'auteur de l'*Imitation* cherche à détacher des espérances frivoles et de toute affection déréglée par la considération des misères de la vie et la méditation de la mort. Il réprimande la dureté stupide du cœur humain qui l'empêche de prévoir l'avenir, et de songer qu'en voyant l'aube du matin il n'est pas assuré de vivre jusqu'au soir: « Ce sera bientôt fait de nous ici-bas, ajoute-t-il. Le fils de l'homme viendra à l'heure où on y pense le moins. Si la mort est à craindre, il est peut-être plus dangereux de vivre longtemps. Heureux qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort et qui s'y prépare. Si vous

(1) *Silius Italicus*, XI, 51.

avez vu quelquefois un homme mourant, songez que vous passerez par le même chemin (1). »

En opposition avec ces philosophes austères dont les préceptes ne conviennent qu'aux âmes fortes, nous placerons ces hommes qui ont toujours vécu, agi et pensé comme si la vie ne devait pas avoir un terme, et qui, fermant volontairement les yeux au danger, prétendent ne pas le voir, et feignent de le nier. Il était sévèrement interdit à tous ceux qui approchaient le prince de Kaunitz de prononcer devant lui ces mots terribles : *Mort, petite vérole*. Ce dernier lui causait une terreur indicible, depuis que cette maladie avait mis les jours de Marie-Thérèse dans le plus grand danger. On ne pouvait lui faire connaître la mort des personnes avec lesquelles il était lié, qu'en employant toutes sortes de subtilités et de périphrases. Binder, ami intime du prince, et dépositaire de tous ses secrets depuis cinquante ans, étant venu à mourir, Xavier Raidt, chargé de lui apprendre cette nouvelle, le fit en ces termes : « Vous ne verrez plus le baron de Binder. Kaunitz réfléchit un moment, et sans manifester le moindre regret, se borna à répondre : « *Il est donc mort? Il était cependant encore bien jeune!* » cherchant ainsi à nier la vieillesse. Joseph II ayant succombé à une maladie incurable, un secrétaire du prince lui remit intacte une pièce envoyée à la signature de l'empereur, en accompagnant ce geste de ces simples paroles : « Sa Majesté ne signe plus. » Son propre fils étant tombé malade, il ne lui rendit pas une seule visite, ne s'informa pas même de son état, et n'apprit son rétablisse-

(1) *Imitation*, liv. I, chap. XXIII.

ment que le jour où le convalescent se présenta à lui en personne. Enfin il ignora la mort de la comtesse de Questemberg, sa sœur, jusqu'à ce qu'il vît les gens de sa maison en habits de deuil.

Sans pousser aussi loin la pusillanimité, on voit cependant un grand nombre de personnes que toute image de mort trouble et fait pâlir. Plusieurs cherchent à éviter la rencontre d'un convoi, s'éloignent des maisons où règne le deuil, et sacrifient même de vieilles amitiés pour ne pas être témoins du désespoir d'une mère qui pleure son fils. Heureusement pour l'honneur de l'humanité, on rencontre difficilement un type pareil à celui de Kaunitz. Fontenelle, qu'on ne vit, dit-on, jamais ni rire ni pleurer, n'était pas moins égoïste peut-être que le célèbre diplomate. Mais avec quel art, quelle coquetterie, pour ainsi dire, il dissimulait son appréhension de la mort! Champfort rapporte que madame Grimaud, âgée de cent-trois ans, étant allée voir Fontenelle quelques mois avant sa mort : « Il semble, lui dit-elle, que la Providence nous ait oubliés sur la terre. » Fontenelle porta finement son doigt sur sa bouche et lui dit : « Chut ! » Interrogé un jour sur la manière la plus convenable de mourir : « En général, répondit-il, l'on s'en préoccupe beaucoup, mais je vois heureusement que tout le monde s'en tire. » Du reste il vit arriver ses derniers moments sans faiblesse comme sans forfanterie, ainsi qu'il convient à un philosophe, avec plus de courage toutefois que certains déclamateurs qui n'affectent tant de braver la mort que par l'effroi qu'elle leur cause. Fontenelle, sentant une diminution très grande de forces, prévit sa fin prochaine ; elle se fit cependant attendre neuf jours.

Son médecin l'ayant abordé en lui demandant : « Comment cela va-t-il ? — Cela ne va pas, répondit Fontenelle, cela s'en va. » Comme il le questionnait sur ses souffrances : « Je ne sens, reprit-il, qu'une difficulté de vivre. » Au dernier moment il ajouta : « Voilà la première mort que je vois. »

Enfin on trouve des hommes bizarres qui cachent leur vrai caractère, dont les actes nous laissent incertains sur les motifs qui les ont dirigés, véritables protées pour l'histoire et le moraliste. Tel fut Maximilien qui, étant empereur, voulut être pape, qui se montra l'ennemi le plus jaloux comme l'admirateur le plus enthousiaste de la France, laborieux et négligent tout ensemble, entreprenant et timide à la fois, le plus avide et le plus prodigue des hommes ; en réalité, désirait-il ou craignait-il la mort ? Maximilien faisait conduire dans ses voyages et déposer tous les soirs dans sa chambre deux grands coffres dont il ne confiait les clefs à personne. Chacun était persuadé qu'ils contenaient ses trésors et des papiers importants. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, on se hâta de les ouvrir, et quel ne fut pas l'étonnement, de ne trouver dans l'un qu'une bière et dans l'autre qu'une pierre sépulcrale sur laquelle il avait gravé son épitaphe !

Aucune exagération ne nous paraît conforme à la nature non plus qu'à la droite raison ; il est peu digne d'un homme de trembler à la seule pensée qu'il doit mourir un jour. N'est-ce point une faiblesse ridicule, de ne pas savoir se soumettre à une nécessité imposée à tous par la nature et que, volontairement ou contre son gré, il ne faudra pas moins subir ? Quelle pitié de s'in-

digner de mourir quand tous les bienfaiteurs des peuples, quand les génies les plus sublimes eux-mêmes n'ont pu se soustraire à cette loi! Enfants soumis de la Providence, si notre cœur affaibli par des préjugés d'enfance se révolte ou gémit à la pensée qu'il cessera de sentir et de battre, la raison doit imposer silence à ses terreurs, le sentiment du devoir résigné lui tiendra lieu de courage, et la faiblesse, en se raffermissant, deviendra elle-même une vertu.

Toutefois, nous ne regardons ni comme pratique ni comme sage le précepte de Platon, *que toute la vie du philosophe est une méditation de la mort.* Le suivre à la rigueur, ne serait-ce pas assombrir et rendre stériles des jours que Dieu nous a donnés pour les consacrer à la recherche de la vérité et au bien de nos semblables? Quoique Montaigne, si souvent sceptique, ait écrit qu'il *a prins en coustume d'avoir non-seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche*, et qu'il s'informe volontiers, en entendant le récit de la mort des hommes célèbres, *quelle parole et quel visage*, *quelle contenance ils y ont eus*, cependant il combat autre part le précepte de Platon, et, suivant nous, il le fait avec une grande supériorité de raison. Quintilien avait dit que la souffrance du mal frappe moins nos sens que l'imagination elle-même (1). Montaigne ajoute que la préparation à la mort a souvent donné plus de tourment que la mort elle-même; le supplice de la crainte est de tous les maux à venir le plus long et le plus douloureux. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons,

(1) Minus afficit sensus fatigatio quam cogitatio. (*Inst.*, or. I, 12.)

« C'est chose trop momentanée, dit Montaigne : *nous nous préparons contre les préparations à la mort. Si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Il m'est advis que c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie* (1). »

L'homme doit donc attendre la mort sans trouble, être toujours prêt à la recevoir sans lâcheté ; dégagé de préoccupations importunes, il faut que sa vie, réglée par la justice, soit une suite non interrompue de travail, d'études et d'œuvres honnêtes ; qu'il remplisse laborieusement sa tâche de chaque jour, comme si le maître du champ devait l'appeler le soir pour acquitter le salaire ; l'heure qui précède son sommeil sera douce, sereine, confiante, soit que l'aube prochaine devienne le réveil d'un nouveau jour, ou bien celui de l'éternité. Que l'homme vive donc avec sécurité, comme le passager qui attend sur le rivage de l'Océan un vent favorable et le signal du pilote, pour monter sur le vaisseau qui doit le conduire vers la haute mer, et qu'il parte enfin, rempli d'espérances, après avoir dit un tendre adieu à ceux qui bientôt iront le rejoindre. Voilà dans quels sentiments nous comprenons que le philosophe vive et recommande de vivre invariablement ; mais qu'il s'applique à chasser de l'esprit les préoccupations pusillanimes et les terreurs vaines qui ôteraient toute douceur, toute sécurité à l'existence, qui en feraient un fardeau et non un bienfait, qui attacheraient l'homme vivant à un cadavre, et dont le moindre danger ne serait pas de mettre obstacle à toute œuvre utile, à toute entreprise de longue haleine et à toute vertu désintéressée.

(1) *Essais*, liv. I, chap. XIX.

Non, assurément, le but de la vie n'est pas la mort; si elle en était l'objet et la fin, Dieu nous l'aurait fait aimer et désirer comme tout ce qui est beau et vrai; mais soyons sincères, et reconnaissons qu'elle inspire, au contraire, à la nature sensible et aimante de l'homme une aversion qui ne peut être surmontée que par la raison; cette répugnance prouve invinciblement que l'homme n'était pas créé pour la mort. Il se pare avec recherche pour les jours de fête; eh quoi! l'âme s'ornerait de vertus et de perfections, l'esprit se consumerait dans l'étude, le génie enfanterait ses merveilles pour tout porter au néant? Cette doctrine serait celle du désespoir, et la raison comme le cœur la proclament un mensonge.

Mais pourquoi donc la mort, si elle n'est pas naturelle? Ici commencent des mystères dont nous ne cherchons pas à soulever les voiles. D'après Moïse et les auteurs sacrés, saint Paul a dit que la mort est la solde et le payement du péché (1). On objectera peut-être qu'on ne saurait imaginer un monde et des lois différents de ceux qui existent actuellement, ni des hommes qui ne soient sujets ni à la douleur, ni à la vieillesse, ni à la mort. Si les hommes ne mouraient pas, ajoute-t-on, ils se multiplieraient à l'infini, et dans un petit nombre de siècles couvriraient le globe tout entier. Ces difficultés ne sont réellement pas sérieuses. Ainsi que nous l'avons dit autre part, l'expérience seule révèle la nécessité de la mort. Nous avons plus de peine à expliquer comment un organisme si parfait s'arrête dans sa durée, se brise et se dis-

(1) *Épître aux Romains*, chap. VI, 23.

sout, que de se représenter l'homme immortel. Pourquoi ne concevrions-nous pas un ordre de choses où, le mal n'existant pas, l'homme deviendrait sans la régénération par la mort, participant de la nature divine et l'hôte de l'infini ?

Si la philosophie véritable ne consiste pas à méditer continuellement sur la mort, et à la considérer comme étant la destination de l'homme, nous enseigne-t-elle au moins le but et la fin de la vie? Tous les sages l'ont proclamé, la vie est un combat, une épreuve, le chemin de la perfection. La plus grande gloire est celle de l'homme de bien qui immole ses passions à la vertu et ses intérêts à ceux de ses semblables. Si nous admettons que le monde physique et moral n'est pas formé par le jeu d'éléments aveugles, et de forces fatales, si, avec Leibnitz, Pascal, Descartes, Locke, Fénelon, nous reconnaissons pour créateur un Dieu parfait et souverainement bon, qui nous a formés à son image, tous nos efforts ne doivent-ils pas tendre à accomplir sa justice et à nous élever, si c'était possible, jusqu'à lui ressembler? Exercer les nobles facultés départies à chacun, faire le bien, travailler sans relâche à découvrir, à féconder les forces de la nature, chercher la vérité et la répandre, telle nous paraît être la destination de l'homme et sa fin véritable. Il n'y a pas de but plus noble à proposer à son ambition, non plus que de fondement plus solide à donner à son bonheur que la vertu, la science et la vérité. Nous devons à l'une les jouissances de l'amour, à l'autre les progrès de l'art et de l'industrie, à la troisième la connaissance de l'homme et de Dieu. L'étude même et la méditation solitaire, soit qu'on en

communique les fruits aux autres, soit qu'on les renferme comme un trésor caché dans le sanctuaire de l'âme, n'en sont pas moins louables et utiles; et si l'on demande quel est, aux yeux de Dieu, le mérite de l'homme qui se livre ainsi à la contemplation de la nature, nous répondrons comme Sénèque: d'*empêcher que ses œuvres si grandes ne restent sans témoins* (1).

La vie est-elle un de ces phénomènes éphémères, et pour ainsi dire fortuits, dans le plan de la création, est-elle étrangère à l'ordre qui y règne et à la pensée qui fit toutes choses avec tant de sagesse et de majesté? L'ordre moral proteste contre une telle supposition, et si la philosophie ne peut affirmer que tout soit fait pour l'homme dans l'immense univers, elle peut affirmer cependant qu'en tout ce qui est accessible à nos sens, et même à notre esprit, la nature n'a rien créé d'aussi noble et d'aussi grand que lui. Quel est donc le but de la vie humaine? Les plaisirs des sens? Où serait la supériorité de l'homme sur les animaux? La fortune, la gloire, la puissance? Quels sont ceux qui y parviennent, et combien ses avantages sont illusoires et fragiles? Mais ce qui est possible à tous, c'est de vivre selon la nature, conformément aux règles de la raison, de s'élever par les lumières de son esprit, et même par la simple inspiration du cœur, à la connaissance de Dieu, pour l'aimer, suivre ses préceptes, et obéir à la voix de la conscience, conseiller fidèle de toutes les âmes. Et puisque, malgré les efforts de la philosophie, et malgré les aspirations d'une nature qui a soif de bonheur, le souverain

(1) *Du repos du sage*, XXXI.

[illegible] ne fait pas douter [illegible] préparation nécessaire [illegible]

[illegible] ou l'esprit de [illegible] l'essor ? N'est-il pas [illegible] sa vie, plutôt que [illegible] de la mort, plus [illegible] comme dans [illegible] oublier cette [illegible] une verité, pour ains [illegible] cette dette [illegible] demain. Qu'importe l'heure [illegible] disait Joseph de Maistre [illegible] funérailles n'est pas [illegible] et cassé, ne voulant pas [illegible] l'ordre de son capitaine. [illegible] la permission de se tuer : « Tu penses [illegible] » lui répondit plaisamment César ?

[illegible] traversée de mille maux, la [illegible] attacher par des liens puissants. [illegible] convenir avec Vauvenargues, que la nécessité de mourir est la plus cruelle de nos afflictions. La Rochefoucauld, qui s'est plu à déchirer tous les voiles [illegible], regarde la mort comme une chose épouvantable et taxe de mensonge le dédain qu'on affecte pour [illegible]. Il y a différence, dit ce moraliste, entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire ; mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus [illegible] que les héros, ont donné mille exemples

célèbres pour établir cette opinion. Cependant, je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru, et la peine que l'on prend pour la persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette tentative n'est point aisée (1). »

Les exemples éclatants de quelques hommes qui, parvenus à leur dernière heure, ont insulté à la mort ou l'ont reçue avec indifférence, nous étonnent toujours, mais ils ne nous touchent pas; tandis que nous compatissons aux faiblesses et aux regrets de ces natures aimantes dont les proportions sont plus ou moins en harmonie avec la nôtre. Interrogés avec sincérité, et loin du théâtre où l'amour-propre joue son dernier rôle, tous les hommes de bonne foi reconnaîtront que le plus terrible châtiment qui leur fût imposé, ce n'est point le travail, ce n'est point la souffrance, ce n'est point l'adversité, ni la prison, ni l'exil; c'est la mort. A ce moment suprême, quelque élevée que soit une nature, si elle est abandonnée à sa faiblesse, elle aura besoin d'un ange, d'un consolateur pour se raffermir et se fortifier. Mais ce que nous trouvons contraire à la nature, excessif, orgueilleux et presque satanique c'est la froideur, c'est le mépris, c'est le sarcasme.

Comment comprendre la raillerie et même la frivolité des pensées, à l'heure où il s'agit non-seulement d'être ou de n'être pas, mais où se décide la question de l'éternité! On rapporte que le philosophe Démonax de Crète, étant sur le point de mourir dans un âge avancé, prononça ces paroles qu'on prête aussi à Rabe-

(1) *Réflexions morales*, 504.

lais : « *Il est temps de partir, la farce est jouée.* » Scarron dit à ses amis, qu'il voyait fondre en larmes : « Je ne vous ferai jamais pleurer autant que je vous ai fait rire. » Quoique dans un pareil moment, toute plaisanterie puisse à bon droit paraître suspecte, nous ferons grâce toutefois à la fine et spirituelle critique que Vespasien fit de ses courtisans ; tombé dans une faiblesse qui lui parut le prélude de sa mort : « *Il me semble que je deviens Dieu,* » leur dit-il gaîment.

Si les hommes qui voient approcher la mort avec indifférence, étaient mus par la pensée d'être affranchis des nécessités de la vie, nous admirerions de tels courages. Heureuses les consciences qui ne sont troublées par aucune crainte, dont les espérances ne sont ébranlées par aucun doute, et dont les joies pures ne se mêlent à aucune tristesse, à aucun regret ! Toutefois, comment se séparer sans émotion d'une vie qui eut des amertumes sans doute, mais aussi quelques douces compensations ! Quoi ! pas une larme pour ceux que l'on quitte ? On n'aimait donc personne. Quoi ! pas un regret pour ce corps qui fut associé si longtemps à nos douleurs et à nos plaisirs, pour lequel nous avons épuisé les complaisances sans nous lasser par le dégoût, sans nous rebuter par les infirmités, sans nous irriter de ses révoltes, sans rougir de ses défaillances ! On ne songe donc pas à ce que deviendront bientôt ces yeux, cette bouche, cette main, ce cœur, qui furent pendant tant d'années les ministres dociles et les interprètes fidèles de l'âme qui les abandonne aujourd'hui ?

Les regrets, les émotions et même les faiblesses des mourants ne doivent rien enlever à l'admiration pour les

gloires de leur vie ou pour les vertus dont ils nous ont légué l'exemple. Louis XI, Montaigne, Pascal, Louis XIV, Diderot, Johnson, Barthez éprouvèrent à un haut degré les terreurs de la mort. Ézéchias, Théophraste, le Titien, Michel-Ange, le pape Adrien V eurent un violent regret de quitter la vie. Il en fut de même de Titus, enlevé inopinément à l'âge de quarante-deux ans. Après avoir effacé rapidement, pendant son règne si court, les funestes préventions que sa jeunesse avait fait concevoir, Titus trouvait tant de douceur à faire des heureux que, sentant la mort approcher, il leva douloureusement les yeux au ciel, et se plaignit que la vie lui fût enlevée sans qu'il eût mérité de la perdre : « Une seule exceptée, disait Titus, il n'y avait aucune action de son règne dont il se repentît. » On a formé diverses conjectures sur cet acte qui donnait du regret à Titus ; c'est, suivant Dion, de n'avoir pas mis hors d'état d'être le fléau de sa patrie et du genre humain Domitien, qui lui tendait continuellement des embûches, et qui même l'empoisonna peut-être.

Le dévouement jusqu'à la mort est le plus noble effort de la nature humaine ; et c'est cependant celui que présentent des milliers de soldats sur les champs de bataille, où les hommes tombent comme des épis sous la faux du moissonneur. Quoi de plus touchant que la mort de Bayard ! Atteint à la retraite de Rébec, d'un coup de mousquet qui lui traversa la poitrine : « Jésus, hélas ! s'écria-t-il, mon Dieu, je suis mort. » Il se fit aussitôt coucher sous un arbre, le visage du côté de l'ennemi : « Ne lui ayant jamais tourné le dos, dit ce vaillant soldat, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie. » Il se recommanda à Dieu avec une foi vive, le priant à haute voix, et baisant

la croix de son épée. Le connétable de Bourbon, qui poursuivait l'armée française, étant arrivé jusqu'à lui : « Ah ! capitaine Bayard, lui dit-il, que je suis marri et déplaisant de vous voir en cet état ! Je vous ai toujours aimé par la grande sagesse et prouesse qui est en vous. — Monseigneur, répondit Bayard, il n'y a pas de pitié en moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi. Il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre patrie, votre prince et votre serment. » Puis, d'une voix mourante, il l'exhorta à se réconcilier avec son roi, et rendit le dernier soupir. Il n'était âgé que de cinquante-cinq ans.

On a dit de Louis XIII qu'il n'avait égalé ni la gloire et le génie de son père, ni la grandeur et la noblesse de son fils, mais il les surpassa tous deux par la tranquillité d'âme et le courage qu'il déploya en présence d'une mort lente et certaine. Consumé par la mélancolie, insupportable à lui-même, il ne goûta jamais peut-être une seule des satisfactions de la grandeur. Dans la vie retirée qu'il cherchait à se faire au milieu du tumulte de la cour et des factions, il aurait eu besoin d'amis ; la seule femme qui mérita ce nom, la vertueuse mademoiselle de la Fayette, ensevelit sa vie dans le cloître. A peine atteint d'une maladie, presque aussitôt jugée mortelle, tous les courtisans l'abandonnèrent pour se retourner vers Anne d'Autriche. « On sait, dit Saint-Simon, avec quel courage, quelle solide piété, quelle présence et quelle liberté d'esprit il étonna tout ce qui fut témoin de ses derniers jours. » Toutefois ce courage si ferme n'était point sans quelque tristesse, et quoiqu'il eût réglé les cérémonies de ses funérailles, l'attelage qui devait le mener, et jusqu'à la route

que devait suivre le convoi, quoiqu'il eût mis en musique le *De profundis* qu'il voulait qu'on chantât à la messe de son enterrement, il portait involontairement les yeux sur le clocher pyramidal de Saint-Denis, qu'il découvrait de son lit.

Une mort calme et sereine est le bien le plus désirable et la plus belle récompense d'une vie vertueuse. Telle fut celle de Descartes qui, atteint d'une fluxion de poitrine dans la force de l'âge, vit arriver tranquillement sa fin : « *Allons, mon âme*, dit ce grand philosophe, *voici l'heure de sortir de prison. Il faut souffrir la séparation de ton corps avec courage et avec joie.* » Les cœurs les plus corrompus sont forcés eux-mêmes d'admirer ces résignations sublimes, et pour ainsi dire surhumaines. On demandait à Aristippe comment était mort Socrate : « Comme je voudrais mourir moi-même, » répondit-il. Saladin, sentant sa fin approcher, distribua de grandes aumônes aux musulmans et aux chrétiens, sans distinction, et fit promener son drap mortuaire dans les rues de Damas par un officier qui criait à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes. »

Ces morts touchantes et si désirables ne sont pas rares dans le christianisme, et en particulier parmi ceux qui ont voué leur vie à sa défense. La foi est comme un astre qui répand de douces lueurs sur le crépuscule du jour qui finit, et sur l'aube du jour qui va naître. « Je ne pensais pas qu'il fût si doux de mourir, » dit le P. Suarès. Le P. de Ravignan salua la mort comme une libératrice, et fit éclater la plus grande joie en pensant qu'il allait être réuni au Dieu qu'il avait servi avec tant d'amour.

Quelques jours avant sa mort, arrivée le 31 décembre 1839, Mgr de Quelen, l'une des plus nobles gloires de l'épiscopat français, ayant reçu le chapitre métropolitain, lui adressa ces belles paroles : « J'ai traversé une mer orageuse ; si je puis, comme je l'espère, par la grâce de Notre-Seigneur, et sous les auspices de l'Étoile de la mer, arriver au port, je serai toujours sur le rivage de l'éternité, où vous viendrez tous aborder, pour vous attendre, vous recevoir et vous donner le baiser de paix fraternel et éternel ; c'est là qu'il sera heureux de dire : *Ecce quam jucundum habitare fratres in unum !* »

Terminons enfin par un dernier trait qui peut servir à la fois de précepte et d'exemple, et résumer en même temps nos réflexions sur la mort. Au moment de rendre le dernier soupir, saint Jérôme, promenant un regard serein sur ceux qui environnaient son lit funèbre : « Mes amis, leur dit-il, prenez part à ma joie ; voici l'heureux instant où je vais être libre pour toujours. La mort n'est terrible que pour les méchants. Depuis que Dieu l'a aimée, elle plaît même dans les tortures, parce qu'elle est accompagnée de l'espérance d'une félicité éternelle. Voulez-vous éprouver combien il est doux de mourir ? Tâchez de bien vivre. »

CHAPITRE XXIV.

LA RETRAITE.

Ainsi, toujours variable et menacée dans son cours, ayant inévitablement un terme fatal, la vie humaine est un mélange de biens et de maux où les premiers dominent, suivant Descartes, où les seconds tiennent de beaucoup la plus grande place, d'après les calculs de Maupertuis. Aussi riche, aussi puissant, aussi comblé des faveurs du sort qu'on le suppose, on ne peut dire d'aucun homme qu'il est heureux tant qu'il respire encore, car la fortune a des retours imprévus et cruels.

Témoins des catastrophes journalières qui n'épargnent pas même les hommes les plus élevés en puissance, pourquoi nous plaindre des moindres accidents de la vie? La plupart d'entre nous peuvent-ils comparer leurs malheurs aux revers de ce monarque qui, naguère maître de l'Asie et au faîte des prospérités, a vu sa mère, sa femme, ses enfants tomber au pouvoir de son vainqueur, son armée détruite, sa couronne brisée, qui, dans sa fuite, arrive haletant aux bords d'un ruisseau et regarde comme un bienfait du ciel un peu d'eau fraîche qu'un soldat lui présente dans le creux de son casque?

On entend des hommes qui devraient sans cesse bénir la Providence de les avoir préservés de grandes adversités, l'accuser cependant d'injustice à leur égard et

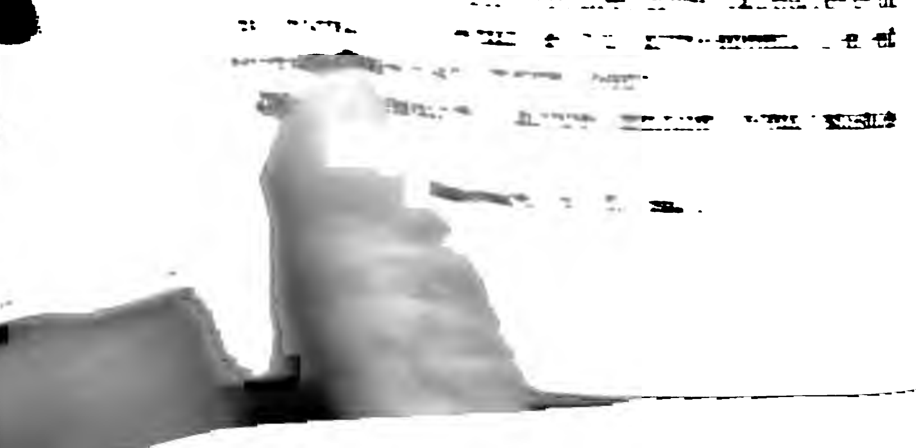
envier le sort de celui qui est au-dessus d'eux. Moins reconnaissant des biens qu'il possède que jaloux de ceux qu'il n'a pas, le cœur humain n'est jamais satisfait. On ne songe pas à quel petit nombre d'hommes échoient des postes éclatants, par combien de périls et de travaux on les achète, au milieu de quels soucis et de quelles inquiétudes on les conserve. L'ambition et la gloire ont aussi leurs cruelles déceptions. D'ailleurs, la raison est en droit de dire à ces mécontents du sort : Regardez cette foule qui passe à vos pieds ; combien peu vous égalent en fortune et en considération. Par quelles vertus, par quels services avez-vous mérité d'être élevé au-dessus du niveau moyen de l'humanité ? Pensez à ces milliers de citoyens vertueux et de familles recommandables qui gémissent dans le malheur. Félicitez-vous d'être l'un des privilégiés de la création en présence de tant de déshérités.

Un des préceptes les plus importants de philosophie pratique est de ne point porter envie au bonheur d'autrui et de savoir se contenter de son sort ; un des plus grands maux de l'âme au contraire, un des plus funestes à la sagesse, c'est le désir, la soif d'un bien absent, car à peine est-il atteint qu'un nouvel objet nous attire. Ainsi notre cœur flotte sans cesse de désir en désir et ne saurait être stable un seul jour. Cette aspiration désordonnée de l'âme pour l'inconnu et l'impossible entretient un malaise qui rend la vie à charge. « On remet à l'avenir son repos et ses joies, dit la Bruyère, à cet âge où souvent les meilleurs biens, la santé et la jeunesse, ont déjà disparu. »

S'il n'est jamais fête pour l'envie, on peut assurer avec non moins de vérité qu'il n'est jamais de contente-

ment pour l'ambition. Quand la passion paraît assouvie, elle change d'objet, et le gouffre, à peine comblé, se rouvre de nouveau. « Les cupidités superflues sont seules infinies, » dit Cicéron. Suivant Necker, nous marchons tous vers un but, et quand nous y sommes parvenus, nous en cherchons un autre. Disposant d'un avenir qui ne nous appartient pas, nous croyons de loin entrevoir le bonheur à ce terme que nous avions fixé ; cependant, alors même qu'il serait atteint, il ne deviendrait pas pour nous un lieu de satisfaction et de repos. A distance, nous le croyons un gîte permanent ; mais quand nous y sommes arrivés, nous voyons que c'est une simple hôtellerie, et, après une courte halte, nous demandons des chevaux pour aller plus loin.

Aucun ambitieux n'a su se borner ; non moins insatiable que l'avare, il n'est pas moins désireux que lui d'ajouter de nouvelles possessions et de nouveaux titres à ceux qu'il a déja. La philosophie et l'adversité n'ont pas même le pouvoir d'étouffer entièrement cette passion dans l'âme qui en a une fois ressenti les atteintes. Après tous les malheurs qui l'avaient accablé, Cicéron écrit à son ami Atticus qu'une place d'augure pourrait encore le tenter : « Voyez ma faiblesse, dit ce grand homme, pourquoi rechercher de nouveaux honneurs, moi qui veux renoncer à toute autre ambition pour n'avoir qu'à philosopher ? J'y pense pour tout de bon, et je voudrais l'avoir fait plus tôt... Mais, aujourd'hui, ayant appris que ce que je croyais si merveilleux n'est que vanité, je ne veux avoir de commerce qu'avec les Muses. » Et c'est le philosophe éclairé par l'exil, par les malheurs domestiques, par les désastres de sa patrie, c'est l'au-



quand, après des victoires signalées et des services éclatants, on n'avait point obtenu le triomphe. Dans le cours de sept à huit siècles, un seul homme le refusa, Agrippa, le gendre d'Auguste. Un autre, Vespasien, fatigué de la lenteur de la marche, et dégoûté de la solennité, ne put s'empêcher de dire qu'il était justement puni d'avoir, en vieillard imbécile, recherché cet honneur comme s'il était dû à ses aïeux et comme s'il l'avait jamais espéré auparavant. Paul-Émile descendit du char triomphal pour pleurer. La carrière de Pompée commença par les éblouissements de la gloire ; reconnaissant de ses services, Sylla le salua du nom de Grand, mais à cause de sa jeunesse, il chercha toutefois à le dissuader de demander le triomphe. Pompée insiste avec ardeur : « *Qu'il triomphe*, *qu'il triomphe*, » dit le terrible dictateur. Demeuré, jusqu'à Pharsale, le favori de la fortune, à quelle fin cruelle Pompée n'était-il pas réservé ! César, son vainqueur, se montra-t-il à son tour satisfait de cette bataille qui lui livrait l'empire du monde ? Nullement. Il poursuit Pompée jusqu'en Égypte, ne lui laissant ni repos ni trêve. Si celui-ci était tombé vivant entre ses mains, qu'eût fait César ? Pour sa gloire sans doute, la fortune lui épargna cette épreuve ; c'est par l'ordre de Ptolémée que le malheureux Pompée fut assassiné. On porte sa tête à César ; cette vue transforme à l'instant même le rival implacable ; il verse des larmes sur Pompée qui ne fait plus obstacle à son ambition, punit ses assassins et relève ses statues. Devenu alors seul maître du monde, on l'entend dire que la république, devant laquelle cependant toute la terre tremble, n'est qu'un nom sans corps et même sans apparence. Quoiqu'il eût un siége

d'or au sénat, et que ses statues fussent placées à côté de celles des dieux, il s'étonna de trouver tant de vide dans la souveraine puissance, et il crut le combler en échangeant le titre de dictateur contre celui de roi. Au moment de recevoir la couronne, il est percé, en plein sénat, de vingt-trois coups de poignard, et cette mort soudaine l'empêche de voir s'évanouir sa dernière illusion.

Ainsi la vie s'écoule, l'âme se consume sans atteindre le terme de désirs qui semblent renaître de leurs cendres. « De quelles voluptés, dit Marc-Aurèle, les brigands, les débauchés, les parricides ne firent-ils pas l'essai (1)? » Celui-ci élèvera une pyramide avec les têtes qu'il aura fait couper; celui-là mettra le feu à sa propre capitale pour jouir des beautés de l'incendie et des larmes qu'il verra répandre; l'un fera fouetter la mer qui a eu l'insolence de briser le pont de bateaux construit par ses ordres sur l'Hellespont; l'autre, ayant épuisé toutes les jouissances, offrira à son de trompe par un hérault, dans la capitale de l'Assyrie, la récompense d'un talent à celui qui inventera des voluptés nouvelles. Jamais la tranquillité n'habitera le cœur que tourmentent les ambitions immodérées et les jouissances coupables; un grand malheur pour l'homme, c'est de vouloir ce qui n'est pas permis, et un bonheur non moins grand de n'avoir que de vertueux désirs.

Nous avons étudié les biens et les maux, ceux de l'âme comme ceux du corps, ceux qui se trouvent sous la dépendance de la fortune aussi bien que ceux dont l'homme est lui-même la cause et l'arbitre. Au milieu des rangs

(1) *Pensées*, XXI-II.

et des fortunes si diverses qui partagent les hommes, on peut se demander quelles sont les conditions sociales, les dispositions de l'âme les plus propres à procurer le repos et à satisfaire les bons instincts du cœur? On doit écrire pour le plus grand nombre et non pour de rares privilégiés. Les philosophes et les moralistes, d'ailleurs, ne peuvent distribuer des couronnes, ni dispenser la force, la beauté et le génie. Bien plus, Socrate ne parvint pas à faire d'Alcibiade un homme tempérant, ni de Critias un ami des lois; Platon ne réussit pas mieux auprès de Denys le Jeune; Burrhus et Sénèque ne modifièrent point la nature sanguinaire de leur élève. Ainsi, la philosophie ne procure même infailliblement, ni le bonheur, ni la sagesse; mais elle est un guide pour acquérir l'un et l'autre. Si un sol ingrat repousse une bonne semence, le vent l'enlève sur ses ailes bienfaisantes, et la répand sur des terres bien préparées. Ce n'est donc pas seulement à quelques hommes, à quelques villes que s'adressent Aristote, Platon, Sénèque, Plutarque, Descartes, Fénelon, Corneille, c'est pour le peuple, c'est pour l'humanité, c'est pour les générations qui n'existent pas encore, que le philosophe donne des conseils, le législateur des lois et l'historien des avertissements.

On comprend, toutefois, que, malgré la sagesse de leurs enseignements, les historiens, les philosophes et les poëtes n'aient trouvé qu'un très petit nombre de disciples dociles à leurs leçons. Les grandeurs exercent un tel prestige sur l'esprit des hommes, que, depuis Homère et Eschyle, on n'a cru pouvoir exciter l'intérêt qu'en mettant en scène des rois et des héros. Après trois mille ans, il a fallu de nos jours une sorte de révolution

littéraire pour faire admettre sur le théâtre les mœurs, les passions et les malheurs de familles appartenant à toutes les classes de la société, comme si la mère d'un artisan n'aimait pas sa fille avec autant de tendresse que Clytemnestre chérissait la sienne, comme si le dévouement de la paysanne pauvre et modeste n'était pas aussi touchant que celui de la fille d'Œdipe. L'histoire elle-même n'enregistrait que les actions des hommes éminents; c'est dans notre siècle seulement que l'écrivain, abandonnant les routes tracées, est remonté aux causes des événements, a fouillé dans les entrailles de l'homme, a étudié les souffrances des peuples pour en former une histoire de la civilisation et de l'humanité.

Une hygiène de l'âme doit donc s'adresser à tous. Elle doit indiquer la condition la moins exposée aux peines, aux déceptions et aux disgrâces, celle qui offre les garanties les plus sûres de calme et de félicité. Or, l'expérience le prouve chaque jour, ce n'est ni dans les positions sociales les plus élevées, ni dans les rangs trop inférieurs qu'on rencontre ordinairement le bonheur. On le trouve plus habituellement dans cette large classe intermédiaire, qui vit par le travail, soit de corps, soit d'esprit; en un mot, la modération seule le promet et l'assure.

C'est par la modération que les hommes se font pardonner même une fortune brillante, désarment leurs ennemis implacables et allégent le poids ainsi que la responsabilité des grandeurs. Jacques Sadolet, secrétaire de Léon X, honoré malgré lui de la pourpre romaine, contribua beaucoup à la trêve de dix ans, conclue entre François Ier et Charles-Quint. Humble et modeste dans ce poste élevé, il repoussa les offres les plus séduisantes, et ré-

pondit au monarque français qui voulait l'attirer près de lui, qu'il préférait le repos et le silence de la solitude au tumulte des cours et à l'embarras des affaires.

Si quelques ambitieux, semblables à Sixte-Quint, *qui avait fait le vœu d'être pape*, surmontent tous les obstacles pour arriver au trône pontifical, d'autres ne cèdent qu'à une sorte de contrainte, et, parvenus à ce faîte des grandeurs humaines, ils gémissent de n'en pouvoir descendre, regrettant même la vie obscure de simple religieux. Adrien VI, dont les mœurs simples et les habitudes modestes ne pouvaient se plier aux cérémonies des cours, composa lui-même son épitaphe, où il disait que, dans sa vie, il n'avait rien trouvé d'aussi malheureux que d'avoir à commander.

Marc-Aurèle, Vespasien, tous les bons empereurs, s'étaient fait des habitudes de modération ; les plus grands philosophes, Thalès, Zénon, Epictète, d'Alembert, Descartes, Locke, mirent en pratique les mêmes préceptes. Suivant Plutarque, Scipion l'Africain se tenait la plupart du temps aux champs, pour diminuer ainsi l'envie acharnée contre lui, et laisser s'affaiblir la jalousie de ceux que sa gloire importunait.

La modération rend plus estimables encore le dévouement à la patrie, les qualités guerrières et l'amour de la gloire. Cette vertu n'est pas, il est vrai, le partage des ambitieux ; mais parmi les grands hommes qui ont rendu les services les plus signalés à leur pays, nous en trouvons un certain nombre qui sont restés simples et modestes, et n'ont jamais sacrifié la vertu à la gloire. L'homme de génie a peut-être plus besoin encore de modération que les autres ; car son mérite excite la

jalousie et lui attire la persécution des envieux. Depuis Homère et Démosthènes jusqu'au Tasse et au Camoëns, depuis le Dante et Milton jusqu'à Lamartine et Victor Hugo, depuis Aristote jusqu'à Descartes, depuis Phidias jusqu'à David d'Angers, quelle longue chaîne de misères, de déceptions, d'injustices, d'infortunes et de persécutions? La modération, et même l'obscurité, eussent servi d'égide à ces illustres victimes, et leur auraient fait pardonner leur génie.

Le Poussin n'avait d'autre mobile que la gloire; l'étude et le travail occupaient toutes ses heures, la recherche du beau idéal était la passion de son âme. Comblé d'honneurs à la cour de Louis XIII, il devint l'objet des attaques de l'envie. Mais comme il ne vivait que pour l'art, ce grand homme ne fit entendre aucune plainte, aucune récrimination, et il prit le parti de se dérober à ces basses intrigues, en se retirant à Rome, dans le sanctuaire des souvenirs et des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Aussi désintéressé que modeste, il fixait lui-même le prix de ses tableaux, et renvoyait le surplus des sommes qu'il recevait, lorsqu'elles s'élevaient au delà de son estimation. Il se trouvait heureux de cette vie retirée; un jour que, visité dans sa demeure par le cardinal Mancini, il le reconduisait lui-même une lampe à la main: «Je vous plains beaucoup, lui dit ce prélat, de n'avoir pas seulement un valet. — Et moi, répondit le Poussin, je vous plains davantage encore, monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.»

A toutes les époques, les sages ont aimé la solitude et conseillé la retraite comme un moyen, non-seulement

d'échapper aux passions envahissantes, aux soins inutiles, à la perte des heures viriles de la vie, mais aussi de conserver la paix de l'âme et de jouir sans trouble des satisfactions sereines de l'étude et de la douceur des affections intimes. La solitude, si chère à Pythagore, est également conseillée et recommandée par la religion comme le bouclier de la vertu et le chemin de la perfection. La vie monastique en fait une loi, et le terme même de *moine* (μονος, seul) montre que la solitude, le silence et l'obscurité furent, dans la pensée des premiers fondateurs, les bases de cette institution.

Il n'entre pas dans notre sujet de rechercher les causes qui ont porté un certain nombre d'hommes (l'ordre seul de Saint-Benoît avait en Égypte 47,000 abbayes, 14,000 prieurés de moines et 15,000 couvents de religieuses) à embrasser un genre de vie qui les séparait complétement du monde, et à choisir même parfois les ordres les plus austères et les plus rigoureux. On doit sans doute placer au premier rang une vocation irrésistible, et au second le dégoût du monde, les embarras de la vie, les déceptions, les revers soudains, les afflictions extrêmes, le désir enfin de fuir le contact de gens pervers et indifférents. Hélas! qui n'a cruellement ressenti quelques-unes de ces misères, et même toutes? On se sauve, il est vrai, du monde comme d'un incendie; toutefois, comparativement, peu d'hommes ont le courage de renoncer pour toujours aux illusions qui ont si longtemps bercé le cœur. La force manque au moment d'accomplir ce grand sacrifice, et l'on se consume dans un ennui sans fin, éclairé toutefois par un faible rayon d'espérance, plutôt que de se condamner à une irrévocable

[illegible]

[illegible]

[illegible] document [illegible]

[illegible] purpose [illegible]

[illegible]

l'artiste, le poëte créent et mûrissent les œuvres qui les rendent immortels? On peut sans aucun doute entreprendre des études et des travaux sérieux sans se séquestrer de la société, mais nous pensons que néanmoins on est parvenu à de plus grandes choses encore par la méditation et la contemplation solitaires. Ce n'est ni le hasard, ni une inspiration subite qui favorisent les progrès de la science. Chaque inventeur pourrait répondre comme Newton, qui disait avoir découvert le système du monde en y pensant toujours. Ce grand homme se laissa cependant arracher à sa retraite et nommer à la chambre des communes. On s'imagina que l'homme qui avait trouvé les lois par lesquelles se meut l'univers, se montrerait un habile législateur. Il ne prit qu'une seule fois la parole; ce fut pour demander qu'on fermât une fenêtre qui donnait un courant d'air.

Où se formait la science des bénédictins? N'est-ce pas dans la retraite et la solitude? Que de sacrifices, de vertus et de talents, elles ont parfois abrités, et souvent même cachés au monde! Le Tellier ayant présenté Mabillon à Louis XIV comme le religieux le plus savant du royaume : « Ajoutez le plus humble, » dit Bossuet, présent à cet entretien. On rapporte qu'un étranger de distinction étant allé consulter Ducange, celui-ci l'envoya à Mabillon, son ami : « On vous trompe quand on vous adresse à moi, dit le bénédictin, allez voir M. Ducange. — Mais c'est lui-même qui m'adresse à vous, reprit l'étranger. — Il est mon maître, s'écria Mabillon. Si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais. »

C'est également dans la solitude que se sont nourris et

fortifiés les grands talents du peintre et du poëte. C'est dans une retraite profonde et presque dans le cloître que notre immortel Lesueur composa ses chefs-d'œuvre, où la pureté du dessin s'allie à une expression admirable, où le goût exquis est réuni à la grâce majestueuse. Quelle douce mélancolie, quelle touchante mysticité dans cette vie de saint Bruno, véritable épopée du cloître, qui atteint le sublime de l'art ! On sent que l'âme qui a produit ces toiles s'est inspirée de la solitude, et que l'artiste l'a aimée jusqu'à s'y ensevelir avec sa gloire. Léonard de Vinci, cette illustre victime de l'envie, avait été appelé à Milan, où il fut chargé de représenter la *Cène* pour le réfectoire des dominicains. Le prieur, voyant le grand artiste rester des mois entiers sans mettre la main à l'œuvre et passer de longues journées étendu à l'écart dans l'attitude de la méditation, le tourmentait sans cesse ; puis il alla se plaindre au duc de Milan, qui manda Léonard et lui demanda l'explication de sa conduite. Ce grand homme répondit qu'il était de ces artistes *qui font d'autant plus qu'ils travaillent moins*. Ensuite il se vengea du prieur en donnant ses traits à Judas dans le tableau de la *Cène*.

La retraite est un asile sacré où se sont parfois préparées et mûries de grandes entreprises. Les hommes puissants, d'illustres capitaines, frappés par les événements, y sont entrés avec tristesse sans doute, mais avec une sorte de respect religieux ; là leur âme se recueille, grandit et s'élève au-dessus des intérêts du monde. La voix du philosophe et de l'historien qui s'en échappe, éclaire les peuples, fait taire les passions et domine les tempêtes. Dans les premières lignes des *Mémoires* de M. Guizot, on lit ces nobles et simples paroles : « L'âge

et la retraite ont répandu, pour moi, leur paix sur le passé. C'est d'un œil profondément serein que je reporte aujourd'hui mes regards vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs (1). » « La plupart des hommes, dit Marc-Aurèle, cherchent la solitude dans les champs, sur des rivages, sur des collines ; mais il ne tient qu'à eux de se retirer au dedans d'eux-mêmes. » Il n'y a pas de retraite où l'homme puisse être plus en repos et plus libre que dans l'intérieur de son âme et dans le calme de ses inclinations vertueuses. Le goût de la retraite n'implique même pas l'obligation de vivre seul, isolé et loin de tout commerce des hommes. La vie de famille est le principal lien de la société, ou plutôt sans elle il n'y aurait ni société ni civilisation. Elle seule répond à tous les besoins, à tous les penchants du cœur auxquels le devoir lui-même ajoute ses jouissances.

Suivant Bacon, les ouvrages les plus mémorables et les plus beaux établissements seraient dus à des hommes qui n'avaient pas d'enfants, et qui semblaient s'être uniquement attachés à manifester les conceptions de leur âme et de leur génie. « Celui qui a une femme et des enfants, dit encore cet homme célèbre, a donné des otages à la fortune. » Oui, sans doute, il y a un célibat volontaire qui, loin d'être blâmable, élève l'homme dans notre estime : c'est celui de quelques sages, de quelques savants, de quelques personnes vertueuses qui ne veulent pas être détournées de leur vocation par les soins de la

(1) *Mémoires de mon temps*, t. I, p. 1.

fortifiés les grands talents du peintre et [illegible]
dans une retraite profonde et presque dans le
notre immortel Lesueur composa ses chefs-[illegible]
la pureté du dessin s'allie à une expression
où le goût exquis est remis à la grave majesté
douce mélancolie. Belle collection mystique
vie de saint Bruno [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
de longues journées [illegible]
la méditation, le tourment [illegible]
plaindre au duc de M[illegible]
demanda l'explication [illegible]
répondit qu'il était [illegible]
qu'ils travaillent [illegible]
donnant ses tra[illegible]

La retrait[illegible]
parées et [illegible]
pensé[illegible]

[illegible]

mpé[illegible]
1. Gu[illegible]

cités. Cette universalité dans tous les siècles et chez tous les peuples prouve avec évidence que, non-seulement le mariage est une institution divine, mais qu'il est encore une loi naturelle d'une irrésistible puissance. Tout législateur d'un peuple nouveau s'empresse de le régler par des lois, dont la sagesse et l'observation peuvent être regardées comme la mesure de la civilisation. Dans les petites républiques et dans les empires naissants, où chaque citoyen se doit au pays et où tout membre inutile devient une charge, la loi et les mœurs proscrivent le célibat. A Sparte, les gens non mariés étaient bannis et notés d'infamie. On punissait le célibat à Rome. Les censeurs, à différentes époques, et, dans la suite, César et Auguste, entreprirent de le détruire par des mesures sévères. Non-seulement ils avaient constaté que l'empire se dépeuplait, mais ils remarquèrent encore que le relâchement des liens du mariage engendrait les désordres et la corruption. Combien l'honneur du foyer domestique, combien la chasteté des épouses furent saints et respectés dans les premiers siècles de la république, à cette époque où l'immolation au devoir et le dévouement à la patrie étaient les vertus de tous les citoyens, et préparaient ainsi Rome à devenir la maîtresse du monde! Denys d'Halicarnasse et Valère-Maxime rapportent que, quoiqu'il fût permis au mari de répudier sa femme, on eut, pendant cinq cent vingt ans tant de respect pour les auspices que personne n'usa de ce droit jusqu'à Carvilius Ruga. Appelé devant les censeurs, il jura qu'il aimait sa femme et qu'il ne la répudiait qu'à cause de sa stérilité et afin de pouvoir donner des enfants à la république. Carvilius, jusque-là estimé, tomba

[illegible]

... pline ... comm...
gulier la Rome en ...
moeurs et de servir ...
cependant les rais...
tiver le célibat et ...
Dieu ne plaise, ...
libat qu'a adopt...
contre celui qui ...
moyen, ne corrom...
fluent une un...
dans celle d...

Si l'on ...
parmi le...
grand ...
n'es...

[illegible]

... ement, il s'il-
... ns. Mais pas à
... une affaire impor-
... ence pour prévenir
... n quand il s'agit
... es d'essences vi-
... ain, et aussi dont il
... s conjugales, on enfile
... ins importants de la vie.
... foyer domestique.
... bonheur et son avenir.
... même, on s'in-
... sentiments de l'hon-
... du génie de
... imperceptibles
... dans un les
... contre-poids à l'or
... des ma-
... ment des
... aurait
... trouv... pas-

[illegible]



héréditaire la force pour compagne. Non-seulement un chaste hymen est le genre de vie le plus conforme au vœu de la nature et à l'ordre providentiel ; mais encore il conserve la vigueur de l'esprit et recule les atteintes de la vieillesse. Les fils, dont l'enfance trouve une égide dans notre tendresse sont destinés à nous couvrir un jour de leur force. Est-il nécessaire de rappeler les suaves jouissances de l'amour paternel et maternel ? Faut-il redire que ces joies si pures et si vives peuvent se voiler d'un sombre nuage, et qu'au bonheur si doux d'aimer succéderont peut-être des larmes éternelles ? Le cœur de l'homme est ainsi fait. Accablé de douleurs, il ne voudrait pas renoncer aux souvenirs amers de ces joies évanouies, ni oublier qu'il eut un enfant, objet de tant d'affections et aujourd'hui de regrets qui ne finiront qu'avec la vie. Ce sentiment est celui de tous les cœurs religieux ; ils pleurent une séparation cruelle sans doute, mais ils savent que cet être si cher nous attend au terme du voyage ; ils savent aussi que Dieu veille sur les âmes vertueuses et les réunit dans son amour.

Le séjour des grandes villes a de puissantes séductions pour l'ambitieux ; c'est là seulement qu'il peut se frayer la route du pouvoir et des honneurs, tandis que le sage, au contraire, ne jouit de tous les avantages de la retraite que dans l'habitation des champs. C'est d'ailleurs dans ces calmes asiles que se conservent intactes les nobles traditions, la pureté des mœurs et la sainteté des liens de famille. On ne saurait cependant conseiller à toute une population de déserter les cités industrieuses pour se mettre à la charrue. L'agriculture n'est pas la seule richesse d'un pays, quoiqu'en étant néanmoins la plus

[illegible]

tous les agriculteurs comme des [illegible]

(1) *Traité d'économie politique*, liv. I, chap. [illegible]

Politique, liv. VII, chap. [illegible]

les dieux réalisaient l'âge d'or des poëtes, il n'en est rien; toutefois ce grand observateur, ayant presque constamment vécu à la campagne, avait pu comparer l'existence laborieuse et pure qu'on y mène avec les vices de la ville et les orages sans cesse grondants de la capitale du monde; aussi, fit-il une œuvre patriotique en recommandant le charme de la vie paisible des champs à ces fiers Romains, déjà corrompus par le luxe et enivrés des sanglantes voluptés du cirque. Puis Virgile, écoutant les grands enseignements de l'histoire, y avait appris que dans la guerre terrible où Rome et Carthage se disputèrent l'empire du monde, c'est la république, dont la force reposait sur les arts agricoles, qui avait vaincu enfin la république commerçante, dont les vaisseaux couvraient toutes les mers.

Les villes sont, il est vrai, les têtes et les boulevards des États, mais les mille bras des campagnes deviennent leur appui et leur défense. Dans les premières, les citoyens sont plus accessibles à la corruption, et plus disposés à la servitude; dans les secondes, les habitudes sont plus austères, les caractères plus indépendants. L'agriculture nourrit une population économe et laborieuse, qui ne présente jamais le spectacle effroyable de ces misères et de ces dépravations si communes dans les cités manufacturières. Elle encourage et rend agréables le travail, la sobriété, la simplicité, tandis que l'industrie développe le luxe, la prodigalité et les vices qui marchent à leur suite. Ici les salaires étant très élevés, on ne sent pas la nécessité de l'épargne; quand la richesse s'épuise, on veut continuer à se donner les mêmes jouissances, et tout est sacrifié, même l'honneur, au besoin de se les

procurer. On trouve dans les campagnes des corps plus fermes, des santés plus robustes, un plus grand nombre d'exemples de longévité, tandis que la population des villes fournit un nombre plus considérable de suicides, de folies et d'attentats contre les mœurs publiques.

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes (1).

Poètes, philosophes, musiciens, peintres, trouvent, avons-nous dit, des inspirations dans cette vie des champs, où la nature se dévoile dans toute sa magnificence; soldats, ministres et rois y goûtent ce calme serein qui règne au ciel après de violents orages. Entre tous les hommes célèbres qui l'ont aimée, ne citons qu'un seul, Antonin le Pieux. Ce prince débonnaire, à qui l'histoire ne peut reprocher aucun vice, aucune action deshonnête, se plaisait dans la compagnie des hommes instruits, cultivait les arts, était d'une science remarquable, et personne ne le surpassait en éloquence. Mais la passion de l'agriculture l'emportait en lui sur tous les autres goûts. Il aimait à semer, planter, greffer, et à labourer même son champ héréditaire. Un jour qu'il venait de tailler un sauvageon pour le greffer, un sénateur de ses amis survint inopinément, et l'engagea à quitter le métier de laboureur comme peu décent pour un empereur. « Il convient mieux à un prince, répondit Antonin, il est plus honorable pour lui de greffer un arbre dans son jardin, que de faire le désœuvré et de perdre son temps dans la ville. »

(1) Toute la troupe des écrivains aime les bois et fuit le tumulte des villes. (Horace, Ép. II, ép. II.)

Toutefois, notre volonté n'est pas seule l'arbitre de notre destinée; chacun doit à l'État qui le réclame le concours de ses talents et de son intelligence. Cicéron fait un devoir à l'homme supérieur de se dévouer à ses concitoyens et de se présenter aux charges publiques; il avait pris pour règle cette pensée de Caton, que les grands hommes ne sont pas moins responsables de leurs loisirs que de leurs occupations. Quoique ce principe soit peut-être contestable, quoique le savant et le philosophe, dédaignant de flatter les grands et de poursuivre la carrière orageuse du pouvoir, puissent sans crime préférer l'étude et la retraite aux soucis des affaires publiques, que deviendraient néanmoins les rois et les peuples, si tous les cœurs honnêtes et les intelligences d'élite se retiraient d'eux, et si les Christophe Colomb, les Lycurgue, les Suger, les Sully, les Vauban, les Pitt, les Robert Peel, refusaient de les servir parce qu'ils se montrent presque toujours ingrats?

On est donc forcé de reconnaître que certains hommes se doivent aux fonctions publiques. Mais, contraints par les événements de vivre au sein de ces régions orageuses, ils peuvent, ainsi que nous l'avons déjà dit, se faire même dans les camps et à la cour des rois, une retraite au fond de leur cœur, c'est-à-dire en bannir les cupidités, l'ambition, toute honteuse faiblesse, et y rentrer souvent par de sérieuses méditations. Marc-Aurèle et Louis IX restèrent purs au milieu des courtisans et des flatteurs, Caton, irréprochable *dans la lie de Romulus* (1). Bossuet, l'honneur de l'épiscopat, aimait

(1) Cicéron, *Lettres à Atticus*, liv. II.

procurer. On trouve dans les [illegible] plus fermes, des santés plus [illegible] nombre d'exemples de longévi[illegible] tion des villes fournit un [illegible] suicides, de folies et d'attenta[illegible] ques.

Scriptorum chorus omnis a[illegible]

Poëtes, philosophes, avons-nous [illegible] des [illegible] des champs, [illegible] ficence; soldats, [illegible] ce calme serein [illegible] Entre tous les [illegible] n'en citerons q[illegible] décennaire, a[illegible] vice, aucune a[illegible] partie des [illegible] sciences rema[illegible] quence. M[illegible] lui sur l[illegible] greffer, [illegible] en se[illegible] gage.

[illegible]

s'instruire, comme aussi pour se dérober à la haine des envieux et des ignorants qui, ayant reconnu en lui leur ennemi, le harcelaient de stupides accusations. On l'engageait à répondre à des critiques : « Des critiques, s'écria-t-il, moi qui ignore presque s'il y a des hommes ! » Aussi, fuyant le monde comme Épictète et Pythagore, il recherchait la solitude et répétait sans cesse : « *Bene qui latuit, bene vixit.* » Le repos et le bonheur se rencontrent plus sûrement dans la modération et l'obscurité que dans la carrière des grandeurs et de l'ambition. Socrate, faisant allusion aux proscriptions dont les trente tyrans frappaient les plus illustres citoyens d'Athènes : « Nous devons nous féliciter, disait-il à un de ses disciples, de n'être pas, comme les grands, le sujet des tragédies. »

En cherchant à diriger les premiers pas de l'homme dans la voie des inclinations vertueuses, en l'engageant à fuir, dès ses jeunes ans, l'oisiveté, la mollesse et les habitudes vicieuses qui s'attachent à toute vie inoccupée, les philosophes avaient agi sagement; après s'en être détourné, on ne rentre que difficilement dans le rude sentier de la sagesse et du devoir. On demandait à Arcésilas pourquoi tant de disciples quittaient leurs maîtres pour embrasser la secte d'Épicure, tandis qu'aucun épicurien n'abandonnait la sienne pour en suivre une autre; il fit cette réponse : « *Parce que des hommes on peut faire des eunuques, mais que des eunuques on ne peut faire des hommes.* »

A l'aurore de la vie, on se berce d'illusions, on voit le bonheur dans l'avenir. Désabusé par l'expérience, on regrette le temps qui a fui; la vie s'écoule rapidement,

la vieillesse surprend avant même qu'on l'ait regardée venir. Heureux si, en perdant les autres biens, on a conservé la sagesse! soutenue par elle, embellie par l'étude, l'arrière-saison de la vie ne sera pas dépourvue de charme; on pourra, comme Épicure, se complaire dans la joie des choses passées, et, avec Euripide, trouver même quelque douceur dans le souvenir des maux qu'on a soufferts. La vieillesse, d'ailleurs, est une préparation à la transformation qui va s'opérer en nous, au dégagement de l'âme se dépouillant de son enveloppe corporelle, à la prise de possession d'une destinée immortelle. Anciennement, les héros aimaient à être enterrés avec leurs armes, et les monarques avec les signes de leur puissance. Aimons aussi à nous faire accompagner par de bonnes actions, ayons pour linceul des pensées honnêtes et soyons couverts de la vertu comme de notre drap mortuaire. « Le sommeil et la mort, dit Homère, sont frères et sœurs jumeaux (1). » Avant de mourir, Diogène fut pris d'un sommeil profond. Le médecin, l'ayant éveillé, lui demanda s'il avait ressenti quelque chose : « Non, dit le philosophe, le frère vient au-devant de la sœur. »

La nature parfois nous mesure ses biens d'une main avare ; mais le sage, prenant la modération pour compagne, se contente de quelques miettes et en fait son festin. Un philosophe rencontrant à Lacédémone des étrangers qui s'étaient parés avec recherche pour une fête publique, leur demanda si tous les jours n'étaient pas des jours de fête pour l'homme de bien : « Oui cer-

(1) *Iliade*, chant XVI, v. 672.

tainement, dit Plutarque, chaque jour devient pour nous une fête solennelle, si nous sommes sages. Ce monde est un temple très saint et digne de la majesté de Dieu; l'homme y est introduit à sa naissance, non pour y contempler les statues taillées de la main des hommes, qui n'ont ni intelligence ni sentiment, mais pour admirer celles que la divine pensée a empreintes de vie et de mouvement, telles que les étoiles, le soleil, les rivières, la terre enfin qui fournit des aliments à toutes les créatures. La vie étant une initiation à ces mystères, elle doit être remplie, non de rires commandés et payés comme aux fêtes de Saturne ou de Bacchus, mais d'une joie continuelle que procure la tranquillité d'âme (1). »

Il n'est pas au pouvoir du sage de prévenir tous les maux et tous les périls qui menacent sans cesse la vie humaine. Toutefois, inébranlable dans les traverses, incorruptible dans les séductions, il sait comment les rendre profitables à l'âme. Il cède au malheur, mais sans perdre courage. Grégoire VII, dont le zèle ardent pour purger son siècle et le clergé lui-même, des vices dont ils étaient infestés, lui suscita des inimitiés et des persécutions, les supporta sans en être ébranlé, et en mourant à Salerne en 1085, il prononça avec résignation ces belles paroles : « J'ai aimé la justice et fui l'iniquité ; c'est pour cela que je meurs en exil. »

« Penser en sage, dit M. Mignet, agir en homme de bien, c'est le seul moyen de vivre heureux et de laisser une mémoire honorée (2). » Tels sont aussi les enseigne-

(1) *De la tranquillité d'âme et repos de l'esprit*, XL.

(2) *Notice historique sur M. Droz*, lue à l'Académie des sciences morales et politiques, le 3 avril 1852.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre premier. Comment on doit envisager la vie humaine. . 1
Chap. II. Ce que nous apprend l'expérience. 12
Chap. III. Épicure et Zénon, ou ce qu'enseigne la philosophie. . 31
Chap. IV. L'empereur et l'esclave, ou le souverain bien 45
Chap. V. De l'origine et de la possession des richesses. 70
Chap. VI. Des grandeurs et des dignités 90
Chap. VII. De la gloire et du génie. 113
Chap. VIII. De l'amitié 130
Chap. IX. De la patrie. 146
Chap. X. Du travail et de l'emploi du temps. 159
Chap. XI. La science ou les biens de l'esprit. 171
Chap. XII. Philèbe ou la sagesse. 186
Chap. XIII. De la philosophie et de la religion 204
Chap. XIV. Des maladies de l'âme et principalement des passions et des vices 221
Chap. XV. Des remèdes à apporter aux maladies de l'âme et en particulier de l'éducation et des habitudes. 267
Chap. XVI. Des adversités et des douleurs morales. 289
Chap. XVII. De la conduite à tenir dans les maladies et la douleur. 306
Chap. XVIII. De la mauvaise humeur et de l'égoïsme. 331
Chap. XIX. De l'hypochondrie et de la mélancolie 343
Chap. XX. Du suicide. 359
Chap. XXI. Des infirmités et des inconvénients de la vieillesse. . 392
Chap. XXII. Des consolations dans la vieillesse. 415
Chap. XXIII. Sur la mort et le but de la vie 435
Chap. XXIV. La retraite. 467

